

Isla A.

Milyi Kind

TOME 1

# Cherry

## BLOSSOM

*Elle est la création de sa faiblesse.*

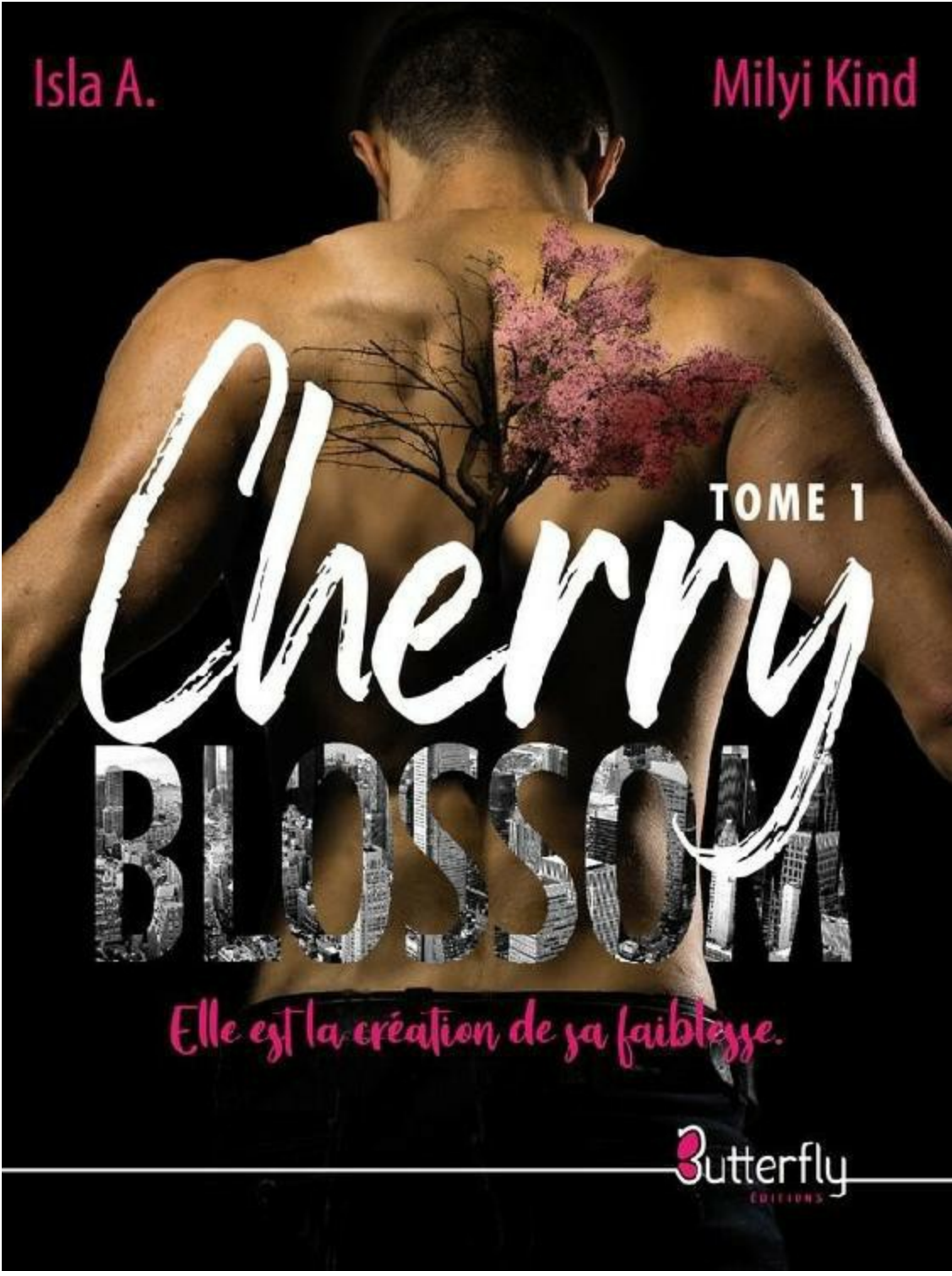
**Butterfly**  
publishers

**Isla A. & Milyi Kind**

# ***Cherry Blossom T1***

Isla A.

Milyi Kind



The book cover features a man's bare back against a dark background. A tattoo of a cherry blossom tree is visible on the right side of his back. The title 'Cherry Blossom' is written in a large, stylized font. The word 'Cherry' is in a white, cursive script, while 'Blossom' is in a bold, blocky font where the letters are filled with a grayscale image of a city skyline. Above the word 'Blossom', the text 'TOME 1' is written in a small, white, sans-serif font.

TOME 1

# Cherry Blossom

*Elle est la création de sa faiblesse.*

Butterfly  
EDITIONS

ISBN : 978-2-37652-264-5

Titre de l'édition originale : Cherry Blossom T1

Copyright © Butterfly Editions 2020



Couverture © Mademoiselle.e - Adobe Stock

**Tous droit réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit sous n'importe quelle forme.**

**Cet ouvrage est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnes réelles ou des lieux réels cités n'ont d'autre existence que fictive. Tous les autres noms, personnages, lieux et événements sont le produit de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnes, des événements ou des lieux existants ou ayant existé, ne peut être que fortuite.**

ISBN : 978-2-37652-264-5

Dépôt Légal : Janvier 2020

20201401-1200

Internet : [www.butterfly-editions.com](http://www.butterfly-editions.com)

[contact@butterfly-editions.com](mailto:contact@butterfly-editions.com)

*À notre autre quatre mains : Emi et Ci, nos bêtas, nos amies, nos piliers.*

*NB : Uniquement le prologue et l'épilogue sont à la troisième personne.*

## **- Prologue -**

Les cerisiers étaient en fleurs. Ce ne pouvait être qu'un excellent présage. Il le fallait. Sa nature méfiante et sombre lui enjoignait de ne voir que le pire chez l'autre, dans le moindre signe que la Nature offrait. Toutefois, aujourd'hui, il devait en aller autrement. Pour Elle. Il le lui avait promis. Et si lui ne croyait pas en leur avenir, qui s'en chargerait ?

La main crispée sur la poignée soyeuse de son katana, il inspira une goulée d'air avant de faire bouffer son kimono et dissimuler ainsi son arme.

La maisonnée se situait à l'arrière d'un immense parc où coulait paisiblement un ruisseau fluide se déversant dans un lac aux eaux d'émeraude miroitantes. Le shinden principal, agencé à l'aide de bardeaux de pin, s'imposait au milieu de plus petits construits en bois de roseaux. Le guerrier posa le pied sur le sol parqué de la véranda pourtournante. Une ondée glacée dévala sa colonne avant de saisir à la fois sa nuque et ses reins. Un dernier regard sur le jardin, symbole de ce monde parfait auquel il aspirait tant pour eux deux, le rassura quant à son choix. Si son maître accédait à sa requête, son univers serait désormais entier. Une unité parfaite. Lui qui ne connaissait que le sang maculant son sabre pourrait enfin savourer la paix que lui promettait la soie de sa peau.

Plus que quelques pas le séparaient de son destin.

Au lieu de déposer son katana à l'entrée dans le râtelier prévu à cet effet, le guerrier le conserva à la ceinture de son obi, preuve de la confiance de son maître, et avança jusqu'à la pièce centrale. Face au paravent clos, il ferma brièvement les paupières afin d'occulter les dernières traces de cette angoisse qui ne cessait de le tirailler depuis son réveil. Quand il les rouvrit, plus rien ne transparaissait dans ses pupilles aussi noires que la voûte céleste une nuit sans lune. Son seigneur lui intima un ordre étouffé par la cloison, l'autorisant ainsi à faire glisser les panneaux de bambou. Le samouraï s'agenouilla, front au sol, devant son maître assis sur une natte tressée de paille. Après avoir soigneusement positionné son sabre à sa droite sur le tatami, il releva lentement son visage vers celui à qui il avait voué la moindre parcelle de sa

vie... jusqu'alors.

Les yeux de son Deymo (1), devenus opaques par l'âge, le transpercèrent au travers de ses longs cils immaculés. Malgré les années qui s'égrenaient, le sage conservait cette aura majestueuse inspirant le respect à quiconque croisait son chemin.

Le jeune guerrier gonfla la poitrine avant de parler.

— Moro-Naga, mon maître, je viens...

— Je sais ce qui t'emmène ici, claqua la voix de son noble précepteur.

Le guerrier le dévisagea, interloqué. Son regard onyx survola les traits indéfinissables de son mentor. Si ce dernier avait toujours fait preuve d'une mansuétude à son égard –, parfois taxée d'inclination par certains disciples jaloux –, il n'en était pas cas en cette heure cruciale.

Son attention dériva pendant quelques instants volés vers le doux souvenir de son Amour. Ses longs cheveux noirs d'encre... sa peau aussi pure que le manteau neigeux des hautes montagnes... ses lèvres délicates qui, immanquablement, lui faisaient rêver à un bouton de rose à peine éclos... ses magnifiques prunelles sombres et pourtant si lumineuses...

Le samouraï se reprit. Ses mâchoires se contractèrent légèrement tandis qu'il apposait, de nouveau, son front sur le tatami en signe de profonde déférence. Jamais il ne pourrait exprimer la gratitude et la foi inextinguible qu'il avait en ce vénérable vieillard. Pourtant, au-delà se tenait l'unique raison de son existence, et il lui était juste impossible de manquer à sa parole envers elle. Qu'il soit banni. Qu'il soit damné. Une seconde, le temps d'un seul battement d'ailes de papillon en sa compagnie valait la honte et même la mort. Elle était sa moitié d'âme et c'était condamner la sienne que de lui refuser cet engagement. Son maître lui fit signe de relever le buste. Les yeux plantés dans les siens, l'Ancien semblait en proie à un dilemme des plus cruels. Enfin, il prit la parole de sa tonalité douce aux intonations à la fois chevrotantes et onctueuses.

— Je ne peux, mon ami, accéder à ton inclination.

La respiration de son élève se coupa, fauchée en plein cœur. L'impression de se noyer. D'être pourfendu par une lame diablement affûtée. Ses doigts agrippèrent l'étoffe de son kimono et la serrèrent au point que ses fines phalanges pâlirent tel le linceul d'un mort. Le sablier du temps venait de s'arrêter et, avec lui, le fil de son existence. La vision de son aimée mortifiée vint mordre sa raison et griffer l'organe moribond dans sa poitrine. Elle s'était donnée à lui, avait offert au guerrier ce don qu'elle était censée chérir, bercée

par sa promesse... celle qu'il serait à jamais le seul à poser les mains sur son corps d'albâtre. Cela ne se pouvait. Ne se devait. Sa voix sourde emplie de colère résonna contre les murs de papier du shinden.

— Je suis dans l'obligation de vous contredire, mon maître.

[\(1\) Maître.](#)



# - 1 -

## Elle

Manhattan de nuit reste Manhattan. Comme en plein jour, les néons agressent les sens et les odeurs assaillent durement l'odorat. Seulement, lorsque, telle que moi, vous êtes née, puis avez grandi ici, rien ne vous choque. Pas même sortir d'un club au petit matin alors que l'aube se dispute l'attention des derniers noctambules avec les spots de toutes les couleurs.

Mes pieds douloureux d'avoir été emprisonnés dans des escarpins beaucoup trop hauts claquent par automatisme sur l'asphalte. Je tire sur le bas de ma robe aussi couvrante qu'un kleenex, puis, d'une main lasse, dénoue le chignon qui retient mes longues boucles. Parce que je suis une blonde aux iris bien trop bleus et à la peau si laiteuse qu'elle en paraît intouchable sans un soin particulier, j'ai dû repousser toute la soirée les avances des porteurs de testostérone. Entre les étudiants mal dégrossis et les vieux beaux sur le retour, pas un n'a trouvé grâce... ni à mes yeux ni à mes sous-vêtements pourtant pas bien farouches.

Je parviens à extirper mon portable de mon mini *clutch* et mon string de secours tombe aux pieds d'une bande de potes en train de tailler le bout de gras à la sortie du club. Je lâche un soupir de dépit avant de leur adresser un clin d'œil :

— C'est cadeau, les gars.

Je m'éloigne sous leurs regards choqués. Sérieux, les mecs, on est à New-York... Les mormons sont un peu plus à l'ouest.

L'écran du téléphone s'allume, un défilé de messages me vrille, aussitôt, les rétines. À croire que je parle chinois ou hébreu. Qu'est-ce qu'il ne comprend pas dans *J'ai besoin d'air. Tu m'étouffes ?* Rien apparemment. Ah, si j'avais parlé de touffe, là, Monsieur aurait capté tous les signaux, qu'ils soient en fumée ou en morse ! Seulement Mademoiselle ma touffe réclame de l'espace et le plus urgemment possible. Heureusement pour lui, Dayan est ce

qu'on appelle un avion de chasse. C'est, d'ailleurs, la seule qualité que je parviens à lui trouver. Son physique a au moins le mérite de me faire oublier sa tendance à trop vouloir me garder sous contrôle. Oh, ça et le fait qu'il soit le seul capable de supporter mon caractère, disons... totalement égoïste et carrément irresponsable, selon les dires de mon paternel.

C'est pourquoi, il y a deux jours, après une énième dispute, et surtout pour lui épargner de finir noyé dans l'Hudson, je l'ai mis au défi de me laisser tranquille pendant deux semaines. Pour bien corser l'affaire, je lui ai fait croire que je partais en virée à Las Vegas. Et quand on me connaît, partir en virée peut parfois être vite synonyme de plongée en Enfer. *Very bad trip ?* Ma bible.

En définitive, je suis restée à New York après avoir loué une chambre dans un hôtel pour profiter de ma liberté. Seule. Je me suis toujours targuée de n'avoir besoin de personne. Et c'est le cas. Je me suffis à moi-même. Une qualité enseignée par un père propriétaire d'un label de musique et une mère avocate.

Je commence à pianoter un message d'insultes, mais me ravise au moment où une idée autrement plus sadique me traverse l'esprit. Je fais claquer mes talons jusqu'à trouver une ruelle mal éclairée. Après m'être cachée derrière une grande benne à ordures, j'abaisse le haut de ma robe ainsi que mon soutien-gorge et prends ma poitrine en photo. J'analyse le résultat avec contentement, puis l'envoie à Dayan accompagné du message suivant : *Ceci est une demande de rançon. Nous réclamons de la tranquillité en grosses coupures de temps. Si vous prévenez la police parentale ou n'accédez pas à notre demande, jamais vous ne reverrez ces deux-là.*

Voilà qui devrait le museler un moment. Du moins, je l'espère. Cela m'ennuierait de devoir menacer d'autres parties intimes de mon anatomie.

Satisfaite, je m'appuie sur le mur décrépi pour retirer mes chaussures qui me martyrisent. Au prix où j'ai acheté ces beautés, les créateurs pourraient inventer des semelles en poil de je-ne-sais-quoi avec micro-massage intégré... Ils font bien des WC avec jet d'eau parfumé pour se purifier l'anus, après tout. Une fois que vous avez vu ça, tout paraît possible.

Alors que j'hésite à appeler l'une de mes connaissances, histoire de finir la soirée de façon magistrale, un bruit sourd me fait sursauter. Je relève le visage et prends conscience de mon cas... une blonde à moitié à poil au fin fond d'une impasse. *Carrément irresponsable.*

Un grognement, cette fois, me pousse à sortir de ma piteuse cachette.

Mes Jimmy Choo à la main, je me rhabille vite fait, puis marche doucement vers la provenance du son étouffé. N'importe qui doté d'un minimum de jugeote décamperait, surtout en sachant ce qui peut rôder dans les rues de New-York, la nuit. Pas moi. Je suis bien trop désespérément folle et accro à cette petite molécule appelée adrénaline.

J'abandonne mes trésors sur le sol le temps de fouiller les alentours pour trouver une arme de fortune. Folle, mais pas conne. Un sourire illumine mon visage trop maquillé lorsque j'avise une barre de fer vers un conteneur. *Karma quand tu es avec nous...* Je m'en saisis et la fais tourner entre mes doigts afin d'en soupeser le poids. L'excitation monte crescendo et se déploie dans chaque atome de mon corps pour finir par exploser dans des feux d'artifice dignes du 4 juillet. D'une main, j'attrape mes escarpins. Il est hors de question de les laisser seuls, et puis, mes petits bébés, au vu de leurs talons, sont une arme mortelle. Sans aucune prudence, je trotte vers les sons de plus en plus distincts. Mon oreille aguerrie reconnaît les plaintes comme étant des gémissements. Un homme... qui visiblement n'est pas en train de se faire sucer par une prostituée du quartier. Ou alors celle-ci a besoin que je lui donne quelques leçons.

Je tremble, mais ne cille pas. Il est trop tard pour ça. Un type est couché par terre. Je ne vois que ses pieds qui raclent le béton crasseux. Un autre se tient au-dessus de lui, un genou planté dans son plexus. *Une putain d'agression !* Mes yeux se voilent d'une espèce de rideau pourpre : l'excitation. Sans plus réfléchir, je me précipite sur lui et assène un coup magistral de mon arme sur son dos.

Une seconde durant, je crois l'avoir au minimum déstabilisé, au mieux mis au tapis, quand, tout à coup, il se retourne. Trop vif pour moi, une douleur aigüe perfore soudain mon flanc. Je recule en vacillant et regarde l'endroit où j'ai l'impression horrible d'avoir été déchirée en deux. Ma robe se pare d'une veine carmine qui éclot comme une putain de fleur carnivore. Merde ! Un morceau de tissu à sept cents dollars bon pour la poubelle !

L'inconnu se redresse, et, là, malgré la douleur, je reste muette. Au-delà de son physique, son aura est... tentaculaire. Elle s'étend autour de lui à l'image d'une paire d'ailes géantes qui tenterait de m'engloutir. Ses yeux sont plus sombres que la nuit. Noirs et insondables comme si aucune âme n'y résidait. En dépit de leur beauté, ses traits d'une rare finesse me font littéralement froid dans le dos. Déformée par un rictus narquois, sa bouche se tord, donnant presque vie à l'imposant tatouage qui serpente sur son cou pour

disparaître sous l'encolure de son tee-shirt. Je recule encore de quelques pas, écrasée par la force de son regard dardé sur moi. Ses prunelles couleur d'obscurité, ses cheveux aile de corbeau... tout chez lui me hurle de me méfier. De déguerpir. Sans compter qu'il a à peine bougé lorsque je lui suis tombée sur le palto. Pas un murmure ne traverse la barrière de ses lèvres closes, présageant du pire.

— Je te déconseille d'approcher ou tu vas me rembourser ma robe avec ton sang ! le menacé-je avec une assurance feinte.

Il avance de deux pas dans ma direction, et moi, une fois encore, je bats en retraite. Un doigt levé devant moi dans un effort vain d'intimer mes volontés, j'essaie de me la jouer dominante :

— Je ne plaisante pas, sale con. Tu vas gentiment laisser cet homme tranquille et repartir d'où tu viens. J'ai déjà prévenu les flics, mens-je, et...

Un sourire sensuel ourle ses lèvres, une fossette creuse sa joue, me coupant la chique. Un de ses sourcils se hausse, ironique. Pas un mot. Pas un soupir. Rien. Encore un peu et je vais finir par croire qu'il s'agit d'un spectre. Je n'ai pas l'habitude d'avoir peur. Mes parents, mes amis savent à quel point l'effroi ne fait pas partie de mon vocabulaire, mais là...

Un poids d'une incroyable lourdeur pèse sur ma poitrine, et ce, malgré l'excitation qui ne m'a pas quittée. Qui, au contraire, s'est démultipliée. Elle mue pour venir s'enrouler dans le creux de mon ventre, puis de mes reins et m'insuffler le courage nécessaire afin de lui faire front... Alors que je devrais clairement me sauver. J'opère un pas sur le côté, puis un autre et... Je crois carrément rêver lorsqu'il bouge à contresens de mes propres actions. Quand je me décale sur la droite, il agit de même sur sa gauche. Tandis que j'ai l'impression de ressembler à l'hippopotame de Disney, il a la grâce d'un danseur.

Rêver... cauchemarder... jamais frontière n'a été plus floutée qu'en ce moment.

Il se fout de moi, j'en mettrais ma main à couper. Son visage reste de marbre alors que la confusion bouscule mes traits ainsi que mon esprit. Tout de noir vêtu, camouflé dans son perfecto, son couteau à la main, il est la Mort. Ondulante, hypnotisante et par-dessus tout effrayante. Je me redresse, secoue la tête pour me débarrasser de son aura. De l'index, je lui fais signe d'oser approcher en resserrant ma prise sur la barre de fer. RIP Ael, morte trucidée par un psychopathe à la plastique digne d'un mannequin pour sous-vêtements ou strip-teaseur ou...

*Focus, Ael, focus.*

Soudain, l'homme que j'avais cru mort se relève et prend ses jambes à son cou sans un regard en arrière. Toutefois, il n'a pas le temps d'aller bien loin. Un couteau entre ses omoplates l'arrête en pleine course. Il s'écroule. Mort.

*Mort, putain !*

Mon cerveau comprend ce qui vient de se dérouler sous mes yeux avant mon corps. Le taré, à peine retourné pour jeter sa lame, fait volte-face, de nouveau intéressé par l'idiote blonde qui a cru bon de s'interposer. C'est le foutoir dans mon esprit, des milliers de pensées fusent, et pourtant mes muscles refusent de se mouvoir. Dans quel borborygme me suis-je encore fourrée ? S'il y avait bien un jour où je ne devais pas foncer tête baissée, c'était clairement aujourd'hui. Ouais... sauf que j'ai loupé le coche...

Mes yeux ne quittent pas ceux de l'assassin. Aucune émotion ne transparaît, que ce soit sur son visage marmoréen ou dans ses iris aussi noirs que le Néant.

Il est fort, beaucoup trop pour moi. La puissance qu'il dégage est ahurissante. J'ai ma fierté et j'y tiens, mais celle-ci ne me servira plus à rien si je meurs ce soir. J'accueille donc Madame lâcheté à bras ouverts et décide de m'enfuir, aussi vite que me le permet ma blessure. Seulement, alors que ma raison hurle à mes membres de se barrer, mes nerfs ne s'exécutent pas. L'horreur s'infiltre par tous les pores de ma peau quand je me sens tanguer – sans mon bon vouloir – de droite à gauche. À l'instar de mon adversaire. Comme si mon corps bougeait en cadence avec le sien. En réponse à ses mouvements. Un malheureux pantin devant un miroir. J'ai beau tenter de rassembler mes forces, je ne parviens pas à reprendre le contrôle. Mon assaillant avance de trois pas et, bien malgré moi, j'en fais trois en arrière. Je me retrouve acculée au béton, sans plus aucune possibilité de retraite. Mon cœur résonne lourdement dans mon crâne lorsque son index se pose sur ma gorge. Un sourire étire ses lèvres pleines à l'instant où il me sent déglutir sous son doigt. Quel enfoiré !

Il prend le temps d'examiner la blessure sur mon ventre en grimaçant et s'octroie même le droit de la caresser de son autre main. Une décharge électrique parcourt violemment ma chair, réveillant au passage mes muscles. Je sors par je ne sais quel miracle de ma transe, lui envoie un coup de genou dans les parties et, sans plus attendre, profite de sa surprise pour m'enfuir.

Mes pieds nus foulent le goudron à toute vitesse. Si j'arrive au bout de la

ruelle, je suis sauvée. Il y a bien trop de passage pour qu'il se risque à me pourchasser. Pas s'il tient à passer inaperçu sinon... Eh bien, j'aviserai. Je tente quand même un coup d'œil en arrière afin de voir s'il s'est lancé à ma poursuite ou s'il est encore à prier pour ses futurs descendants. Personne. L'impasse est déserte, aucune trace de lui. Je me stoppe net... *Ça, ça craint.* Quelque chose ne tourne pas rond. Je n'ai rien pris d'assez fort ce soir pour créer de telles hallucinations... *bordel, il est passé où ?*

Le peu d'instinct de survie que je possède m'ordonne de ne pas m'attarder sur la question, de regagner la foule sur-le-champ. Et je m'empresse aussitôt de m'exécuter.

Je me retourne et m'écrase sur quelque chose d'aussi dur que la pierre. Mes yeux se lèvent avec lenteur sur le visage de l'assassin. Deux pupilles abyssales semblent littéralement vouloir m'avaler. Alors que je devrais m'enfuir, crier, me battre ou que sais-je, je ne bouge pas. Un liquide brûlant, de l'acier en fusion, semble transpercer mon épiderme pour rejoindre mes veines. Une étrange sensation m'envahit, un mélange désarmant de lâcheté et d'emprisonnement. Je me retrouve instantanément privée de tous mes sens. Je ne vois, n'entends ni ne ressens plus rien exceptée sa présence à mes côtés. Il est là, je le sais, mais suis dans l'incapacité de réagir alors qu'il rôde autour de moi.

Tout à coup, l'atmosphère s'alourdit. Je m'arrache à cette hypnose, porte mes mains à ma poitrine, persuadée que je suis en train de m'asphyxier. La panique s'empare de moi. Je gesticule dans tous les sens dans l'espoir de me délivrer de son emprise, quelle qu'elle soit. En vain. Deux bras fermes m'enveloppent soudain et je sombre dans l'inconscience, la seconde suivante.

À sa merci.

**Elle**

*De la chair pour celles que j'ai meurtries.  
Une vie pour la sienne.  
Des âmes, pour la mienne.*

Ma tête... putain, ça tourne et tourne... j'ai l'impression d'être dans un manège lancé à grande vitesse. Je voudrais me lever, mais la barre au crâne qui danse des claquettes sur mes tempes m'en empêche. Engourdie, je décide de tenter plus modeste. Il faut que je bouge. Pour savoir où je me trouve. Car la peur commence à se diffuser doucement dans chacun de mes muscles. Enfin la peur... pas vraiment. En réalité, il faudrait plus parler d'ennui. Oui, c'est ça. De l'ennui. Celui de m'être fait avoir. Parce que, là, j'ai de plus en plus la sensation d'avoir été droguée. Je suis certaine de n'avoir consommé aucun acide cette nuit. Non pas que je n'aime pas ça, au contraire. Être déconnectée, comme tomber en chute libre, j'adore ça. Ce que je ne peux supporter en revanche est de me faire berner. Qu'une pourriture s'est jouée de moi à mon insu afin de profiter de mon corps. En temps normal, je décide quand et qui peut en user, mais toujours dans un but précis : le mien. Mes envies, mon plaisir. Si ça se trouve, je suis dans la baignoire d'un motel miteux, un rein en moins. Cela dit... je préfère encore cette idée à l'autre possibilité. Si un salopard a posé ne serait-ce que l'ongle du petit doigt sur moi, je lui coupe les bijoux de famille pour les lui faire bouffer... Il aurait dû me flinguer.

Impatiente, j'arrive enfin à me mouvoir. Mes mains partent à l'inspection de mes hanches. *Good news*. Ma robe est en place. Elles remontent ensuite le long de mes côtes. Le haut en revanche, lui, a l'air d'avoir souffert. Fatiguée comme jamais auparavant, ma tête roule sur l'oreiller moelleux.

Définitivement, je ne suis pas dans un hôtel pourri. La literie est excellente et les draps sentent bon. Incroyablement bon. À pleins poumons, je respire. Des effluves musqués entremêlés à un parfum de tabac froid. Il y a autre chose que je n'arrive pas à définir. Comme du métal chauffé à blanc. Je ne saurais dire pourquoi, mais mon bas-ventre se crispe. C'est officiel, je ne suis clairement pas dans mon état habituel. LSD... méta... GHB... Quoique vu les hallu qui peuplent mon cerveau comateux, je tablerais sur le LSD.

Hormis les insanités qui parviennent tant bien que mal à franchir mes lèvres, le silence m'enveloppe. Aucun son ne me parvient, ce qui ne me rassure qu'à moitié. Ou on m'a abandonnée ici, ou ... *putain, je vais massacrer l'enfoiré qui m'a fait ça !* Une petite brise d'espoir s'infiltré dans ma poitrine. Et si River m'avait tout simplement récupérée dans un sale état ? Peut-être l'ai-je appelé dans un dernier sursaut de lucidité avant de plonger dans la folie ? Après tout, ce ne serait pas la première fois, loin de là. Me cramponnant à cette idée, je me force à ouvrir les yeux qui papillonnent – comme après un *shoot* –, puis s'ancrent enfin sur... une poutre de métal ? *What the fuck ?* Je ferme les paupières pour les écarquiller la seconde suivante. Je répète l'opération plusieurs fois avant que ma vision soit enfin en mesure de faire le point sur ce qui m'entoure. La tronche à moitié décalquée dans l'oreiller – sur lequel j'ai dû baver l'équivalent de la région des grands Lacs –, j'entrevois ce qui me semble être l'intérieur d'un appartement. La barre de fer constitue en fait une partie de la mezzanine où doit sûrement se situer le lit duquel j'essaie de reprendre mes esprits. Je me fous deux ou trois gifles mentales, extirpe mon visage du coton et me redresse difficilement. Le matelas sur lequel repose mon pauvre fessier est installé sur une sorte de tatami et... rien d'autre. C'est le néant dans cette pseudo-chambre. Mes yeux balayaient la déco inexistante quand je suis prise de vertiges. Sérieux, j'en ai eu des gueules de bois et celle-ci les surpasse toutes. À mon âge, on soigne les lendemains de cuite par des mètres de *shoots*, mais, là, je n'ai qu'une envie, faire le pruneau séché devant un feu de cheminée, un livre à la main. *Affligeant...*

Je rejette rageusement les draps à mes pieds et pousse un cri digne d'un putois en découvrant, du bout des doigts, la plaie béante qui barre mon abdomen. D'instinct, je l'effleure et soupire de soulagement. Bon, j'ai un peu exagéré avec le terme de plaie béante, il s'agit plus d'une coupure, en vérité. J'espère ne pas en conserver de trace sinon... j'éventre moi-même l'abruti qui a eu le culot de me toucher.



Un frisson désagréable s'empare de mes membres. Si cette putain de blessure est bien réelle, alors... cela sous-entend que les événements de la ruelle ne proviennent pas d'un mauvais *trip*. *Faut que je me barre d'ici et fissa !* Je me relève en ignorant les suppliques de mes muscles. Une fois debout, je chancelle, tangué et me perds un court instant dans un monde inconnu. Un voile épais me recouvre soudain et me projette à des milliers d'années-lumière d'ici.

« *L'âme est un diamant, si dure à briser, mais si facile à manipuler. Inestimable, mais si facile à corrompre. Si pure, mais composée d'un millier de facettes toutes plus sombres les unes que les autres. Rien n'est plus précieux. Plus puissant. Plus dévastateur.* »

Mes paumes harponnent les barrières de métal juste en face de moi pour ne pas tomber. *C'était quoi encore ce délire ?* Une goutte de sueur glacée dévale mon épine dorsale. Mon corps entier tremble, encore sous le joug de cette voix qui s'est invitée sans permission dans mon cerveau. Un timbre aux nuances si obscures que j'ai l'impression, pendant quelques secondes, de le sentir ramper sous ma peau comme un venin s'emparant de la moindre goutte de mon sang. *Stop !* C'est moi, le poison, ici ! Moi qui vais cramer les neurones du con qui m'a amenée entre ces fichus murs ! Je penche doucement le visage au-dessus de la rambarde pour étudier la pièce et surtout voir si je suis effectivement seule... ou pas. Quoique vu ma délicatesse, je doute de passer inaperçue. Je suis étonnée de découvrir l'intérieur d'un loft qui fait bien la moitié d'un étage de chez Macy's. Sauf qu'ici des tatamis et des poutres de bois d'entraînement remplacent les rayons de chaussures et de fringues. *Je suis dans l'ancre de Chuck Norris ou quoi ?*

Dans un élan de fausse pudeur, je parviens à enrouler les pans tombants de ma robe avec les bretelles de mon soutien-gorge afin de conserver un semblant de ma dignité qui a déjà sacrément morflé. Une plainte grince entre mes dents lorsque le tissu tire sur ma blessure à cause du sang séché. Bon, il me faut un plan. Étape une, descendre de mon perchoir. Étape deux... j'aviserais quand l'étape une sera accomplie. L'instinct de survie, je ne connais pas. La génétique a dû merder et oublier quelques phases durant l'élaboration de mon patrimoine.

Je repère sur ma gauche une échelle en fer. *Super, j'ai pris un airbus dans la tronche, et je vais devoir jouer les Lara Croft.* J'inspire profondément avant de me diriger vers mon unique issue. Je me retourne pour descendre le plus prudemment possible en grognant. Une fois en bas, je me stoppe

quelques instants, analysant si ma présence provoque une quelconque réaction. Rien. OK, je dois vraiment être seule alors. Ce qui me fait penser que le con qui m'a traînée ici est vraiment débile. *Mec, tu aurais dû m'attacher...*

Mes pieds nus avancent lentement sur le béton froid. L'espace du loft est encore plus impressionnant maintenant que je me situe en plein milieu. De grandes poutrelles de fer se déploient dans les airs, telle une immense toile d'araignée, pour relier la partie où se trouvent les tatamis à une cuisine, qui ferait pâlir d'envie bien des restaurants étoilés. Dans un coin, un paravent est déplié, occultant à la vue une sorte de natte de paille roulée et une petite commode. Donc, si j'en crois ce que je vois, celui qui vit ici aime bouffer et se dépenser... Je suis tombée sur un boulimique ? Pire ! Sur un cannibale ? Je poursuis mon inspection et effectue quelques pas supplémentaires vers le centre. Les murs de briques rouges délimitant l'immense pièce apportent la seule touche de couleur à cet univers stérile. Et pourtant... j'ai la sensation étrange que ces pierres sont, au contraire, habitées par quelque chose de fort et séculaire. Je me détache de ma contemplation en secouant la tête. *Focus, Ael !* Je dois trouver une sortie. C'est alors qu'un léger détail s'impose à mon esprit. Je fais volte-face, puis cherche frénétiquement.

*Impossible !*

Je me mets carrément à courir comme une dératée dans les quatre coins de l'appart. Au bout de longues minutes, c'est le souffle court que je me rends à l'évidence... il n'y a aucune putain d'issue ! Pas de fenêtre. Et l'unique porte visible semble être carrément fondue dans le mur tant elle résiste à mes assauts ! *C'est quoi, ce foutoir ?* OK, là, ça craint... Mon sang ne fait qu'un tour, je me rue vers la cuisine et ouvre tous les tiroirs dans le but de dénicher un couteau. L'heure n'est plus aux tergiversations, si je ne trouve pas moi-même un moyen de sortir, je vais devoir menacer l'abruti qui habite ces lieux.

Je manque de crier de joie quand l'objet de tous mes désirs montre le bout de sa lame. Seulement, au moment où je pose la main dessus, une autre paume beaucoup plus large et tatouée recouvre la mienne. Cette fois, je hurle de surprise et me recule subitement, lâchant mon arme qui s'échoue sur le sol. L'appréhension se mêle à l'adrénaline et, je dois bien me l'avouer, à un peu de peur pour se déverser dans mes cellules à la vitesse d'un aigle fusant sur sa proie. L'homme de mon hallucination, tout de noir vêtu, se tient face à moi, l'air impavide. Son regard sombre et perçant sur son visage, ne reflétant rien d'autre que la noirceur elle-même, me déstabilise momentanément. Mon

rythme cardiaque s'accélère, gonflant ma poitrine. Ses lèvres s'incurvent en un rictus moqueur en réveillant mes réflexes au passage.

*Je t'amuse, sale con ?*

N'écoutant que ma rage qui aboie dans mes oreilles de lui faire ravalier son sourire de branleur, je plonge aussitôt en effectuant une roulade digne d'un champion de judo, chope le couteau et me retrouve derrière lui la seconde suivante, la lame à deux millimètres de sa gorge. Tous ses muscles se tendent subrepticement à mon contact avant de se relâcher presque immédiatement. Je me maintiens sur le bout du bout de mes orteils et, pourtant, mon visage peine à dépasser son épaule.

*Mauvais calcul, Ael...*

— Écoute-moi bien, espèce de dégénéré, ou tu m'indiques comment sortir ou...

Ma voix meurt, étouffée dans ma trachée. J'écarquille les yeux, déroutée, et quelque peu fascinée par les deux billes onyx qui s'enfoncent presque douloureusement dans le bleu de mes yeux. *Comment Diable a-t-il pu se retourner aussi vite ?* De nouveau face à moi, sa poigne englobe entièrement mon cou, brûlant ma peau, ravageant mes sens. Je déglutis difficilement bien qu'il ne serre pas. Ma main droite – toujours en possession de mon arme – se lève dans un ultime élan de combativité provoquant un long soupir d'ennui entre les lèvres pleines de mon adversaire. Sans dévier son regard du mien, sa paume libre accroche la mienne. D'une pression de pouce, il plie mon poignet à quatre-vingt-dix degrés, m'obligeant à lâcher mon seul moyen de défense. Son corps se rapproche du mien, et, pour une raison que j'ignore, je ne moufte pas. Ni lorsque ses doigts me lâchent et descendent pour défaire les bretelles de fortune de ma robe, ni quand le tissu retombe sur ma taille dévoilant ma poitrine compressée dans mon soutien-gorge. Ses yeux s'abaissent alors sur ma blessure, une fraction de seconde. Quand il les relève, je manque de défaillir. Alors que je ne pensais pas cela possible, le noir de ses pupilles est encore plus sombre et murmure bien des menaces.

Une grimace déforme ses traits, puis, sans plus de considération, il me libère avant de se détourner. Tremblante, je m'appuie sur un plan de travail et porte instinctivement les mains à mon cou.

— Tu ne pourras pas me garder ici indéfiniment, lancé-je, en dernier espoir. Ma famille va me chercher sans relâche.

L'inconnu s'immobilise, extirpe quelque chose de la poche arrière de son pantalon avant de le balancer à côté de moi. Je reconnais immédiatement mon

portable. L'écran est allumé sur le message groupé que j'ai envoyé à mes parents, River et Dayan, la veille : « Je pars deux semaines à Vegas. Serai injoignable. »

Eh merde...

## Elle

Hurler jusqu'à m'en arracher les cordes vocales sous l'œil impassible de mon ravisseur. Check.

Balancer toutes les insultes de mon répertoire sans même lui soutirer la moindre grimace. Check.

Tentatives foireuses de lui faire bouffer le sol. Check. Re check et... re re check.

Le supplier. Jamais de la vie !

Ma fierté est tout ce qu'il me reste, bien qu'elle morfle sévère. Cela doit bien faire vingt-quatre heures que je suis ici, et je n'ai rien mangé, ni même pris une douche, mais surtout, je ne suis pas allée pisser ! Essayez de réfléchir à une façon d'échapper aux griffes d'un taré avec la vessie pleine. Rien qu'en me levant de ce fichu lit – où je suis affalée depuis ma tentative numéro trois –, je manque de m'uriner dessus.

— Hey, Bruce Lee ! dis-je à haute voix afin de me faire entendre, tu as peut-être appris une super technique de moine tibétain consistant à te retenir pendant six mois à côté d'une cascade d'eau en ingurgitant trois litres par jour, cependant, ce n'est pas mon cas. Alors, tu serais mignon de m'indiquer tes WC !

Rien. Pas de réponse. Je sais qu'il est entre ces murs. Après avoir bien sûr récupéré mon portable, il ne m'a pas quittée. Pourquoi ? Ce mystère reste encore à élucider. Ce mec est flippant. Aucun son n'est sorti de sa gorge depuis... En fait, aucun son n'est sorti de sa gorge tout court. Est-il muet ? À moins qu'on lui ait fait cramer ses cordes vocales avec de l'acide... ce qui expliquerait son comportement de psychopathe.

La dernière fois que j'ai risqué un regard dans sa direction en l'observant du haut de ma mezzanine, il s'entraînait sur un cheval d'arçon. Non, mais qui a un cheval d'arçon chez lui ? Et une poutre ? Et un mur d'escalade ? Un psychopathe ! Ou un fan de Jean-Claude Van Damme. Sauf que ce mec tient

plus du taré que du ringard en manque des années quatre-vingt.

Cependant, pour un taré, je dois avouer qu'il manque de tout sauf de self-control. Une étrange sérénité imprègne chacun de ses mouvements. Si ses yeux ne hurlaient pas l'enfer, on pourrait le prendre pour une personne un peu trop renfermée. Lorsque mon attention s'est posée sur lui, plus tôt, alors qu'il s'entraînait, la quiétude que diffusait son corps m'a troublée plus que de raison au lieu de me calmer. Les muscles de son dos glissaient et roulaient sous sa peau de façon tellement harmonieuse que l'encre dansait gracieusement sur son épiderme. Plusieurs minutes se sont ainsi écoulées sans que je ne puisse me détacher de cette branche de cerisier mort majestueusement déployée dans son dos. Une seule et unique fleur orne cet étrange dessin, comme un dernier filet de vie s'accrochant de toutes ses forces à ce qui la sépare du néant. J'ignore s'il a senti que je l'observais avec insistance, mais quand il s'est retourné brusquement, j'ai cru sombrer. Vraiment sombrer. Littéralement sombrer. Un gouffre s'est ouvert sous mes pieds, cherchant à m'aspirer. Le seul lien qui semblait me retenir à la réalité se résumait aux deux iris noirs féroce­ment plantés au fond des miens. Quand j'ai enfin pu m'arracher à son emprise, j'ai tout juste eu le temps d'apercevoir une grimace enragée déformant ses traits avant qu'il ne pivote.

Un bruit résonne soudain, me tirant de ma rêverie. Rêverie qui s'apparente plus à un cauchemar, d'ailleurs. Sous la surprise, je fixe, les yeux ronds, le seau en plastique écrasé à mes pieds. *Euh... what the fuck ?*

Cinq secondes plus tard, l'objet atterrit, plus bas, sur la nuque de *Psycho*. Celui-ci se contente de la faire craquer sans rien dire. Néanmoins, la tension visible dans ses épaules me procure ma première satisfaction depuis que je suis arrivée ici.

— Tu n'as pas de chance, Mec, craché-je, debout sur mon perchoir, j'ignore ce que tu me veux, mais tu t'es planté de victime. Je suis loin, très loin d'être un cadeau. Je dirais même que je dois être la gon­zesse la plus casse-couilles que la Terre ait portée !

De colère, je donne un coup de poing dans une barre en fer. Encore un mauvais calcul. J'ai conscience d'être plutôt forte pour une femme, toutefois, n'importe quel être sensé saurait que des os ne gagnent jamais face à du métal. Seulement voilà, une fois de plus, j'ai réagi avant de réfléchir ne serait-ce qu'un quart de dixième de seconde. Et grâce à mon impulsivité, je me retrouve à hurler comme un goret sous le coup de la douleur. *Quelle conne !* Je ramène ma paume contre ma poitrine en me maudissant, en le maudissant

quand, tout à coup, une main s'enroule sur mon avant-bras. Je me tétanise sous son imposante présence, désormais à quelques centimètres de moi. *Qu'est-ce qu'il fout là ?*

Sans se soucier de mon gémissement plaintif, il me force à m'asseoir sur le lit avec la même délicatesse que le videur des parties de poker de River le jour où j'avais tenté de m'y incruster. Psycho s'agenouille devant moi et entremêle ses doigts aux miens. Par réflexe, j'essaie de me dérober, mais le grognement qui sort des profondeurs de sa poitrine me paralyse. Je retiens ma respiration lorsque, un par un, il les déplie doucement, puis réalise quelques cercles avec mon poignet. Son attention est rivée sur ses gestes, me permettant de détailler malgré moi son visage qui ne laisse aucun doute sur ses origines asiatiques. Outre ses yeux en amande noirs à en faire flipper le plus dingue des *serial killers*, sa peau est dorée et dégage une étrange chaleur contaminant ma propre chair. Sans même m'en rendre compte, je me détends aussitôt et me perds l'espace d'un battement de paupières, ou deux, ou trois, dans ce qui me fascine soudain le plus : la finesse de ses traits. Je dois me faire violence pour réprimer mon envie de les toucher afin de vérifier qu'ils n'ont pas été dessinés ou même gravés. Une barbe de trois jours jette un léger voile sombre sur l'arête acérée de sa mâchoire et sur ses joues où semblent être incrustées deux fossettes. Je poursuis mon inspection jusqu'à une étrange clef tatouée. Là, encore, j'ai presque l'impression qu'elle a été esquissée au fusain à même sa tempe gauche.

Inconsciemment, je me penche. C'est alors qu'il lève le regard sur moi, paralysant au passage tous mes membres. L'obscur de ses iris mord violemment ma poitrine. Ma respiration, jusqu'ici sur la retenue, envoie mon self-control se faire voir avant de s'emballer comme en plein shoot d'adrénaline pure. Sa poigne se resserre alors férocement sur ma main, une douleur irradie mon bras, et pourtant, rien ne saurait détourner mon attention des deux abysses qui me font face... Rien si ce n'est ce putain de déjà-vu... cette sensation de retour en arrière dans la ruelle.

*Bordel ! Ce con me refait son coup à la Dr Lewis (2) !*

La rage se déploie en moi comme un serpent s'attaquant à chacune de mes terminaisons nerveuses. Je parviens, encore une fois, par miracle, à me défaire de son emprise. Le plat de ma main valide fuse sur son sternum... sans toutefois jamais atteindre sa cible. Un souffle balaie mon visage ainsi que le reste de mon corps, et je me retrouve le cul par terre avec les quatre fers en l'air, de l'autre côté du lit. Je n'ai même pas le temps de recoller les morceaux

de ma fierté ensemble que Psycho est déjà à mes côtés. Il me soulève sans ménagement pour me remettre debout et enroule un bras autour de ma taille. Ma poitrine se moule à son torse, nos yeux se télescopent une nouvelle fois. Et... je succombe. Encore. Un violent vertige me retourne le cerveau et me scie les jambes. Mes paupières s'alourdissent soudain jusqu'à se clore.

Cette voix.... Encore cette voix. Un manteau épais et sombre drap mon esprit ainsi que mon corps pour me plonger dans l'inconscience.

*Son sang... sa vie, son âme si pure s'écoule, à présent, entre mes doigts pour se déverser sur le sol... La haine, la rage, le désespoir et... la mort.*

Lorsque je refais surface, le cerveau encore dans ce brouillard, je suis allongée par terre. Psycho me surplombe, un genou ancré au sol près de mon flanc droit. Ses yeux ont délaissé leur inexpressivité pour se voiler d'inquiétude.

*Inquiet ?* Cette constatation m'arrache un ricanement malgré la situation. Le mec me kidnappe et paraît inquiet de me voir tomber dans les pommes. Je rêve... Cela étant dit, mes pertes de contrôle commencent à me soucier également. Comment espérer le combattre si ma conscience joue sans cesse les filles de l'air ? Déjà que mes coups ne sont d'aucune utilité... je me sens aussi faible que la fois où j'ai enserré mon premier bō (3).

Mon ravisseur se retire de mon espace personnel et se relève. J'adresse un majeur à la main qu'il me tend, puis me redresse doucement afin de ne pas risquer de rejoindre cet endroit sombre et froid qui semble avoir pris possession de mon inconscience.

Une fois debout, je recule aussitôt. Son regard perçant m'observe m'adosser contre le mur. Cette saloperie de voix qui s'amuse à faire irruption dans mes pensées m'a chamboulée. J'ai la sensation que quelque chose s'amuse à me posséder pour me pomper toute combativité et... tout ce qui me constitue. Psycho opère un pas dans ma direction, déclenchant une réaction à laquelle je ne m'attendais pas... Je tremble. Mes muscles se crispent d'appréhension. D'appréhension, car je me sais en perte de contrôle. D'appréhension, car je pressens que le laisser s'approcher me met dangereusement à découvert. Je m'enfonce davantage contre le mur comme si ce dernier avait subitement le pouvoir de m'avaler afin de m'emmener loin de cet homme. Celui-ci s'avance assez pour que son parfum embaume mon esprit. Une odeur de pluie fraîchement tombée, de terre et de brume



recouvrant l'asphalte m'envahit. Une odeur de... crépuscule.

Je ferme instinctivement les paupières quand son index soulève mon menton. Hors de question que je retente l'expérience précédente. J'ignore ce que ce bordel signifie. Certes, je compte le comprendre. Cependant, je dois bien admettre que je vais devoir la jouer fine, pour une fois. Et cela commence par une Ael au max de ses capacités et non en état de mort cérébrale dès que Bruce Lee pose les yeux sur elle.

Un soupir résigné vient agacer mon oreille, puis il s'éloigne enfin. Mes poumons se gonflent d'air alors que mon esprit réclame enfin ses droits sur mon corps. *Putain, il était temps !* Je rouvre les paupières et découvre Psycho, les bras en l'air, en train de s'affairer sur une sorte de trappe. Un morceau de faux-plafond pend dans le vide. Je réalise avec fureur que ma porte de secours était à seulement quelques mètres pendant tout ce temps, au moment où une échelle se déplie en tombant doucement.

L'homme m'indique d'un signe de tête d'y grimper. En temps normal, je lui aurais fait remonter ses couilles par son œsophage d'oser me donner un ordre de la sorte, mais bon... sa supériorité physique n'est plus à prouver, pas la peine de revenir là-dessus. Et puis qui sait, peut-être a-t-il décidé que me supporter était au-dessus de ses forces. C'est donc en fermant la gueule à mon orgueil que je m'exécute, suivie de près par ma toute nouvelle garde personnelle. En haut, je débouche sur ce qui ressemble à une cave. *Super... une trappe dans une cave...* la panoplie du parfait psychopathe en somme. Un escalier, cette fois, me tend les bras, et c'est presque en courant que je grimpe les marches, avant d'ouvrir une porte donnant sur un couloir. J'ai tout juste le temps d'apercevoir la moquette bordeaux recouvrant le sol que Psycho m'attrape fermement par le bras pour me projeter contre le mur habillé de cette même horrible couleur. Toujours sans desceller ses putains de lèvres, il me menace. J'évite de trop le fixer toutefois le message est limpide.

— Compris. Je ne fais pas de vague sinon je dis bonjour au pavé, soufflé-je.

Ses sourcils se froncent imperceptiblement alors qu'il s'incline doucement. Je coupe aussitôt ma respiration le temps que son nez effleure ma pommette. Puis, il relâche brusquement sa prise qui broyait ma chair avant de désigner une porte à ma droite. Je la regarde, soudainement suspicieuse, tout en restant immobile. Un grognement remonte sa cage thoracique pour résonner autour de nous.

— Ouais, bah, grogne autant que tu veux, Mec. Tant que je ne saurai pas

ce qui se cache derrière cette porte, je ne bouge pas, dis-je, catégorique en croisant les bras.

Pour la première fois, son visage revêt ce qui s'apparente à une expression humaine. Il lève les yeux au ciel en soupirant, puis se décale. Un coup de pied plus tard, le bois cède sur... des toilettes. *Ah...*

Ma vessie, face à son El Dorado, se rappelle à moi et semble tout à coup peser une tonne. Je me précipite donc à l'intérieur, me fichant pas mal du battant pulvérisé par les nerfs de Psycho, m'assois sur la cuvette alors que l'autre dingue s'éloigne d'un pas et me tourne le dos. Le soupir de soulagement qui franchit mes lèvres doit facilement s'entendre jusqu'au New Jersey. Enfin si je suppose être encore à New York. Les rouages de mon cerveau se mettent à grincer sous l'afflux des informations que je tente de regrouper. Exactement comme lors de soirées trop alcoolisées, c'est uniquement sur les chiottes que l'on prend le temps de faire le point sur sa situation. Et la mienne... eh bien, je peux dire que c'est carrément la cata.

Si je résume, un type dont j'ignore l'identité me retient captive quelque part, et j'ignore où. Un type que j'ai moi-même agressé certes, mais surtout, un type qui en a assassiné un autre. Un type qui semble bouger avec une rapidité déconcertante. Un type capable de me mettre K.O. juste en me regardant... Mes parents et Dayan pensent que je suis à Vegas. Mon frère, lui, me connaît bien trop pour tenter de me chercher tout court. Il doit sûrement se dire que je réapparaîtrai quand je l'aurai décidé. Un bref élan de culpabilité me serre le cœur en réalisant que jusqu'ici je n'avais même pas pensé à ma famille...

*Alors pourquoi n'ai-je pas peur ?* OK, j'ai une forte tendance à être déraisonnable, seulement, je suis capable de voir quand ma vie est réellement en danger, comme dans la ruelle... Or, il n'a fait preuve d'aucune violence à mon attention, il s'est contenté de me maîtriser et me repousser alors que j'étais celle qui fonçait dans le tas. Et puis, il y a ce sentiment étrange qui m'étreint quand il s'approche, comme s'il était capable de m'abattre, mais de l'intérieur... m'abattre ou tout simplement pouvoir me toucher. *Autrement dit, je suis dans la merde la plus noire...* Ce mec est tordu et me trouble plus que de raison.

Une grimace dégoûtée sur mes lèvres que je m'empresse aussitôt d'effacer, je sors par le morceau de bois détruit faisant maintenant office de porte. Psycho se retourne, et, soigneusement, je prends garde à ne pas me retrouver captive de ses yeux.

— J'ai besoin d'une douche, déclaré-je doucement. Et de vêtements propres.

Nouveau soupir résigné. *Le pauvre*, il va me jeter dehors à coups de pied dans le cul, si ça continue. Un signe de tête plus tard – ce mec devait être empereur ou une connerie du genre dans une autre vie –, je le suis dans ce couloir d'un autre temps. Le vermeil des lieux me donne un mal de crâne tant c'est de mauvais goût. *Où puis-je bien être ?* Le corridor semble ne pas en finir, nous bifurquons à droite pour déboucher sur une cuisine qui semble crier à l'injustice face à celle du sous-sous-sol. La pièce est certes moderne comparée à la moquette du couloir, mais elle se contente d'une table au centre, d'un réfrigérateur et de petites plaques électriques sur un plan de travail qui réclame sa retraite plus que méritée. Nous sortons pour atterrir directement sur un autre escalier se tenant face à la porte d'entrée. Celle-ci me nargue alors que je passe à côté, j'ai même l'impression qu'elle se marre, la saleté ! Cependant, je ne tente rien, trop consciente de ne pas faire le poids à côté de la masse tendue qui me lorgne du coin de l'œil. Il m'emboîte le pas alors que je grimpe les marches. Là encore un corridor, mais dans les tons verts, cette fois.

D'une pression dans le bas de mes reins – manquant de faire jaillir de ma bouche une flopée d'insultes –, je le laisse me guider vers la gauche. Deux portes s'offrent à moi, mais au vu de la délicatesse de Psycho, je devine très vite que seule celle de droite m'est autorisée. J'entre et réprime alors mon envie de sautiller de joie. *Une salle de bain !*

Je suis soudain propulsée en avant. Psycho attrape ma taille et m'emmène face au miroir. Son torse se colle à mon dos, et je n'ai même pas le temps d'apercevoir mon reflet que celui de ses yeux couleur onyx me happe violemment. Sa main fuse sur mon menton et le relève légèrement pendant que les miennes s'accrochent fébrilement au lavabo. Je sais ce qu'il veut. Encore une fois, le message est clair. Il me menace de représailles si je tente quoi que ce soit, seulement... seulement, crypté, il parvient difficilement à mon cerveau. En revanche, la chaleur de sa peau, elle, mes terminaisons nerveuses en sont bien conscientes. Trop même. Sans que je comprenne comment, ma chair se tapisse presque immédiatement d'un film de sueur. Je déglutis, déroutée par l'effet que me procure le contact de son épiderme contre le mien. Son regard se baisse sur ma gorge, puis, d'un mouvement rapide, lui se recule pour s'échapper par le panneau de bois, ainsi que le ferait un courant d'air.

Je me penche afin de récupérer mon souffle qui a l'air de l'avoir suivi, puis redresse la tête. Un cri d'effroi se répercute entre les murs lorsque je me découvre. Je suis... affreuse ! Mes cheveux forment un amas de paille sur le sommet de mon crâne et semblent soudain envier la perruque de Trump. Mon maquillage a coulé et dégouline sur mes joues. *Hello, me voilà devenue la salope en manque des gremlins !*

Face à l'étendue des dégâts, j'interromps mon investigation, me débarrasse de mes vêtements poisseux, puis file sous l'eau. Après en avoir réglé la température, je frotte énergiquement chaque parcelle de mon corps avec le gel douche masculin trouvé sur le rebord de la baignoire. On est loin du luxe de mon appart' sur l'Upper East Side, mais jouer les princesses maintenant serait mal venu. Alors que mes doigts sont emmêlés dans ma tignasse que j'essaie tant bien que mal de lisser, je stoppe mes gestes. Euh... je m'essuie avec quoi ? Je n'ai vu aucun meuble dans cette salle de bain plus que minimaliste pouvant cacher une serviette. De même, ma robe – mon mouchoir de poche devrais-je dire – est en lambeaux...

J'en suis à me dire que mon unique solution est de m'envelopper dans les voilages jaune pisse de la minuscule fenêtre quand la porte s'ouvre en grand. À travers la paroi transparente, je vois la silhouette de Psycho se découper, puis progresser dans la pièce sans un regard dans ma direction. D'instinct, je tente de couvrir ma nudité, mais l'une de mes mains se retrouve incarcérée dans mes cheveux. L'autre hésite plusieurs fois entre cacher ma poitrine ou mon intimité. Suite à plusieurs rapides aller-retours pathétiques entre le haut et le bas de mon corps, je décide de lâcher l'affaire en soupirant. De toute façon, vu l'état de mes vêtements, il n'a pas eu besoin de beaucoup forcer son imagination pour savoir ce qui se cachait dessous.

À mon grand étonnement, il ressort aussi vite qu'il est entré. Je sors le bout de mon nez de sous la vapeur d'eau et remarque qu'il a déposé deux serviettes et des habits propres. Juste à côté se trouve également un flacon de désinfectant ainsi que des compresses. *Eh bien... pour une fois qu'il réagit comme un être humain...*

Une fois séchée et ma blessure soignée, j'enfile ce que je suppose être ses vêtements, à savoir un tee-shirt et un pantalon de sport noirs auquel j'ai dû faire un ourlet d'un mètre cinquante au moins. Il a même eu la délicatesse de me fournir l'un de ses boxers ainsi que d'épaisses chaussettes de laine.

Je boude mon reflet et quitte la salle d'eau. Mes doigts s'enroulent

doucement autour de la poignée avant de l'actionner. Psycho est là, adossé au mur de ce couloir hideux. Ses sourcils se froncent une nouvelle fois en me découvrant, ses pupilles me détaillent sans plus aucune gêne. *Sérieux, Mec, si tu voulais me reluquer, il fallait le faire plus tôt, quand j'étais aussi habillée que la Kardashian sur sa sextape.*

— Et maintenant ? demandé-je en soupirant.

Ses commissures s'étirent lorsqu'il pointe son index vers le bas. À croire que ça le réjouit. *Sale con...*

Je prends donc le chemin du sous-sol.

Bienvenue dans ta prison, Ael.

(2) Mentaliste connu aux États-Unis.

(3) Long bâton de bois.

## Elle

Je. M'ennuie. C'est quoi l'expression, déjà ? Ah oui, s'ennuyer comme un rat mort, tu parles ! C'est d'un débile ! S'il est mort, il ne peut s'ennuyer ! J'en viendrais presque à l'envier moi, ce rat !

M.I.S.È.R.E... Je suis en train de disserter sur un rongeur... crevé qui plus est ! Il me faut de l'action et vite ! Deux jours que je suis bloquée dans cette cage. Deux jours que Psycho ne me lâche pas d'une semelle. Je sors de ce putain de sous-sol uniquement pour aller aux WC et me laver. Psycho, quant à lui, calcule à peine ma présence dans ces lieux et excelle dans l'indifférence sauf quand il s'agit de soigner ma blessure ridicule... Lorsqu'il ne s'entraîne pas, il disparaît telle une ombre dans la nuit. Cela étant dit, je suppose que je ne devrais pas me plaindre : je suis plutôt bien traitée pour une fille kidnappée. Nourrie, logée et même blanchie ! Sauf que niveau distraction, c'est le calme plat, et rester sans rien faire n'est pas dans mes habitudes, je suis plutôt du genre hyperactif. J'en viens même à me demander si lui sauter à la gorge ne serait pas l'unique solution de m'amuser un peu.

Je respire un bon coup, tente de détendre les muscles de mon dos agacés par ce repos forcé, puis me remets en position de méditation, pratique imposée par mon père afin de calmer de temps en temps mes nerfs. Je déteste ça d'ordinaire... Cela n'a aucun effet sur moi, mais l'inaction me fout tellement sur les dents que je suis prête à tout. Les paupières closes, assise sur le tatami où se situent les agrès, je m'impose un rythme lent de respiration quand une odeur tout à fait délicieuse chatouille mes narines et vient chahuter mes papilles.

Renonçant à tout jamais à cet exercice, j'ouvre les yeux pour découvrir Psycho en train de ... *cuisiner* ? Les tarés savent cuisiner ?

Je me lève et me dirige vers lui, hypnotisée par ce spectacle étrange. Ces dernières quarante-huit heures, il s'est contenté de me faire livrer des plats, excellents au demeurant, mais à aucun moment, il ne s'est donné la peine de se mettre aux fourneaux... Bon, là aussi, je suppose que c'est normal. On ne

cuisine pas pour sa captive, *non* ? D'ailleurs, pas une seule fois, je ne l'ai vu tout simplement manger. Un élément en plus à ajouter à la pile « bizarreries de Psycho ». Seulement, là encore, ce qui devrait me paniquer ne fait que m'interpeller. J'entends bien ma raison hurler et paniquer du fin fond de mon esprit, mais n'en tiens pas compte. Aussi étrange que cela puisse paraître, mon instinct ne semble pas s'affoler le moins du monde.

Je m'approche, puis pénètre le périmètre de sécurité que j'ai moi-même créé autour de lui et que je m'étais juré de ne plus violer. Je grimpe prudemment sur une chaise haute devant un immense îlot central en bois brut. Bien que je sois certaine qu'il ait senti ma présence, il n'en montre aucun signe. De dos, ses omoplates glissent harmonieusement sous la chemise noire à col mao qu'il porte comme une seconde peau. Mes yeux suivent le tracé de sa colonne vertébrale visible à travers le tissu pour se perdre sur... son cul. Parce que, ouais, taré ou pas, ce mec a un cul à se damner. Je pourrais embrasser la foi immédiatement et rentrer dans les ordres que je finirais quand même aux Enfers pour avoir ne serait-ce que poser mes rétines sur ce fessier bombé. Quand je dis que ce mec a été dessiné, ce n'est pas une connerie. Seule une gonzesse en mal de chaleur humaine a pu créer un fougouillon, comme on dit chez moi, aussi parfait.

Je fronce mon nez, choquée par le flot de pensées qui vrille mon cerveau ainsi que mon bon sens. *Bon sang, calme tes ardeurs, Ael !* Mes pupilles s'arrachent de son jean aussi sombre que ses iris quand il se retourne brusquement, sans m'accorder cependant la moindre attention. Il pose une assiette sur la surface qui nous sépare ainsi que des couverts, puis s'assoit en face de moi. Je contemple quelques secondes ce que j'identifie à un steak avec des légumes sautés avant de littéralement sauter dessus.

— Pourquoi tu me prépares à manger ? demandé-je, la bouche pleine. J'aurais plutôt pensé que c'est moi que tu cuisinerais... au sens propre du terme, je veux dire.

Il relève soudainement la tête et arque un sourcil, toujours sans sortir un fichu son de sa bouche.

— C'est mal poli de ne pas répondre, craché-je. Pour quelle raison tu ne dis rien ? Tu es muet ? Ou tu aimes trop le son de ma voix pour la désacraliser en parlant ?

Cette fois, ses yeux s'écarquillent, ce qui me soutire un ricanement de satisfaction.

— OK, continué-je, laisse-moi t'exposer ma théorie : soit, on t'a cramé

tes cordes vocales avec un couteau chauffé à blanc, bien que je ne sache pas réellement si c'est possible, soit, tu es attardé, soit, tu fais partie d'une confrérie Les Frères du Silence ou une connerie du genre, soit....

Je m'interromps au moment où ses deux fossettes se creusent davantage, comme les prémisses d'un sourire. Nous nous figeons subitement de concert, lui comme moi abasourdis devant cette simple démonstration d'humanité. Son regard se ferme aussitôt. Quant à moi, je n'ai plus faim alors même que j'étais au bord de l'inanition.

Plusieurs minutes s'égrenent avant qu'il se lève en silence et débarrasse la table. OK, ras-le-bol de jouer au parfait petit otage.

Je saute de ma place, contourne l'îlot et me poste derrière lui. Sa nuque se raidit immédiatement, mais il prend tout de même le temps de déposer doucement les assiettes dans l'évier avant de se retourner lentement.

— Pourquoi tu me gardes ici ? pesté-je en posant les mains sur mes hanches, je sais que tu ne me veux aucun mal. Donc... pourquoi ?

Et c'est le cas, j'en ai l'intime conviction. J'ai toujours eu un instinct de préservation avoisinant les zéros, mais là, c'est différent, je le sens dans mes tripes. Ce mec, aussi barge soit-il, ne me fera pas de mal. Même si je reste sur mes gardes, consciente qu'il a le pouvoir de m'anéantir de bien des façons, je ne parviens pas à ressentir de peur... et encore moins à présent que son torse vient frôler ma poitrine.

Il semble une fois de plus ennuyé par mon comportement au vu du long soupir qui franchit la barrière de ses lèvres. Ses yeux se plantent alors férocement au fond des miens. Par réflexe, je me crispe, prête à passer de la réalité à l'inconscience dans la seconde, cependant rien ne se déroule comme je le pensais. Son index s'accroche à cet affreux sweat violet que je porte pour le soulever. Mes doigts s'enroulent automatiquement autour de son poignet pour l'en empêcher, mais c'est peine perdue. De sa main libre, il attrape fermement mon bras pour le bloquer dans mon dos. Psycho pivote ensuite nos deux corps, à une vitesse telle que j'en ai le tournis, et coince mon autre bras entre mes reins et le rebord de l'évier afin de parer au moindre de mes mouvements. Son souffle brûlant enveloppe mon visage tendu vers le sien. Pourtant, la sensation de le sentir sur l'entièreté de ma chair me déclenche un frisson désagréable... à moins que ce ne soit le contraire... je ne parviens pas à saisir.

Mon cerveau bloque comme un débile profond sur l'espace inexistant entre nos deux corps enchâssés. C'est tout juste si je le sens agripper le tissu



qui me recouvre et le remonter, dévoilant ainsi mon abdomen. Sans se détourner, Psycho vient alors effleurer, de la pulpe de ses doigts, la légère entaille qu'il m'a lui-même infligée trois jours plus tôt. Les muscles de mon ventre se contractent violemment à son contact, provoquant une réaction similaire sur son front. Ses sourcils se froncent sévèrement jusqu'à réduire ses iris à deux fentes noires, dangereuses et inquiétantes.

— Pour ça ? murmuré-je.

Il hoche la tête, sans s'éloigner d'un millimètre.

— Ne me fais pas croire que c'est à cause de cette pauvre égratignure. Je douille bien plus lors de mes épilations intégrales. Et puis, si mon bien-être te préoccupe tant, envoie-moi chez un médecin plutôt.

Aucune réaction, son visage esquissé dans le marbre ne reflète soudain plus rien.

— J'ai raison de dire que tu ne me veux aucun mal, n'est-ce pas ?

Nouveau hochement de tête. Tout à coup, un éclair de compréhension me frappe.

— Tu... tu vas me laisser partir quand je serai guérie ?

Il acquiesce encore. Un sentiment de soulagement manque de me faire crier de joie, mais l'absurdité de la situation m'en préserve. Toutefois, je me garde bien de tout commentaire pour une fois. Il compte me libérer, c'est tout ce qui importe.

— C'est... promis ? dis-je d'une voix plus douce.

Un rictus moqueur s'empare alors de ses lèvres. Puis, ses doigts me relâchent un à un, me désincarcérant ainsi de sa prise avant qu'il ne s'écarte de plusieurs pas. Inconsciemment, ma main prend la place de la sienne sur ma peau devenue étrangement glacée.

Et bien entendu, sans rien me répondre, il fait volte-face.

— Ah non ! rugis-je en m'élançant vers lui pour le dépasser.

Je me place sur sa trajectoire, puis le repousse de toutes mes forces en vociférant :

— Je veux une promesse !

Je sais... c'est ridicule de faire un caprice pour ça. Après tout, il m'a confirmé que bientôt je serai partie d'ici, alors la sagesse voudrait que je me terre dans un coin et me fasse oublier jusqu'au jour J. Seulement, je me tue à le répéter : je suis tout sauf raisonnable ! Et, à cet instant précis, mon instinct me dicte de lui extorquer ce serment.

Voyant qu'il ne compte pas donner cas à ma petite crise, j'essaie de le

frapper. En vain, bien sûr. Au bout de ma quatrième tentative infructueuse, un soupir agacé se fait entendre. *Alléluia ! Je l'ai énervé !* J'instaure donc une distance d'environ un mètre entre nous, resserre mes poings contre mes cuisses et pivote mon corps sur la droite d'un quart de degré en le toisant méchamment.

— Bien, maintenant que j'ai toute ton attention, je vais te proposer un deal : si j'arrive à poser ma main gauche sur ton cœur dans les cinq minutes qui suivent, tu me jures de me laisser sortir, OK ?

Un éclair zèbre son regard, et je crois rêver quand le noir de ses pupilles devient plus chaud, presque incandescent. *Moi qui pensais ne pas avoir de succès avec ma proposition...* Je devine un sourire prêt à s'inviter sur sa bouche sans qu'il ne l'autorise toutefois à s'épanouir.

D'un geste de la main, il accède à ma requête. Son autre bras vient se placer dans son dos, comme pour me prouver qu'il peut être beau joueur en me laissant une chance supplémentaire. *Qu'il est mignon...*

Je glisse doucement mon pied droit vers l'arrière sous les yeux observateurs de l'homme en face de moi, incline mon buste légèrement en avant, tente quelques uppercuts que je sais vains, puis... m'immobilise en grimaçant, ma paume plaquée sur ma cicatrice. Je me plie soudain en deux, hurlant de douleur. Mon corps choit lamentablement sur le sol alors que je pousse des petits cris désordonnés, les mains repliées sur mon ventre. Psycho accourt aussitôt pour s'agenouiller à côté de moi. Il me redresse contre son buste et entreprend de soulever mon pull afin de voir ma blessure.

C'est alors que ma main fuse sur sa poitrine afin d'atteindre son but, pour une fois. Mes doigts s'étalent sur son plexus, mes ongles se plantent rageusement dans sa peau à travers sa chemise. J'approche ensuite mes lèvres de son oreille avant de murmurer :

— Touché.

Pas peu fière de l'avoir entourloupé, je trouve même l'audace de plonger mes yeux au fond des siens pour savourer ma petite victoire. Sauf que la suite des événements ne faisait pas partie de mes plans. Je suis soudain projetée contre le sol, ma tête cogne durement par terre provoquant un sifflement assourdissant qui se répercute de façon anarchique sur les parois de mon crâne. Pendant un instant, ma vue se trouble. *Putain ! Même lors de mes entraînements de canne de combat, je n'ai jamais reçu de coup aussi violent !*

Je cligne plusieurs fois les paupières afin de chasser les feux follets dansant la samba sur mes rétines. Lorsque ma vision s'éclaircit, je prends

alors toute la mesure de ma connerie. Psycho est à quatre pattes au-dessus de moi, un poing ancré à la hauteur de ma tempe gauche et l'autre... frôlant mon cou. Une grimace meurtrière déforme les traits de son visage. Un liquide lourd et glacé s'infiltré dans mon sang, se répand sournoisement jusque dans chacun de mes organes, comme si on m'injectait, une nouvelle fois, du métal liquide directement dans les veines. OK, là, j'ai peur. Je me suis déjà réveillée un nombre incalculable de fois dans des endroits inconnus, ai été à la limite d'une overdose, je me suis même fait agresser à trois reprises, conséquences d'une vie un peu trop débridée... et pourtant, je n'ai jamais ressenti ce réel sentiment de panique qui me cloue davantage au béton. Mais le pire, je crois, est cette sensation d'avoir abandonné ma propre enveloppe charnelle. Tous mes réflexes m'ont quittée, mon instinct a déserté. Je suis littéralement paralysée par la créature des Enfers qui me surplombe et qui n'a, en cet instant précis, rien d'humain ni de bon.

La rage s'empare de son faciès, se diffuse à mon corps impuissant et devenu totalement inerte.

Une plainte s'échappe de ma gorge au moment où sa poigne ceint ma trachée. Mon corps se cambre soudain, parcouru par un choc électrique puissant. La sensation qu'on s'amuse avec un défibrillateur sur mon cœur battant déjà à tout rompre m'amène à crier. Mes muscles se tendent à l'extrême avant de totalement se ramollir. Je retombe alors sur le sol la seconde suivante, le souffle court et la poitrine prête à implorer. Sans même que mon cerveau en donne l'ordre, ma main s'agrippe à celle de Psycho enserrant mon cou.

— Aurais-je rendu ton cœur furieux ? L'effleurer fait-il de moi son ennemi ? chuchoté-je.

J'ignore totalement ce que je fais. Mon instinct semble être revenu en force et bien décidé à n'en faire qu'à sa tête. À croire qu'il veut se venger d'avoir été muselé pendant de si précieuses secondes.

Ma voix est claire, avec la précision d'un métronome. À m'entendre, on ne penserait pas que Black Sabbath est en train de s'amuser avec mon poulx sous mon épiderme.

— Tu parles de quelque chose qui n'existe pas, siffle alors Psycho à mon oreille.

Cette fois, le Diable en personne s'invite dans ma cage thoracique et décide du tempo à imposer à mon pauvre palpitant. Son timbre est aussi sombre que ses yeux, aussi noir que sa présence, aussi obscur que... lui. Mais

surtout... ce timbre, je le connais déjà.

Je déglutis difficilement avant de lui répondre :

— Alors, qu'est-ce que j'ai senti pulser sous ma paume ?

Ses lèvres descendent sur ma jugulaire avant que, une dernière fois, sa voix, teintée d'une nuance presque métallique, ne s'élève :

— La haine.

D'un mouvement si rapide que mes yeux peinent à suivre, il est de nouveau debout et à plusieurs mètres.

Je ne me relève pas, mes fesses restent obstinément vissées au plancher, et ce, même après que l'autre fou furieux se soit enfui. Mon esprit, quant à lui, part dans tous les sens et, a contrario de l'ensemble de mes membres, est incapable de se calmer.

Mon instinct ne m'a jamais trahie. Jamais. Pourquoi donc ai-je réellement eu peur pour ma vie alors que j'étais intimement persuadée que Psycho ne me ferait aucun mal ? Mais qui est-il, bordel ? Pour une raison nébuleuse, mon cerveau refuse de se centrer sur ce point pourtant essentiel... Qui est ce type ? D'où vient-il ?

Toutefois, l'information capitale qui me glace le sang est la raison pour laquelle je reste allongée sur ce putain de sol... Je veux me souvenir, ne jamais oublier ce moment, aussi terrorisant fût-il. Pourquoi ? Je n'en sais foutre rien...

Aussi, sans bouger de ma position, j'amène ma main sur l'endroit de mon cou qu'il a touché et fais courir mes doigts sur ma peau en me remémorant chacune des dernières secondes qui se sont écoulées. Encore, encore, encore... et encore.

Mes paupières se rouvrent après un temps indéfinissable. J'ignore combien de minutes ou d'heures je suis restée dans cette position, mais je jurerais entendre mes articulations grincer lorsque je me mets enfin debout. Un coup d'œil furtif autour de moi me confirme que Psycho a bel et bien mis les voiles. Pour combien de temps ? Aucune idée... une chose en plus à rajouter sur la pile de ce que j'ignore.

Lentement, je marche sans but entre ces murs qui ne me paraissent bizarrement plus aussi hostiles qu'auparavant. Après le calme vient la tempête... cet adage ne s'est jamais appliqué à mon cas. Au contraire, j'ai toujours ressenti le besoin de déclencher des tornades afin de m'apaiser. Comme à présent... la quiétude a pris possession de mon corps et de mon esprit. Je suis en paix alors que je ne le devrais pas. Inexplicable, mais là

encore, je m'en fous. Quelque chose a débuté un peu plus tôt, et ce dont je peux enfin me targuer de savoir, c'est que ma place est ici. Maintenant et nulle part ailleurs...

\* \* \*

Treize jours. Treize putains de jours.

Le rat est en état de décomposition avancé et continue de pourrir... toujours en se faisant chier. J'ai même hésité à me mettre la tête dans le four et allumer le gaz. Heureusement pour moi, la quasi-disparition de ma blessure – si on peut l'appeler ainsi – me redonne un peu de baume au cœur. La seule *distraction* qui m'est autorisée est la nuit... dans mes cauchemars où cette saleté de voix y a trouvé refuge. Bien que celle-ci joue de moins en moins les envahisseuses, il me suffit de l'entendre murmurer à mon subconscient pour me réveiller en hurlant. *Bitch !*

Depuis notre *légère* altercation, Psycho n'est descendu que pour m'apporter de la nourriture et me permettre le minimum d'hygiène. Ah et bien sûr aussi pour être certain que je nettoyais bien mon abdomen. À force de mettre du désinfectant dessus, j'ai dû éradiquer toutes bactéries, bonnes ou mauvaises, sur cette partie de mon corps jusqu'à la fin des temps, du moins de *mon* temps. L'avantage, c'est que j'ai eu tout le loisir de parfaire ma silhouette ainsi que travailler ma cardio en m'amusant avec tout le matériel présent ici. Je ne me souviens pas la dernière fois que je suis montée sur une poutre... quoique celle-ci n'a rien de celles que l'on peut voir dans nos salles de gym. Non, il s'agit uniquement d'un morceau de bois large de pas plus de dix centimètres sur lequel il m'a fallu persévérer trente minutes avant de pouvoir tenir en équilibre. Marcher a nécessité une demi-heure de plus. Faire un *back flip*, deux supplémentaires et un nombre incalculable de chutes...

Je suis en pleine séance de « démolissage de mannequin de combat » lorsqu'une présence dans mon dos me fait sursauter. Je me retourne vivement, mon poing fouettant l'air, quand Psycho me stoppe dans mon élan en contrant mon coup qui ne se voulait pas en être un. *Toujours ces maudits réflexes...* Il se recule aussitôt comme si ma peau avait subitement le pouvoir de le cramer et le réduire en cendres.

— Quoi ? feulé-je. Ce n'est ni l'heure de manger, ni de me laver, alors

qu'est-ce que tu fous là ?

Son regard de pierre reflète exactement la même chose que depuis notre dernier et unique repas en tête-à-tête, à savoir rien. Il se contente de le baisser sur mon ventre.

— No stress, Bruce Lee. Je me porte à merveille. Tu peux repartir et faire profiter de ton antipathie à d'autres !

Je lui tourne le dos dans le but de lui faire comprendre que je n'ai aucunement envie de voir sa tronche.

Tout à coup, mes bras se retrouvent entravés le long de mon corps par les siens. Ses mains se joignent au niveau de ma poitrine, et je n'ai pas le temps de réagir que sa voix me possède. Des mots dans une langue qui m'est étrangère me paralysent, puis me bercent pour mieux me laisser dériver loin... très loin... trop loin.

Je sombre alors sans rien pouvoir faire, pour de bon, cette fois.

\* \* \*

Soif. J'ai soif. Affreusement soif. *Gosh...* ma garde-robe pour un verre d'eau...

Une paupière s'ouvre, bientôt rejointe par sa jumelle. Les montants de mon lit à baldaquin tangent de façon étrange. Ma main tâtonne dans les draps et s'accroche à l'édredon qui me couvre. Bon... il semblerait que mon cerveau ait décidé de se prendre pour Newton en réinventant ses propres lois de la gravité.

Je me redresse sur un coude. *La vache ! Il faudra que je demande à River ce que j'ai pris hier, car c'est bien la pire gueule de bois de toute ma vie !*

Je rampe plus qu'autre chose hors de mon lit et opère une percée jusqu'à la salle de bain. Une fois en terre promise, j'enlève ma robe et mes sous-vêtements qui ont sacrément morflé et file sous la douche, la gueule ouverte afin de satisfaire ma soif.

Après un coma et deux siestes bien méritées sous l'eau, mon esprit émerge du brouillard. Face au miroir, j'essaie sans succès de me souvenir de ma soirée de la veille. Je hausse les épaules devant mon visage étrangement reposé pour avoir vécu une soirée qui devait sûrement être des plus déjantées au vu de mon *black-out*. J'attrape une serviette et tamponne délicatement mon visage et mon cou. Ma main, dans un étrange réflexe, en caresse alors la

peau fine. Le temps s'arrête... ou plutôt s'étire dans le reflet bleu de mes yeux... une soirée... puis deux jours... qui en deviennent seize...

Mon poing percute tout à coup le verre qui se fissure.

*J'ai horreur qu'on se joue de moi.*

Lui

Jamais personne n'avait réussi à se souvenir de mon passage. Jamais. Parce que je suis telle la Mort. Obscur. Nébuleux. Et surtout... surtout unique. Aucune âme ne me voit plus d'une fois durant son existence mortelle. Et pourtant, cette petite chose insignifiante, elle, a réussi à non seulement survivre, mais à voir au-delà du voile d'amnésie que je lui ai imposé. Dès l'instant où je l'ai ramenée dans mon sanctuaire, dès le moment où je l'ai tenue entre mes bras, j'ai su avoir commis une erreur. Une imprudence qui risquerait de me coûter cher. Cette fille n'a rien de policé. Elle ne pouvait devenir qu'une source d'ennuis. La preuve. Quelle femme se précipiterait à la tête d'un inconnu armé pour sauver quelqu'un qu'elle ne connaît pas ? En particulier dans cet accoutrement ? Quelle femme douée de raison continuerait à me chercher ainsi, nuit après nuit, quand elle devrait fuir tout souvenir me concernant ?

Une folle furieuse.

Les heures passées ensemble me l'ont prouvé. Ce n'est pas du sang qui coule dans ses veines, mais de l'acide saupoudré d'une bonne dose d'amphétamines. Je l'avais espérée poupée fragile, aisée à traumatiser pour mieux la contrôler. Elle n'a fait que me défier. Encore. Et encore. La vision de ses yeux bleus perçants, mélange dilué d'azur et d'océan déchaîné, a le don de me faire bouillir. Même absente, elle est partout. La réminiscence de son corps souple, longiligne et musclé contre le mien, massif et minéral, tandis que, pauvre idiote, elle tentait de me faire mal a tendance à m'extorquer un sourire. Moi. La pitié et l'ironie dictent certes ce rictus tordu, mais il s'agit tout de même là d'un exploit assez redoutable pour s'y arrêter. Arachnide fantôme, elle a tissé une toile qui m'empêche de passer mon chemin.

Cette faculté qu'elle a de se mettre en danger est foutument inquiétante. Voire hallucinante. J'avais à peine repris mes activités qu'elle s'était de



nouveau invitée sur mon champ de bataille. Au fil des jours, il devient de plus en plus évident qu'elle finira quelque part dans une flaque de son propre sang. Cette perspective devrait m'enchanter, ce n'est pourtant pas le cas. Loin de là. En réalité, cette blonde, aussi dingue soit-elle, me fait l'effet d'un insecte sous mon microscope. Savoir qu'elle n'a rien oublié, mais que pire, elle commence à se mettre en danger pour essayer de comprendre, chauffe mes nerfs à vif... et me trouble bien plus que nécessaire. Parce qu'envisager ainsi de me débusquer me gênera à un moment ou l'autre. C'est inévitable. La ville a beau être immense, les rumeurs d'une blonde alléchante posant des questions sur « un grand type sombre bardé de tatouages avec une tête de Psycho » ne peuvent rester longtemps inaperçues. Au contraire. Ses interrogations de moins en moins évasives et subtiles risquent de me porter préjudice. Tout comme à elle d'ailleurs. Psycho... ce surnom m'arrache une grimace. Si elle savait combien il est comme qui dirait... approprié. Depuis que je la sais me rechercher, j'hésite entre la trouver pour trancher sa jolie gorge et... mettre la main dessus, histoire de vérifier l'état de sa coupure. À force de réflexion, je ne suis arrivé qu'à cette seule et unique conclusion : sa blessure que je pensais refermée n'est pas guérie. Elle ne peut l'être. Sinon je n'aurais pas à la traquer afin de l'empêcher de divulguer le secret de mon existence. Qu'elle le découvre, qu'elle s'en approche seulement reviendrait à détruire l'identité cosmique de la tâche qui m'a été dévolue.

Et c'est pour cette raison qu'au lieu de travailler, j'en suis réduit à sillonner les bas-fonds. J'y suis habitué, cette fange ne me dérange aucunement. Elle est mon monde. L'épier, elle, en revanche, m'interpelle. Folle autant que lumineuse, son aura transperce la mienne. Elle l'attire, la repousse. Étrange, frustrant et ô combien rageant. J'ai besoin de saisir. J'ai besoin également d'être certain qu'elle la ferme. Évidemment je pourrais faire en sorte qu'elle n'ait plus jamais l'occasion de parler. La solution ultime. La solution idéale et certainement celle que Saibankan (4) m'imposerait. Cependant, je ne l'envisage pas. Pas encore. Pour une raison que j'ignore, la faire disparaître me répugne. Pour l'instant. Je sais d'avance qu'au moment même où je serai lassé de ce petit jeu, ce ne sera plus un problème de la voir s'évanouir dans les dédales du temps.

Du toit, fondu dans les heures sombres de la nuit, j'espionne avec intérêt mon obsolescence programmée interroger de manière musclée un pauvre cave. La main autour du cou du toxico qu'elle a chopé dans une ruelle adjacente à celle où nous nous sommes rencontrés, elle le secoue comme un

prunier. L'air dégoûté par le manque d'informations qu'il a pu lui fournir, elle finit par le relâcher. D'un geste leste et, je dois l'avouer gracieux, elle empoigne fermement sa poitrine pour la remettre en place dans l'espèce de bustier pourpre qu'elle porte sous sa veste de cuir. D'un coup d'épaule instinctif, je repositionne la mienne, puis en redresse le col. Les risques qu'elle encourt sont incommensurables. Elle a beau être forte, il n'empêche. À chercher les ennuis, elle tombera fatalement sur plus costaud. Plus vicieux. Une bouffée de colère me prend à la gorge, m'étranglant avec la précision langoureuse d'un boa constrictor. Si quelqu'un la blesse, lui fait mal... ce ne peut être que moi. Parce qu'elle a osé porter la main sur moi. Parce qu'elle a osé marquer ma chair.

Cela doit cesser. Éradiquer sa curiosité malade est primordial.

Qui je suis.

Ce que je suis et qu'elle ne peut concevoir des tréfonds de son âme si... neuve.

Un homme ? Un monstre ? Un spectre ?

Ou pire... le Néant le plus absolu.

Agile, je recule de deux pas avant de me propulser sur le toit de l'immeuble suivant, puis avec la puissance d'un fauve, me laisse couler le long de l'escalier de secours desservant la façade. Dans son dos, à quelques mètres, elle ne sent pas la menace se profiler... jusqu'à ce que mon bras cadenasse sa propre gorge... jusqu'à ce que ma bouche frôle sa tempe... jusqu'à ce que la litanie scandée à son oreille ne l'empêche de se débattre... jusqu'à ce que son corps chaud s'affaisse une fois encore dans mes bras.

\*\*\*

Scrutateur, j'observe la fille évanouie. Dans mon loft. Entre mes murs. Encore. Jamais aucun humain ne vient ici, c'est la règle de base. Et elle, elle m'a obligé à la transgresser. Deux fois. Tout bonnement intolérable. Je ne peux ainsi transiger à la première de mes lois, en particulier pour un insecte.

L'œil indolent, auquel aucun détail n'échappe, je suis à l'affût de ce qui pourrait m'en apprendre plus sur cette petite chose fragile exsudant pourtant une force assez hallucinante. Qu'a-t-elle de plus qu'une autre de ces enveloppes qui se traînent dans le froid hivernal de ce monde en perdition ?

Mon regard impénétrable remonte le long du galbe de son mollet, puis de sa cuisse fine pour venir longer son ventre plat et les courbes généreuses

de sa poitrine. Si ce ne sont ses sous-vêtements et l'espèce de haut indécent qu'elle portait et que je lui ai laissé, elle git dorénavant à demi-nue. Avec la minutie d'un scientifique face à quelque chose qu'il n'appréhende pas, mon examen se termine par celui de ses traits délicats. Détendu, exempt de son grain de folie dans le sommeil profond dans lequel je l'ai plongée, j'avoue que son visage n'est pas sans me faire penser à celui de la Vénus de Botticelli. Du moins, de son modèle. La folle naufragée entre mes draps pourrait être la réincarnation de Simonetta Vespucci tant leur ressemblance est frappante... sans l'être véritablement. Elle en possède le charme irrationnel... saupoudré d'une ironie insupportable. Pour avoir rencontré la muse du peintre, il y a de cela des siècles alors que je battais le pavé de Florence, je reconnais la fragilité trompeuse de sa beauté. Son teint de porcelaine, ses immenses yeux bleus, son nez droit et ses lèvres... carmines, charnues. Enfin... jusqu'à ce qu'elle ouvre la bouche. Contrairement à la Vénus de la Renaissance, mon inconnue n'a pas sa langue dans sa poche. Et sait se défendre même si face à moi, cela équivaut à un chaton crachotant.

Mes paupières se plissent tandis que la colère afflue. Elle me fait perdre un temps fou à corriger le tir de ses investigations foireuses. En arriver à de telles extrémités n'est pas vraiment souhaitable, en particulier particulièrement lorsqu'il s'agit d'une âme aussi neuve que celle-ci. Son aura, certes délétère, ne possède aucune trace d'obscurité. Elle irradie la lumière malgré le sale caractère dont elle a été gratifiée. Preuve indubitable en est cette façon qu'elle a eu de se mettre en danger afin de sauver un parfait inconnu qui, lui, n'aurait pas hésité à la tuer après avoir relevé son bout de tissu pour prendre son dû.

Je ne suis pas un monstre. Un rictus carnassier retrousse mes lèvres. Qui je crois tromper ? Bien sûr que je le suis. Si un jour, j'ai été autre chose, celle-ci a disparu depuis longtemps, mes souvenirs dilués dans la répercussion de chaque âme volée. Aujourd'hui, je ne suis plus que l'ersatz d'un miroir fracassé. Chaque atma prélevée l'entaille. Chaque bris me consume un peu plus. Façonné par la rage, irradié moi aussi, mais par le nauséabond et la cruauté. Le Mal pour le Mal.

Si je veux éviter de la récolter, je dois impérativement faire en sorte que mon insecte oublie. Que ma petite chose redevienne qui elle était sans jamais se rappeler notre rencontre. Et pour ce faire, sa blessure ne doit plus suppurer. La soigner une ultime fois. Qu'elle occulte. Tout. Soudain, tandis que je stagne au pied du lit, elle s'agite sur le matelas bordé d'un drap noir. Mes iris

se plombent quand les siens s'ouvrent pour venir s'y ancrer. Un sourire féroce se calque sur mon visage lorsque je devine les pensées qui la terrassent. La détermination. La violence d'une ire incapable de se réfréner y compris pour sa propre sécurité.

La beauté d'un ange. La hardiesse d'une Walkyrie. La fureur d'une Harpie.

Ses mains blanches tâtonnent le drap, tranchant sa noirceur du lait de sa peau. Encore soumise à la légère nausée qu'accompagne inmanquablement le réveil d'une telle stase, l'endormie à nouveau alerte plaque ses paumes sur son ventre et soupire de soulagement avant de se mettre à dévaler sa chair. Ses joues s'empourprent de colère lorsqu'elle comprend enfin sa nudité en dépit du string qu'elle porte toujours. Sa tête se soulève avec difficulté, ses yeux me foudroient avec tant de rage qu'une seconde, une grimace sarcastique déchire mon faciès de marbre. La voir s'entêter à essayer de se lever, observer ses lèvres s'entrouvrir avec frénésie pour m'invectiver est un spectacle des plus... fantasques. Seulement, je n'ai pas le temps de m'amuser. Mes bras jusque-là croisés reviennent couler le long de mon corps, mes sourcils froncés pour intimer un silence que visiblement elle ne compte pas tenir. À force d'une volonté peu commune, elle arrive à se redresser sur le lit, écarlate de frustration, de colère et d'un trouble sur lequel je préfère ne pas m'étendre. Je n'en ai pas le temps. Ni l'envie.

— Psycho ! Je devrais te...

Mon index vient se poser sur mes lèvres étirées en un rictus sournoisement railleur. Qui a dit que je devais la subir ?

— Chut.

Ses prunelles azurées tournent à l'orage, apeurées autant que rageuses. Ses mains se portent instinctivement à sa gorge et l'enserrent en un geste machinal. Sa bouche s'ouvre et happe de l'air avant de tenter de parler. Sans résultat. Elle a beau s'y obliger, aucun son ne sort de sa trachée comprimée.

— Tu l'ouvres trop, petite chose, grommelé-je, la commissure droite relevée en une attitude qui, de toute évidence, la révolte.

Ma voix basse au timbre écorché lui tire une série de frissons qui tatoue sa peau. Je parle si peu que ma tonalité a perdu plusieurs octaves. Moi-même je suis surpris de m'entendre prendre la peine de communiquer avec un autre être. M'approchant alors qu'elle recule vivement pour aller jusqu'à buter

contre la tête de lit, méfiante, je pose un genou sur le lit qui s'affaisse. Son regard dérive sur les lignes d'encre de mon visage, puis de mon cou avant de venir s'échouer sur celles couvrant mes bras et le dessus de mes mains. Elle devrait être effondrée. Je ne lis pourtant dans son Éther que de la combativité mêlée à cette curiosité qui risque de la dévorer si elle n'y prend pas garde. Fascinée, sa langue perle d'entre ses lèvres afin de les humecter pendant qu'elle détaille la rose sanglante éclore dont les racines épineuses piquent le pourtour de mes doigts. Ses pupilles dilatées suivent ensuite les veines gonflées de mes avant-bras et finissent par, de nouveau, se mesurer à moi.

— Je sais ce que tu fais... et il faut que cela cesse, grondé-je en attrapant son menton que je serre juste assez pour lui montrer qu'elle doit impérativement m'obéir.

Si je pensais l'effrayer en usant d'un minimum de force physique, je me rends rapidement compte que c'est peine perdue. L'angle que j'ai choisi n'est pas le bon. Une idée tordue me pourfend. Sans peur, cette femme ne craint pas d'être malmenée. Ce que je pressens par contre est qu'elle ne doit pas supporter de voir le contrôle lui échapper. Et quand je parle de contrôle, je ne pense qu'à l'ascendant qu'elle possède sur elle-même. Elle choisit de se mettre en danger. Cette femme s'engage, elle, dans ses combats et ses luttes. Personne ne décide pour elle, je peux le discerner aux couleurs agressives et chatoyantes qui se dégagent de son corps en de puissantes ondes incendiées.

Bien.

Mutique, je recule et la domine de ma haute stature. Elle va pour bouger lorsque d'un mouvement paresseux de la main, je balaie l'air de droite à gauche tel le ressac doux d'une marée. Suivant l'impulsion, elle se balance au gré de ma volonté, effarée. Mon autre paume se soulève vers le haut, tout comme son buste, puis se rabat brutalement dans l'air, faisant ainsi s'enfoncer son corps souple sur le matelas.

— Déshabille-toi. En silence, petite chose.

Elle essaie tant bien que mal de se réécrier, mais incapable de dire quoi que ce soit, attrape brusquement les pans de son corsage et les déchire sans pouvoir s'en empêcher. Des larmes frangent l'orée de ses cils. Des perles de rage, promesses de mille vengeances. M'astreignant à ne pas me repaître du bombé délicat de ses seins, je me focalise sur le but de sa présence.

— Allonge-toi.

Soufflant avec la gracieuseté d'un taureau en pleine corrida, elle m'obéit à contrecœur et se laisse couler sur le drap. Ses mains tentent de dissimuler sa

chair çà et là, mais je n'ai pas le temps de jouer.

— Tes bras. Enlève-les.

Une fois fait, je reprends ma position, mon genou sur le lit à côté de sa hanche arrondie sur laquelle tranche la bande noire de son dessous. L'ignorant, je m'incline vers son ventre, la piqure de mes yeux perforant la soie de sa chair. À la recherche de sa blessure. Troublé par son odeur entêtante, par cette proximité que je ne connais plus, je me focalise sur l'estafilade de quelques centimètres barrant son abdomen. Lisse, à peine rougie, cette dernière me nargue tant elle ne pourrait pas être mieux refermée. Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

Tout à coup, je crois rêver quand ses doigts glacés s'enroulent autour de mon poignet brûlant. Ma tête se relève subitement, je me heurte au feu larvé de son regard haineux. Putain, mais comment a-t-elle réussi à plier ma volonté pour la faire sienne ? Venimeux, je serpente jusqu'à hauteur de son visage, mon souffle sur sa bouche moqueuse de m'avoir surpris. Mes yeux, morceaux mal taillés d'obsidienne, trouvent les siens avant que mon medius ne vienne crocheter sa lèvre inférieure. La pulpe de mon doigt s'humidifie sous la chaleur moite, puis passe la barrière de ses dents pour tirer d'un geste sec, la reléguant à ma merci. Joli pantin de chair...

— Ton nom.

Je ne pose aucune question. J'exige. Des réponses. Qu'elle se soumette. Qu'elle me tienne tête aussi, insupportable petite chose...

— Tu boufferas les pissenlits par la racine avant que je te réponde ! crache la panthère en mal de griffes sous le poids de mon regard.

Un sourire abominable froisse mon visage, le tordant en une grimace épouvantable.

— Ton. Nom, je répète d'une voix atrocement douce qui la fait trémuler, renvoyant chacune de ses saccades se répercuter sous ma chair, dans mes os.

— A... Ael.

— Ael. Tu vois quand tu veux, tu peux être docile... Ael, je reprends dans un soupir meurtrier sans quitter le battement erratique de sa jugulaire gonflée. Ael, tu vas arrêter de me chercher et reprendre ta vie sans quoi, il se pourrait que ton existence se voie... dangereusement écourtée. Compris ? C'est la dernière fois que je te laisse t'en tirer. Si tu te dresses de nouveau sur mon chemin, ta famille te pleurera, penchée sur ton cadavre.

Elle opine du chef. Pourtant... Pourtant, je sens qu'il n'en est rien et que nos routes se recroiseront d'une manière ou d'une autre. Ou plutôt si, je sais.

Elles se percuteront dans une violence absolue.

À l'égale de sa volonté fracassée contre la mienne.

(4) Le Juge.

Lui

— Tu n’as pas compris, petite fille. À qui tu t’adresses. Je ne suis pas l’un des pantins que tu t’amuses à effrayer depuis quelques nuits. Ne me force pas à prendre des mesures plus... drastiques.

Ses prunelles limpides parcourent les lignes de mon visage, s’en gavent, essaient de s’imprégner de mes traits dans le cas échéant où elle ne serait pas, encore une fois, capable de se rappeler quoi que ce soit. Malgré son air candide, je sais qu’il n’en est rien. Je le devine à la lueur tapie derrière le miroir de ses iris. Au contraire, la rébellion transpire d’elle en de puissantes volutes. Elle me fait penser à un des cerisiers de cette autre vie. Cette autre vie à laquelle je refuse de penser et qui, pourtant, à cet instant, s’empare de moi sans aucun état d’âme. D’aspect fragile, Ael est un roc. Une volonté de fer dissimulée sous une écorce de velours... Ses fleurs virevoltent contre vents et marées, tourbillonnent, mais jamais ne fléchissent. Des senteurs qui m’ont échappé il y a si longtemps reviennent me hanter. Pourquoi maintenant ? Parce que sa peau fleurit ces délicats effluves. Impitoyables, ils s’enroulent autour de mon corps afin de mieux le taillader en pièces. Une seconde, déstabilisé, je suis tenté de reculer. Mon instinct me hurle un besoin impérieux de préservation. Pourtant, je ne bouge pas d’un iota. Cette femme doit comprendre à quel point conserver cette attitude ne fera que signer sa perte. Le fil de mon existence est calé sur une fréquence dont le moindre déraillement annihilerait tout ce pour quoi je suis encore et toujours ici. Ça, je ne peux l’admettre. Après tout, sa vie ne m’appartient pas, cette Ael en est la seule dépositaire. S’obstiner à vouloir découvrir l’impensable ne la mènera qu’au tombeau.

Mon cœur, dont les battements ne s’apaisent jamais, s’emballe quand ma main cadennasse sa gorge, mes doigts à vif des pulsations erratiques de sa jugulaire. Son tempo me berce, m’offre un étrange répit éphémère. Mon regard noyé dans le sien prend le pouvoir, répandant son essence enténébrée dans l’azur de ses iris. Un sourire de satisfaction retrousse mes lèvres en un rictus carnivore lorsqu’enfin, la flamme de ses prunelles vacille, incertaine.



La peur. La combativité. L'abandon... Toutes ces sensations se diffusent de son âme à la mienne avec autant de clarté que si je les ressentais moi-même. Toutefois, je les écarte rapidement pour me concentrer sur celle qui m'intéresse. Le pouvoir. Celui de la dominer. Qu'elle courbe l'échine sous le poids de mes ombres. Je ne sais pas pourquoi son esprit ne m'a pas occulté alors que la cicatrice sur la peau de son abdomen, elle, s'est refermée. Il s'agit là d'un mystère que je suis en mal de m'expliquer. Cependant, je n'ai pas le temps. Au contraire. Il s'égrène et avec lui, les dangers que l'abandon de ma fonction engendre.

Ma poigne se resserre. Je m'incline vers elle, hume une dernière fois la saveur des cerises sur ma langue et viens effleurer le pavillon de son oreille. Sa chair est douce, de lait et si attirante...

Pourtant, je n'en tiens pas compte. En mon corps, en cette âme noircie par les damnations successives, la Mort a depuis des vies terrassé le Guerrier. Mes dents éraflent sa peau, mon esprit comblé par la plainte étouffée qu'elle laisse évader. Ce simple geste la fait encore plus réagir que n'importe laquelle de mes menaces. Jolie petite chose... si téméraire et pourtant si neuve parmi les horreurs qui foulent ce monde.

— Si tu ne te tiens pas à carreau, gamine...

Sa tête roule sur la droite pour mieux se confronter au feu de mon propre regard.

— Quoi ? Tu me feras quoi ? Me planter ta lame dans le bide ? Finir ce que tu as commencé ?

Un rire sans joie aucune s'échappe d'entre mes lèvres.

— Certes, non. Tu es bien trop bornée. Non...

Ma main quitte sa gorge et s'écrase sur sa mâchoire. Ma paume sur son menton, mes doigts labourant sa pommette et mon pouce glissé entre ses lèvres charnues, je la surplombe. Corbeau moqueur sur sa proie.

— Si tu me cherches encore, si tu tentes de percer ce qui ne t'appartient pas... je rendrai visite à ta famille. Ta mère (Elle se raidit sous mon corps pesant.), ton père... Cet homme que tu acceptes entre tes cuisses (Mon index se crochète à la fossette de sa pommette.), ton grand frère. (Frémissante, ses iris suintent les insultes qu'elle ne peut balancer.) N'oublie jamais. Je suis partout et nulle part à la fois. Cherche le Chaos, tu engendreras un Carnage. Tu en seras la seule responsable.

Elle respire tant de choses. Tant d'émotions, de sentiments... Moi qui y suis imperméable, je ne résiste pas au besoin de les sentir. Une fois. Une

seule et unique fois. Les goûter en l'affolant, elle. Les cinq sens mortels ne sont plus rien pour moi, je ne compte que sur le sixième. Moi. Pourtant... à cette minute, je les respire à nouveau. Par elle. Cette diablesse aux yeux océaniques. Sibilante, la pointe de ma langue darde d'entre mes lèvres et vient lécher sa joue avec une infinie lenteur. Ma délicieuse sakura... furieuse, délicate et carnivore. Et là... chacune de mes synapses implose sous mon épiderme. Ravage mes veines. Embrase mon sang.

Ma vue se gorge d'images improbables de la vie entière de cette gamine insupportable. Elle, gosse, se disputant avec un rouquin à peine plus vieux qu'elle. Adolescente, déflorée à l'arrière d'une voiture. Et maintenant... dans ces ruelles à me chercher désespérément.

Délire.

Mon odorat s'enivre des parfums de sa peau d'opale. L'envie de ses cheveux blonds tenus dans mon poing convulsé.

Délire.

Sa chair si douce... m'enserrant violemment. Moi la détruisant avec une minutie d'expert.

Délire.

Le toucher de sa bouche purpurine. Et au-delà... celui de son âme si explosive contre le rempart de la mienne pulvérisée en tant de bris qu'il me serait impossible de les rassembler.

Délire.

Sa voix. Rauque, légèrement éraillée. Ses tonalités basses murmurant ce prénom que je ne connais plus...

Délire.

Elle est perdue, sous mon emprise, et, pourtant, c'est moi qui m'égare. Heureusement, le brasero couvant dans son regard s'est éteint, remplacé pour le moment par le dégoût et la détestation. Parfait. Ça, je sais comment le gérer. Aussitôt le tumulte que cette proximité a enclenché reflue au loin, vague déjà lointaine. Voilà pour quelles raisons je ne les approche plus. Les Humains. Ils portent leurs émotions en bandoulière et vous les balancent en pleine face. Si d'habitude j'y suis impassible, mes clients habituels n'étant que la lie la plus immonde qui existe, là... tout est différent.

Mais c'en est déjà terminé de mes divagations.

Terminé.

Mon index frappe son front, elle s'affaisse de nouveau sans connaissance.

— Shhhh. Dors maintenant.

\*\*\*

Accroupi sur le rebord du toit terrasse du poolhouse de l'autre côté de la rue, j'observe mon insecte endormi. Immobile depuis des heures, depuis le moment où je l'ai déposée sur son énorme lit, j'attends. Patiemment. La vie, les siècles m'ont appris qu'une heure n'est rien. Un grain de sable dans le sablier de mon temps. Je n'ai pas besoin d'être à son chevet pour noter chaque détail. Je vois tout. Sais tout. Ressens tout, même si ces émotions me sont désormais inconnues.

La goutte de sueur perlant sur le creux de sa gorge. Le souffle léger qu'elle laisse s'échapper lorsque je devine son rêve teinté de cauchemar. La pointe de son sein tendu sous le drap en coton égyptien.

Un courant d'air froid s'insinue sous ma veste, transit ma peau sans que je n'en sente l'effet. Étranger aux pensées. Étranger au monde. Voilà ce que je suis. L'Outsider.

Mes billes charbon s'embrasent quand elle remue, sa tête roulant sur l'oreiller épais. Les épaules crispées, le corps en alerte. Félin, je la scrute s'asseoir en sursaut sur le matelas, regarder partout autour d'elle, hébétée. Son instinct a compris. Sans arriver à aligner les indices, son inconscient lui hurle que quelque chose cloche. Qu'elle n'est pas là où elle devrait être. Son regard se porte du côté de la baie vitrée entrouverte sur le voilage se mouvant au gré de l'air glacial. Impudique, elle se lève, se moquant bien de sa poitrine dénudée et se poste face à la porte-fenêtre. Ses doigts fuselés se perdent sur son abdomen, dévalent le grain de sa chair pâle, trouvent la fine cicatrice barrant son ventre.

Un rictus matois étire mes lèvres et, sans m'en rendre compte, ma paume se pose exactement là où se trouve la sienne.

M'arrachant du fil de mes réflexions, je me remets à la verticale, fauve. Il est l'heure. D'autres clients, d'autres crimes à chasser... loin de cet insecte trop curieux. L'heure d'enfiler mon costume de Fossoyeur d'âmes.

Tout à coup, je relève la tête. Cette fois, c'est moi qui cherche la flamme. Je suis le papillon. Malgré la rue, en dépit des fumées, de la brume, je suis irrésistiblement attiré. Mes iris trouvent les siens. Alors que je sais pertinemment qu'elle ne peut me voir, je pourrais jurer que son regard s'enchâsse au mien. Ses prunelles bleues cristallisées d'or lacèrent mes

abysses. S'y connectent l'espace d'une seconde balafrée par un kaléidoscope d'images que je ne saisis pas. D'elle. De moi. De corps que je me refuse d'identifier. De violence. De luxure. De péchés. De ces mêmes péchés pour lesquels je suis devenu ce Guerrier sans plus de foi.

Cette femme est une boîte de Pandore. Une boîte de Pandore où n'a pas été abandonné l'Espoir, mais la Destruction.

## Elle

Inspirer. Expirer. Lentement. Profondément. Rechercher cette paix intérieure qui m'a toujours fait défaut.

Mon pied glisse avec assurance sur le tatami. Ma main droite décrit en souplesse un large arc de cercle alors que mon corps pivote afin d'accompagner mon mouvement. Je ferme mes paupières, puis, tout en laissant échapper un mince filet d'air d'entre mes lèvres, ramène mon autre paume contre mon plexus. Je tente de me concentrer sur ma respiration.

Inspirer. Expirer. Lentement. Profondément.

Mais tout ceci est vain.... Ma force vitale ne supporte pas d'être contenue. J'ai toujours cette sensation folle qu'elle cherche à briser mes os dès lors que je tente de la dominer. Sans compter que lorsque je ne lui impose aucune contrainte, je me sens plus forte que jamais. Alors à quoi bon maîtriser mon Chi ? Mon père répondrait que je ne suis qu'une élève indisciplinée, ce qui n'est pas loin de la vérité.

En temps normal, le Tai-Chi Chuan me gave. Trop de concentration, pas assez de liberté même si, encore une fois, mon paternel me dirait exactement le contraire. Toutefois, aujourd'hui, je me fous une gifle mentale et essaie de me recentrer. Au moins intérieurement. Ne pas écouter mon *senseï* sur l'importance du Ki était une erreur. Sinon, comment expliquer que Psycho ait pu aussi facilement s'immiscer dans mon esprit et ainsi me soumettre physiquement ? Bordel, les événements de ces dernières semaines semblent tous droits sortis d'un mauvais trip, et, pourtant, je ne pourrais les percevoir plus clairement.

Cette fichue minuscule cicatrice me brûle étrangement sous la surface de ma peau, me fout les nerfs à vif. Cependant, tout ceci n'est rien comparé à la colère qui se répercute dans chacun de mes muscles dès lors que j'aperçois sous la barrière de mes paupières ces deux prunelles aux couleurs crépusculaires.

Je me fige soudain, puis lâche un grognement agacé. Cet empaffé bouffe la moindre de mes pensées depuis ces quatre derniers jours, depuis que je me

suis réveillée de nouveau dans mes draps.

— Eh bien, ricane une voix dans mon dos, tu as tenu dix minutes. Je suppose que c'est un record pour toi.

Je me retourne sur l'homme en pantalon de survêtement noir et tee-shirt de la même couleur qui me dévisage, un sourire amusé figé sur le coin de ses lèvres. Ses pieds nus foulent le tatami alors qu'il se dirige vers moi en m'observant tendrement de ses yeux ambrés. Sa main se pose avec douceur sur ma nuque, ses lèvres embrassent mon front.

— Bonjour, Papa, soufflé-je.

— Tu es bien matinale, Sweetie. Quelque chose te préoccupe ?

— Pas spécialement. Juste un besoin de bouger, réponds-je alors qu'il s'éloigne en direction du mur adjacent.

— D'ordinaire, tu préfères t'en prendre aux mannequins en bois.

— Ouais, mais ils ne ripostent pas. Ça gâche mon plaisir.

Sa bouche s'incurve davantage. Un frisson d'excitation parcourt mon sang alors qu'il attache ses longs cheveux bruns.

— Un petit combat contre ton père ?

Sans me laisser le temps de répondre, il attrape l'un des nombreux bâtons posés sur une immense étagère et me le lance. J'attrape le Bō au vol, le place en diagonale de ma cage thoracique pour ensuite le tendre vers l'homme qui progresse de nouveau vers moi.

— Avec plaisir, souris-je en m'inclinant.

Mon père me salue à son tour. Nous nous redressons au même moment, nos yeux ancrés dans le regard de l'autre, les paumes crispées sur une des extrémités de nos cannes. Mon adversaire se déplace alors lentement sur le côté. Mon corps, à l'image du reflet dans un miroir, exécute les mêmes mouvements que lui. Comme deux animaux prêts à se sauter à la gorge, nous nous jaugeons. En vérité, lui comme moi, connaissons nos forces et nos faiblesses par cœur. À force d'entraînements, je peux prévoir presque à chaque fois ses frappes. En revanche, si je suis beaucoup plus imprévisible, et mon père sait très bien en tirer parti. Je suis trop souvent dans l'attaque pour que ma défense n'en pâtisse pas. Ce qu'il ne manque pas de me rabâcher sans cesse.

— Dis-moi ce qui perturbe tes pensées, Ael.

— Perturbe ? Je réfléchissais juste à comment te mettre au tapis.

— Je connais ces magnifiques yeux bleus par cœur. Et je peux certifier que jamais encore, ils n'avaient pris cette teinte métallique qu'est l'inquiétude.

Quelque chose ne tourne pas rond depuis ton retour de Vegas.

Vegas... la blague. J'aurais préféré m'envoyer en l'air dans tous les sens du terme dans ma seconde ville préférée. *Ou pas...*

Un coup s'abat méchamment sur mon tibia sans que je n'aie le temps de le parer.

— Bordel, Ael ! On dirait une débutante ! Assure ta garde, au moins !

J'arque un sourcil. Je rêve ou il m'engueule comme une gamine ? Je recule mon pied droit en silence, glisse une main à la terminaison opposée de mon bâton, puis l'arme à ma hanche. Mon père se met en position défensive, mais je continue de progresser en cercle. Uniquement le temps de mettre sous clefs mes pensées délirantes. Uniquement le temps d'enfouir au profond de mon être ce qui n'est pas de l'instinct pur. Plus d'entrave. Juste une puissance aussi excitante qu'enivrante. Le meilleur des shoots. La plus farouche des drogues. L'adrénaline.

Je fléchis imperceptiblement mes jambes, puis bondis enfin sur ma proie.

Armer. Frapper. Pivoter. Armer. Frapper. Pivoter.

Encore.

Ne jamais reculer.

Jamais.

Jamais.

Ja...

Un voile noir recouvre soudain ma vue comme trop souvent, ces derniers temps. Sauf que cette fois, tout est différent. Au lieu de me rendre momentanément aveugle, je perçois tout avec une clarté hallucinante. Chaque particule d'air nous entourant. Chaque soupir provenant de la poitrine de mon père. Chaque mouvement se découpant avec précision à travers la barrière de mes iris. Alors, sans plus réfléchir, j'arme. Frappe. Pivote. Frappe. Frappe. Frappe... jusqu'à ce que mon père se retrouve acculé au miroir longeant le dojo, la pointe du Bō contre sa trachée.

Durant quelques secondes qui semblent durer une éternité, je fixe, sans parvenir à esquisser le moindre geste, le bois effleurer la peau de mon père. Mes muscles sont transis d'une sensation étrange : le pouvoir teinté d'autre chose que je ne parviens pas à définir... quelque chose de sombre, froid et dangereux.

Ses doigts harponnent la canne pour me l'arracher des mains. Après l'avoir jetée plus loin sur le sol, il me rejoint avec une lenteur effrayante, puis

attrape doucement mon visage alors que je reste immobile.

— Mais sinon, tout va bien, hein ? ironise-t-il.

Je secoue la tête, envoie mon trouble se faire foutre et reprends enfin possession de mon corps. Un sourire fier s'imprime sur mes lèvres.

— Je t'ai battu. Je ne pourrais mieux commencer ma journée.

— Tu oublies que je suis ton père, gronde-t-il. Je ne souhaite pas te blesser. Tu n'es qu'une inconsciente, ma fille. Les seules ouvertures que tu m'as laissées auraient pu t'être fatales. Dans un combat au corps à corps, tu ne tiendrais pas un round !

— On parie ?

— Certainement pas. On va s'en tenir au Tai-chi pendant quelque temps. Il devient urgent si tu apprennes à te contrôler un peu !

\* \* \*

En sueur, mais gavée d'endorphines suite à l'effort fourni, je rejoins la piscine sur le toit, me déshabille tout en conservant mes sous-vêtements, puis plonge. L'eau apaise immédiatement ma chair brûlante bien que j'aie toujours aimé la sentir crépiter après le combat. J'effectue quelques longueurs avant de tout simplement me laisser flotter, les yeux perdus dans le ciel de New York. Mon père a raison, je suis une inconsciente. Je le sais. Tout comme je sais ne jamais être capable de changer. Surtout si j'en crois mon esprit dont les rouages s'épuisent à trouver un moyen de retrouver sa trace. La menace pesant sur ma famille est l'unique raison pour laquelle je ne fonce pas tête baissée pour une fois. Ça et la lueur foncièrement mauvaise et inquiétante qui agitait ses iris lorsqu'il m'a touchée. Une vague de frissons ravage la surface de mon épiderme au souvenir de sa main sur ma bouche ou encore sa langue sur mon visage. Je n'ai toutefois pas le temps de m'appesantir sur sa nature que je suis tout à coup attirée dans les profondeurs du bassin. Par réflexe, j'inspire une trop mince goulée d'air avant que le poids compressant ma taille ne m'entraîne vers le fond. Mes ongles griffent un bras, puis trouvent une tignasse sur laquelle je tire de toutes mes forces. La seconde suivante, je suis projetée hors de l'eau et parviens de justesse à éviter le rebord.

— Garce ! Tu m'as fait mal ! Tu te bats vraiment comme une gonze ! râle River en m'assassinant du regard.

— Je me mets à ton niveau, petit frère, répliquée-je en tentant de



reprendre mon souffle.

Il passe sa main sur sa tête afin de masser son crâne, puis pousse un feulement enragé quand plusieurs cheveux roux restent dans le creux de sa paume. Un ricanement moqueur s'échappe de ma gorge. Satisfaite, je me hisse hors de la piscine pour aller m'affaler sur l'un des nombreux bains de soleil. Je suis aussitôt imitée par mon frère qui s'allonge sur le transat à ma droite, toujours avec ses pauvres cheveux dans la main. Les lèvres pincées, j'ai toutes les peines du monde à me retenir de rire. Toutefois, mon sourire s'évanouit aussi sec quand je surprends son regard surnois se planter malicieusement dans le mien.

— J'ai prévenu Dayan que tu étais rentrée, m'annonce-t-il avant de fermer les paupières et incliner son visage sous le soleil brûlant du mois d'août.

— Salaud, grincé-je des dents.

— Oh, je t'en prie. Remercie-moi plutôt, ce corps si sublime que tu te trimballes a besoin d'attention.

La multitude de taches de rousseur éparpillée sur sa figure semble carrément se payer ma tête au moment où les commissures de ses lèvres s'étirent à leur maximum.

— Tu fais chier. Je n'ai aucune envie de le voir, soufflé-je. Tu n'as qu'à t'en occuper, toi.

— Hum... non, je n'aime pas quand ils sont plus baraqués que moi. Je ne comprendrai jamais pourquoi tu sors avec lui. OK, il est beau gosse, mais tu es bien trop volage pour un type de ce genre.

Je me positionne sur le ventre et appuie ma joue sur la toile.

— J'aime son côté dominateur, dis-je, avec un clin d'œil, après avoir imité le bruit du fouet d'un claquement de langue.

Un rire franc fait trembler son torse parfaitement dessiné.

— C'est vrai que tu as besoin d'être matée, sœurlette !

En vérité, je pensais qu'avoir un petit ami officiel m'accorderait un peu de paix. Sans prétention aucune, je suis ce qu'on appelle un bon parti. Une mère avocate dans le plus gros cabinet de New York ainsi qu'un père enrichi à millions, après avoir découvert son premier poulain, suffisent à retrouver une foule de vautours volant autour de vos miches. Et puis, si au passage, ils pouvaient vous en croquer un bout, le combo serait parfait. Alors, ouais, j'ai pensé que sortir avec Dayan éloignerait tous ces fils à papa un peu trop collés à mes porte-jarretelles, sauf que je n'ai pas réfléchi au fait que cela voulait

dire « être casée ». Ce qui, par conséquent, nécessite de rendre des comptes, de supporter des crises de jalousie et surtout d'être fidèle. Or, j'aime trop le contact de la chair pour subir ce dernier point.

— River, je n'étais pas à Vegas ces deux dernières semaines, confessé-je.

— Et ? répond-il en haussant les épaules comme si je venais de lui annoncer mon dépucelage.

— Il faut que nous parlions de quelque chose...

Mon timbre est soudain si bas que mon frère rouvre ses paupières et me sonde, préoccupé.

— Qu'est-ce que tu as fait comme connerie ?

Je soupire face à son accusation, puis ouvre la bouche pour répondre quand ma voix est devancée par une autre.

— Hey ! La progéniture ! Le petit déj' est servi !

Nous reportons tous deux notre attention sur notre mère. Habillée de son tailleur à trois mille balles, elle avance dans notre direction avec deux peignoirs. Ses talons claquent sur le sol comme pour renforcer cette prestance naturelle qu'elle impose à tous.

— Tant d'amour me rend tout chose dès le matin, se moque River en simulant un frisson.

— Je vais t'en donner de l'amour si tu ne te bouges pas et que tu me mets en retard, raille Maman une fois à notre hauteur.

Elle balance l'éponge à la tête de mon frère, s'agenouille pour me recouvrir délicatement tout en embrassant ma tempe et enfin celle de son fils. Puis, d'un bond, elle se redresse et regagne l'intérieur d'un pas rapide, non sans nous avoir gratifiés d'un « magnez-vous ! ».

Alors que nous rejoignons la cuisine, River me demande :

— De quoi voulais-tu parler ?

— Ce soir, réponds-je en soutenant son regard afin de lui faire comprendre de ne pas insister au moment où nous arrivons près de nos parents.

— Ce soir ? intervient mon père. Je vous rappelle qu'il y a l'inauguration des nouveaux studios. Je compte sur ta présence, Ael.

— Euh... hein ? J'ai loupé un wagon là, tu ouvres de nouveaux studios ?

— C'est carrément un paquebot que tu as laissé passer, remarque Maman. Mais comment pourrait-il en être autrement quand on disparaît pendant plusieurs semaines ?

J'attrape une pile de pancakes que je fourre dans mon assiette. Tout en y

étalant une couche généreuse de marmelade à l'orange, je rétorque :

— Ouais, désolée pour ça, d'ailleurs. J'étais trop occupée à me faire kidnapper par un tatoué qui se la joue Chuck Norris. Et ça après l'avoir vu tuer un type d'un coup de couteau entre les omoplates.

Ma mère hausse un sourcil sans pour autant cesser de mâcher sa salade de fruits. Ses longs et magnifiques cheveux corbeaux ondulent avec perfection sur ses épaules. *Perfection...* Ce mot représente à lui seul Geneva Rowley. En apparence, du moins. Toujours parfaitement habillée, coiffée et apprêtée. Toujours à agiter sa parfaite silhouette pour mieux vous leurrer. Parce que cette femme est un vrai requin en affaires, un véritable démon prêt à broyer n'importe qui entre ses doigts délicats et féroces tels les griffes d'un puma. Une beauté froide aussi tranchante qu'une lame de glace enfermant un cœur en fusion, foyer de tout son amour à notre égard. De la lave parcourt ses veines et j'aimerais pouvoir dire qu'elle sinue aussi dans les miennes. Seulement, River et moi avons été adoptés. À quelques mois me concernant. Mon frère, quant à lui, était plus vieux de cinq années. Mon frère... Lui et Papa sont les seuls hommes au monde que je respecte. Sûrement, car ce sont les seuls qui ne m'imaginent pas la tête entre leurs jambes dès qu'ils me voient...

River est ma moitié, la plus raisonnable, d'ailleurs. Certes, lui aussi a un sacré lot de conneries à son actif, mais contrairement à moi, il ne se jette pas dans la fosse s'il n'est pas certain de parvenir à tout maîtriser. Et c'est d'ailleurs pour cette raison qu'il joue souvent mes garde-fous dès lors que je saute dans le vide. Son regard de feu, à la limite de l'orangé, trouve le mien et s'y enracine, carrément inquiet cette fois. Mes paroles semblent avoir mis tous ses sens en alerte. Alors pour le tranquilliser, je lui adresse une grimace suivie d'un baiser envolé.

— Je t'ai déjà dit ne pas trop boire quand ton frère n'est pas là ! s'énerve mon père.

Oui, mon tendre paternel en est resté à la douce époque où je n'avais besoin que d'un verre d'alcool pour planer. Et c'est bien mieux ainsi. Je crois qu'il m'enfermerait dans son dojo jusqu'à la fin de ma vie s'il me suivait dans mes soirées. Oh, il est loin d'être complètement dupe. Il a très vite compris que m'imposer des chaînes était une erreur. Je les aurais rongées jusqu'à me blesser juste pour renouer avec ma liberté, c'est pourquoi il a tant tenu à m'apprendre à me battre. Cependant, un père reste un père. Son besoin de protéger sa petite fille ne peut pas toujours être occulté. Surtout si j'en crois

les entraînements plus durs qu'il me fait endurer depuis mon retour. L'art du bâton n'a aucun secret pour lui, il est même passé maître de kung-fu, wushu et de je ne sais plus quoi d'autre. Bien qu'il sacrifie énormément de temps pour son label et assistant du paternel à ses heures perdues, il s'est toujours attaché à ne pas oublier sa première passion. Au fil du temps, je suis devenue son dernier disciple. Et pas le plus facile à maîtriser...

Maman me décoche un clin d'œil conspirateur, interrompant le fil de mes pensées, puis pose une main sur le bras de mon père en lui murmurant un « Lucian » mielleux afin de capter son attention et ainsi éloigner ses foudres.

La bouche pleine, je contemple les trois membres de ma famille. À nous quatre, nous sommes à l'image de New York : un putain de mélange complètement détonnant, mais qui fonctionne à merveille.

\*\*\*

— C'est quoi, cette histoire de type tatoué ? murmure River à mon oreille alors que je chope une coupe de Champagne sur le plateau d'un serveur.

Mes yeux balaient l'immense pièce bondée qui fait office de hall d'entrée aux fameux studios. Hallucinant est le premier mot qui m'effleure l'esprit. Papa a fait fort sur ce coup. Certes, signer le tout fraîchement sorti de *X factor* n'a fait qu'ajouter des millions aux précédents sur le compte en banque du label, mais là... il ne s'est pas contenté de racheter des studios. Il les a créés en les implantant dans une ancienne école de danse classique, en plein New York. Ce qui explique la structure assez vieillotte de l'endroit. En revanche, la décoration, elle, l'est beaucoup moins. Ainsi, les marches de l'immense escalier nous tenant face sont entièrement faites d'anciens vinyles. Le haut plafond abrite un lustre majestueux composé de métal et les murs sont recouverts de matière imitant le cuir. Pas mal... pour une prochaine *gay pride*...

Je repère le maître de cérémonie quelques mètres plus loin en compagnie de Maman. En pleine conversation avec le Maire, cette dernière vogue paisiblement dans son élément.

Je soupire sans aucune retenue. Je m'ennuie déjà. Cette soirée promet d'être barbante à souhait. River, compositeur en titre des poulains du label, ne va pas tarder à m'abandonner pour, lui aussi, se mêler à tout ce petit monde, ce qui n'arrange guère mon humeur. Il faut que je me trouve une distraction

au plus vite. La main de mon frère saisit mon poignet pour me rappeler à son bon souvenir. La vérité, c'est que j'hésite sur la marche à suivre. Je ne lui cache pour ainsi dire rien de ma vie. Or, les menaces de Psycho résonnent encore dans mes oreilles, comme une mise en garde que je dois, pour une fois, prendre en compte.

— Ce n'est rien, réponds-je en étouffant un bâillement. Juste un copain de jeu un peu bizarre...

— Où étais-tu d'ailleurs si tu n'es pas allée à Vegas ? insiste-t-il.

Je pivote de façon à me tenir face à lui. Son regard ambré m'enveloppe aussitôt, sûrement dans le but de m'empêcher de fuir. Ses cheveux roux sont coiffés en arrière et flamboient littéralement tant ils contrastent d'avec son costume entièrement noir.

— Ici, à New York, dis-je, énigmatique. Enfin... je crois. Je ne suis pas vraiment sûre, en fait...

— Et qu'est-ce que tu as foutu pendant plus de deux semaines ?

— C'est une question à laquelle j'aimerais également une réponse, nous interrompt une voix grave dans mon dos.

Je lève les yeux au ciel sous les prunelles rieuses de mon connard de frère, lui promets de me venger, puis me retourne sur Dayan.

Le choc visuel est violent. D'un, parce que j'avais oublié à quel point il est sexy à en crever. De deux, car s'ils le pouvaient, ses deux iris polaires me perforeraient sur place.

— Un putain de coup de fil, c'est trop demandé ? attaque-t-il. Au moins, à ton retour !

— J'ai perdu mon téléphone, mens-je avec aplomb, tout en lui adressant un sourire de garce. Je pensais n'avoir qu'à te... siffler pour que tu débarques.

Son corps massif se rapproche dangereusement de moi jusqu'à frôler ma poitrine.

— Tu me prends pour ton clebs ? siffle-t-il entre ses dents.

Mes incisives se plantent dans ma lèvre inférieure par réflexe. À cet instant précis, je me souviens exactement pourquoi je l'ai choisi lui pour faire office de leurre. Pas seulement pour ce visage du parfait *bad boy* et ses yeux clairs. Pas uniquement pour ce corps à damner plus d'une bonne sœur. Mais surtout pour cette envie de lui sauter dessus, toutes griffes dehors, à chaque fois qu'il tente de me dominer. Une pulsion de désir violent se greffe à chacune de mes cellules. Un besoin primaire d'évacuer la tension de ces

derniers temps.

Je pose un index sur sa ceinture abdominale avant d'appuyer franchement, le griffant à travers le tissu de sa chemise bleu nuit.

— J'ai peut-être une idée de comment me faire pardonner, susurré-je.

La flamme de rage au fond de ses prunelles se modifie, se teinte d'une nuance plus chaude. Je sens qu'il hésite entre vraiment me faire payer ou me céder. Ma jambe, entièrement révélée par une longue robe rouge, se glisse subtilement entre ses cuisses, sonnant le glas de sa pseudo-résistance. Sa main s'abat férocement sur mes reins et me soude à son bassin.

— Franchement, Mec, ricane River derrière moi, je sais qu'elle est... Bref, tu m'as compris, mais si tu veux qu'elle ne te traite pas comme un clébard, arrête de remuer la queue devant elle.

Seulement Dayan ne l'écoute déjà plus, totalement sous mon emprise. D'un geste abrupt, il attrape ma main, pour me tirer derrière lui. Nous grimpons quatre à quatre l'escalier principal jusqu'au dernier étage. Dans un long couloir, il tente d'ouvrir toutes les portes avant que la dernière ne cède enfin. Une fois à l'abri, je le stoppe d'une main contre son plexus, et, avec lenteur, me débarrasse de ma robe qui s'échoue sur le sol. Ses yeux ne me quittent pas, parcourent chacune de mes courbes et me suivent alors que je me déplace jusqu'à la fenêtre dévoilant le ciel nocturne de la ville.

Mes paumes atterrissent brusquement sur la vitre quand Dayan attrape mes hanches avec fureur. Son souffle chute sur ma nuque, puis descend le long de ma colonne vertébrale alors qu'il m'enlève mon string.

Je ferme mes paupières, autorisant le désir à me posséder totalement au moment où Dayan me pénètre.

Soudain, un frisson ardent ondule sur l'entièreté de mon corps. Un frisson qui, je le sais, n'a strictement rien à voir avec l'homme s'acharnant au fond de mon ventre.

Je rouvre aussitôt mes yeux.

Un sourire fleurit sur mes lèvres.

*Je te tiens.*

Lui

Ma nature fait que la patience est devenue un art affiné au fil des siècles. Moi qui n'étais qu'impétuosité, me voilà un modèle de persévérance et d'impassibilité. Un animal à sang-froid capable de tenir une position des heures durant. Tellement adroit lorsqu'il s'agit de sa proie. Filer... espionner... feinter, créer une espèce de toile, de latence et pour terminer... abattre le couperet de cette justice que j'applique depuis quasiment toujours. Attendre, ne pas bouger d'un cil jusqu'à me confondre avec les ténèbres. Je suis l'Obscurité autant que cette noirceur, elle, m'habite. Voilà qui je suis, ce que je suis désormais et je n'en ai jamais eu à me plaindre. Jusqu'à...

Jusqu'à ce que mon petit insecte déboule sous mon microscope et le fracture. Alors que deux heures, deux décennies se valent pour moi sur l'échiquier du temps, deux semaines me paraissent être soudain interminables. D'une rare violence. À la fois si longues et tellement rapides. Avec ses certitudes, sa différence, elle a révolutionné mon quotidien. Elle a attisé ma curiosité, chose que j'aurais dû éradiquer dès le départ. Oui, chaque grain de ma peau est aussi curieux qu' impatient. L'envie de la démembrer à la manière dont on arrache les ailes d'un papillon pour capturer ce qu'il se cache dessous me transperce... aussitôt balayée par l'accès de rage qui me pourfend de la voir me réduire à tant d'inertie. Être mis au pas par une si petite chose me rend fou. Jamais. Jamais personne n'a eu d'ascendant sur moi mis à part le Saibankan (5). Et encore.

Or là, je suis rappelé à l'ordre par une... par cette... Mes poings se resserrent violemment contre mes cuisses tandis que je scanne l'autre côté de la rue. Dans cette ruche où elle évolue gracieusement, son caractère corrosif dissimulé derrière un vernis qui ne fait, en réalité, qu'accentuer sa nature sauvage. Qu'elle minaude ainsi pour détourner l'attention de l'homme renforce ce filin de fureur qui me strangule depuis notre rencontre. Qu'elle l'entraîne dans les étages pour finir là m'étouffe. Pas de désir. Pas d'envie. Ces notions-là ne me chahutent pas. Je ne les connais plus vraiment. Ce qui, en revanche, me ravage est de savoir pourquoi. Pourquoi à peine entrés dans

cette pièce, elle a choisi de venir se donner en spectacle contre cette vitre. Pourquoi elle s'offre ainsi.

Parce qu'elle sait.

Comme si j'étais en deçà de cette fenêtre et non de l'autre côté de la rue, je perçois chaque détail.

Les stries de ses paumes plaquées contre le verre. *Ses mains à lui harponnant ses seins ronds sans douceur.*

Parce qu'elle sait.

Ses cheveux blonds collés par le léger filet de sueur qui dévale sa peau. *Ses dents à lui mordant la chair tendre de son cou.*

La buée de son souffle. *Ses coups de reins brutaux et anarchiques.*

Parce qu'elle sait.

Ses yeux bleus piqués d'éclats ambrés légèrement vitreux qui se teintent d'une nuance plus profonde. Pas de cette chaleur précédant la jouissance, mais plutôt d'amusement... Elle joue, triche. Lui, balourd, ne capte rien, uniquement centré sur le plaisir qu'il retire à utiliser si mal son corps élancé.

Parce qu'elle sait. Que je suis là, quelque part. À l'observer. À scruter le moindre de ses gestes pour être sûr qu'elle tienne le marché à sens unique que je l'ai forcée à accepter.

Un rire s'échappe de sa poitrine, elle se trémousse quand il se retire de son ventre. Et je crois rêver... je suis certain d'halluciner et ne peux empêcher un rictus de déformer ma bouche lorsque le majeur de sa main droite se colle contre la baie et que ses lèvres prononcent un « Fuck Psycho » muet. Je n'ai pas besoin de voir mon reflet pour savoir qu'à cet instant, mon regard n'est qu'un abysse certes, mais zébré d'éclairs. Pas le temps pour ça. Pourtant, je le prends. Pourtant, je reste là. Entravé par ses conneries qui me tiennent à la fois trop loin pour lui faire mal, et trop près de ce nid à problème.

*Little psycho girl...*

Sans se démonter, elle se retourne et agite ses fesses pendant que le mec reboutonne son pantalon de pingouin. Ma Malédiction regarde par-dessus son épaule, fixe ses prunelles cobalt sur un point obscur où, j'en suis sûr, elle m'imagine, sa langue léchant ses incisives avec un petit sourire propre à émouvoir la queue d'un Saint. Je hais que l'on se joue de moi et le Saibankan m'en soit témoin, cette folle a mis la barre très haute. Une seconde, rien qu'une seconde, j'envisage sérieusement de la rejoindre et lui expliquer ce qu'il en coûte de se rebeller. Qu'elle comprenne en rendant son dernier



souffle qui je suis.

Au moment où je me relève enfin de ma position accroupie, à l'instant où ma botte trouve le rebord du toit, je m'immobilise. L'esprit de nouveau limpide, je redresse le col de mon cuir et me renfonce dans les bras de la nuit. Là où est ma place et où je refuse qu'elle incruste son aura aveuglante.

Il ne me faut que quelques minutes pour rallier le loft, sanctuaire qu'elle a réussi à bafouer de sa présence. Il suffit que je me concentre – à peine – pour sentir encore les derniers effluves qu'elle a abandonnés dans son sillage. Le parfum de sa peau. L'odeur de sa peur. Primaire et pour autant zestée d'insouciance. Celle de son âme sans tache et qui pourtant me balafre d'un sentiment mitigé. Comme s'il lui manquait quelque chose, la pièce d'un puzzle inextricable. Un aiguillon perfore ma raison. Ne pas arriver à mettre le doigt sur cette sensation qui dénouerait certainement le sac de nœuds coulants qu'elle représente me lacère. Durement. Comprendre, savoir... là réside le pouvoir. Celui-là même qui m'échappe. Mon insecte est un amas de secrets, de mensonges, de tentations dont elle non plus n'a pas idée.

Un soupir grinçant gèle ma poitrine. Je suis en plein délirium. Moi. J'ai besoin de récupérer toute mon attention avant d'aller rendre des comptes sur ma série d'échecs. Or, je saisis très bien les conséquences auxquelles je suis exposé. Il me faut absolument me reprendre. À mesure que j'avance entre mes murs, je me déleste de mes artifices. Chaque fringue tombe sur le parquet tandis que je progresse vers la salle d'eau pour me faufiler sous la douche. D'un geste rageur, je tourne le mitigeur sur la position glacée, les dents serrées. Le visage levé vers le ciel de pluie, j'offre mon visage aux morsures de l'eau. Chaque picotement est une douleur sur ma peau brûlante. Pourtant, je ne bouge pas d'un centimètre, endure et revendique même le déluge givré qui vient s'enrouler autour de ma colonne et diaboliser chaque parcelle de ce corps immense et musculeux qui est le mien.

Des siècles à le forger pour la Mort. Les tatouages gravés sur ma chair, tous témoins de mon déclin, de ce que j'ai accepté de devenir, prennent vie pour mieux me narguer. Après m'être frictionné avec rapidité et méthode, je sors et ceins une serviette autour de mes hanches pour rallier ma chambre et m'habiller. De nouveau, je retourne dans l'espace salon et, mû par un besoin quasi vital, me poste devant les barres parallèles installées à côté du cheval d'arçon.

Évacuer la tension. Reprendre possession. Développer ma force physique autant que mentale.

Reprendre possession de ce terrain que je perds depuis deux semaines.  
Réajuster mon Chi.

Au fil du temps, j'ai appris à ne plus avoir besoin de la gymnastique inhérente à cet art martial. N'importe où, n'importe comment, dans n'importe quelle position, cette pratique n'a plus de secret. Tellement plus que, de toute évidence, je l'ai trop délaissée pour mon propre bien.

Puissance. Vitesse. Maîtrise.

Souplesse et spirales.

Souffle et centre de gravité.

Silencieux, je me glisse entre les barres. Après avoir effectué une série rapide de rotations afin de m'enraciner à mon second chakra et pouvoir ensuite libérer mon fajing – l'onde de choc provoquée si l'exercice porte ses fruits – je commence. Une main autour de chaque agrès, je prends appui et me soulève lentement afin de verrouiller mes bras. Les chevilles croisées, les genoux fléchis, je m'incline de manière à me déployer dans les airs. Les épaules basculées en arrière, je me concentre uniquement sur mes mouvements. Aussi infimes soient-ils, ces derniers me reconnectent à mon Ki, à mon boulot que je néglige. Le contrôle de chacun de mes membres dorénavant maintenu, je m'abaisse et me relève en une échappée de pompes aériennes.

Une, deux, trois...

*Psycho...*

Mes paupières se froncent un peu plus, un loupé dans mon exercice me tire un grognement sévère. Si je me mets à imaginer sa voix moqueuse mâtinée d'un accent new-yorkais à couper au couteau, je n'ai plus qu'à demander au Juge de m'arracher le palpitant de la poitrine.

*Hey Bruce Lee ! C'est mal poli de ne pas répondre, pour quelle raison tu ne dis rien ? Tu es muet ? Ou tu aimes trop le son de ma voix pour la désacraliser en parlant ?*

Tenant de chasser le spectre de sa présence, j'ignore les réminiscences qui s'agitent sous mon crâne. Positionné de nouveau à la verticale et chassant à coups de chin-na (6) mentaux la vision de cette furie incandescente à la langue trop bien pendue, j'inspire, puis expire profondément.

Le buste congestionné et droit, les muscles étirés par l'effort, je vide mon esprit, puis accumule la tension dans mes triceps. Tout à coup, la vision de la petite blonde avec son bâton lors de l'entraînement que lui a prodigué son père me revient. Son arrogance. Son corps souple que je sais être

bouillant. Un raté me fait m'éclater par terre, allongeant mon muscle au-delà de l'humainement supportable. Mon épaule déboîtée, la gêne s'aligne sur la colère. Vif, j'attrape mon articulation et, d'un geste sec, la remets dans sa cavité avant de me replacer, entêté. Les doigts serrés autour des barres, je me surélève, ramène mes genoux contre mon buste. Une fois certain que mes bras puissent supporter mon poids, je balance mes hanches. Dans un premier temps en arrière de manière qu'elles soient réglées en planche. D'une impulsion, j'étends ensuite mes jambes dans l'alignement de mon dos, à la verticale.

Je sais pertinemment que je ne devrais pas insister. Que ce poison aussi épais que du pétrole qui coule pour le moment dans mes veines empêchera mon Chi de circuler, mais je ne m'écoute pas. Les yeux toujours clos, je m'autorise à voguer vers la seule personne capable de soutenir mes points d'ancrage.

Ayumi.

Le temps a filé, chaque grain brutalisant mon sablier personnel, m'enlisant dans la douleur et l'esprit de vengeance. Ses longs cheveux noirs semblables à un rideau de soie. Son regard d'une douceur inégalable... Un sourire s'épanouit sur mon visage taillé dans le granit à la simple évocation de son amour si pur et inestimable.

*Tu n'as pas de chance, Mec, crache-t-elle, debout sur son perchoir, j'ignore ce que tu me veux, mais tu t'es planté de victime. Je suis loin, très loin d'être un cadeau. Je dirai même que je dois être la gonzesse la plus casse-couilles que la Terre ait porté !*

Un hurlement s'arrache de mon torse perlé de transpiration alors que je me projette au-delà des barres parallèles. Totalement hors de moi, j'enchaîne les coups...

An... Cai... Ji... kao... lie... lu... peng... Zhu...

Les huit techniques de ce mode de combat y passent sans que la rage qui m'aveugle ne cesse de pulser. *Elle* est partout sous ma peau, devant mes iris enténébrés, s'insinue là où elle n'est clairement pas la bienvenue et pire encore là où seule Ayumi a toujours régné.

Puis le coup de grâce.

*Aurais-je rendu ton cœur furieux ? L'effleurer fait-il de moi son ennemie ?*

Le poing déplié pour contrer son foutu assaut imaginaire, je lance mon bras, propageant l'onde de choc sur mon adversaire invisible. Ivre de fureur,

empli de dégoût, rien ne suffit à étancher ma soif de haine. Une haine dirigée contre moi-même. Pour ne pas arriver à contenir les émotions que cette gosse distille avec une telle violence dans mon corps, mon âme.

Je suis la Destruction.

Je me précipite alors vers le mur où est sanglé l'assortiment de certaines de mes armes. Toutes y passent. Ma paire de serpes, le tàijí shuāng gùn (7) si semblable au sien, mon tàijí shàn (8) en métal serti de lames, la tàijí jǐ (9). Dans un dernier élan rageur, mon tàijí shuāng dāo (10) transperce la cloison de papier séparant la pièce principale de ma chambre et termine sa course, fiché au-dessus de ma natte de paille.

Soudain, je suis frappé par un éclat de haine si pure que toute animosité déserte mon corps. Dans un mouvement gracieux acquis au fil des siècles, je me laisse couler sur le sol, les jambes croisées. Les paumes retournées vers le plafond à plat sur mes genoux, les yeux dans le vague, je me recentre enfin.

Sur qui je suis.

Et je suis la Mort.

(5) Le juge.

(6) Ensemble de techniques d'arts martiaux.

(7) [Doubel bâton.](#)

(8) [L'éventail.](#)

(9) [Hallebarde chinoise.](#)

(10) Le double sabre.

Lui

*Je devrais ressentir la morsure de l'air glacé sur ma peau, pourtant, il n'en est rien. Mon ombre se fond dans celles des rues, se coule dans la froideur de cette nuit sans lune, dans l'obscurité de ce monde dévoyé pour mieux en aspirer cette humanité qui l'infecte et le pourrit.*

*L'homme n'est plus. Le démon se lève.*

*Place à la destruction...*

Je me réveille en sursaut, le cœur battant à m'en rompre la cage thoracique. Le léger film de sueur tapissant ma peau m'agace, m'irrite autant les nerfs que l'esprit. De rage, je rejette les draps au pied du lit et me lève d'un bond. Ces cauchemars m'empêchent de dormir depuis plusieurs semaines maintenant, depuis ma rencontre avec Psycho, à tel point que l'envie d'enfoncer mes ongles dans le visage de cet abruti me bouffe le cerveau encore plus qu'avant. Comme si j'avais besoin d'une raison supplémentaire pour m'inciter à le retrouver... Reste seulement à savoir de quelle façon je vais bien pouvoir m'y prendre sans éveiller ses soupçons. Sentir constamment son regard dissimulé sur moi ne fait que renforcer ma colère.

Je hais ne pas comprendre. Je hais qu'on se paie ma tête. Et, par-dessus tout, je hais qu'on me réduise au rang de victime, ce qu'il a déjà fait deux fois. Deux fois de trop. Alors, ouais, je peux affirmer avec un certain plaisir que je le hais.

Un sourire vicieux se calque sur mes lèvres à cette seule pensée... jusqu'ici personne ne m'avait insufflé de tels sentiments. Les gens ne sont juste pas assez... importants à mes yeux – si ce n'est ma famille – pour déclencher en moi ce genre de choses.

Je chope le tee-shirt de Dayan qui gît par terre et le passe sur mon corps

nu. Un regard en direction du lit m'indique que mon leurre a déserté sa propre chambre, ce qui n'est pas pour me déplaire. Moins il me colle, mieux je me sens. D'ordinaire, je refuse toujours de dormir chez lui. Seulement, je pensais que dans un autre environnement, je parviendrais peut-être à trouver le sommeil sans que cette voix aux accents infernaux se tape un trip dans mon inconscient. En vain si j'en crois le radio-réveil indiquant quatre heures du mat'.

En silence, je descends les marches de l'escalier de métal du duplex de Dayan quand un son étouffé me sort définitivement du brouillard. Une sensation de déjà-vu me force à presser le pas et sauter aussitôt en bas des marches. Mes pieds entrent en collision avec le carrelage froid et se stoppent au moment où le bruit d'un verre brisé me parvient. *Pitié, dites-moi que ce con a juste mal évalué la quantité de coke à sniffer.* Un mauvais, très mauvais pressentiment me fait aussitôt courir en direction de la cuisine. Il ne me faut que quelques secondes pour y parvenir. Tout comme il ne me faut que quelques secondes pour que l'horreur s'empare de moi et de mon monde. Mes membres se glacent d'effroi quand je découvre Dayan, le buste écrasé contre la table, et les bras capturés par un type dans son dos.

Sans réfléchir davantage, je m'apprête à me jeter sur ce dernier quand un grondement me paralyse entièrement.

— Ael, menace sa voix.

*Sa voix. À Lui.*

Au même moment, le visage de l'inconnu se relève sur moi, enchâsse son regard au mien pour ne plus le libérer. Face à mon cauchemar qui semble avoir pris possession de ma réalité, je me fige, pétrifiée. Statue de sel. Sans plus aucun droit sur mon enveloppe charnelle.

— Psycho...

L'homme se redresse alors, dévoilant ce corps fauve qui hante mes pensées, puis tire Dayan par le cuir chevelu pour le forcer à en faire de même. Ce dernier geint, m'appelle, me supplie sans que cela ne m'atteigne. Je ne suis plus maîtresse de mon corps et mon esprit ne paraît plus capable d'analyser quoi que ce soit qui ne soit pas *lui*. Hypnotisée par l'apparition derrière mon petit ami, je demeure impuissante. Le coin de ses lèvres s'incurve en un rictus dément alors qu'elles dessinent encore mon prénom sans toutefois prononcer un seul son. Et pourtant, c'est bel et bien son timbre qui résonne comme une musique funeste dans mon crâne pour mieux se répercuter jusque dans mes os. Avec une nouvelle fois cette fichue

impression que de l'acier en fusion parcourt mes veines, contrariant tout mouvement.

Psycho enfonce encore plus douloureusement, avec davantage de rage, ses yeux au fond de mes pupilles et, lorsque sa lame tranche la gorge de Dayan avec une lenteur abominable, j'ai la sensation de la sentir sur ma peau. Insupportable. De goûter ce métal chauffé à blanc sur ma propre langue. Toxique. Pire, encore. Je pourrais parier qu'elle déchire mon propre cœur. Insoutenable.

Un gargouillis odieux et répugnant agresse mes tympons, ravage mes sens pour les balancer en plein chaos. Sans cesser de me fixer, il relâche le corps de Dayan – soudain pris de soubresauts – qui s'effondre sur le sol. Les mains ensanglantées, mon cauchemar contourne la table, puis s'avance dangereusement jusqu'à moi. Son corps frôle avec autant d'insolence que d'affront le mien et, quand il coince son couteau sous mon menton pour relever mon visage vers lui, une vague de pure rage pourfend ma poitrine.

— Mon petit insecte, tu vas être une petite chose bien sage et...

— Et que dalle, parviens-je à échapper entre mes lèvres crispées, tu vas me le payer, sale enfoiré.

—Tsss, m'interrompt-il d'un claquement de langue impatient. Ne me fais pas croire être touchée par sa mort. Tous ces hommes sont interchangeables pour une poupée comme toi. Tu n'auras qu'à offrir tes cuisses au prochain.

Afin de ponctuer ses dires, il s'autorise le droit de glisser un index entre mes jambes pour doucement le remonter jusqu'à leur lisière. Un arc électrique s'abat féroce sur mes reins, s'infiltre par les pores de ma peau, et diffuse un venin sombre dans mes veines.

Sans qu'il ne s'y attende, mes doigts s'enroulent autour de son poignet effrontément fiché entre mes cuisses, puis, d'une impulsion, le tordent assez fort pour qu'une grimace chiffonne les traits si confiants de son visage. Un uppercut plus tard, je me défais de sa prise. Profitant de sa surprise, je m'élance dans la direction du corps inerte de Dayan. J'ignore pourquoi. La scène à laquelle j'ai assisté plus tôt laisse peu de doutes quant à sa conclusion tragique. À moins que je cherche à me convaincre que...

Les deux mains sur ma bouche, je m'immobilise. Une nouvelle fois. Le sang encore chaud s'échappe doucement de la plaie béante, inonde le carrelage jusqu'à baigner mes orteils. Les paupières ouvertes, ses yeux semblent cristallisés par la peur de cette horreur que je sens se coller à ma

propre peau.

Une présence s'impose soudain dans mon dos, une main se déploie sur mon ventre alors qu'une voix murmure à mon oreille :

— Vois de quoi je suis capable, petite chose... Cesse d'acharner ton esprit sur mon ombre...

Une torpeur délicieuse m'envahit. Mais de délicieux, elle n'en a que le nom. Les couleurs qu'elle revêt sont toutes plus agressives et sombres les unes que les autres. Quelque chose galope à travers mes cellules sanguines pour me plonger dans une sorte de transe violente, mais tout aussi addictive. Mon coude part tout à coup à la rencontre de son plexus, l'obligeant à se reculer. Je pivote alors et lui envoie mon genou en plein dans son entrejambe. Soufflé, il se courbe, le plat de sa lame ramenée contre son buste. J'effectue un pas arrière. Un pas seulement. Je ne fuirai pas. Pas avant d'avoir laissé ma rage se déchaîner sur lui. Et lorsqu'il se redresse, un rictus torve explosant son faciès qu'il veut imperturbable, je souris.



**Lui**

— Vois de quoi je suis capable, petite chose... Cesse d'acharner ton esprit sur mon ombre...

Dans son dos, ma main se déploie sur son ventre, le bout de mes doigts s'y crochète durement. Le contact de son corps souple et affreusement chaud contre le mien m'électrise. Littéralement. Un arc survolté révolte mon épiderme. Chaque parcelle de ma chair se hérisse, comme pris d'un tsunami de convulsions.

C'est exaltant. Funeste... Passionné.

Alanguie entre mes bras, je la crois enfin à ma merci quand Ael redevient... Ael. Alors que je vais lui seriner cette litanie obscure qui, à chaque fois, l'envoie dans les choux, elle me surprend et me surine, elle. Une fois de plus. Pourtant, elle ne devrait pas. Comment est-ce seulement possible ? Comme si... comme si... notre contact la faisait revivre au lieu de la mettre à terre. Il a suffi de quelques secondes pour que cette femme retourne la situation à son avantage. Je ne comprends pas. Mon pouvoir, celui qui m'a été octroyé il y a des vies de cela, n'a jamais subi de dysfonctionnement. Jamais. Sauf ces dernières semaines. Pourtant, je l'ai vu. L'ai senti. Jusque dans mes os. Jusque dans la moindre de mes cellules. Elle succombait.

Véloce, son coude percute soudain mon torse, me forçant à reculer. Les sens aiguisés, la blonde face à moi pivote avec grâce sur un pied avant de m'envoyer son genou. Sonné, je me courbe, le plat de ma lame d'obsidienne ramenée contre mon buste. Comme ébahie d'avoir réussi à me toucher, elle se déplace d'un pas en arrière. Un unique pas. Elle n'abandonnera pas. Se cacher, fuir, n'est pas dans sa nature. Sauvage, volontaire, cette humaine aux prunelles aussi claires et dangereuses qu'un fjord n'est pas du genre à se défilier.

Un sourire s'épanouit sur ses lèvres rosées. Elle lèche ses incisives dans un rictus carnassier qui se répercute dans mon bas-ventre. Je chasse d'un

revers invisible cette sensation. La violence du choc me met K.O une demi-seconde. Je finis par récupérer toutes mes facultés et l'observe, étouffant cette violence qui me consume et qui, pourtant, devrait me faire défaut. Elle est une parmi tant d'autres et ne devrait certainement pas déclencher ce genre de réaction.

Un insecte. Un vulgaire insecte.

Pourtant, je sais qu'il n'en est rien. Sinon, elle serait déjà six pieds sous terre, ensevelie dans un linceul de racines et d'humus. Ou bien encore dérivant dans le fond de l'Hudson. Certainement pas dans cette cuisine, ses petits poings resserrés par la force d'une volonté qui m'étonne. Avec les siècles, l'Humain s'est usé. Son essence s'est tarie, empoisonnée jusqu'à la lie.

Stop.

L'esprit de nouveau froid et alerte, je profite que son âme ne puisse s'empêcher de s'émouvoir du sort mortifère de l'homme à terre pour opérer. Une fois la situation analysée, je laisse à mon tour un sourire fleurir sur mon visage de marbre. Un sourire glacial, imperméable et destiné à lui faire comprendre à quel point son sort m'indiffère. Un tic déchire ses traits fragiles. Je comprends pourquoi tant d'hommes doivent se laisser berner par cette allure de poupée qu'elle cultive. Une apparence veinée de porcelaine qui cache un mental d'acier trempé doublé d'une bonne dose d'inconscience. Ma petite chose cultive l'ambiguïté, énigme vivante. Ce qu'elle, elle ne saisit pas est que si elle est un roc, je suis d'eau. M'infiltrant partout. Pourrissant la terre d'un trop-plein. Érodant la pierre. Corrodant le fer. Paralysant le feu. Etiolant l'air. Ael est la Vie quand je ne connais que la Mort.

Son bras droit se tend, la paume vers le plafond. D'un mouvement d'épaule, elle rejette sa crinière blonde avant de me provoquer, ses doigts bougeant pour me mettre au défi de venir la chercher. Son autre main tâte le plan de travail à la recherche d'une arme quelconque. Elle s'empare d'un rouleau à pâtisserie en marbre. Fière de sa trouvaille, la jeune femme le brandit devant son corps, prêt à m'asséner le coup de grâce. Soudain, mon torse s'embrace. Mon palpitant derrière sa cage d'os se tend à se rompre, signe qu'il est temps de mettre un terme à tout cela. Le hasard est une liberté qui ne m'appartient pas. Mon pied gauche glisse, mes genoux fléchissent. Un grand fauve face à sa proie. Rectification. Un fauve face à l'arachnide qui, doucement mais sûrement, tisse sa toile pour emprisonner sa victime. La seule interrogation est de savoir qui est quoi.

Assez. La torsion que subit ma poitrine me dit qu'il est l'heure. Je dois m'arracher de cet endroit pour rejoindre... Je secoue la tête afin de rassembler le fil de ma réflexion. Mon mystère cille. Elle ressent le changement subtil de l'atmosphère.

— Si tu crois un instant que je vais te laisser me faire ton truc de sorcier vaudou, t'as besoin de te faire raboter le cerveau, gronde ma jolie chose, ses prunelles flamboyantes. Tu vas ravalier chacune de tes chiques.

Sa voix tremble, blanche. Les commissures de ma bouche se relèvent. Sa peur nourrit mon excitation. Son excitation affame mes entrailles. Mon index se couche sur mes lèvres tandis que je me délecte du voile de sueur chahutant son épiderme. Même d'où je me tiens, je savoure le magnétisme qui se dégage de sa peau influencée par ma présence.

— Shhhh... Ferme-moi cette jolie bouche, petite chose, avant qu'elle ne regrette ce qu'elle va débiter.

Soudain, tout s'enchaîne. Si rapidement que l'adrénaline dégouline des murs de cet appartement sans âme. Elle me balance son rouleau que j'esquive avec un ricanement sourd. Avec un cri digne d'une guerrière, elle se rue sur moi, rapide et efficace. Chacun de ses coups vise une partie de mon corps. Automatisées, ses techniques sont précises et pourraient être mortelles pour n'importe qui d'autre. Amusé, je la regarde agir, me contentant de me mouvoir pour éviter ses attaques fluides. Ma petite chose inspire, expire tandis qu'elle tente de m'éliminer. Elle parie sa survie. Joue sa vengeance pour le pantin désormais au royaume des morts qui a eu l'audace de se glisser dans son ventre. Mon bras replié dans mon dos pour résister au réflexe de lui enfoncer ma lame dans l'abdomen, je botte en touche, danse avec mon insecte en me préservant de ses assauts. Tout y passe, la moindre parade apprise lors de ses cours, ou durant ses entraînements de Bō.

La tranche de sa main contre ma pomme d'Adam.

Ses griffes acérées pour crever mes yeux.

Son genou entre mes jambes.

Stratège, elle cherche à atteindre chaque point sensible.

Aucun interdit. Tous les coups sont permis.

Je bascule et, dans un mouvement aussi vif que non perceptible pour l'œil humain, m'élance pour me retrouver dans son dos. Mes doigts trouvent sa gorge et, d'une torsion de reins, je nous propulse contre le mur. Mon autre paume sur la cloison, je reste là une seconde. Mon front entre ses omoplates. Ignorer la chaîne lestée de plomb qui m'enchâsse à cette diablesse aux yeux

de glace me paraît soudain impossible. Mon nez remonte doucement dans son cou, j'inspire violemment le parfum qu'elle exhale. Me gorger. Me gaver. Me rassasier de cette fragrance de haine qui obstrue ma trachée. Ma dague trouve sa carotide, exerce une légère pression jusqu'à voir goutter une perle sanguine. Par ce simple geste, par cette blessure, je comprends que tout ceci va trop loin.

— Tu l'as tué, murmure Ael en fracassant son poing contre le béton brut. Pour rien. Pour du vent.

— S'il te plaît de le croire.

— Je le sais ! hurle la blonde en gigotant contre moi pour se soustraire à mon emprise. Je vais te régler ton cas, pauvre taré !

— Il n'y aura pas de prochaine fois. Ne me cherche plus, insecte.

Sa tête chute sur mon épaule. Ses iris se troublent, inondent ce lien invisible qui nous entrave.

— Tue-moi maintenant, siffle-t-elle entre ses dents. Parce que je n'arrêterai pas avant de savoir qui tu es. Avant de te faire payer.

Silencieuse et mortelle, ma lame sinue entre ses seins, coule sur son ventre comme si aucun tissu ne séparait sa peau de la mienne, trouve le delta de ses cuisses. Toutefois, je n'arrive pas à aller plus loin.

— Ne me tente pas.

Et pourtant, la main en possession de mon arme choit pour venir pendre le long de mon corps. Un ricanement lugubre filtre d'entre ses lèvres, faisant tremuler son corps ardent contre le mien.

— Une chose que mon père m'a apprise : à trop se sentir tout puissant, on en oublie la base, assurer sa garde.

Sans que je n'aie le temps d'analyser ses paroles, un éclat métallique cille sous la lumière artificielle et jaillit d'entre ses doigts avant de se planter furieusement dans ma cuisse. Un feulement s'arrache de ma poitrine, mais ne me force pas pour autant à bouger, ni à relâcher ma proie. Contrairement à ce que pensait cette dernière, si j'en juge ses mouvements anarchiques dans le but de se défaire de moi. Tout en la maintenant fermement, mes yeux rageurs se baissent sur le couteau de cuisine fiché dans ma jambe. Par réflexe, ma lame retrouve immédiatement la gorge de cette garce. À quel moment est-elle parvenue à récupérer cette arme ? Comment ai-je pu ne rien remarquer ? Un poison funeste s'infuse sous ma peau et me renvoie loin, trop loin. Ne plus ressentir le monde ouvrir à nouveau sa gueule béante sous mes pieds. Je le refuse. Encore plus pour cette chose si insignifiante qui s'agite.

J'accentue la pression sur son cou. Un autre filet – plus important cette fois – de sang coule pour se glisser sous l'encolure du tissu qu'elle porte.

— Rends-toi, Ael, ordonné-je, la bouche contre son oreille.

Ma voix est si basse que c'est à peine si je l'entends moi-même.

En guise de réponse, ses doigts se rétractent sur le manche qu'elle détient toujours au creux de sa paume, le tourne de quelques millimètres dans la plaie. Ma lame entaille sa chair, davantage encore. En rythme avec celle perforant mon muscle.

— Putain, sifflé-je, la mâchoire contractée par la douleur, arrête de résister.

— Jamais, gémit-elle, haletante, alors que le fil pourpre sur sa gorge prend de l'ampleur.

Sa main s'agrippe à son coutelas, comme si celui-ci détenait son salut.

— Je sens ta peur pulser. Tu ne peux gagner ce combat et tu le sais. Sois une gentille fille pour une fois et écoute donc les conseils de ton père. À moins que tu ne souhaites plus le revoir. À moins que tu veuilles infliger une souffrance innommable au cœur de ta mère. À moins que tu désires abandonner ton frère...

Sa poitrine, révoltée, s'emballe, se soulève démesurément alors que sa tête, vaincue, retrouve mon épaule. J'écarte ma dague de sa trachée à l'exact moment où ses bras retombent devant elle, en signe de reddition. Et à l'exact moment où mes muscles se relâchent complètement, je prends conscience de la tension jusqu'alors inconnue qui m'a envahi. Mon nez inspire profondément la masse de ses cheveux or. Une dernière fois.

D'un pas, puis un second, je la libère et me recule en arrachant le couteau de ma cuisse.

Ael se retourne, le visage haineux, son regard en feu. Ses doigts se plaquent sur son cou, sur cette seconde blessure que je viens de lui infliger. Nous restons un temps indéfinissable ainsi, à nous promettre silencieusement une prochaine rencontre... dans la violence et le sang.

Quand, ignorant la douleur irradiant ma cuisse, je bondis de la fenêtre de cet appartement pour atterrir plus bas, je comprends. Je l'ai marquée. Deux fois. Personne n'est assez chanceux pour échapper deux fois à la Mort.

Elle

— Cela suffit ! Ma fille a répondu à vos questions. Laissez-la se reposer maintenant !

Me reposer ? S'il y a une chose dont je suis certaine malgré mes pensées en bordel, c'est que *me reposer* ne fait pas partie de mes projets futurs. Cette rage qui s'est vissée à mon bide cette nuit ne m'a pas quittée. Pire. Elle n'a cessé d'enfler jusqu'à prendre toute la place, occultant une peine que je devrais sûrement ressentir. Une grimace de dégoût se calque sur mes lèvres alors que les images de la lame déchirant les chairs de Dayan rejouent leur spectacle morbide dans mon esprit. Afin d'autoriser à ce dernier un peu de répit, je me concentre sur Maman à la limite de la rupture même si, en apparence, elle semble aussi calme qu'un ruisseau en pleine montagne un jour d'été.

— Maître Rowley, s'exprime avec prudence l'un des deux inspecteurs, son petit ami a été égorgé sous ses yeux...

— Exact ! le coupe sèchement ma mère. Ce qui a failli être également son cas, je vous le rappelle. Extorquer des informations à une victime encore sous le choc risque de vous induire en erreur. Sans compter qu'elles ne vaudront rien face à un juge. Dois-je vous apprendre votre métier ?

Mes doigts se posent par réflexe sur le bandage autour de mon cou. Genevra exagère. À aucun moment, j'ai « failli » finir comme Dayan. De cela aussi, j'en suis sûre. Assise sur le lit d'hôpital, je regarde sans réellement les voir les deux policiers se retenir d'envoyer chier ma mère. Ils ne font que leur boulot. Toutefois, je me garde bien d'intervenir. Déjà car je n'ai aucune envie de parler. Je veux seulement que l'on me fiche la paix, qu'on me laisse ruminer ma haine, seule. Mais surtout parce que leur en révéler davantage est inenvisageable. Qu'ils se démerdent avec ce que je leur ai dit, à savoir qu'un type cagoulé s'est introduit chez Dayan afin – pour une raison obscure – de le tuer, qu'il est ensuite tombé sur moi, que l'on s'est battus avant qu'il décide

de mystérieusement disparaître. Ce qui n'est, au final, pas éloigné de la réalité. Leur dévoiler une part de vérité est purement stratégique, histoire qu'ils ne me soupçonnent pas d'en savoir plus.

Je refuse qu'ils lui mettent la main dessus.

Il est à moi.

— Je vous ai autorisés à lui parler, continue maman d'une voix autoritaire, dans le but de coopérer un maximum. Mais n'abusez pas. Ne me forcez pas à jouer les avocates alors que ma fille vient de se faire agresser. Ou je vous jure que vous n'êtes pas près de la revoir de sitôt !

C'est alors que River déboule dans la chambre. Ses yeux paniqués me trouvent aussitôt avant de se muer en quelque chose d'agressif en découvrant les deux flics.

— Putain, Maman, siffle-t-il, vire-moi ces abrutis d'ici.

Sans attendre de réponse, il les bouscule et se dirige à grandes enjambées vers moi.

*Eh merde.* J'ai tout sauf envie de subir un frère envahissant, protecteur et... chiant. Je l'adore, mais putain, ce qu'il peut être collant parfois. Et là, je ne vais pas m'en débarrasser si facilement. River s'assoit à mes côtés, passe un bras sur mes épaules et m'attire impérieusement contre lui. Je soupire et roule des yeux.

— Ça va, soufflé-je, pas la peine de...

— La ferme !

Je m'apprête à l'envoyer au diable quand ma main se pose sur son torse tremblant. Les battements de son cœur s'acharnent sur ses côtes et se répercutent dans le creux de ma paume. Je lève le regard sur celui, transpirant de colère et d'autre chose que j'identifie comme de la peine, de mon frère. Je ravale donc mes insultes et me blottis contre lui dans le but de le rassurer.

— Je vais bien, murmuré-je.

— Je l'espère, gronde-t-il à mon oreille pour que je sois la seule à entendre, parce que dès que nous sommes seuls, tu vas me raconter tout ce qui s'est passé. Dans les détails. Et sans rien me cacher.

Un long soupir fend ma poitrine. Je le connais, il ne lâchera rien. L'obstination est de famille et ce, bien que nous n'ayons pas le même sang. Et si, pendant un court instant, j'ai hésité à le mettre au courant de mes deux semaines en compagnie de l'autre taré, les événements de cette nuit ont tranché pour moi. Hors de question que je mette la vie de mon frangin en danger. Dayan est mort. C'est triste et injuste, mais je m'en remettrai. S'il

arrive quoi que ce soit à River, en revanche... je serais capable de déchaîner l'enfer sur Terre. Alors non, je ne lui révélerai rien quitte à devoir lui mentir.

Dans l'unique but d'amadouer River et surtout le tranquilliser, j'embrasse sa joue et lui adresse un sourire sincère. Il grogne, mais accentue sa pression sur ma nuque pour me garder contre lui.

Mon père débarque au moment où ma mère parvient à faire déguerpir les inspecteurs. La carte « j'ai des amis hauts – très hauts – placés » fonctionne à chaque coup, surtout dans notre monde... Papa s'immobilise à mi-distance entre la porte et mon lit, les yeux bloqués sur mon pansement.

— Pas de panique. C'est moins grave que ça en a l'air, articulé-je posément.

Je vais finir dingue avant la fin de cette fichue journée si je dois passer mon temps à apaiser tout le monde.

— S'il n'était pas déjà six pieds sous terre, je le tuerai de mes propres mains ce petit con, grommelle-t-il entre ses dents serrées.

— Qui ? Dayan ? s'étonne le frangin. Le pauvre...

— Le pauvre ? intervient maman. Quelqu'un est entré chez lui pour le tuer. Je ne pense pas que ce soit un hasard. Égorger une personne est un acte d'une extrême violence, il faut supporter de sentir la peau se déchirer sous sa main, la vie quitter le corps...

Ses paroles rampent sur ma chair, la piquetant aux endroits qu'il a touchés, la perforant aux endroits où sa lame m'a caressée.

— Stop ! l'interromps-je. Merde quoi ! Tu n'es pas en train de plaider là !

— Pardon, se reprend-elle aussitôt. Tout ça pour dire que la mort ne s'est pas invitée toute seule chez lui. Il a dû la provoquer, et la provoquer salement pour en arriver là.

— Il nous faut le fin mot de cette histoire, crache le paternel. Genevra, je compte sur toi pour choper toutes les infos que découvriront les flics. Quant au reste...

Je n'écoute plus. Mes parents ont réussi le tour de force de momentanément éloigner ma rage. Parce que, là, ils m'emmerdent. Royalement même. Une chose que j'ai sûrement oublié de préciser à propos de mes parents : ce ne sont pas vraiment des enfants de chœur. Ma mère n'a pas bâti sa réputation sur du vent ou en défendant uniquement des « vrais » innocents. Loin de là. Quant à mon père... disons seulement que le monde de la musique est un milieu impitoyable où être le premier à dévorer l'autre est



l'unique moyen de creuser sa place. Alors, ouais, sous mes yeux blasés, je les entends carrément planifier comment retrouver Psycho pour lui faire payer l'affront d'avoir posé la patte sur leur jolie petite blonde préférée.

Sauf qu'eux ne savent pas. La carcasse de ce mec m'appartient.

— Je les déteste quand ils font ça, me chuchote River.

— Quand ils se prennent pour les rois du monde ? raillé-je.

Un grésillement désagréable bourdonne sous mon épiderme, signe que j'atteins mes limites. Je me détache de mon frère, puis bondis hors du lit.

— Ça y est ! Vous m'avez gavée ! C'est trop vous demander de vous préoccuper de ce que moi, je veux ? explosé-je. Arrêtez de vous croire dans Dynastie ou l'un de ces soaps à la con ! Je ne suis pas en vie par chance ! Mais uniquement car ce type n'a pas voulu me tuer ! Et franchement ? Ça me va très bien ! Et j'ai pas spécialement envie de retenter l'expérience alors merci, mais retournez donc à vos affaires où vous pourrez jouer aux tyrans comme bon vous semble.

Furieuse, j'attrape mes habits au pied du lit et me réfugie dans la minuscule salle de bain attenante à la chambre. Alors que je me défais de cette horrible blouse blanche que l'on m'a forcée à enfiler avant d'effectuer des radios, j'entends River s'en prendre à son tour à nos parents avant de les sommer de partir. Quelques minutes ensuite, de légers coups toquent à la porte.

— Entre.

Mon rouquin pointe le bout de son nez tandis que je passe un jean que ma mère a eu la délicatesse de m'apporter, puis, avec un sourire immense aux lèvres, il remplit les quelques mètres qui nous séparent. Son bras ne tarde pas à enserrer ma nuque pour me ramener contre lui.

— Allez, ma guerrière, termine de t'habiller. On rentre à la maison, que tous les deux.

\* \* \*

— P'tain, ce que t'es bonne.

Un coup de boutoir m'incrute presque dans le béton décrépi du mur. Je retiens la flopée d'insultes qui se bouscule sur le bout de ma langue et ferme les paupières pour me concentrer sur mon plaisir. En vain. D'ordinaire, je suis plutôt douée pour faire abstraction de tout afin de profiter de l'instant. Sans compter que le type qui s'agite entre mes cuisses n'est clairement pas un

débutant et sait parfaitement ce qu'il fait. Ouais... sauf que ça ne fonctionne pas. Sa peau contre la mienne m'agace et propulse à son apogée mon envie de défenestrer quelqu'un. Toutefois, je ne cesse pas ce moment qui s'apparente presque à de la torture. Déjà parce que mon corps doit comprendre : je suis son seul maître. Il est temps que j'en reprenne le contrôle. Ensuite, car Lars, ici présent, m'est utile.

Mes parents, loin d'avoir pris au sérieux ma petite crise, l'ont embauché il y a trois jours, dans mon dos, afin qu'il me colle au train. Un abruti de garde du corps ! J'aurais tout vu ! Alors bien sûr, je l'ai vite repéré, provoqué avec cette plastique qui les endort tous pour finir par mettre le grappin dessus au fond de cette ruelle, près de la boîte où j'ai prévu de me rendre avec mon frère. En parlant du loup, River déboule au même instant au bout de l'impasse, progresse de quelques pas dans notre direction en plissant des yeux, puis... ricane et secoue la tête en découvrant ce qui se joue ici. Ses lèvres forment un « je t'attends à l'intérieur » avant qu'il ne s'éclipse sans que le grand con entre mes jambes n'ait vu quoi que ce soit. Lorsque celui-ci jouit enfin, j'ai presque envie de chanter du gospel et psalmodier un alléluia. Il me repose ensuite à terre, jette le préservatif usagé et se rhabille pendant que je replace le bas de ma robe dorée sur mes cuisses.

— Quand tu veux, Bébé, lâche-t-il d'une voix rendue rauque par l'effort.

*Appelle-moi encore Bébé et la seule chose que tu pourras encore tirer sera un trait sur ta descendance, connard.*

Je serre les dents et lui souris en pensant au moment où je n'aurais plus besoin qu'il me mange dans la main et pourrais enfin lui montrer qui je suis vraiment. J'attrape son menton entre mes doigts et ramène son visage près du mien.

— On est d'accord ?

Ses yeux font mine de se balader sur mes courbes, puis, un rictus vicieux en travers sa tronche, il me répond :

— Tu as une heure.

*Gentil chien.*

— Occupe-toi de distraire mon frangin, dis-je en le plantant là avant de m'enfoncer dans l'ombre de la nuit.

Et je m'y enfonce encore, tellement que je finis dans ce quartier complètement oublié de tous si ce n'est de la pire des raclures de bas-fonds. Et cette raclure a les yeux rivés sur moi. Une jolie poupée blonde en robe ultra courte se baladant sur ces trottoirs mal famés ne passe pas inaperçue.

Tant mieux. C'est exactement ce que je désire. Que tous me voient pour qu'un me remarque. Je repère rapidement quelques prostituées en train de racoler et fonce dans leur direction. Vêtements encore moins couvrants que les miens, regards désabusés, visages fatigués et vieux beaux en recherche de cette chaleur qu'ils ne trouvent plus à la maison... tout y est. Alors que l'une d'elles est sûrement en pleine négociation, je m'interpose entre la jeune femme qui ne doit pas être plus âgée que moi et son possible client, ce qui me vaut un regard assassin de la brunette et un dégoulinant d'envie du cinquantenaire.

— Excuse-moi de te déranger, m'adressé-je à la prostituée, je suis à la recherche d'un mec.

— On l'est toutes, Chérie. Et crois-moi, ce n'est pas ici que tu vas le trouver alors retourne dans tes beaux quartiers et laisse-moi bosser, déclare-t-elle, lasse.

— Il est grand, bardé de tatouages avec un regard de psychopathe. Impossible de le louper, insisté-je, sachant pertinemment qu'elle ne saurait m'aider.

Une main se pose alors dans le creux de mes reins et descend avec lenteur jusque sur mes fesses.

— Chérie, je peux te faire oublier ce mec tu sais, murmure à mon oreille une voix dégueulasse.

La femme et moi roulons des yeux en même temps.

— Trop cher pour toi, *Chéri*, lui réponds-je sans même le regarder.

— Oh, mais j'ai tout ce qu'il faut pour...

Rapide, je me retourne sur lui et plante mes ongles dans sa gorge. Ma langue lèche avec dégoût le fil de sa mâchoire, puis je susurre d'un timbre menaçant :

— Je n'accepte que les paiements en chair et en sang, es-tu sûre d'avoir ce qu'il me faut ?

Sa pomme d'Adam chahute la peau de son cou quand il déglutit bruyamment. Cet abruti semble réellement en train de poser les pour et les contre de ma proposition. *Dieu que c'est con un homme qui veut baiser...* Afin de lui faciliter sa décision, j'attrape ses parties entre mes doigts et les serre d'une façon toute sauf délicate.

— Barre-toi, intimé-je.

J'ignore ce qu'il lit dans mes yeux, mais les siens se voilent d'une peur trouble et bien réelle. La seconde suivante, il se sauve, la queue entre les

jambes.

— Tu viens de me faire louper une passe, constate amèrement la professionnelle quand je me retourne.

Son regard se lève au-dessus de moi et, quand elle s'intéresse de nouveau à mon cas, c'est pour me prévenir :

— Barre-toi, c'est un conseil si tu ne veux pas te retrouver à crever dans les égouts de la ville ou à ma place...

Sans rien ajouter, elle opère une volte-face, prête à rattraper le temps que je lui ai fait perdre.

Je passe les prochaines vingt minutes à répéter ce manège avec d'autres. Je pars à la pêche aux infos dans l'espoir de parvenir à énerver un gros poisson... et un autre surtout, aux mâchoires bien plus acérées. Je saoule ces femmes venues seulement bosser, aguiche leurs clients pour mieux les faire fuir, et persiste avec mes questions.

Vingt minutes, c'est le temps qui s'écoule avant qu'un homme à l'accent de l'Est m'attrape violemment pour m'entraîner dans un coin sombre, déjà occupé par un camé, une seringue toujours dans le bras, en train de planer. L'homme me propulse contre un mur froid et aussi dégueulasse que toute cette merde qui m'entoure, viciant l'air qui s'infiltre dans mes poumons. Ses doigts agrippent méchamment mon cuir chevelu et me forcent à coller ma joue sur le béton immonde.

— C'est quoi ton problème, espèce de garce ? siffle-t-il dans mon dos. Tu me fais perdre de l'argent avec tes conneries !

— Je cherche juste mon petit ami, couiné-je en jouant les pathétiques.

— Je n'en ai rien à foutre ! rugit-il alors. Poupée, si ton mec est dans les parages, soit il se tape une pute ; soit, un trip à lui pourrir le cerveau. Quoi qu'il en soit, il te laisse sans défense... et j'ai horreur de gâcher mon temps alors, dis-moi, comment comptes-tu me rembourser maintenant ?

Une main répugnante accompagne ses paroles et se glisse entre mes cuisses.

— Pardon, gémis-je en resserrant mes jambes. Je suis désolée. Je vous donnerai de l'argent si vous voulez, mais...

— Tss, me coupe-t-il en promenant sa langue sur ma nuque, râpant ma peau, lacérant ma raison. Laisse-moi juste jouer un peu, et après... je considérerai ta dette comme payée.

Ma poitrine se soulève, mon ventre se creuse, de révolte, de colère et de dégoût au moment où il bloque mes poignets au-dessus de ma tête dans l'une

de ses paumes. Mes ongles se plantent dans le mur, se brisant contre la crasse. Je ferme les paupières, tremblante, et me force à faire abstraction de ses doigts qui se baladent odieusement sur mon épiderme. Encore un peu. Seulement encore un peu. Je sens une force, une envie de destruction secouer et s'acharner sur la cage qui les tient prisonnières, mais m'exhorte mentalement au calme... pour le moment.

Je manque vomir quand sa main libre s'abat sur mon épaule gauche pour venir ensuite enserrer mon sein. L'homme derrière moi ricane. Alors, par folie sûrement et pour encourager la sienne, je fais semblant de pleurer... bien que de vraies larmes de rage perlent le long de mes joues.

Le zip de sa braguette retentit soudain, agressant mes tympons, balafrant mon assurance. Et au moment où je le sens baisser son pantalon, je peste, hurle intérieurement en réalisant m'être plantée comme une idiote. Un index se crochète dans mon string, quelque chose me griffe les entrailles. La rage.

Stop. J'ai joué et perdu. Il est temps de le reconnaître à présent.

Brutalement, je rejette ma tête en arrière, fracassant le nez de ce sale enfoiré. Je pivote aussitôt et profite de l'avoir déstabilisé pour envoyer un uppercut direct dans sa gorge. Son corps s'écroule sur le sol, à la recherche de son souffle. À l'instant exact où une ombre se coule à ses côtés, sans que lui ne le remarque. Ignorant les yeux couleur d'obsidienne qui m'observent, je m'avance jusqu'au drogué encore affalé par terre, indifférent à notre réalité, lui arrache sa seringue avant de revenir sur mes pas. En un bond, je suis au-dessus du mac. Je m'agenouille, tire sa tignasse d'une main pour incliner son visage vers le mien, puis, de l'autre, appuie l'aiguille sur la peau fine de son membre encore à demi dressé. Un éclair de panique zèbre des prunelles.

— Une raison, donne-moi une seule raison pour ne pas t'enfoncer cette merde dans la queue ! crié-je.

— Les filles !

Je resserre ma prise dans ses cheveux. De fureur, mes lèvres se retroussent sur ma mâchoire tremblante.

— Quoi les filles ?

— Tu ne veux pas que je me venge sur elles, n'est-ce pas ? me crache-t-il au visage en faisant allusion aux prostituées. Et si tu me tues, rajoute-t-il précipitamment, sache que je ne suis pas seul. D'autres se chargeront de les faire payer !

Un besoin violent se greffe à mes pulsions, une envie de chaos, de le

détruire. Pourtant, la seule chose dont je suis capable me donne littéralement l'impression de crever. Lentement, je me relève, me décale, et, d'un coup de talon, retourne ce connard sur le bitume. D'une impulsion, il est debout, son jean toujours sous ses fesses et s'élance en courant vers le boulevard principal.

Le sang en ébullition, je me retourne aussitôt sur celui qui, adossé à une échelle en métal, n'a pas perdu une miette de ce qui vient de se passer.

Psycho, un sourire insondable flottant sur ses lèvres, progresse alors doucement jusqu'à moi, puis s'immobilise à seulement quelques centimètres.

Encore tremblante, je le laisse poser un index sous mon menton pour le relever vers lui. Son regard impénétrable étudie la fine cicatrice encore rougie sur mon cou avant de venir s'implanter au fond de mes pupilles.

Seulement un court instant. Le temps que je me rappelle...

**Lui, XIXème siècle,**

L'air empeste. Le Londres victorien est peut-être le centre d'un monde au bord de l'ère industrielle, il n'en reste pas moins vicié d'une essence putride. En réalité, il est parfaitement représentatif de cette Terre à double vitesse. L'obscurité pour la lumière. Leur tangible contre mon Éther. Le luxe des quartiers chics contre la pauvreté des faubourgs qui transpirent la misère et le danger. La première puissance est sur un piédestal d'argile, et, avec les temps qui courent, il commence à fissurer...

D'une main sûre, je rabats sur mes yeux le bord de mon haut-de-forme avant de franchir d'un pas alerte la frontière invisible de l'East End. Aux premiers effluves nauséabonds que rejettent les usines sidérurgiques, je me protège grâce au col de mon manteau. Pas que j'en ai besoin, mais autant passer inaperçu parmi la foule. Or, tous tentent tant bien que mal de se prémunir de ces relents nocifs ou bien encore de la consommation [\(11\)](#). Et puis cette mode des vestes aussi longues que larges m'arrange. Cacher ma nature, dissimuler aux yeux du plus grand nombre certaines gravures sur ma chair est plus aisé ainsi. Un rictus déchire mon visage. Une bande de gosses m'entoure soudain et se déchaîne pour essayer de me distraire tandis qu'un galopin examine le contenu de mes poches. Leur nez sale à découvert alors que l'air est chargé des particules acérées du *smog* [\(12\)](#), ils se moquent de l'atmosphère irrespirable. Ils n'ont jamais connu que ça et la plupart d'entre eux ne verront pas arriver sa majorité. Rares sont ceux qui dépassent désormais les cinq ans et, dans le cas contraire, ils sont le plus souvent estropiés. Quant aux orphelins, ils finissent leur vie pitoyable dans les rues ou bien encore dans les maisons closes de la capitale. Pour eux, cette fumée ocre est un atout. Pour eux comme pour tout agresseur potentiel. Ces quartiers sont de véritables coupe-gorges pour qui n'est pas habitué à y rôder. Ruelles embrumées, froides, ombres projetées sur les murs lézardés... Difficile de

naviguer clairement quand on ne voit pas à cinquante mètres, j'imagine. Malheureusement pour eux, ce n'est pas mon cas. Depuis que je foule cette terre, j'y règne en maître.

Ma main s'enroule, puissante, autour d'un poignet malingre et rejette le minuscule fripon avant de le soulever de terre et l'ajuster à mon regard.

— Tu as mal choisi ta victime, je grince, mon faciès de glace dévoilé. Continue ainsi mon garçon et je reviendrai faucher ton âme d'ici quelques années.

Je conclus ma tirade en passant sur sa joue le plat de ma lame. Le mélodrame a toujours cet effet sur l'être humain : porter aux nues ses émotions. La peur. L'envie. Le désir. Ou bien encore la colère. Chacune de ces sensations est démultipliée et modèle son porteur comme de la glaise. Tous ses amis éparpillés, ne suivant que leur instinct de survie dans ce milieu hostile, le gamin bat des jambes, tente de me mordre, puis rend les armes, son regard ourlé d'une terreur pure. Je l'empêche de parler et profite de son effroi pour lui soutirer les informations qu'il me sied.

— Où est ton père ?

— J'le connais point, Messire.

— Ta mère ?

— Elle est morte. Un client l'a troussée d'un coup de couteau y a quelques semaines.

— Tu m'en vois désolé.

Une moue sarcastique se peint sur ses traits juvéniles et pour autant si atteints qu'il me paraît aussi vieux que je peux l'être moi. Ses maigres épaules se haussent, fataliste.

— Faut pas, Messire, elle serait morte d'la syphilis. Et puis...

Son regard se fait franchement insolent.

— Z'êtes point désolé du tout.

Je me fends d'un sourire.

— Tu as entièrement raison et tu vas m'être utile si tu ne veux pas jouer les gibiers de potence. Je cherche l'endroit où l'on a retrouvé le dernier cadavre.

Mon détrousseur me scrute, soudain bravache.

— Quel cadavre, Messire ? Y en a pléthore, ici, pérore-t-il avec un cheveu sur la langue prononcé. Dans chaque coin, dans chaque tas d'ordures. Z'êtes à Whitechapel ici.

Mû par je-ne-sais-trop quelle impulsion que propulse la seule mention de



ce nom, je relève la tête. Sans lâcher ma prise sur le brigand en culottes courtes, mes billes aussi noires et tranchantes que l'obsidienne se gorgent de chaque détail de la pourriture ambiante. Ce bloc est quasiment le plus pauvre de la ville comme le plus habité. Quasiment un million d'âmes se presse dans les appartements bas de gamme et les asiles de nuit de cette enclave où le sang humain autant qu'animal coule à flots. Littéralement si j'en crois mes bottines rougies par les pavés. Un peu plus loin gît la carcasse d'un cheval abattu en pleine rue. Au beau milieu des excréments et des poubelles. Un de mes sourcils s'arque, affligé par le spectacle. Je rejette le même et m'en détourne. Il ne m'intéresse pas. Nous ne sommes pas dans un roman de gare dans lequel je le prendrais sous mon aile pour en faire mon apprenti. Loin de là.

— Contre quelques pièces d'or, Messire, je vous donnerai l'information que tout le monde cherche. Parce que moi... débite-t-il d'une voix d'où transpire la ruse, moi... je sais qui vous cherchez. Et vot' gus... j'l'ai vu y'a pas plus tard qu'il y a dix minutes. À la recherche de sa future putain.

J'avance dans sa direction, menaçant.

— Non seulement je ne te donnerai rien, mais la seule chose que je peux te promettre est la sauvegarde de ton cou. Intact.

Il attrape sa casquette qu'il tord entre ses doigts aux ongles noircis par la crasse. Sa main passe dans sa tignasse trop longue dans laquelle il fourrage avec vigueur.

— J'aime bien mon cou sur mes épaules, grommelle le bougre. Ellen Street, Messire. V'là où vous l'trouverez.

Soit à deux rues à peine. Je me détourne et effectue quelques pas tandis que le gamin bougonne dans sa barbe. Sans le regarder, je balance par-dessus mon épaule quelques shillings auxquels il répond par une série de piailllements excités.

— Merci, Messire ! Merci ! L' bon Dieu vous protège !

— J'en doute, je siffle entre mes dents serrées.

Il ne me faut que quelques minutes pour rejoindre la ruelle. Le smog est plus épais que jamais. Une vraie purée de pois. Un cri déchire le silence assourdi par le brouhaha des tavernes autour. Dans les rues déambulent les marins, les rétameurs, les trimardeurs ou bien encore des ouvriers saouls fornicant avec des prostituées aux jupes retroussées contre les murs sales. Tant d'âmes pétries de noirceur. Tant de cœurs racornis par la misère... Leste, je me faufile entre les ombres. L'urgence pour moi n'est pas de sauver

celle que je sais déjà perdue. Mon but à atteindre n'est pas là. Je ne suis ici que pour lui. Lui. La victime de mon devoir. Au moment où enfin j'entre dans Ellen Street, mes iris perçant le nuage brouillardieux. Une femme aux cheveux d'un rouge criard s'affaisse sur les pavés. Les jupons mauves relevés sur des jarretières trouées, son corselet taché d'une fleur de sang épanouie, elle a déjà glissé un pied dans le voile de la Mort. Je le devine à l'opacité de ses iris miroir. L'homme accroupi au-dessus de la catin ne me voit pas. J'ignore son excitation pour ne pas me laisser dévier et qu'elle ne me contamine.

Le chasseur est devenu la proie. La proie, un mort en sursis.

D'un geste ample, je me déleste de mon manteau et de mon chapeau. Félin, je glisse jusque devant lui, ma lame serrée entre les doigts. L'éclat d'acier de son propre couteau me tire un rictus ironique.

Un insecte. Encore un. Fragile et éphémère quand il se croit au-dessus des lois terrestres comme martiales.

— Jacky boy... je susurre d'une voix rauque. Jacky boy... Dis bonjour à ton *Dear Boss* [\(13\)](#).

L'homme se révèle enfin à moi. Le halo mortifère de l'unique lampadaire découpe son visage en lames chinoises. La surprise se lit dans ses yeux aussi pâles que les miens sont abyssaux. Je sais pourquoi. Parce qu'il ne comprend pas. Il ne saisit pas la raison pour laquelle aucune peur n'y braille. Avant qu'un seul mot ne sorte de sa bouche tordue par le vice, je tournoie sur moi-même et plante mon arme. En plein dans son cœur carbonisé par la perversion, puis recule pour me perdre de nouveau dans la fumée.

Passé. Présent. Futur.

Le Mal. Le Bien.

Bourreau.

[\(11\) Tuberculose.](#)

[\(12\) Brouillard.](#)

[\(13\) Dear Boss était la manière qu'avait Jack l'Eventreur de commencer ses missives narguant les autorités.](#)

**Elle, présent,**

Le temps que je me rappelle...

La vision morbide du corps sans vie de Dayan me revient comme un boomerang et ravage mon esprit. D'un revers de main, je vire celle de Psycho de mon visage. Un rictus amusé soulève l'une des commissures de ses lèvres alors qu'il se recule d'un pas. Vêtu de noir, sa silhouette se confond presque entièrement avec les ombres projetées dans cette ruelle obscure. La silhouette comme son regard d'ailleurs... Pourtant, il a beau vouloir se fondre dans son environnement, je ne pourrais être plus consciente de sa présence.

Parce que je le ressens. Littéralement.

Comme une impression totalement dingue qu'il s'enroule, se lie à chaque grain de ma peau.

D'un mouvement de tête, je chasse mentalement ces idées complètement absurdes pour de nouveau autoriser la colère à me submerger. Mes poings se ferment et mon pied droit glisse vers l'arrière, ce qui n'échappe pas à Psycho qui pousse alors un long soupir horripilant.

— Tu es... consternante. Pourquoi t'acharner de la sorte ? Ce n'est même plus de la volonté, mais de la stupidité.

— Je me fous pas mal de ce que tu penses, feulé-je. Prends-moi pour une gamine pourrie gâtée en plein caprice si ça te chante. Je m'en balance. La seule chose qui doit t'importer est mon désir de vengeance et surtout celle de te faire bouffer la poussière.

— Pourquoi ? articule-t-il lentement comme s'il cherchait à résoudre une énigme. Tu n'aimais pas cet humain. Et à peine trois jours plus tard, un autre est déjà entre tes cuisses, à user de ce dont son prédécesseur a déjà, tant de fois, abusé.

— C'est moi ou tu as une légère obsession pour ce qui se passe entre mes cuisses ? ricané-je. Quoi qu'il en soit, amour ou pas, tu l'as tué. À cause de moi bien que j'en ignore la véritable raison. Dayan était un sale con, mais

il n'avait rien de mauvais. Tu...

Mes dernières paroles se meurent dans le fond de ma trachée. Sans que je ne sache comment, mes poignets se retrouvent captifs de deux larges paumes qui m'attirent contre le torse de Psycho.

— Pauvre petite chose si naïve, murmure-t-il d'une voix si basse que même les battements anarchiques de mon cœur résonnent plus fort dans mon crâne. Cesse de vouloir me combattre. Tu ne peux gagner et tu le sais.

— Impossible, lâché-je en un souffle qui s'échoue sur ses lèvres. Il est mort par ma faute. C'est...

Ma voix se brise.

— J'aurais dû le sauver...

Je ne parviens pas à poursuivre. Le nœud au fond de ma gorge s'intensifie sous le poids du regard de l'homme qui me retient prisonnière, une fois de plus. Ses prunelles sombres étudient chaque ligne de mon visage avant de pénétrer le centre de mes pupilles. J'esquisse un mouvement de recul, puis clos les paupières, persuadée qu'il tente de me refaire son truc à la mentaliste 2.0. Cependant, rien ne se passe. Immobile, les yeux fermés, je ne le vois, ni l'entends d'ailleurs. Si ses doigts ne s'imprimaient pas dans ma chair, je pourrais même croire que je suis seule, en plein cauchemar avec l'image de celui qui les hante.

Durant un instant, trop bref pour que j'en sois certaine, il me semble sentir son front effleurer le mien. Puis, une sensation de vide me donne soudain le vertige. Je rouvre mes paupières pour découvrir Psycho à quelques mètres de distance.

— Viens avec moi, prononce-t-il en détachant chaque syllabe.

J'arque un sourcil avant de tout simplement éclater de rire.

— Bien sûr, je vais gentiment te suivre alors que tu as égorgé mon petit ami. Tu m'as prise pour qui ?

Un sourire moqueur naît sur ses lèvres alors qu'il penche légèrement la tête en balayant la zone du regard. *Mauvais argument, Ael.*

— OK, je reconnais que mon comportement prête ...

Psycho claque sa langue d'impatience, me réduisant à un silence outré et quelque peu furieux.

— Je ne me répéterai pas, Ael. Et c'est la seule fois que je te proposerai de me suivre.

J'hésite. Putain ce mec est clairement un meurtrier, et moi... je suis clairement folle à lier, car en train d'étudier avec sérieux sa proposition. Tout

cela n'a aucun sens. Ma réalité est sens dessus dessous. Depuis notre première rencontre, deux vies ont été violemment arrachées et à côté de ça, il m'a gardée auprès de lui le temps que ma blessure guérisse. Il a tué mon petit ami... Merde ! Ce taré a tué Dayan or, cela ne m'empêche de crever d'envie d'aller avec lui. Alors, bien sûr, je pourrais l'expliquer par mon désir de vengeance. Toutefois, ma raison se fout de ma tronche à cette seule idée parce que... il y a plus, tout simplement. Et le fait que je sois là, à risquer le viol pour le ramener à moi alors que je suis incapable d'avoir le dessus sur lui, ne plaide pas en ma faveur.

— Qu'est-ce qui me prouve que tu ne comptes pas me sécher avec l'un de tes couteaux ?

— Si je te voulais morte – et je ne dis pas que ce ne sera pas le cas dans une heure ou moins – ta famille serait déjà en train de pleurer ta perte. Quoique tu n'aies pas l'air d'avoir besoin de qui que ce soit pour te mettre en danger. De plus, je n'ai jamais dit que je t'emmenais chez moi...

Il s'avance de quelques pas, avalant la distance qui nous sépare.

— Je ne me battra pas contre toi, Ael.

— Plus, tu veux dire.

Un sourire matois prend possession de sa bouche sans pour autant contaminer ses yeux qui, bien que rivés aux miens, se troublent comme s'ils voyaient plus loin que mon enveloppe.

— Pourquoi endurer les mains de cet être immonde sur toi si ce n'est pour aller au bout de ta folie ? insiste-t-il.

*Ouais, il marque un point, là.* Un frisson glacial dévale ma colonne vertébrale au souvenir du mac et de sa tentative pathétique de jouer.

— Où veux-tu m'emmener ?

Un ricanement lugubre s'échappe de sa gorge.

— Affronter la réalité.

Je devrais sûrement prendre peur...non ? Quelque chose me dit que c'est très certainement le moment de prendre mes jambes à mon cou et devenir raisonnable pour une fois.

— Je te suis, réponds-je en levant le menton vers lui.

Raisnable et Ael ne riment pas, de toute façon...

Psycho secoue légèrement la tête – à croire qu'il pensait que je refuserais –, puis, sans rien ajouter, effectue une volte-face avant de faire à nouveau corps avec l'obscurité.

Perchée sur mes talons, je dois presser le pas pour ne pas me laisser

distancer. À sa hauteur, je ne peux m'empêcher un coup d'œil en biais vers son visage fermé. Au-delà de cette aura létale et funeste qu'il se trimballe, sa présence diffuse un étonnant halo survolté dans mes cellules, excitant jusqu'à la moindre goutte de mon sang. C'est addictif et ... dangereux. Surtout pour moi. Sa poitrine se soulève alors qu'un énième soupir filtre d'entre ses lèvres. Mon regard insistant paraît l'agacer. Souriant de toutes mes dents, je me détourne de ce visage trop parfait pour ne pas y enfermer quelque chose de traître, calque mon allure sur la sienne, puis le laisse m'entraîner dans les profondeurs de cette crasse que je n'ai fait que frôler.

Nous débouchons dans un quartier plus calme que le précédent, pas moins glauque cependant. Une sensation répugnante se colle à ma peau pour la voiler d'une sorte de film maculé. Nous nous arrêtons devant un immeuble ayant connu ses jours heureux il y a plus d'une centaine d'années tant il sent la ruine. Deux mecs postés à l'entrée nous dévisagent, un rictus de charognard s'empare de leurs bouches respectives au moment où leurs regards salaces se posent sur moi. Avant de lever leurs yeux sur mon compagnon de route. L'effroi semble soudain se distiller dans leurs iris. J'esquisse un mouvement de recul avant que la main de Psycho s'abatte, autoritaire, sur mes reins.

— C'est quoi cet endroit ? demandé-je d'une voix assurée alors que la peur me tord les entrailles.

Sans me répondre, il se contente d'exercer une pression sur mon dos pour me forcer à avancer. Je résiste.

— Je ne rentre pas là-dedans, me révolté-je. Ça pue le sordide et la mort ton truc.

Un ricanement plus tard, il se poste devant moi, les mains dans les poches et les yeux en feu malgré la pénombre qui les habite.

— Tu m'as suivi.

— Ça m'a tout l'air d'un coupe-gorge. Je vais me vexer si tu me crois assez conne pour aller à l'intérieur. Avec toi qui plus est.

Il soupire. Encore.

— Tu sais que je peux t'y obliger. Préfères-tu être privée de ton libre arbitre en découvrant ce qui se joue ici ?

— Sale con, sifflé-je, les dents serrées.

Nous sommes soudain interrompus par les deux robocops:

— Hey ! Vous n'avez rien à foutre là alors ou vous virez vos culs d'ici ou celui de la blonde...

Il n'a pas le temps de finir sa phrase que sa tête se retrouve propulsée contre le mur derrière lui. Son crâne cogne si violemment les briques rouges qu'il perd aussitôt connaissance et s'affale sur le sol. Psycho prend une seconde pour admirer son œuvre, puis se retourne sur le deuxième mec qui, bizarrement, n'affiche plus son sourire de mâle pseudo-dominateur en manque. Trop rapide pour que mon regard suive la totalité de son mouvement, il assène un uppercut en pleine mâchoire du type qui part valdinguer contre des poutres de métal négligemment posées contre la paroi avant de tomber dans un vacarme assourdissant.

Les yeux ronds par la stupéfaction et aussi, il faut l'avouer, la peur, je regarde Psycho se désintéresser des deux hommes inconscients avant de revenir sur ses pas, comme s'il venait tout simplement d'écraser un moustique un peu trop bruyant.

— Comment tu as... Merde ! Tu étais à quelques centimètres de moi et en une seconde...

— Je te l'ai déjà dit : cesse d'acharner ton esprit à tenter de comprendre ce qu'il n'est en mesure d'appréhender.

Il s'approche, et j'opère un mouvement de retrait une fois de plus bloqué par son bras autour de ma taille. Mon corps contre son buste, je retrouve ce brouillard confortable bien que troublant émanant de lui. Mes mains s'appuient contre son torse dans le but de conserver un minimum de distance entre nous, à moins que ce ne soit pour une autre raison... Son contact me perturbe sans que je n'arrive à définir pourquoi, ni s'il est dérangeant ou...

*Putain, Ael ! Bouge-toi ! On dirait une ado qui craque devant le premier bad boy qui passe.* Sauf que les mauvais garçons, je les bouffe comme amuse-gueule, en accompagnement d'un bon verre de vin ou d'un shot de téquila.

— Je viens, mais lâche-moi, parlé-je lentement.

Sa paume coulisse alors doucement, trop doucement, le long de mes reins pour me défaire de sa prise. Toutefois, Psycho ne s'éloigne pas et baisse carrément son nez à hauteur de mon cou. Il inspire. Une seule seconde. Un battement de mon cœur révolté. Assez pour me donner envie de partir en guerre.

Quand il se redresse, c'est pour se retourner en direction de cette fichue porte. Sans tenir compte des deux imbéciles étendus sur le sol, je lui emboîte le pas pour mettre un pied en enfer. Une odeur de désespoir me prend à la gorge à peine sommes-nous entrés, et infiltre mes poumons au point de me

filer la gerbe. Ma main se plaque sur mon nez alors que nous suivons une sorte de couloir, insalubre et interminable, où l'obscurité règne en maître. D'instinct, je ramène mon bras libre contre ma poitrine, comme pour me protéger de l'immondicité environnante. Je suis les traces de Psycho qui, lui, ne semble pas le moins du monde affecté par ces lieux aux allures de Purgatoire. Il file à toute vitesse parmi les ombres comme si elles n'existaient que pour ou par lui, et je dois presque courir pour ne pas me retrouver seule dans ce bouge.

Il s'arrête soudain à côté d'une ouverture donnant – j'imagine – sur une pièce dissimulée par un épais rideau crasseux.

— Il me faut une photo de ton mec, lâche-t-il sans même me regarder.

— Dayan ? m'étonné-je. Pourquoi ?

Ses yeux fusent sur moi, me poignent.

— OK, OK ! Pas la peine de la jouer chihuahua enragé !

N'ayant, bien sûr, aucune photo de lui, je décide d'aller en choper une sur twitter en priant pour avoir assez de réseau. Je récupère mon téléphone dans mon micro sac à main, appuie sur l'application, puis lance une recherche sur le profil de Dayan. Une fois en possession de l'image tant désirée par mon psychopathe assigné, je lui remets mon portable. Il accroche alors mon poignet et me force à entrer. Si je pensais être en Enfer, je me rends compte que je n'avais fait que traverser son antichambre. Le spectacle devant mes yeux horrifiés est... abject et écœurant. Un goût infect de cendre s'ancre à mon palais. Un homme, si tant est que l'on puisse le qualifier d'humain, est littéralement en train de labourer le pauvre corps amaigri d'une femme. Celle-ci, à moitié consciente de notre réalité, est secouée par les ruades du gros dégueulasse qui s'agite en elle. Ses yeux vides fixent un point sur le plafond. Un sentiment de désolation m'envahit et fait hurler ce truc à l'intérieur de moi qui, parfois, prend trop de place. J'avance un pied, prête – pour je ne sais quelle raison – à bondir, mais le bras de Psycho en travers mon corps me retient.

Ses mains tombent furieusement sur les épaules du type qui – tout à sa besogne – ne nous a pas remarqués, puis le balance en dehors de la chambre avant de le rejoindre. Seule, je reporte mon attention sur la jeune femme gisant dans les draps sales. Ses paupières papillonnent, comme si elle avait compris que quelque chose clochait sans savoir quoi. Réprimant mon envie de me barrer fissa d'ici, je m'approche doucement d'elle et m'agenouille près du lit cabossé.



— Comment...

Je suis incapable de poursuivre. La misère transpire des murs et de chaque pore de sa peau asséchée. À quoi bon lui demander comment elle va ? Ses yeux aussi clairs que les miens s'arrêtent sur moi, me contemplant avant que, dans un soupir soulagé, elle me dise :

— Ça y est ? Je suis enfin morte ? Seigneur... J'ai tant attendu...

Ses paroles me glacent d'effroi, lacèrent mon cœur. Son visage encore à moitié dissimulé par la pénombre cherche à se mouvoir et, quand il gagne la lumière, un cri manque de me transpercer la poitrine. Deux cicatrices encore boursoufflées prolongent les commissures de ses lèvres, figeant les traits de son visage dans un sourire funeste et éternel. Je me relève subitement et recule avec la ferme intention, cette fois, de fuir.

Mon dos bute alors sur un corps dont la présence se déploie dans mon dos, m'interdisant tout mouvement. Psycho étale ses doigts sur mon ventre tout en me murmurant à l'oreille :

— Regarde. Écoute. Ressens et... comprends.

Il se décale ensuite pour me contourner et s'accroupir à son tour devant la pauvre jeune femme. Aucun mot ne franchit la barrière de sa bouche, il se contente de lui mettre sous le nez la photo qu'affiche mon téléphone.

Et la réaction est immédiate. La blonde plaque ses mains sur ses tempes et rampe jusqu'à l'extrémité du matelas dépouillé. Des gémissements apeurés provenant du profond de sa poitrine envahissent l'air et résonnent comme une musique sinistre contre les murs... et contre les parois de mon crâne. Dans l'incompréhension la plus totale, j'observe Psycho lui intimer de parler, avec cet accent obscur ne laissant plus aucune place à la volonté propre.

— Il... il... c'est un monstre ! se met-elle à hurler avant qu'un rire de démente la saisisse. Je suis déjà morte depuis un bail, en fait, hein ? Je suis en enfer... Ouais... En enfer... où d'autre ? On ravage mon corps pour me punir d'avoir choisi la facilité... je suis damnée, damnée, et lui, ajoute-t-elle en pointant un index sur la photo, c'est la Mort.

Ce qui soutire un ricanement sombre et amusé à Psycho. Quant à moi, je suis perdue dans l'un de mes cauchemars. Encore.

— Montre, lui ordonne-t-il ensuite.

Alors que je pensais avoir touché le fond de l'horreur, elle enlève la sorte de linceul qui recouvre son corps. Pétrifiée, désemparée, je parcours de mes yeux les multiples cicatrices éparpillées sur sa chair, constituant un tableau de souffrance et de sang. Son ventre est marqué par l'atrocité, ses

cuisses par la haine, sa peau entière par la monstruosité humaine. Et ses seins...

— Qui t’a fait ça ?

Le timbre de Psycho m’apaise et me soulage au-delà du chaos qu’est devenu mon esprit. La femme ne dit rien. La peur solidifiée dans ses pupilles qui ne cessent de fixer l’image de Dayan répond à sa place...

— Impossible, soufflé-je.

Lui se relève alors, ignorant la blonde retranchée dans un mutisme peuplé de monstres, et se retourne.

Ses billes noires m’effleurent, et je perds pied. Mon poing part à la rencontre de ses côtes sans que je calcule moi-même quoi que ce soit. Je me rue aussitôt dans le couloir et m’élance en direction de la sortie. Une fois dehors, j’inspire une immense goulée d’air qui m’arrache la gorge. J’enjambe les corps toujours inanimés des pseudo-gorilles avant de me retenir au mur, le bras en travers l’abdomen, le buste penché vers l’avant.

*Impossible... c’est juste impossible.* Je ferme les paupières pour ne voir que ces entailles sur ce corps meurtri par l’horreur. Dayan n’a pas pu faire ça. Impossible.

La silhouette de Psycho me surplombe soudain, enflammant mes nerfs déjà à vif, enrageant davantage mon cœur. Je me redresse et le toise méchamment.

— C’est faux, grondé-je, ne reconnaissant pas ma propre voix.

— Si cela t’arrange de le croire.

— Tu aurais pu l’obliger à dire n’importe quoi.

— Me serais-je donné tant de mal pour... toi ?

Son air supérieur me fait carrément vriller. La folie reprend enfin ses quartiers dans ma poitrine. Je lui balance tout à coup mon poing en pleine mâchoire, sans parvenir toutefois à mon but. Psycho dévie mon bras avant de l’attraper pour le replier dans mon dos, me forçant à opérer un demi-tour. Je tente de me dégager de son emprise. En vain. Comme toujours.

Son souffle balaie alors ma nuque, déployant une horde de frissons jusque dans mes reins quand, son front choit sur l’arrière de mon crâne. Une torpeur transit mes muscles et éloigne la tempête qui, une fois de plus, m’avait emportée. Lasse, vidée de mes forces, je me laisse aller contre son buste.

— Ael... tu es la preuve vivante qu’il ne faut pas se fier aux apparences. Raisonne un peu. Tu as vu cette fille. Elle te ressemble presque trait pour

trait.

Mon estomac se révolte dans mon ventre. Pourtant, je ne bouge pas. J'en suis incapable. Ou je ne le veux tout simplement pas.

— Pourquoi ? Pourquoi tu l'as tué ? Pour me protéger ?

Un rire obscur me chatouille l'oreille.

— Non.

— Pourquoi alors ? répété-je.

— Parce que je le devais.

Je prends une profonde respiration avant de lentement me retourner. Psycho consent à me relâcher et baisse son visage sur le mien. L'espace d'un instant, je me sens minuscule... minuscule, mais puissante.

Perturbant.

— Pour quelle raison me montrer ça, dans ce cas ?

— Pour que tu saches qu'il n'était qu'un monstre parmi la légion peuplant déjà ce monde. Que tu comprennes que ta vengeance n'a pas lieu d'être et que tu cesses de vouloir me retrouver.

Mes sourcils se froncent alors qu'une idée vient éclairer ce brouillard d'incompréhension embrumant mon esprit.

Je me détache de lui avant de réclamer :

— Mon téléphone.

Sans broncher, il obtempère et ne prononce pas un mot pendant que j'envoie un texto à mon frère pour l'informer que je préfère rentrer à la maison. Psycho m'observe calmement. Trop même. Sûrement pense-t-il m'avoir enfin fait entendre raison.

Sauf qu'il se plante. Je ne suis pas la seule à devoir affronter la *réalité*.

— Tu sais, tu ne cesses de me menacer, mais... c'est toi qui finis par toujours revenir vers moi. Pas l'inverse. Après tout, tu pourrais me laisser me fatiguer, tout simplement.

Je comble les quelques centimètres nous séparant, pose un index sur son torse et chuchote :

— Alors... *raisonne un peu*. Pourquoi te soucier de mon sort ?

Les lignes de son visage se chiffonnent, se tordent pour ne révéler plus que de la colère. Je plante mes yeux dans la nuit des siens, puis tourne les talons.

Tandis que je rentre chez moi, arpentant ces rues sinistres, un sourire se plaque sur mes lèvres malgré toutes ces émotions qui m'ont traversée.

Un sans-abri m'interpelle soudain :

— Mademoiselle, vous ne devriez pas rester seule dans ce quartier.

— Ne vous en faites pas, lui réponds-je, sûre de moi. Je ne suis pas vraiment seule...

Lui

Les mains au fond des poches de mon jean, le visage dissimulé, j'avance sans perdre un instant. J'en ai déjà trop usé avec elle. Sans tenir compte de la fange new-yorkaise. Des avances salaces des prostituées errant sur les trottoirs. Des yeux baissés de leurs clients fuyant les lumières artificielles des réverbères. De ceux, méchamment camés, des toxicos. De la présence nauséabonde des macs et autres petites frappes se prenant pour les nouveaux *Scarface*. De toute façon, je sais ne rien avoir à craindre. La vermine a toujours eu l'instinct de conservation. Il suffit qu'ils croisent mon regard pour se barrer loin. Quelque chose dans l'abîme de mes prunelles provoque leur panique et les force à détalier. Qu'ils remercient leur Dieu quel qu'il soit. Yahvé, Allah, Bouddha ou je ne sais quelle divinité. Pourquoi ? Parce que cette nuit, ma tâche est terminée. À cet instant perdu entre le manteau de la nuit et l'aurore, ma chasse est, comme ici la vie... suspendue.

Au moment où un hurlement de femme trop jeune pour subir la misère des hommes attise ma faim de vengeance, la brûlure symptomatique du Juge me rappelle durement à l'ordre. Quand l'heure est imposée, rien ne saurait s'interposer. S'y soustraire ou faire attendre mon Instance Supérieure relèverait de la lèse-majesté. Le concept même de le tenter serait aussi stérile que ridicule. Si cette femme blonde est un insecte à mes yeux, je le suis, moi, à ceux du Juge. Un rictus chafouin mord mon visage. Nous ne sommes tous que poussière, j'imagine. La chaîne alimentaire, comme l'aurait dit Darwin.

Tandis que mon pas s'accélère sur le macadam, j'essaie de me recomposer. Recentrer mon Moi, réaligner mon Ki, parti en vrille depuis... Un soupir exaspéré s'esquive de mon torse barricadé par des heures d'entraînements, de maîtrise de soi que cette peste blonde menace d'ébrécher. Ma petite Chose. Celle pour laquelle je viens de transgresser trop de nos lois immuables. Sans réellement savoir pour quelle raison, et rien que ce constat... m'exaspère.

Pour le jeu ? Peut-être bien oui.

Pour résoudre l'énigme qu'elle représente. Parce qu'elle a su se rappeler. Moi qui ne suis qu'une Ombre. L'Inconnu Mortel. La Solution létale. Le monstre dans le placard de tous ces salopards qui violentent par leur atma souillée l'Humanité déjà moribonde. Celui contre lequel les parents mettent en garde leurs enfants récalcitrants. Celui qui viendra punir leurs écarts. Sans toutefois lui donner de nom. La Mort, par définition, doit rester anonyme.

J'ai besoin de comprendre. Besoin comme il ne m'est pas arrivé depuis... je ne sais même plus. Comment fait-elle pour se rappeler ? De moi ? De mon passage ? Pire encore... comment arrive-t-elle à foutre la main sur moi ? Le souvenir de sa paume sur mon torse me pourfend. Enrage mon sang. Une foutue humaine ! Une humaine ascendant garce... Ou mi-garce, mi- peste. Je n'arrive pas à trancher. Dans tous les cas, cette femme est née pour devenir mon calvaire. Je devrais mettre fin à ce jeu qui n'en est pas vraiment un. Je devrais. Le Karma semble vouloir se jouer de moi à toujours la remettre sur mon chemin.

Furieux, je chasse le fil de mes pensées en shootant dans une caillasse. Un mec s'approche au moment où je tourne dans une ruelle sombre. L'air d'un Tupac du pauvre en plein shoot, il avance droit sur moi, soulève son tee-shirt si grand que l'on croirait une toile de tente pour me montrer à la lumière du néon l'arme à sa ceinture. Une de mes commissures s'incurve, chacune de mes terminaisons nerveuses sort de son hibernation temporaire. Bien... J'ai toujours méprisé l'utilisation de ces pétoires. Seule une arme m'intéresse. Il n'y en a qu'une en qui j'ai toute confiance. Moi. Cette arme-là est la plus létale de toutes.

— Allez, connard, file-moi tes...

Il n'a pas le temps de plus. Sept secondes. Sept secondes pour fondre sur lui tel un oiseau de proie. Lui arracher son flingue. Tordre son bras. Pulvériser sa trachée du talon de ma main. Le laisser s'écraser sur le sol. Évanoui. Bon pour une rééducation intensive d'au minimum six mois à un an.

Un rire aigre et tonitruant résonne dans l'obscurité, se répercute contre les murs décrépis.

— Sept secondes ! Tu te ramollis, l'Ombre ! Je t'ai connu plus véloce...

Mes narines se dilatent, mes maxillaires se verrouillent. Je lève la tête. Du haut d'un des immeubles, l'un des Chiens de Garde me surplombe. Surveillant jalousement l'entrée de l'Emphasis, il n'a rien de ce que l'on

pourrait imaginer d'un... videur. La silhouette fine et svelte, il s'élance et retombe souplement devant moi. Les cheveux d'un blond très clair, les yeux bleus quasi translucides et la peau semblable à de la porcelaine, on ne lui donnerait pas plus d'une vingtaine d'années au grand maximum. Surtout, il donne l'impression d'être absolument sans défenses. Erreur grossière. Lui comme son jumeau sont pires que deux mâchoires d'ours refermées sur leur proie. N'abandonnant jamais. Ne relâchant à aucun prix leurs crocs jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des miettes... ou, en l'occurrence, une bouillie infâme. Gracieux, il s'avance, le pas dansant. La lueur froide brasillant dans ses iris arctiques fouille les miens, tentant de les incendier au passage. Seulement je n'ai rien d'une pucelle. Essayer de me paniquer ne fonctionne pas. Je n'ai pas peur des monstres. Je suis celui qui les effraie.

— La nuit a été longue.

Sa langue darde d'entre ses lèvres, en poulèche l'ourlet, avide de détails que je ne lui offrirai pas. Foutu psychopathe.

— Tu es en retard, observe-t-il en croisant les bras sur son torse fin.

— J'avais du boulot, je lui rappelle d'un ton tranquille. Je ne passe pas mon temps planté devant la même porte. J'ai du pavé à battre, Yumi.

Sans un mot de plus, il se décale afin de me laisser le champ libre.

— N'oublie pas. Tes lames, me prévient le Cerbère avant de se fondre dans le noir. Sinon, je me verrai contraint de... battre le pavé. Moi ou Kumi.

Pas de risque que ce détail m'échappe. Si Yumi est un affamé, Kumi l'est tout autant, voire bien au-delà. Deux, trois mètres plus loin enfoncé dans ce boyau sombre, je me stoppe et bifurque vers une porte cochère laquée de noir. Sans aucun nom, sans aucune marque qui pourrait noter sa distinction des autres, elle ne paye pas vraiment de mine. L'unique différence, et pas des moindres, réside certainement dans la propreté du panneau. La main autour de la poignée, j'inspire l'air de rien, histoire de ne pas attirer plus l'attention du blond quelque part au-dessus. Je sais pertinemment que ses prunelles sont braquées sur chacun de mes gestes. La sensation d'une langue de feu incendiant mes omoplates ne me quitte pas. Plus fermement, je pousse le vantail pour entrer dans le vestibule. D'allure commune, il n'a pour utilité que celle d'abriter le vieillard posté à côté d'une large coupelle remplie d'eau claire. Un peu plus et l'on pourrait croire à un fond baptismal. Il n'en est pourtant rien. Un ricanement menace de s'évader de mon buste contracté. Le pas assuré, je me dirige vers lui et le salue avant de déposer mes deux lames devant lui, le front baissé en signe de déférence. Son regard opaque et

aveugle me fixe. Sa bouche s'entrouvre, laissant place à un appendice lingual fendu typique des reptiles. Il me sent. Littéralement. Au bout d'un instant somme toute toujours trop long, sa main aux ongles affreusement longs recourbés sort de la manche évasée de sa tunique et me présente le liquide. Mes doigts plongent dedans, effleurent mon front, mes lèvres pincées puis l'emplacement où est censé résider cet organe qui doit désormais ressembler à un bout de charbon. Racorni, noir, désenchanté. Une fois l'ablution exécutée, il m'invite à passer la porte de papier coulissante.

Je redresse le col de ma veste, déglutis pour ne pas être possédé par la sensation de vertige au moment où je franchirai le seuil. Peine perdue. Aussitôt, l'impression de perdre l'esprit m'agresse. Ici, plus rien n'est. Ni le temps. Ni – et surtout pas – l'espace. La rupture entre les mondes. Osiris siégeait dans l'Antichambre de la Mort dans l'Egypte Antique. Nous sommes également à ce point de convergence. Dans l'entrée du Troisième Monde. Ni bon. Ni mauvais. Un Entre-Deux gouverné par le Juge. Ici, pas d'océans de flammes. Pas de damnation, pas de torture. L'Emphasis est plus... les mots manquent. On pourrait parler d'un concept beaucoup plus subtil, j'imagine. En parfait miroir, il est à l'inverse de la Terre foulée par le commun des Humains. À peine ai-je, en effet, fait un pas que je bascule. À proprement parler. Pourquoi ? Parce que tout ce qui compose ce lieu est... à l'envers. La gauche pour la droite. Le plafond pour le sol. La gravité. La folie guette sans espoir de salut les âmes souillées par la Mort.

Le cœur dans la gorge, les tempes battues par les pulsations de mon sang renversé, quelques secondes me sont nécessaires malgré les années – malgré les centaines d'années – pour m'habituer à la pesanteur contraire. Mes paupières se baissent, activées par mon instinct de survie, avant de battre furieusement pour m'obliger à réintégrer cette réalité. Ma réalité. De nouveau, la situation se stabilise en me berçant de l'illusion d'être revenu à la bonne verticale. Il me faut encore un instant pour vider mon esprit lorsque je comprends où je me trouve. La porte de l'Emphasis a beau être située à New-York, elle mène à la fois partout et nulle part. À l'endroit exact où son Maître désire positionner le *Toukatsu Jigoku* (14). L'un des Huit Cercles présidé par le Saibankan dont je dépends. Ma lame envoie les coupables de meurtre et qui n'en éprouvent aucun remords dans cet Enfer Hurlant, condamnés à se battre continuellement entre eux en esquivant les *Onis* (15). Dès que l'un d'eux rend son dernier soupir, son âme revient, meurtrie, reprendre le combat. Durant cinq cents ans, correspondant à mille milliards d'années



humaines, l'atma lutte et périt dans les pires souffrances. Encore et encore. Voilà sur quel domaine règne mon Juge.

Je soupire, nerveux, en reconnaissant le Temple typiquement féodal où je viens de poser le pied. Sans pouvoir me réfréner, je jette un coup d'œil rapide à l'espace devant l'estrade. Les taches purpurines imbibant le bois me tirent un rictus contracté. Mes lèvres se retroussent telles les babines d'un animal enragé. Pourtant, je ne dis rien et me concentre afin de me recomposer un visage aussi lisse que le marbre. Les murs en pierres froides alourdies de tentures épaisses ne m'ont jamais paru aussi hostiles. Les cris et hurlements provenant de la fosse aux combattants violentent mes tympons tandis que je marche droit vers la minuscule scène. J'ignore du mieux que je peux les armes pendues au-dessus du fauteuil dédié au Shogun. Sur mes gardes en dépit de la solitude des lieux, je m'arrête au pied des marches. Les poings crispés le long de mes cuisses, les yeux fixés sur les dalles, j'attends. Incapable de résister, je ne peux m'empêcher de lorgner les lames accrochées. Une vague de fureur corrode mes veines au moment où j'aperçois mon propre *Daisho* (16). Dans leur fourreau enrubanné de satin noir filé d'argent, ils reposent sur un présentoir, leur tranchant vers le haut. Visible de tous, la paire de sabres est le symbole même de ma déchéance et mon affiliation au Juge.

Tout à coup, une bourrasque digne du cercle du *Huhuva* (17) cisaille ma peau qui se hérisse, sensible à la morsure du froid glacial. Je m'efforce de ne pas bouger, ne serait-ce un seul muscle, lorsqu'un morceau d'étoffe attire mon attention. L'impression de basculer me saisit à nouveau. Ma tension grimpe en flèche à mesure que l'immense bande couleur émeraude volète au gré de l'air. Gracieuse, la soie ondule, tournoie sur elle-même. Serpentine, elle m'hypnotise, glisse ainsi jusqu'à moi. Pétrifié non par la peur, mais toujours mené par cet instinct développé au fil des siècles, je reste immobile tandis qu'elle s'enroule autour de moi, diffusant des effluves sucrés aux relents de soufre. D'abord à louvoyer autour d'une de mes jambes, puis de l'autre, elle sinue le long de mes membres en une espèce d'invitation lubrique. Je ne suis pas dupe, loin de là, et combats l'indolence que perfuse l'étoffe dans mes veines ankylosées. L'image de ma petite chose se superpose tel un filtre éclatant à celle, trop langoureuse, du tissu moiré. Furie, Amazone, Walkyrie. Ses iris glacier en fusion, sa bouche cerise. D'un violent uppercut mental, je la chasse de mon esprit, cloisonne ce dernier. Comme résignée que je n'essaie pas une seule fois de l'attraper, boudeuse de

ne pas me voir fuir, le surah abdique dans un bruissement soyeux pour planer jusqu'à l'estrade.

Au lieu de se déposer sur le sol alors que le vent a cessé, la tenture aux accents chatoyants se positionne à la verticale, pirouette, virevolte. Finalement, le tissu se détend pour devenir une silhouette d'abord floue, puis de plus en plus précise jusqu'à prendre l'apparence d'une femme. Splendide, elle est à couper le souffle, sanglée dans une tenue d'apparat de Geisha. Ses cheveux de jais coiffés en un chignon élaboré retenu par des peignes d'ivoire et des épingles perlées. Délicat, son visage en forme de cœur est fardé de poudre de riz, dissimulant son teint naturel sous la fine couche blanche. Le contour de ses yeux noirs soulignés d'un trait de khôl et la lèvre inférieure peinte de rouge, elle est vêtue d'un kimono raffiné complété d'un obi doré de plusieurs mètres noué dans son dos.

Je ne m'y trompe pas. Pour l'avoir vu agir, je sais ce dont cette ceinture est capable. Une arme, voilà ce que c'est. Capable d'étrangler un homme à plusieurs pieds de distance. Tout comme l'est l'éventail derrière lequel elle dissimule maintenant sa bouche. Déplié, chaque pal taillé en tiges d'acier aussi affûtées qu'une dague, cet instrument personnalise la mort. Tranchant la chair aussi facilement que le ferait un de mes doubles poignards abandonnés à l'entrée. Son aura tourbillonne autour de moi, cherchant par quel biais s'immiscer sous mon épiderme. Furieux, ses iris couleur charbon biaisent une seconde, puis plongent dans les miens pour en étudier le miroir dépoli.

— Hage-Aka.

Sa voix perce l'étaupe du silence. Son écho résonne, rebondit sur les parois avant de m'atteindre de plein fouet. Le Juge n'a pas son pareil pour vous faire plier l'échine. Malgré moi, mon genou ploie, je m'affaisse, servile. Ma fierté piétinée par celle qui ne souffre aucun signe de contestation, je reste là, la tête courbée. Ses pas claquent sur les dalles alors qu'elle avance vers moi. À mon niveau, elle me surplombe, savoure que je ne relève pas les yeux, me contentant de fixer les pierres. Ses doigts frais effleurent le pavillon de mon oreille, ses ongles lacèrent en une traînée sanglante la peau fine, imprimant la trace de ses griffes.

— Tu en as mis du temps à répondre à mon appel, siffle-t-elle, désincarnée. La tâche devient-elle ardue pour tes épaules ?

Je hausse ces dernières, fataliste.

— La vermine est ce qu'elle a toujours été. Elle pullule et se reproduit sans cesse.

Un rire perlé s'échappe de sa poitrine tandis qu'elle glisse dans mon dos. Lorsqu'elle se dresse de nouveau devant moi, elle est devenue une tout autre personne et ça n'a rien d'une métaphore. Sa tenue, d'une Geisha antique, est passée à celle d'une déesse hellénique. Vêtue d'une tunique empire d'un blanc nacré, elle me dévisage, sardonique.

— Peut-être es-tu juste... fatigué ?

Mes poings convulsent contre mes cuisses, la chair de mes paumes tuméfiée. La fascination que le Juge m'inspire n'a d'égale que la bouffée de colère que sa présence crée. Un nuage de soie vaporeuse l'enveloppe. Quand elle la libère de son étreinte, cette femme – qui n'en est pas réellement une – n'est plus une divinité, mais une écolière. Sacrement décadente, la lycéenne, avec sa mini-jupe plissée, ses couettes à pompon, son chemisier noué sur son ventre plat et ses chaussettes-bas tranchant le lait de sa peau. Une sucette dans la bouche, elle la lèche un moment en me fixant intensément.

— Peut-être ne ressens-tu plus le besoin de venger sa mort ?

Un flot de bile amère envahit mon palais, collant à ma langue un goût de cendre prononcé. Cette fois, je relève la tête, affronte l'entité qui gouverne mon existence depuis si longtemps que, parfois, je n'arrive plus à savoir si je n'ai jamais été ailleurs qu'à son service, prisonnier volontaire.

— Ton cœur est-il trop las ? susurre-t-elle en remontant les marches pour s'asseoir sur le siège sculpté. Ta charge trop lourde ? Est-il temps pour toi de passer la main, Hage-Aka ?

Les mains cramponnées aux accoudoirs, elle se penche pour mieux planter son regard dans le mien et fouiller mes iris à la recherche de preuves. Ce qu'elle lit semble lui complaire, car elle se rencogne contre le dossier, ses longues jambes à demi-nues croisées.

— Il n'y a que de la colère en toi. Une vague déferlante. Tu sais que je ne choisis à mon service que des hommes présentant certaines... prédispositions. L'ambition de la mission accomplie. Ni Bien. Ni Mal. Seulement un dévouement total. M'es-tu dévoué ? Cœur ? Corps ? âme ? Portes-tu encore les peurs dans l'esprit de tes proies ?

Un sourire désabusé s'épanouit sur mon visage fermé. Sourire qui jamais n'atteint mes yeux. Le contrôle que m'a fait perdre cette petite chose afflue, reléguant cette dernière à un souvenir. Un souvenir qui n'est plus que l'écume de cette vague.

— Ai-je déjà failli ? Ma main vous appartient. Ce qu'il reste de mon cœur dédié, lui, à Ayumi et à la haine.

Je mens. À cette seconde, je mens et en toute connaissance de cause. Parce que de mon cœur, il ne reste rien si ce ne sont des débris si affûtés qu'ils ont tout ravagé. Cependant, ma réponse semble lui convenir. Avec un soupir, elle s'alanguit, se repaît des hurlements en provenance de la fosse. Le Juge du Huitième Cercle. Ni bon ni mauvais, en effet, mais implacable. Inflexible. Que ce soit avec ses serviteurs ou les meurtriers bannis que son jugement impartial m'envoie chercher. L'arête de son coude sur l'appui de son imposant fauteuil, sa main s'agite paresseusement, me signalant mon congé.

— Va et n'oublie pas. Je suis la seule à pouvoir nourrir la rage rampant dans tes veines empoisonnées. La seule à assouvir ce pour quoi tu as dévolu ton existence. L'unique lien entre ton âme et celle de ta bien-aimée. Elle pleure à chaque instant l'inconstance d'un amour déçu.

La culpabilité fend ma poitrine en deux, strangule ma trachée. Chaque tatouage sur mon épiderme embrase ma peau. Parce qu'ils sont un symbole. Celui de ma pénitence. Le cerisier gravé sur ma chair, de mon cou jusqu'à la base de mon dos en est le métronome mortel. À chaque vie prise, il se morfond. À chaque vie dont je coupe le fil, il meurt, et moi à chaque fois un peu plus avec lui. Jusqu'à la délivrance.

Sans plus me préoccuper du Juge, je pivote et sors de cet Enfer vivant. L'esprit clair et paré. Je sais ce que j'ai à faire. La mission. Me tenir loin de l'insecte. Elle me fait dériver de mon objectif, et cela, je ne peux le permettre. Une fois dans la ruelle, j'ignore l'attention du Chien de Garde et de son jumeau, dissimulés dans la solitude de l'obscurité, puis remonte le col de mon cuir. D'une impulsion, je me projette sur une échelle de secours et grimpe sans effort sur le toit pour rejoindre ma tanière. À quelques blocs d'arriver à destination, je me fige. Comme en suspension. L'ouïe aux aguets. L'attention au diapason. Écoute le vent qui siffle et gifle ma peau. Entends le murmure de sa voix se porter jusqu'à moi, s'enrouler et barder ma chair d'épines.

— J'ai besoin de toi... s'il te plaît...

[\(14\) L'Enfer Hurlant.](#)

[\(15\) Démons.](#)

[\(16\) Paire de sabres traditionnels portés par les Samouraïs. L'un d'eux est plus petit que l'autre.](#)

(17) Un des cercles des Enfers, Hiver perpétuel.

**Ael, un peu plus tôt**

Une sérénité inexplicable s'infuse dans mes cellules sanguines alors que je demeure là, assise, dans ce simulacre de monde parfait. Mes yeux contemplent avec autant d'émerveillement que d'étonnement les ramures du somptueux cerisier qui me surplombe. *Où suis-je ?* Mes doigts effleurent les eaux cristallines et miroitantes de la rivière coulant paisiblement à ma droite. *Peu importe, je m'y sens bien.* Calme alors que la tempête ayant secoué mon corps peine à prendre le large. Apaisée alors que mes tripes menacent de se tordre une fois de plus de révolte. Aussi, je ferme les paupières, savourant cette paix qui me rend si rarement visite. Mes muscles, eux toujours en demande d'action, se délassent sans émettre la moindre résistance. Une présence s'impose à mes côtés, et je ne m'en inquiète pas. Au contraire, elle semble ancrée dans cette réalité aux couleurs si douces, à l'atmosphère si réconfortante. Je refuse d'ouvrir mes yeux, je n'en ai pas besoin, de toute façon. Je le sais. Le sens. Un bras s'enroule autour de ma taille et un parfum de nuit d'été m'enveloppe pour mieux me bercer...

— *Ael ?*

Non ! Qu'on me laisse tranquille. Je suis bien ici. À ma place.

— *Ael !*

À contrecœur, je rouvre mes paupières... pour être accueillie par une étrange vision. Une magnifique jeune femme, japonaise, est installée à l'exact endroit où j'étais positionnée. Un pic violent me mord l'échine. Douloureux et perfide. Sans que je n'en comprenne la raison. Ses cheveux de jais retombent sur un kimono blanc et brodé de fleurs rouges. Quant à ses yeux... ils semblent ne voir que lui. *Lui...*

Mon pied droit recule et atterrit dans une flaque. Un éclair zèbre le ciel noir qui était jusqu'alors sans nuage. J'opère un second mouvement de retrait pour m'apercevoir que la flaque n'est autre que la rivière se transformant en

torrent. Les eaux dégorgent et dévalent soudain à toute allure entre mes jambes, manquant de m'emporter. C'est alors que je le vois... le cerisier. Les flammes dansant sur ses branches sont aussi magnifiques que funestes. Leur halo s'étend autour de moi comme des lassos fouettant l'air, transformant ma vision en un rêve aux nuances à la fois inquiétantes et envoûtantes. Ma peau se pare d'un film de sueur malgré le liquide glacé qui me gèle les jambes. Mes yeux se baissent sur mes bras habillés de ce même feu. Délaissant les eaux folles qui me menacent, je relève mes mains à hauteur de mon regard, déplie et redéploie mes doigts immolés... « *Un présage... Voilà ce que tu es... mon putain de mauvais présage dans un corps de garce...* »

— *Ael !*

Avec la sensation d'être une météorite s'écrasant sur l'asphalte, je me réveille en sursaut. Le souffle court, j'avale une immense bouffée d'air me ravageant la gorge au passage.

Ma mère, les sourcils froncés, me dévisage, une lueur inquiète habillant ses iris.

— Tu m'as fait peur ! J'ai cru l'espace d'un instant que tu étais dans le coma !

— Ça va, Maman, grommelé-je en m'asseyant sur mon lit, je dormais juste.

— C'est ce que j'ai supposé ensuite, dit-elle en se redressant et défroissant son tailleur. Enfin, après avoir remarqué que tu transpirais légèrement et haletais comme un petit chien... Je m'en veux presque de t'avoir ramenée à la réalité. Il devait être bien sympa ce rêve...

J'arque un sourcil en direction de ma dingue de mère.

— J'ai mal pour toi si tu ne sais pas faire la différence entre un cauchemar et un rêve érotique. Je devrais peut-être en toucher un ou deux mots à papa...

— Ton père et moi sommes en parfaite symbiose sur le sujet...

— Stop ! Je ne veux pas savoir. L'avantage quand on est adopté, c'est qu'on n'est pas obligé de se dire que ses parents ont couché ensemble au moins une fois.

Maman se penche au-dessus de moi, embrasse mon front, puis ricane :

— Ne jamais partir sur un sujet que tu n'es pas sûre de maîtriser ma fille, mais trêve de plaisanterie, la police est là. Ils t'attendent dans le salon.

— Super, maugrée-je en passant une main sur mon visage. Je leur ai déjà tout balancé. Que me veulent-ils encore ?

— Enfile une tenue décente, dit-elle en lorgnant ma nuisette, rejoins-nous dans le salon.

Un froissement de tissu plus tard, elle disparaît de ma chambre. Tout ma mère ça, une pointe de tendresse pour vous amadouer suivie d'un ton autoritaire histoire de pas trop prendre ses aises...

Je me lève avec la sensation qu'un monstre s'est amusé aux osselets avec mon corps et me dirige dans ma salle de bain. L'eau s'échappant du robinet et coulant sur mes mains me renvoie des bribes de mon rêve. Je suis exténuée, ne tiens plus que par les nerfs. Mes nuits défilent, le sommeil me fuit, cependant. Et le peu où je rejoins Morphée, cet enfoiré s'amuse à peupler mon esprit de songes qui ne semblent pas m'appartenir. Ou peut-être bien que si... je n'en sais rien. J'asperge mon visage avant d'affronter mon regard cerné dans le miroir. Et comme à chaque fois que j'aperçois mon reflet depuis quarante-huit heures, depuis ma dernière entrevue avec Psycho, mon image vient se confondre avec celui de la jeune femme du squat. Mes yeux se troublent, mes traits se brouillent pour la laisser prendre possession de celle que j'observe. Cette fille m'obsède, ou plutôt son malheur m'obsède : son corps violenté, son regard meurtri, ce néant qui l'emprisonne. Je me sens... coupable. Coupable de ne rien avoir vu. Coupable de l'avoir autorisé à me toucher. Coupable qu'il s'en soit pris à elle. Coupable de l'avoir laissée, seule, à son sort.

Une raideur s'impose à ma nuque avant de s'emparer du reste de ma colonne vertébrale. C'est de nouveau la guerre sous ma peau. Et je ne connais qu'une seule façon de m'apaiser : foncer dans le tas.

Habillée d'une robe que j'espère assez courte pour distraire les flics, je me rends dans l'immense salon. Les deux policiers de l'hôpital ont pris place sur un canapé de cuir rouge, face à ma mère qui les tient ferrés sous son regard froid et inquisiteur. Ils se relèvent au moment où je m'approche, puis, après les salutations de rigueur, l'un des deux me « conseille » de m'asseoir.

— Melle Rowley, nous pensons savoir qui s'en est pris à votre petit ami.

Un frisson glacé de panique survole mon épiderme. Pitié, pas lui.

— Vous *pensez* ? intervient alors Madame l'avocate à ma gauche, pardonnez-moi, toutefois, des suppositions ne sont pas suffisantes pour boucler un dossier.

— J'ai bien peur que cette enquête pourrisse avec les autres non résolues, soupire son collègue.

— Comment ça ? demandé-je, en dissimulant mon soulagement.



— Nous sommes certains que la mafia albanaise est impliquée. Pardon de vous annoncer cela ainsi, mais votre petit ami avait certains penchants pour leurs prostituées et...

L'homme hésite, plonge son regard au fond du mien, sûrement pour tenter de deviner si je suis capable d'affronter les faits que je sais déjà.

— ... disons qu'il n'était pas tendre avec elles. Voire même extrêmement violent. Les Albanais ont sûrement décidé de l'éliminer afin de préserver leur... marchandise, finit-il en mimant des guillemets.

— Dayan n'a jamais été violent avec vous ? se renseigne alors l'autre type.

— Jamais. C'était un connard dominateur, je ne peux le nier. Cependant, pas une seule fois, je me suis sentie en danger.

— Cela reste compréhensible. Il connaissait votre famille et était parfaitement au courant que vous étiez largement capable de vous défendre au vu de ce que votre père nous a dit. Ce genre de type n'a confiance en lui que face à plus faible. Sans compter que vous deviez sûrement lui servir de couverture, de leurre pour simuler une vie rangée.

Je lui lance un regard sardonique que je m'empresse toutefois de faire disparaître. *Moi qui pensais être celle qui utilisait l'autre...*

— Ou alors il n'était pas con au point de s'en prendre à la fille des Rowley, raille son collègue, ce qui lui vaut un haussement sévère de sourcil de ma mère. Quoi qu'il en soit, se reprend-il aussitôt, si ce sont eux, jamais nous ne retrouverons le meurtrier. Celui-ci doit déjà s'occuper d'un autre gros contrat à l'autre bout de la planète.

J'ignore si je dois me marrer, être soulagée ou au contraire, paniquée face à leur incompetence. Le principal étant qu'ils me lâchent la grappe, je choisis de me réjouir. Toutefois, une pointe amère s'ancre à mon palais en pensant à quel point certains êtres humains ont juste... abandonné. Comme j'ai abandonné cette pauvre fille.

Nous raccompagnons les deux compères jusque dans le hall d'entrée. Ils semblent soudain pressés de partir et surtout, de se débarrasser de cette affaire. Sûr qu'il faut un minimum de motivation pour s'en prendre à l'une de ces mafias qui gangrènent notre chère ville de New-York. Monde pourri.

J'intercepte le regard songeur de maman. Ses sourcils se froncent alors que ses dents se mettent à mordiller l'intérieur de sa joue, signe que son cerveau tourne à plein régime.

— Quelque chose ne va pas ? dis-je une fois seules.

— Effectivement, me répond-elle en caressant distraitement ma pommette. Ma fille, si un tueur à gages des Albanais avait en effet tué Dayan, tu serais, à l'heure qu'il est, dans un cargo pour l'Europe de l'Est, destinée à grossir leur bétail... ou au fond de l'Hudson. Ces gens-là ne laissent jamais de témoin.

Tromper Geneva est aussi difficile que soutirer un sourire à Psycho. Aussi, consciente que lui mentir effrontément ne parviendra qu'à la rendre davantage suspicieuse, je me contente de hausser les épaules. Avant de toutefois prendre le risque de lui demander :

— Tu es encore en contact avec cette association qui s'occupe de la réinsertion des femmes ayant subi des violences ?

La lueur dans ses prunelles devient carrément incendiaire et me crame les rétines quand elle plante ses yeux au fond des miens.

— Ael, pourquoi as-tu besoin d'eux ?

— Tu peux juste... ne pas jouer à l'avocate et me faire confiance, s'il te plaît ?

— Je ne joue pas à l'avocate, mais tiens mon rôle de mère, réplique-t-elle sèchement.

Je soupire, puis lui souris tendrement.

— C'est pour une amie, lui mens-je finalement. Tu sais comment réagissent les victimes d'abus... je lui ai promis de ne rien dire si elle acceptait mon aide.

Les lignes de son visage s'adoucissent aussitôt. Cependant, derrière son regard qu'elle veut bienveillant, je la sens encore à l'affût. Cela ne l'empêche pas, néanmoins, de passer son bras sur mes épaules en m'invitant à la suivre.

— Soit, je vais te donner ce que tu veux, mais promets-moi de ne pas jouer les inconscientes cette fois.

— Je vais essayer.

Ses lèvres laissent échapper un ricanement avant de murmurer un « ma fille... » résigné. Mon petit doigt me dit que je vais encore devoir donner de ma personne afin que Lars me lâche du lest ce soir...

\* \* \*

Sans prendre la peine de toquer à la porte, j'entre dans la chambre de mon frère toujours sous la couette. J'ouvre en grand les rideaux, puis découvre le corps longiligne d'une rousse allongée contre lui. River n'a

aucune préférence en matière de sexe, homme ou femme, peu importe tant qu'ils sont, eux aussi, roux. Je n'ai jamais voulu m'attarder sur cette prédilection somme toute étrange... ouais, le frangin a un grain, mais qui suis-je pour juger ? Surtout que malgré le nombre assez important d'individus passant dans son lit, mon frère est la personne la plus respectueuse que je connaisse. Preuve en est : la femme contre son flanc est une habituée des lieux. Jamais il ne la jette le matin. Jamais il ne joue les connards arrogants avec elle. Jamais il ne s'amuse avec ses sentiments. Lorsqu'il l'appelle, il prend le temps de l'emmener en soirée plutôt que de juste la baiser salement avant de la virer. Il va même jusqu'à lui offrir des fleurs à chacun de ses anniversaires. Bien sûr, elle sait parfaitement que ce n'est pas un homme à épouser. Les choses sont claires des deux côtés, et je crois d'ailleurs que, hormis celle de mes parents, c'est bien l'une des relations les plus saines qui m'entourent...

Je m'avance jusqu'au lit et pose une main sur l'épaule de la jeune femme en la remuant légèrement.

— Véra ?

Celle-ci grogne, puis papillonne des paupières avant d'ouvrir de grands yeux verts sur moi. Un sourire étire paresseusement ses lèvres.

— Salut beauté, dit-elle d'une voix rauque.

— Le petit déj' est servi si tu veux.

— Je rêve ou tu me vires ?

— Tu ne rêves pas. J'ai besoin de parler à mon frère.

Nous dirigeons toutes les deux nos regards sur River, encore endormi.

— Vu ce qu'il a ingurgité cette nuit, ne t'attends pas à parler physique quantique avec lui ce matin, raille-t-elle en se redressant sur le matelas.

Elle se lève ensuite difficilement, indifférente au fait d'être nue devant moi, étire ses muscles certainement courbaturés, puis part à la recherche de ses vêtements. Une fois habillée, elle claque un bisou sur ma joue et sort de la chambre.

Je décide de farfouiller dans l'armoire de River, attrape un tee-shirt, un caleçon et les roule en boule avant de les lui jeter en plein visage. D'une main, il les vire tout en grommelant un « putain, je vais la tuer ».

— Ouais, moi aussi je t'aime. Habille-toi maintenant, intimé-je.

Il se retourne sur le dos, les bras en croix puis râle :

— Et pourquoi je ferais ça ? Merde, fous-moi la paix, Ael...

— Je veux un câlin alors magne !

Un soupir fend sa poitrine. Toutefois, ses mains tâtent jusqu'à trouver les morceaux de tissu qu'il enfle sans même ouvrir les yeux. Quand il est enfin en tenue décente, il ouvre grand ses bras. Je m'empresse de grimper sur le matelas et me réfugie dans son étreinte en posant une joue dans le creux de son épaule.

— La dernière fois que tu es venue pour un câlin matinal, c'était quand les parents t'ont obligée à t'inscrire à Yale.

— Ouais parce que maman rêve que je prenne sa suite au cabinet. J'ai une tronche de ténor du barreau sérieux ?

— Tu ferais une putain d'avocate, Ael, mais ça, c'est comme tout... Il faut que tu en aies envie.

— Passons, les flics sont venus pendant que tu jouais les inconscients.

Je le sens se raidir contre moi, son bras se resserre instinctivement sur ma nuque.

— Du nouveau ? grince-t-il entre ses dents.

C'est le moins qu'on puisse dire... je lui déballe donc tout ce que les deux incompetents nous ont relaté. À mesure que je révèle la réelle nature de Dayan, ses muscles se contractent de plus en plus jusqu'à en trembler. Je pose une main sur son buste dans le but de le calmer bien que cela soit peine perdue. Lorsque je termine mon monologue, le seul bruit résonnant dans la chambre est celui de sa respiration erratique et furieuse.

— River, il est mort, ne fait plus partie de ce monde. C'est le principal, non ?

Aucune réponse ne filtre la barrière de ses lèvres. Je me redresse donc pour lui adresser un regard que j'espère rassurant.

— Cet enfoiré t'a touchée, gronde-t-il. Il aurait pu...

— ...mais ne l'a pas fait, intervient-je.

— Comment tu te sens ? souffle-t-il en arrimant ses yeux au fond des miens.

— Je l'ignore. C'est un peu le bordel là-dessous, dis-je en déployant une main sur ma poitrine. Je n'ai pas de peine, mais je ne suis pas soulagée non plus. Loin de là même. Je crois que j'aurais préféré qu'il ne crève pas pour lui arracher son visage si parfait de mes propres ongles. Ne me demande pas comment, mais... j'ai vu ce qu'il a fait à l'une de ces filles. C'était pire que la mort, au-delà même de la souffrance.

Un pli se forme entre ses sourcils comme s'il peinait à ne serait-ce qu'imaginer la scène macabre qui me ravage le crâne. Dans une tentative de

me reconforter, il embrasse mon front en murmurant :

— Tu es en sécurité maintenant, petite sœur.

Il ne comprend pas, mais je ne lui en veux pas. Après tout, il ne détient pas toute la vérité. Je ne me considère en aucun cas comme une victime... au contraire même. Je ne vaudrais pas mieux que Dayan, ces fichus flics ou le reste de la planète si je ne tente rien...

\* \* \*

Lars est parti se « détendre » dans un bar suite à une partie de jambes en l'air et avec, en main, une belle liasse de billets. River est à l'une de ses parties de poker. Quant aux parents... au boulot sûrement, ils ne sont pas du genre à me rendre compte de leurs agendas. Le principal étant que je suis tranquille cette nuit, me laissant ainsi le temps d'exécuter mon plan. Je marche lentement – et en tâchant, pour une fois, de ne pas attirer l'attention – dans cette fameuse rue en direction de l'Enfer. Habillée d'un jean sombre ainsi que d'une veste en cuir retourné noir, je progresse, concentrée sur le comportement à adopter face aux deux sbires qui garderont l'entrée. Je n'ai franchement pas envie de les laisser s'approcher de mes courbes vu les endroits douteux où ils traînent. Je tiens à garder mon corps... sain. J'en suis à me demander si je serais capable d'en venir à bout en m'attaquant carrément à eux lorsque j'arrive enfin devant cette fameuse porte qui est... étrangement libre d'accès. Pas une seule âme à part la mienne semble arpenter les environs. Je suppose que je devrais trouver ça inquiétant... non ?

Par acquit de conscience, je reste dissimulée dans l'ombre d'un réverbère quelques minutes, histoire d'être certaine que les deux abrutis ne reviennent pas. Peut-être que l'Enfer a effectivement gagné la surface...

Jugeant avoir assez attendu, j'avance avec prudence, et m'engage dans ce couloir sordide. Guidée par ma volonté, je parviens à mettre de côté les murs dégueulasses, l'odeur nauséabonde et le désespoir qui cherche à pénétrer les pores de ma peau. Au moment de passer le fameux rideau, je manque heurter un type. Je baisse le visage pour le lui occulter, replace le bonnet noir recouvrant la totalité de mes cheveux blonds et retiens de justesse l'envie de lui balancer ma main en travers la tronche en apercevant qu'il referme sa braguette. Puis, j'avance, sûre de moi, afin de retrouver celle qui hante mes pensées.

Mon nez se plisse aussitôt en réponse aux effluves qui l'agressent. Je me

stoppe à peine entrée, le temps pour ma vision de s'habituer à la pénombre. Je repère alors le corps allongé sur les draps et m'avance jusqu'à le rejoindre.

— Salut, hésité-je, je ne sais pas si tu te souviens de moi, mais...

Ma gorge s'obstrue soudain. À l'exact moment où mes doigts touchent son bras glacé. À l'exact moment où se révèlent enfin à mes yeux ceux, d'un blanc opaque et funeste, de la jeune femme. À l'exact moment où mon regard bouleversé se pose sur le liquide qui s'écoule de sa bouche. Quelque chose que j'avais jusqu'alors encore jamais ressenti envahit mon corps, gèle mes entrailles jusqu'à choquer mon cœur.

J'ignore combien de temps je reste à la regarder, à imprimer dans mon cerveau malade chaque cicatrice, chaque hématome violant sa chair et mon esprit. Je demeure encore un instant dans ces abîmes, à les partager avec elle avec l'impression folle de ne plus jamais la laisser seule. Pour que son souvenir me poursuive.

Je l'ai abandonnée.

Le monde l'a abandonnée.

Je ressors, vide, mais en souffrance, de cet endroit. Respirer me fait mal. L'air infiltrant mes poumons ressemble à du poison tant il est douloureux. L'atmosphère autour de moi me paraît hostile, meurtrière.

Incapable de faire un pas supplémentaire, je pose une main contre un mur et me plie en deux avant de me laisser tomber sur le sol, les genoux recroquevillés contre ma poitrine. Seule ma voix parvient à percer le brouillard dans lequel je suis plongée.

— J'ai besoin de toi... s'il te plaît...

**Lui**

Je ne suis jamais ressortie de cet endroit infâme. Impossible. Sinon je pourrais au moins réussir à bouger un putain de muscle ! Mon esprit est en arrêt sur image sur son enveloppe désincarnée, déchirant ma raison, dénaturant ma réalité. Mon front choit sur mes genoux alors qu'un râle se glisse entre mes lèvres. Pourquoi suis-je incapable de me lever ? L'hiver a pris possession de mes membres et je déteste ça. Toutefois, le pire est cet autre sentiment qui me perturbe davantage : ce vide. Je ne fais pas allusion à ce froid dû à la mort de mon inconnue, mais bien à cette impression de ... manque ? Non. Cela aussi est impossible. Je me sens tout simplement vulnérable. Qui ne le serait pas après avoir assisté à un tel ballet d'horreurs ? Mes bras se resserrent par automatisme contre ma poitrine, mon dos se rencogne contre le mur, au moment où l'image de ses cicatrices me fend le crâne.

Stop. Il est temps de me ressaisir. Si je reste là...

— Des hommes approchent. Tu ne peux rester là, Ael.

Je sursaute et relève mon visage si rapidement que l'arrière de ma tête cogne contre le béton dans mon dos. Mon cœur est pris d'un violent soubresaut quand mes yeux entrent en collision avec ceux de Psycho. Son regard est... indescriptible. Intense. Furieux. Avec une nuance supplémentaire que je ne parviens pas à identifier, mais qui me captive au point de tout oublier.

D'un claquement de langue, il me rappelle à l'ordre. Je cligne des paupières en m'insultant mentalement. Je sais pourtant que me perdre au fond de ses billes noires peut être dangereux... Quittant le recoin sombre où il était en partie dissimulé, il s'avance avec une lenteur presque inhumaine vers moi. À croire que je suis la menace ici.

— Depuis combien de temps es-tu là ? je grogne.

Je me sens soudain pathétique et clairement vexée qu'il ait pu me voir le réclamer comme une pauvre petite fille. Et je crois que cette sensation est la pire de toutes celles qui m'ont traversées ce soir. Je relève le menton dans sa direction lorsque ses boots noires se stoppent à quelques millimètres de mes baskets.

— Que fais-tu ici ? lâche-t-il d'une voix à la fois consternée et narquoise.

— Et toi ? répliqué-je aussi sec.

— Tu m'as appelé.

*Ouais, pas la peine d'enfoncer le couteau dans la plaie.*

— Je ne me souviens pas avoir parlé d'un taré psychopathe fan de Bruce Lee.

L'une des commissures de ses lèvres frémit légèrement, comme s'il tentait de retenir un sourire quand, tout à coup, son expression change, s'assombrit davantage – si tant est que cela soit possible. Il tourne rapidement la tête vers le bout de la rue, apercevant quelque chose d'invisible à mes yeux, avant de se rediriger sur moi.

— Debout. On doit partir.

— Et puis quoi ? Dans deux minutes, tu me demandes de t'appeler maître ?

— Je te ramène chez toi.

La colère cède la place à une sorte de panique inexplicable.

— Non ! Pas chez moi ! Je...

Deux mains s'abattent alors rageusement sur mes épaules et me remettent sur pied avec une facilité déconcertante. Ses doigts s'enroulent autour de ma gorge pendant que sa voix gronde :

— Arrête ton cirque, petit insecte. Je ne suis pas l'un de tes jouets, ni un de tes mecs ou encore un membre de ta famille. Amuse-toi avec les autres si tu veux, mais pas avec moi. Jamais avec moi. Tu m'appelles, assume tes actes. Maintenant, dis-moi : qu'attends-tu de moi ?

— J'ai peur, avoué-je tout bas. J'ai peur de fermer les yeux et la voir encore. J'ai peur de mes rêves. Je ne peux pas me battre contre des souvenirs et des songes...

Il s'immobilise, enfonce ses yeux profondément dans les miens et, par automatisme, mes muscles se raidissent. Son index effleure avec une étrange douceur la fine cicatrice sur mon cou, diffusant une agréable torpeur sous ma peau qui m'apaise aussitôt.



— Mais tu n’as pas peur de moi, dit-il avec certitude. Et tu recherches ma... *protection* ? J’ai marqué ta chair comme il a marqué la *sienne*, pourtant, *tu* me réclames.

Cette comparaison me provoque une nuée de frissons glacés le long de ma colonne vertébrale. De la révolte pure.

— Qui raconte des cracks maintenant ? craché-je. C’est toi qui n’assume pas, en fait.

Ses doigts se rétractent sur ma peau. Ses lèvres se retroussent. Un éclat presque bestial explose dans son regard. Il avance d’un pas, m’obligeant à reculer. Sauf que je ne m’exécute pas, résiste en ancrant mes pieds au sol. Psycho écrase donc son buste contre ma poitrine, se baisse de façon que son nez se niche dans le creux de mon cou avant de tout simplement... inspirer.

— Tu es un véritable danger, Ael, finit-t-il par souffler trop près de ma bouche.

— Je sais, déglutis-je. Je finirai crevée dans une bouche d’égout à cause de mon inconscience si tu ne me tues pas avant...

— Je ne parlais pas pour toi...

Il se détache alors de moi avec une telle rapidité que je manque m’écraser sur l’asphalte. Après un énième regard par-dessus son épaule, il attrape mon poignet et me force à le suivre. Je dois presque courir pour calquer mon allure sur la sienne, mais ce n’est pas pour autant que monsieur ralentit. Au contraire, il se permet même quelques soupirs me signifiant son impatience. On finit enfin par quitter les trottoirs de Vinegar Hill pour s’éloigner encore un peu plus du pont de Brooklyn. Manhattan dans notre dos, nous progressons en direction des quartiers industriels. Les entrepôts se succèdent le long des docks, et lorsque nous empruntons l’un des ponts traversant le canal de Gowanus, une odeur à dégoûter même un médecin légiste nous prend à la gorge et menace de me faire vomir. J’habite à New York depuis ma naissance et pourtant, jamais je ne viens par ici. La seule fois où j’ai dû fouler ces rues était le soir où j’ai suivi un artiste en manque qui désirait réaliser une peinture de mon corps avec son sang. Putain, si je continue dans cette voie, moi non plus je ne verrai pas mes vingt-huit ans... sauf que je n’aurais pas eu la chance d’accéder à la postérité. Quoique, il me reste encore quelques années devant moi.

Une pression dans le bas de mes reins me ramène sur Terre et m’ordonne silencieusement de bifurquer à droite, dans une ruelle. Nous longeons un impressionnant immeuble de briques rouges avant de nous stopper devant

l'une des nombreuses portes qui habillent sa façade. Psycho la déverrouille, et disparaît à l'intérieur, me laissant en plan sous le porche. J'hésite un quart de dixième de seconde, puis le suis pour me retrouver plongée dans un souvenir. Je connais cet appartement, enfin surtout ce qui se cache en dessous. Du coup, sans réellement réfléchir à ce que je fais, je m'engouffre à mon tour dans la cave, descends l'escalier pour me glisser par cette saleté de trappe qui s'est amusée à cache-cache lors de ma première « visite ».

Une fois en bas de l'échelle, je suis étonnée de constater l'absence du matelas sur lequel j'ai dormi pendant deux semaines. Je rejoins Psycho encore un étage plus bas en pestant :

— C'est un vrai parcours du combattant ton truc. J'ose à peine imaginer le résultat si tu rentres torché. Ouais, t'es pas vraiment du genre à te retourner le cerveau, n'est-ce pas ? ajouté-je en découvrant son regard agacé.

Il se détourne, soupire – pour changer – et retire sa veste qu'il jette négligemment sur l'îlot central de la partie cuisine.

— Pourquoi tu vis au sous-sol ? tenté-je, consciente qu'il ne me répondra jamais.

Il fait soudain volte-face. La nuit dans ses yeux me poignarde violemment. De résigné, il est passé à ... furieux ?

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Hein ? Il est schizo le mec ou quoi ?

— Je t'ai suivi ! m'exclamé-je, déroutée.

— Je t'ai emmenée où tu désirais. Ma question est : pourquoi ici ? répond-il d'une voix si basse que je dois tendre l'oreille pour l'entendre.

Je pose mes poings sur mes hanches et arque un sourcil. Un rire jaillit de ma poitrine avant de mourir contre les murs qui nous entourent.

— Pourquoi, hein ? Je vais t'en donner moi des interrogations ! Pourquoi m'avoir enlevée ? Pourquoi avoir attendu que je guérisse ? Pourquoi ne pas supporter que je te recherche alors que tu es incapable de ne pas me répondre ? Pourquoi avoir accepté de m'emmener chez toi quand, clairement, ma seule présence ici te révolte ? Et putain, mais d'où tu sors, bordel ?

Ma tirade achevée, je suis essoufflée. J'ignore même pour quelle raison je suis si en colère. Encore cette sensation qu'un feu de joie rampe sous ma peau, excite et énerve mes nerfs. Au moment où la main de Psycho se déploie sur le haut de ma poitrine, je réalise que je me suis dangereusement approchée de lui. Perturbée par son geste, je tente de me reculer, en vain. Rien à voir avec un quelconque pouvoir qu'il pourrait user sur moi. Tout à

voir avec mon envie, non, ce besoin que je ressens : qu'il me touche.

— Tu dois apprendre à te maîtriser, murmure-t-il en se penchant légèrement sur moi.

— Et toi à répondre, sifflé-je entre mes dents.

— Tu es trop exposée dehors et... c'est indirectement ma faute. Il suffirait juste que tu lâches les armes, petite chose. Que tu cesses de te battre.

Surprise d'avoir un minuscule début d'explication de sa part, je le dévisage, les yeux ronds. Et décide, à mon tour, de faire un pas.

— Je ne sais pas pourquoi je t'ai appelé. Je te jure. C'était comme un réflexe. Et oui, tu as raison, je voulais venir ici, car rester chez moi signifie ne pas dormir, faire des cauchemars le peu d'heures où j'y arrive et partager mes pensées avec...

Je m'interromps et me mords la langue pour que mes lèvres restent closes. Hors de question d'avouer que je suis un *tantinet* obsédée par ce taré.

— Écoute, renchéris-je, j'ai parfaitement conscience que c'est ridicule, mais je me sens apaisée parfois quand je suis avec toi et... j'en ai besoin. Je suis à bout de forces.

Psycho m'observe un long moment, sans pour autant que sa paume ne quitte ma poitrine. Et plus ses yeux me sondent, plus j'ai l'impression qu'il cherche à carrément s'immiscer plus profond. Il se recule enfin, s'éloigne avant de déclarer :

— Enlève tes chaussures.

C'est quoi ce délire encore ?

— Euh... hein ?

Je le regarde, pantoise, se déplacer jusqu'à l'immense tatami. Il se défait de ses boots, puis ses pieds se déplacent sur la toile pour terminer leur course au fond de la pièce, dans un angle où une peinture étrange orne le mur. Psycho s'assoit en tailleur avant de me balancer un regard inquisiteur qui rendrait ma mère verte de jalousie. Je retire donc mes baskets et le rejoins pour m'installer dans la même position, en face de lui.

— *Please*, me moqué-je, ne me dis pas que tu veux...

— Méditer !

Sa voix claque dans l'air, menaçante.

— T'énerve pas, soupiré-je. Je veux juste t'épargner une bonne dose de frustration. Mon père a essayé, ça ne fonctionne pas sur moi. Et vu le peu de patience dont tu es pourvu... Bref, ça ne va pas matcher.

Ignorant ma remarque, il attrape brusquement mes mains qu'il

emprisonne au creux des siennes et ferme les paupières. Bordel... je dois être en manque, impossible autrement. Parce que... putain, cette trainée de flamme qui embrase mes veines, je ne l'invente pas. Voire, je préférerais l'imaginer justement, qu'elle ne me paraisse pas si... réelle. Psycho rouvre les yeux sur les miens en plein bug devant la vision de nos doigts entrelacés.

— Ael.

*C'est moi ou son timbre a encore perdu quelques octaves ?*

Son buste se penche tout à coup, cherchant une fois de plus à me diminuer.

— OK, OK, cédé-je. Je coopère.

Autant éviter qu'il ne m'approche trop. Je vais donc jouer la comédie et faire semblant de me détendre, il sera peut-être content pour une fois. Je me demande à quoi ça ressemble un Psycho qui sourit...

— Ael !

— Ouais, pardon, grommelé-je.

Je ferme les yeux à mon tour, inspire lentement et tente de décrisper mes épaules.

— Concentre-toi sur nos mains, dit-il alors calmement.

Ouais, bah ce n'est pas de cette manière que je vais me détendre...

— Vois au-delà de ça, petite chose.

Je rouvre aussitôt les paupières. Impossible. Il ne peut pas ressentir ce que, moi, je ressens. Je refuse. Ses ongles se plantent de façon perfide dans ma peau, m'incitant à me remettre d'équerre et une flopée d'insultes mentales s'envole dans mon esprit. Je délaisse donc son visage à la limite de la rupture psychotique afin d'essayer de me couper de la réalité.

— Concentre-toi sur nos mains, répète-t-il.

Je m'exécute et visualise nos paumes jointes. Sérieusement, des forces supérieures s'amuse avec nos carcasses, sinon comment expliquer que je sois en train de recentrer mon Chi avec le dingue m'ayant kidnappée ? Ou alors, je suis la dingue de l'histoire, la folle toujours en quête de frissons qui se jette à corps perdu dans la moindre galère. Ou bien... ma place est peut-être... certainement... ici ?

Un coup brutal me coupe le souffle. Je sens mon cœur se rebeller contre ma cage thoracique. Mon corps se tend comme pour prévenir d'un quelconque danger. Quelque chose cherche à entrer... non, il cherche à entrer. Mes mains tremblent, veulent se dérober à cette essence mystérieuse qui semble naître de notre contact et qui est destinée à me soumettre. Le sang

dans mes veines pulse à une allure démentielle, mon organisme entier est sur le pied de guerre, n'attend que cela d'ailleurs : le combat. Je voudrais desceller mes lèvres, lui hurler de me lâcher, mais je suis dans l'incapacité de bouger. Il est là, patiente... que je m'épuise.

Tout à coup, mon palpitant qui s'acharnait contre mes côtes se calme. Un voile de coton l'enveloppe, lui autorisant ce repos auquel il aspirait tant ces derniers jours. La totalité de mes muscles glisse dans une transe confortable et salvatrice. Je sens ma tête retomber en arrière sans que je ne puisse faire quoi que ce soit. Seul mon cerveau reste sur le qui-vive, car je le sais là.

*Bien vu, petite chose, me nargue-t-il.*

Sa voix se répercute sombrement contre les parois de mon crâne, bouffe la moindre de mes pensées, annihile tout le reste pour ne garder plus que lui et moi.

— Ce n'est pas de la méditation ça, Connard ! C'est carrément un viol mental !

*La ferme, Ael !*

Au même moment où il prononce ses paroles, des images de ma rencontre avec Dayan viennent foutre davantage le bordel dans mon désordre intérieur. Moi, dans ce bar en train de parler avec le frangin. Lui, beau à en crever, captant mon regard et m'adressant un sourire énigmatique. En réponse à ce souvenir plus que mal venu, mon cœur se révolte mollement au sein de sa prison ouatée. Et puis, plus rien. Plus de sensation. Uniquement du vide.

*J'ai besoin que tu coopères, petit insecte. Ne me force pas à débusquer tes plus obscurs secrets.*

Je lui adresse un fuck mental en priant de toutes mes forces qu'il l'atteigne en plein dans les dents.

*Bien, maintenant que j'ai ton attention. Commençons.*

Commencer quoi ?

La seconde suivante, je me retrouve dans ce fichu squat, face à ce corps qui me hantera jusqu'à la fin de mes jours.

— Pitié, gémis-je. Je ne veux pas revivre ça.

*Pourquoi es-tu revenue ici ?*

— Pourquoi ? m'insurgé-je. Pour la sauver, genius ! Pour lui offrir une chance de ne pas pourrir là-bas !

*Son cas ne te concernait en rien...*

— Exact ! Cela concernait sa famille, ses amis ou tous ceux qui l'ont

poussée à prendre cette voie ! Cela concernait son mac ! Cela concernait Dayan, la police et même toi ! Vous tous qui avez croisé sa route avant moi ! Je n'avais pas à venir à son secours ! Vous m'y avez obligée !

Finalement, l'état physique catatonique dans lequel cet abruti m'a plongée est le bienvenu. Je suis furieuse, j'ai la haine contre ce monde, pourtant... je me sens étrangement bien. Comme si je pouvais me nourrir de ses sensations.

*Et c'est exactement ce que tu dois faire. Ne pas lutter contre. Apprendre à accepter.*

— Accepter sa mort ?

*Tu n'es pas responsable.*

— En partie, si. Une infime partie, certes, mais je l'ai aussi envoyée dans la tombe. Si elle ne me ressemblait pas... Et s'il se vengeait sur ces filles de mon comportement avec lui ? Et si ces pauvres filles n'étaient que des corps de substitution à la rage que je pouvais parfois faire naître en lui ?

Je suis certaine de l'entendre soupirer. Une vague de chaleur ondule alors de ma gorge jusqu'à ma poitrine, réveillant quelque chose sous la surface.

Un flash m'aveugle ensuite temporairement. Une multitude d'images martèle mon esprit, défile à une vitesse étourdissante.

Un nourrisson aux cheveux bruns bercé tendrement dans les bras d'une blonde.

Ce même petit garçon, quelques années plus tard, en pleurs sous son lit. Des insultes criées à son intention depuis la pièce d'à côté. Sa mère, la tête entre les cuisses d'un type dégueulasse.

Encore lui, à ses dix ans. Son gâteau d'anniversaire à peine entamé sur la table. Les yeux bleu clair de la jeune femme lui jetant en pleine figure un dédain insupportable à lire sur le visage d'une mère pendant qu'elle le roue de coups.

Lui. Ses traits prenant peu à peu possession de ceux de Dayan, penché au-dessus du corps inerte de la garce. Du sang. Partout. Sur leurs vêtements. Sur le sol, les murs. Et ce rictus... celui du diable.

L'instant d'après, je me retrouve catapultée dans l'horreur. Toujours lui. Le même sourire possédé sur les lèvres alors qu'il caresse et baise une jeune femme. Blonde. Aux yeux bleus. Contre la fenêtre du dernier étage d'un tout nouveau studio d'enregistrement...

Je suis soudain violemment arrachée à ce souvenir. Un grognement

sourd résonne dans ma tête, ne provenant pas de moi.

Et de nouveau, le vide. Calme et apaisant.

— Cela n'avait rien à voir avec moi, comprends-je.

Psycho ne me répond pas, mais je sais qu'il est encore avec moi à... quoi, au juste ? M'apporter du réconfort ? M'empêcher de me sentir coupable ? Pourquoi ferait-il cela ?

— Pourquoi ne m'a-t-il jamais fait de mal ?

*Ce genre de personne a besoin de ténèbres pour libérer son mal. Il ne pouvait prendre le risque de s'en prendre à la fille d'une famille aussi connue que la tienne.*

— Justement, à mes côtés il était exposé.

*Sans lumière, on ne peut trouver d'ombre où se dissimuler.*

— Comment as-tu eu accès à tous ses souvenirs ?

*Parce que je l'ai tué.*

OK, réponse claire, concise, efficace. Et flippante.

— Qui es-tu ?

Un ricanement agaçant me parvient et me fait grincer des dents.

*On en a fini, ma petite chose.*

— Pardon ? m'insurgé-je. Tu joues les invités surprises dans mon crâne, y creuses ton petit trou et te barres dès que cela t'arrange ?

*Cela suffit, Ael.*

Un élan de fureur s'abat sur moi, soulève mon cœur qui se libère enfin de ses douces entraves. Dans mon inconscience, je sens mes paumes se contracter sur celles de Psycho pour l'empêcher de s'en défaire. Je l'entends pester, gronder, mais rien n'y fait.

Il est à moi.

À mesure que ces paroles s'infiltrent entre nous, je gagne du terrain. Le contrôle change de main, devient mien jusqu'à ce qu'un sifflement de rage pure me fouette la peau, me forçant à plier, *me* plier de nouveau.

Mes paupières s'ouvrent aussitôt sur les iris révoltés de colère de Psycho. Un son flotte dans mon esprit, s'y balade doucement comme une récompense pour ma volonté.

— Je connais ton prénom, dévoilé-je, un immense sourire aux lèvres.

Je saute sur mes pieds au même mouvement dans ma direction. Mon petit doigt m'indique qu'un Psycho poussé dans ses retranchements est un Psycho dangereux. Sauf que cet abruti a oublié de me prévenir : ma folie peut vite se révéler casse-gueule, car à peine suis-je debout que ma vue se brouille,

comme lorsqu'on vous shoote ou vous anesthésie. Mes jambes, ces traîtresses, ploient sous mon poids, et mon taré préféré a tout juste le temps de me rattraper avant que je ne tombe. Il me soulève sans aucune difficulté en, j'en suis persuadée, expirant un long soupir.

— Qu'est-ce... essayé-je de parler alors que ma tête échoue dans le creux de son cou.

— Tu es une idiote, grogne-t-il. Tu uses ton corps avec tes conneries.

Toujours à moitié dans les vapes, je réussis tout de même à sourire.

— Tu m'as rattrapée, gloussé-je.

Encore un soupir. Encore un sourire.

— Je suis fatiguée, gémis-je.

— Ce n'est plus de la fatigue, mais de l'épuisement.

Ses muscles roulent contre mon enveloppe bien calée contre son torse. Au rythme régulier qu'ils opèrent, je devine qu'il marche et me transporte j'ignore où. Et je m'en fiche totalement. Je suis bien. Juste bien et rien d'autre. Le flot de mes pensées s'est calmé et me berce agréablement. Je soupire d'aise.



**Lui**

À genoux devant la fine couche de coton me servant de futon, je prends quelques secondes pour scanner l'espace nuit du loft. Pourquoi la déposer ici et pas chez elle ? Bonne question. À laquelle je suis incapable de donner la moindre réponse. Si je mens, je dirais avoir paré au plus pressé. Si je me montre honnête... non. Je ne préfère pas m'arrêter sur les raisons qui m'ont poussé à déposer mon insupportable petite Chose sur la natte traditionnelle tirée lors de mes rares sessions de repos avant de la replier dans un coin après chaque vague de sommeil. Mon regard effleure les cloisons japonaises de papier délimitant ce que les Occidentaux appelleraient ma chambre du reste de l'appartement. Quand tout paraît aseptisé et neutre, j'avoue avoir tenté de recréer, ici, un morceau de ce que j'ai perdu il y a si longtemps. L'ambiance zen, la sensation de calme... oui, entre ces paravents, je respire. L'harmonie se mélange à la sobriété, la simplicité à la quiétude, celle-là même qui me déserte avec encore plus d'énergie depuis que mon insecte complique mon existence. Le superflu banni, il n'y a rien d'autre que le matelas sur lequel elle git, épuisée, ainsi qu'un meuble bas et un fauteuil. Ses tons noirs et gris réhaussés de touches, plus chaudes, de rouge s'accordent aux couleurs de mon Karma mutilé. Sans que je ne m'en rende compte, ma main fuse jusqu'à ma petite chose endormie, lovée en chien de fusil. Elle paraît si jeune, une fois ses lèvres insolentes closes. À temps, je me statufie à quelques millimètres de sa peau. Vagabonde, ma paume suit la courbe de sa hanche... mes mâchoires se resserrent durement... Je sens le roulis de mes maxillaires tiquer tant je suis crispé. Elle bascule sur le dos en soupirant. À travers ses paupières fermées, j'aperçois le mouvement erratique de ses iris. Son bras gauche se rabat sur son front, le tape durement. Un léger rictus ironique incurve les commissures de ma bouche. Même dans le sommeil, cette humaine ne sait pas se tenir tranquille. Elle lutte en permanence. Bataille. Affronte. Guerroie. Et pour terminer, cherche à rivaliser... encore et toujours.

Contre moi, contre le monde. Peut-être même contre elle. Allez savoir l'ampleur de ce qui peut tempêter sous son crâne.

Ma main coule jusqu'à son front et, toujours sans établir un quelconque contact, je marmonne une litanie si vieille et depuis longtemps oubliée au point que j'ai l'impression que ma voix grince les mots. Aussitôt elle s'affaisse. Son corps tonique s'amollit totalement, ses prunelles glissent dans un sommeil de plomb. Un rictus satisfait déchire mon faciès de pierre tandis que, d'une torsion de reins, je me relève avec agilité. Sans plus un regard, je sors et replace les paravents de manière à l'occulter du reste de ma tanière. Pendant une seconde, je reste là, comme un con, à ne pas savoir quoi faire. Fait tellement rare que je bloque. Mon attention dérive vers les agrès qui, pour une fois, ne m'attirent pas. Réaligner mon Ki non plus. Avoir procédé à un rééquilibrage express à plusieurs reprises en peu de temps ne m'a pas aidé. Loin s'en faut. Sa présence dans mes murs est la preuve de mon échec cuisant. Soucieux, je fourrage une seconde dans la masse de mes cheveux si noirs que des reflets bleutés s'entrevoient. À cette heure, elle devrait se trouver dans l'Hudson. Enfin son corps. Ou en train de se décomposer sous la terre inhospitalière d'un terrain vague. Si mon boulot ne m'autorise pas à prendre une vie hors de celles pointées par le Juge, il n'en reste pas moins que certains cas d'urgence relèvent... eh bien de l'urgence justement, quitte à en être puni. Or, ce qui est certain est que celle-là emplit mes veines, pollue mes artères, corrode chaque grain qui me constitue. L'esprit embrumé, je sais tout à coup ce dont j'ai besoin. D'une connexion. Non avec moi-même, mais avec la seule et unique raison qui fait que je suis là. Encore debout après des siècles. Par-delà les limbes au lieu de les parcourir.

D'un pas feutré, je me dirige vers les placards dissimulés dans un mur. Un soupir douloureux secoue mon torse au moment où mes doigts s'enroulent autour des poignées d'acier. Ma respiration bute, ma raison ferraille contre mon besoin de méditation. Pourquoi ? Parce que me recueillir alors qu'elle repose à côté ne me semble pas judicieux. Seulement, cette envie, ce besoin oui... il est juste vital. Chaque fibre de mon être le ressent. Décuplé et à vif, il me lacère avec autant de minutie que le feraient les coups d'un chat à neuf queues. Je suis l'Ombre. Ayumi, elle, n'était que clarté. L'Obscurité ne peut vivre sans Lumière. Elles se nourrissent l'une de l'autre. S'enlacent et se violentent. Tout à coup, ma tension nerveuse grimpe en flèche. Agacé, j'humecte sans m'en rendre réellement compte la pulpe de ma lèvre inférieure. Je déraille. Pars en vrille. Parce que penser Lumière ne

m'amène pas à Ayumi, mais à l'insupportable blonde qui ronfle doucement couchée sur mon futon.

Rageur, je la bannis de mes pensées, oblige ces dernières à revenir à ce que je m'apprête à faire. Contracté, j'ouvre le panneau d'un geste sec et baisse la tête une minute en signe de déférence. Devant moi se dresse son Mitamaya, l'autel qui me suit depuis si longtemps qu'un frisson perle sur ma chair transie rien que d'y songer. La pierre grise s'érode par endroits, l'encre rouge symbolisant ma mort en sursis s'efface, histoire de me narguer. Les grains de mon sablier eux-mêmes disparaissent, deviennent poussière face au temps qui s'écoule, implacable. Seule la chute de la dernière fleur du cerisier tatoué dans mon dos me permettra enfin de la rejoindre. La colère m'enchâsse alors au sol. Parce que, soudain, l'engagement ne me paraît pas aussi impératif qu'il l'a toujours été. Furieux contre moi, contre celle qui emmêle les fils de mon Destin à persister déranger ma routine, je m'oblige à me recentrer.

Devant le roc levé, sur une natte reposent un bol d'eau stagnante, des fleurs séchées ainsi que de l'encens et une écuelle dans laquelle est plantée une paire de baguettes pour satisfaire son esprit affamé. Je me déchausse en signe de respect, puis m'agenouille, les paumes posées sagement à plat sur mes cuisses. Mes mains ensuite ancrées au parquet, je m'incline, touche celui-ci avec le front, me relève. Une fois, puis deux, pour finir je ne compte plus. Le dos droit, je fixe l'inscription de son nom comme si, à force de volonté, je... je ne sais quoi, en réalité. J'attrape le *nenju* (18) déposé sur la natte, en égraine chacune des cent quarante-huit perles le composant. Le chapelet au creux de mon poing, je caresse les larmes de jade symbolisant chacune des façons dont le karma est susceptible de s'attacher à l'âme humaine. Au lieu de me calmer, la boule de fiel menace de me submerger, et son acide, de ronger ma peau comme ce qu'il demeure de mes organes pourrissants. De nouveau, je me penche, procède à mon rituel de dévotion, refusant d'admettre que la chaleur de cette petite chose éclaire l'hiver de mes pensées.

Absorbé, je baisse ma garde. Ne la sens pas arriver dans mon dos. Sa main menue se pose sur mon omoplate, remonte sur mon épaule. L'air me manque, son contact me foudroie instantanément. Cette fois, c'est elle qui s'insinue sous ma chair et viole mon esprit. Comme aspiré malgré moi au sein d'un cauchemar, je le vois. Le cerisier, notre cerisier... il est en feu. Ses branches décharnées enflammées. Son tronc qui devient cendres sous mes

yeux.

*Elle* est là. Les pieds enracinés dans le filet d'eau qui gronde et prend de l'ampleur. Pourquoi ? *Elle* ne devrait pas être là... Ni dans ce temps, ni dans cet espace qui ne lui appartiennent pas. Ce ne devrait pas être *elle*. Mutique, mes muscles incapables de s'animer afin de lui venir en aide, je l'observe perdre pied autant que patience. Mais jamais sa raison de vivre. Comme toujours, *elle* se bat quitte à ce que ce soit dans le vide. *Elle* résiste.

Le choc est si agressif, si brutal que j'oublie à qui j'ai affaire et réponds. De manière aussi primaire qu'animale, je réagis. Surréagis. D'une impulsion, je la rejette de mon esprit avant de me relever d'un bond en harponnant son avant-bras. Je nous propulse contre le mur d'un simple essor. Plus aucune barrière. Ces dernières viennent d'être annihilées, pulvérisées en un millier de bris qui nous tailladent et nous déchirent dans leur poing. Cadenassant sa mâchoire, resserrant mes doigts qui s'incrument dans la douceur de son visage, je ne bride plus ma rage. Mon instinct, sa peur... l'excitation qui court dans mes veines et puise dans ses iris de glacier en fusion. Ma prise se resserre, le battement chaotique de son pouls se répercutant contre la pulpe de mon pouce. Ses doigts entrelacent les miens, tentent par tous les moyens de me faire lâcher prise. Elle balance son pied contre mon tibia, me tirant à peine un soupir agacé.

Et la barrière qui se brise.

Elle arrête de chercher à se libérer. Sa paume se pose une fois encore sur mon pectoral, celui-là même censé abriter le morceau calciné de mon cœur, brûlant mon épiderme. Affolées, ses prunelles se dilatent, le noir de ses pupilles s'étalant telle une nappe d'obscurité dans le fjord de son regard, avant qu'elle ne s'abandonne contre moi.

— Hadriel...

Son filet de voix rendu à peine perceptible par le souffle de vie ténu que j'extirpe lentement de sa poitrine me ramène à la réalité. Entendre mon prénom, ce nom que j'ai réussi à cacher à tous jusque-là, filtrer d'entre ses lèvres exsangues me fait grincer des dents. Comment ? Comment fait-elle ? Jusqu'où a-t-elle réussi à s'infiltrer ?

— Ne dis jamais ce nom, exigé-je, hargneux. Tu as envie de rejoindre tes ancêtres, petite chose ?

Ses épaules rondes se haussent, puis se relâchent en un mouvement saccadé.

— Je suis adoptée, tu sais. Ça me donnera l'occasion de savoir d'où je

viens. Hadriel. Hadriel. Hadriel ! tempête-elle.

Sans répondre et avec un soupir qu'elle seule sait m'arracher, mon front choit contre le sien tandis que sa respiration revient à la normale. Sa pommette rougie frôle la mienne, électrisant chaque parcelle de mon derme. Le palpitant battant à en détruire ma cage d'os, j'hésite. La réduire en miettes. La préserver.

— Tu sens la fumée, Psycho, chuchote Ael. Pas la clope, mais... celle...

Elle me hume doucement avant d'inspirer à s'en déchirer les poumons. Comme si elle buvait littéralement ma peau. Le bout de son nez effleure le mien, descend sur mon menton, puis plus bas encore. En proie à une impulsion impossible à réprimer, ma tête se renverse en arrière alors qu'elle me respire violemment.

— Celle de l'Enfer, murmure-t-elle, grisée. La fumée, la glace polaire et... le métal... non, pas vraiment le métal. Plutôt... le sang. Oui, c'est ça. Le sang. J'aime assez, déteins-tu sur moi, Psycho ?

Cette femme est trop perspicace pour son propre bien. Et totalement folle pour imaginer sentir de telles choses. À raison, d'ailleurs. Ce qu'elle respire est le parfum entêtant de l'Emphasis. Peu d'humains peuvent se targuer d'avoir une sensibilité aussi exacerbée, même cachée sous une couche de superficialité créée de toutes pièces.

Tout ce que je respire, moi, est notre perte.

La sienne de fourrer son nez où il ne faut pas.

La mienne de la laisser faire quand je devrais l'écraser dans mon poing.

[\(18\) Rosaire bouddhiste.](#)

Elle

— Et si on se battait demain plutôt ? dis-je à voix basse.

Mon souffle s'échoue sur ses lèvres qui s'entrouvrent alors légèrement. Sans émettre un seul son, Hadriel soude son regard au mien. Mon corps toujours entravé par son imposante carrure, je ressens à nouveau cette douce vague de chaleur m'envahir. Semblable à la mer venant lentement mourir sur une plage pour mieux revenir à la vie. Alors, ouais, je devrais être sûrement en train de flipper, me terrer dans un trou dans l'espoir qu'il oublie jusqu'à mon existence, mais cette simple idée me répugne autant qu'elle me révolte. Je me force à relâcher le moindre de mes muscles, me laisse aller contre lui en signe de reddition et surtout dans le but de l'apaiser.

— Je suis désolée, insisté-je. Je n'aurais pas dû t'interrompre à un tel moment. Je connais ce genre d'autel, tu sais. Mon père en a déjà fait mention devant moi lorsqu'il me parlait de ses voyages au Japon.

Un tic nerveux fronce ses sourcils. Ses pupilles s'étrécissent, renforçant sa prise sur moi. Ses lames d'obsidienne tranchent ma peau, mais en aucun cas ma résolution. Non pas que j'ai envie de m'en défaire cela dit... Un jour, il faudra que je m'interroge sur ma propension à craquer pour les psychopathes. Un jour... Plus tard...

— Bref, tout ça pour dire que j'ai merdé, mais que rien ne t'oblige à t'amuser avec ma trachée pour autant. J'ai déjà deux cicatrices par ta faute, j'aimerais en rester là, si tu veux bien. Au risque de paraître superficielle, ma belle gueule me plaît assez. Elle m'est très utile surtout...

Le reste de mes paroles est étouffé par sa paume plaquée contre ma bouche.

— Pourquoi tu ne dors pas ? Ne te tais pas ? Tu devrais être épuisée, mais... tu parles trop, petit insecte. Toujours trop.

Ses doigts se rétractent sur mes pommettes, incrustant leurs ongles dans ma peau. Aiguisés, ses iris s'embrasent, je pourrais en mettre ma main à

couper. Je les aperçois danser. Les flammes. Fauve, il avance son visage jusqu'à murmurer à mon oreille :

— Pourquoi je ne te tue pas...

Cette question ne m'est pas adressée, je le sais. En revanche, les milliers de morsures délicieuses qui ravagent l'entièreté de ma chair, elles, me sont bien destinées. Psycho coule sa main libre jusqu'à ma hanche, en broie l'os à travers mon pantalon. Ses lèvres brûlantes effleurent mon cou en une danse aussi sensuelle que menaçante. Cette fois, c'est lui qui me respire.

— Pourquoi je ne te tue pas... répète-t-il d'une voix caverneuse. Pourquoi ?

Un séisme détruit tout sous ma chair, provoque un bordel monstre pour me balancer en plein chaos. Or, j'ignorais que le chaos avait cette saveur aussi exquise, cette odeur aussi excitante. C'est à la fois trop et pas assez. Effrayant, mais terriblement attirant. Douloureux, mais tellement bon. Lui, et en même temps si... moi.

Un grondement sourd me tire violemment de ma transe. Le retour à la réalité est brutal. La panique menace de me submerger au moment où je sens les muscles d'Hadriel trembler contre moi. Tous. Son torse s'emballe, se soulève, se révolte de façon anarchique. Elle aussi, je peux la voir. La fureur. Elle rampe sous son épiderme dans le but ultime de le rendre aveugle et le cloisonner dans cet état de rage que je me sais incapable de gérer. Pas physiquement du moins. Il demeure, là, son corps vissé au mien, sans tenter le moindre pas en arrière. Et c'est bien ce qui m'inquiète le plus, car j'ai parfaitement conscience de ce qu'il tente de faire. Se maintenir en cage. Ne pas me blesser. Ou se décider à enfin en finir.

Aussi, le plus doucement possible, j'enroule mes doigts autour de son poignet pour libérer ma bouche. Perdu dans je ne sais quel monde impossible à atteindre, il se laisse faire sans aucune résistance.

— Psycho, murmuré-je. Si tu voulais réellement me faire mal, tu ne t'imposerais pas un tel contrôle.

Mes paumes se déplient ensuite avec précaution sur son buste.

— Recule, soufflé-je en exerçant une légère pression sur son torse.

Ses pectoraux se contractent davantage, en réponse à ce contact qui nous brûle tous deux. Toutefois, il ne bouge pas d'un millimètre, refusant de me concéder un peu de ce terrain que pourtant, il a déjà perdu.

— Hadriel...

Cette fois, il relève enfin son visage, la nuit de ses yeux retrouve le ciel

des miens. Ses pupilles tremblent comme deux miroirs sur le point de se briser. Déroutée face à ce premier signe que j’imagine être de la faiblesse, je déglutis et ose. Le cœur battant à tout rompre – à moins que ce ne soit lui qui me brise les vertèbres pour ce que je m’apprête à faire – je pose mes mains sur ses joues et l’incite à reculer un peu plus. Je m’éloigne ensuite. Pas par instinct de préservation. Ou plutôt si, mais étrangement, le mien ne me préoccupe pas à cet instant. M’écarter ne paraît pas une si mauvaise idée si j’en crois son poing qui s’encastre dans le mur, pile où ma tête de garce new-yorkaise se trouvait deux secondes avant. La crainte ne me déroute pas. Parce que j’ai appris à l’apprécier à ses côtés. Parce que je sais ce que je veux. Ce dont j’ai désespérément besoin au point de prendre tous les risques.

— Je n’avais pas à m’insinuer dans tes souvenirs, dis-je en contemplant l’autel à mi-hauteur. J’en suis désolée.

Une pointe douloureuse vient malmener ma poitrine sans que j’en devine la véritable raison. Sans un mot ni un regard de plus quand l’envie de me retourner me dévore, j’abandonne mon taré préféré.

Hadriel. Ce prénom me semble presque trop réel pour un homme tel que lui. J’ai beau ne jamais fuir une situation, me dire que ma rencontre avec lui relève de mon imagination me paraît le plus plausible ou le moins... dingue.

Je ramasse mes baskets restées près du tatami et décide de rentrer chez moi quand une crampe tord méchamment mon estomac. Mes yeux se braquent alors vers la cuisine. Une moue hésitante s’invite sur mes lèvres une microseconde. Pas plus. Qu’est-ce que j’ai à perdre de toute façon ? À part ma vie, bien évidemment ? Au point où j’en suis, plus grand-chose. Aussi, d’un pas décidé, je me dirige vers les plaques à induction.

\* \* \*

Le parfum alléchant des œufs – seul vestige de mon séjour ici – brouillés se diffuse dans la pièce, provoquant des gargouillis pas très ragoutants au creux de mon ventre. Je me penche au-dessus de la poêle, goûte et, satisfaite, farfouille dans les placards, en quête d’une assiette. Le temps d’un battement, j’oublie où je me trouve. Avec qui. Et les raisons pour lesquelles j’en suis à me préparer à manger dans une cuisine qui, visiblement, n’a servi qu’une seule fois auparavant. Seulement la sérénité n’est pas pour moi. Elle s’est toujours fait la malle dès lors que je pointais le bout de mon joli nez. Le



cyclone m'emprisonne de nouveau au creux de son tourbillon lorsqu'une voix basse et assourdie par une colère constante fend le silence.

— En haut, à gauche.

Je sursaute en faisant volte-face au son de la voix de Psycho. Ce dernier est assis derrière le comptoir nous séparant, aussi calme qu'un type qui rentrerait d'une retraite spirituelle en plein désert. Enfin j'imagine... En tout cas, trop calme pour quelqu'un à la limite de la rupture quelques minutes auparavant. Et moi, je porte des culottes de grand-mère au lieu de mes mini-strings quand je ne suis pas en mode total nude... Faut pas me la jouer. Sa tonalité vibre des mille façons dont il imagine me faire passer l'arme à gauche. Je prends un instant pour le dévisager et évaluer si, oui ou non, lui présenter mon dos est une bonne idée. Jugeant qu'il n'est plus une menace – et là, je ne peux m'empêcher de ricaner tellement la situation me paraît surréaliste – je me retourne.

— Tu en veux ? proposé-je pour la forme.

— Non.

— Étonnant.

Je chope donc une assiette, me sers, puis m'assois en face de lui, l'air de rien. Quelques centimètres de bois composent l'unique barrière entre nos deux corps. Ce qui reste peu. Très peu. La chaleur qui émane de lui est hallucinante. Elle s'arrache de sa chair pour m'envelopper. Non, ce n'est pas assez fort. Elle me cadenas, m'enchaîne à lui. Comme connectée, ma peau se tapisse d'un léger film de sueur n'échappant pas à son regard qui court le long de mes bras nus pour remonter jusqu'à ma gorge. Qu'il rêve peut-être de trancher ? Ses prunelles sont si opaques que j'ai la sensation d'être face à deux lacs ténébreux. Prêts à m'engloutir.

— Merci pour hier soir, articulé-je au moment où ses yeux trop sombres s'arriment aux miens. Je... J'avais besoin de comprendre que cette fille n'était pas morte à cause de moi, mais... ce truc que tu as fait : pénétrer mon esprit, c'est juste complètement fou. Putain, t'es qui, mec ?

Un énième soupir s'exfiltre de sa poitrine.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise, Ael ? Que je suis un fantôme ? Un monstre sorti de l'ombre pour croquer les petites blondes à la langue trop bien pendue ? Dis-toi que je suis tout ce à quoi tu peux penser, Petite. Je suis la peur.

— La peur ? Pourtant ce n'est pas moi qui puais la peur un peu plus tôt. Et arrête avec tes métaphores cheloues. Sois clair pour une fois.

Je pique un coup de fourchette enragé dans mon plat. Quitte ou double. Soit, je termine débitée en petits morceaux ; soit, il me lâche un peu de lest. Derrière la violence de son regard, je capte le Chasseur. Les bras croisés sur son large torse, je comprends qu'il se contient ainsi pour ne pas agir trop vite. Je devrais me rétracter, mais ce ne serait pas moi. J'ai toujours foncé dans le tas, et ce n'est pas maintenant que je vais commencer à reculer. Hadriel... Psycho... il aurait même tendance à annihiler les défenses que mon père m'a appris à dresser.

Ce type, qui qu'il soit, m'agace prodigieusement ! Il commence à me foutre les nerfs en pelote à toujours se défiler ainsi, avec ses phrases venues d'un autre temps et cette façon parfois paternaliste qu'il a de s'adresser à moi. Parce que, putain, j'ai tout sauf envie de jouer à la petite fille avec lui...

— Clair ? Tu ne sais pas de quoi tu parles, gamine. Tu ne veux pas savoir, crois-moi. Tu vis dans un cocon confortable, restes-y. Tu as une famille, un frère que tu adores, des amants pour qui tu ouvres trop vite tes cuisses. Arrête avant de payer un prix trop fort pour des réponses que tu ne souhaites pas réellement, petite chose.

Ses « petite », ses « gamine » et tutti quanti, je vais les lui carrer dans les dents s'il continue. J'aurais dû lui foutre son précieux autel en travers de la tronche plus tôt. Une chape de rage pure s'abat sur mes épaules, me terrasse un court instant pour mieux me propulser en pleine tempête. Encore. Réprimant mon envie de lui planter ma fourchette dans les yeux, je me redresse, réduis le peu de distance entre nous en me penchant au-dessus de la table, puis approche mon visage près du sien.

— Écoute-moi bien, *Hadriel*. Tu penses sûrement m'avoir cernée, mais tu te plantes. En vérité, je m'en fiche pas mal. Seulement, ne parle pas en mon nom. Que sais-tu de ce que je veux réellement, toi, qui te planques au fond de ta grotte ? C'est simple, je vais te laisser le choix : ou tu me parles et je te fiche la paix, ou tu joues encore les abrutis et je vais faire de ta vie un enfer. Je vais te harceler jusqu'à hanter ton sommeil, chaque heure de ton existence. Jusqu'à ce que tu aies l'impression de me respirer où que tu ailles. Jusqu'à ce que le contrôle ne soit plus une option. Jusqu'à ce que tu sois obligé de me tuer.

Quelque chose explose dans son regard. Le Mal. Une lame glacée semble se fondre dans mes reins au moment où ses doigts se referment sur ma nuque par-dessus le comptoir pour me rabattre vers lui d'un geste sec. Ses lèvres ne forment plus qu'une ligne mince et sévère. Un rictus tord ses traits

fins, impulse une aura méchamment cannibale à son visage de marbre. Sa respiration s'écrase sur moi, acide tellement elle est cruelle.

— À qui tu crois parler, petite chose insignifiante ?

— Rien ne me fera reculer, tu sais, je marmonne en tentant de maîtriser le tremblement de ma voix. Raisonnable n'est pas vraiment l'une de mes qualités...

— Soit, comme il te plaira. Si tu veux périr, libre à toi.

D'un mouvement trop rapide à suivre pour mes yeux, il saute par-dessus l'îlot central et atterrit à mes côtés. Ses doigts – ses griffes devrais-je dire – harponnent durement ma taille, virent la chaise sur laquelle j'étais assise pour me faire pivoter derechef. Plaquée contre son torse, il me flingue en plein vol. Percevoir chacun de ses muscles épouser mon dos, son bassin souder mes reins, amollit les quelques neurones qu'il me reste. Deux mains autoritaires s'infiltrèrent alors sous mon tee-shirt, puis empoignent ma taille. Sinuent sur ma peau. Foutent la révolution dans mes veines avides. Mes paupières se ferment sous le choc quand, de la pointe de son ongle, il bute contre la balafre qu'il m'a infligée lors de notre rencontre. Son index remonte très lentement le renflement. Je n'arrive toujours pas à saisir si mon corps le réclame ou le rejette. Si je veux plus ou si, même pour moi, tout ceci est juste trop. Indifférent à mon trouble, il va et vient le long de la fine ligne, en caresse la légère boursoufflure avant de se perdre le long de mon flanc. Dérangeant.

— Tu veux savoir, susurre Hadriel, impassible. Tu crois être de taille pour supporter la vérité. Peut-être l'es-tu. Peut-être que non. Tout ça alors que tu n'es pas en position pour exiger quoi que ce soit.

Immobile, je lutte contre l'envie de balancer ma tête en arrière, histoire de lui briser le nez et avoir le temps de m'enfuir. Je déglutis, raffermissant ma volonté.

— Tu es toujours dans mon ombre... Ne pas comprendre va terminer par me rendre folle. Enfin... encore plus que je ne le suis, et là, je serai bonne pour l'HP. J'ai besoin de savoir. Je dois savoir.

Ses cinq doigts s'évalent en étoile sur mon abdomen, piquant mon derme. Une plainte filtre d'entre mes lèvres.

— À quel point le désires-tu ? Jusqu'où es-tu prête à aller pour t'emparer de ces secrets que tu convoites tant ?

Une de ses mains quitte mon ventre pour trouver ma gorge qu'il enserre, réduisant peu à peu mon poulx à un fil de funambule.

— Je veux savoir, je répète, obstinée. Tes secrets. Tes mensonges. Ta

vérité. Je veux tout, absolument tout.

Un sifflement s'écoule d'entre ses dents que je devine serrées. Il jure dans une langue que je n'arrive pas à décrypter, mais qui ressemble fortement à du japonais. C'est le moment. La seule faille dans laquelle m'engouffrer.

— Raconte-moi ou tue-moi. Maintenant. Parce que je te l'ai déjà dit. Je te harcèlerai. Encore et encore. Aussi tenace qu'un putain de chewing-gum collé à ta semelle. Ou pire, j'exhale dans un souffle ténu, dans tes cheveux.

Son autre paume, toujours sur mon flanc, se détend enfin. Son pouce caresse le creux de mon sternum. Une nanoseconde, je m'autorise à l'imaginer frôler l'ovale de mes seins avant de réintégrer la réalité.

— Je suppose que tu te souviens de ce jour, petite chose.

— Parfaitement, dis-je en me dévissant la tête pour trouver l'abîme de ses yeux.

Psycho abandonne ma chair pour extirper quelque chose de sa poche arrière. L'éclat métallique de son arme me nargue alors qu'il l'agite lentement sous mon nez.

— Ceci est un wakizashi.

— La lame qui accompagne les katanas.

Un sourire cruel étire ses lèvres, pour aussitôt s'évanouir.

— C'est exact. Toutefois, celle-ci est... comment dire... spéciale. Lorsqu'elle déchire la chair, l'acier diffuse une sorte de venin indolore, destiné à garder un lien entre lui et sa victime. Dans le cas où cette dernière parviendrait momentanément à m'échapper.

Paralysée, autant face à ses paroles qu'à cette aura froide et létale provenant de lui, je ne bouge pas d'un millimètre à l'instant où sa lame se pose à plat contre ma joue.

— Momentanément, reprend-il. Parce que personne n'échappe à la Mort, pas vrai, Ael ?

Je me pétrifie à mesure que ses paroles font leur chemin dans mon esprit. L'éclair de lucidité menace de me faire perdre les pédales.

— Tu... tu fauches les âmes ? déglutis-je.

— Celles que l'on me désigne, oui.

Mon cœur bat à tout rompre, menaçant de détruire mes côtes. À moins qu'il espère me fuir pour le fuir. Je peine à réaliser cette révélation. Et en même temps, cette information sonne aussi réelle que... Hadriel. Mon monde – celui que je connais – implose sous le poids de ce début de révélation. Début car je devine qu'il y a bien plus au-delà de ses mots. Je me doutais

qu'il était davantage que ce *Psycho*, autre chose de plus... ou de moins. J'ai toujours aimé croire que la vie avait bien plus à offrir que ce que l'être humain maîtrisait déjà. Sauf que là, on ne parle plus de vie, mais de mort.

— Autre chose, ajoute-t-il, ne t'avise plus jamais de me menacer sinon...

Une douleur vive irradie mon avant-bras. Je baisse les yeux, interdite, sur le filet rouge naissant sur ma peau, qui vient goutter sur le sol. D'effrayée, je passe à révoltée. Et hors de moi. Parce que je comprends ce que cet enfoiré a osé faire. Ces marques sur ma peau, ses marques, elles ne sont là que pour conserver un contrôle sur moi, sur... mon âme.

— Espèce de...

— Tais-toi ! gronde-t-il en me resserrant brutalement contre son buste. Tu as voulu savoir, c'est chose faite. Vis avec. Mais garde bien dans ta jolie petite tête que si tu en parles à qui que ce soit, tu scelleras seule ton destin. Et le sien. La mort ne sera plus que ton unique option.

Sa lame retrouve ma pommette, terrorise ma peau de sa pointe effilée.

— Je le saurai. Toujours. Parce que, jusqu'à ce que j'en décide autrement, tu m'appartiens.

— Pourquoi ne pas m'avoir tuée avant ? La première fois ?

— Ton âme est encore neuve et... vierge, lâche-t-il dans un ricanement. Je ne prélève que les âmes que l'on me désigne. Cette fois-là, je t'ai blessée par réflexe, je n'aurais jamais dû te toucher. C'était une erreur. La première depuis une vie.

Je profite de son relâchement pour en extirper un peu plus.

— C'est pour ça que tu étais obsédée par ma blessure... Sauf que je suis guérie maintenant alors pourquoi...

— Je me suis longuement demandé comment tu réussissais à me résister, comment tu te souvenais de mon passage. Je le sais à présent. Ael, il faut que tu comprennes : ce lien ne s'effacera jamais. Je te l'ai dit. Tu m'appartiens et m'appartiendras jusqu'au jour où je serai forcé de prendre ta vie.

Afin d'illustrer ses dires, il me retourne brusquement face à lui. Son pouce lisse ma toute nouvelle cicatrice, en récolte quelques gouttes vermeilles qu'il porte à ses lèvres. Je l'observe lécher mon sang et une foule de sentiments me submerge. Dégoût. Peur. Colère. Impuissance. Mais le pire de tout : cette attirance qui prend forme sous ma peau et revêt son visage. Le visage de la Mort elle-même.

— Non, soufflé-je. Je refuse que tu aies un quelconque ascendant sur

moi. Toi, ni personne.

— Alors combats-le. Rejette-moi.

— Tu n'es qu'un lâche...

... sont les seuls mots qui parviennent à percer le brouillard de confusion dans lequel je baigne. Littéralement. Sa présence, trop proche – toujours trop proche – m'hypnotise, me fait perdre le sens des réalités. Comment expliquer sinon le soulagement qui libère ma poitrine et me procure cette sensation de respirer pour la première fois ? Définitivement, j'ai viré tarée. Et pour de bon. Pourtant, ma raison me chuchote de prendre mes jambes à mon cou, de me carapater, que tout ceci n'est pas, ou ne devrait pas être. Seulement, je ne peux laisser de côté ces fichues chaînes qui me relient à lui. J'ai beau savoir qu'elles sont traîtresses et dangereuses, mon instinct ne semble pas disposé à vouloir s'en défaire. Au contraire, mon talent à plonger droit dans les emmerdes me pousse à tirer dessus pour m'étrangler avec. Si j'en crois ses propos ainsi que ma faible capacité de réflexion, je ne peux me fier à ce que je ressens. Et cette sensation est la plus désarmante. Or, je hais me sentir dépossédée de mon assurance.

Trop d'idées fusent dans mon cerveau de nature déjà bien bordélique. En dépit de mon envie, non, mon besoin de rester là, à subir cette étrange chaleur transir mon corps, m'éloigner me semble soudain presque vital.

Mes yeux se plantent au fond de ses pupilles. Une sensation de vertige me prend à la gorge tant, à ce moment précis, elles me semblent profondes. Comme si une force tentait de me happer dans ces abysses. Comme au début. Malgré tout, je trouve la force de répéter :

— Tu me demandes de faire ce dont tu es incapable toi-même. Tu n'es qu'un lâche.

Avec une lenteur calculée, je me décale d'un pas. Puis de deux. Et d'un supplémentaire jusqu'à pouvoir inspirer un air qui ne soit pas uniquement... lui. Hadriel m'observe, détaille chacun de mes mouvements dans l'attente de... je n'en sais foutre rien. Pour l'instant, la meilleure chose à faire est de déguerpir, que je puisse au moins penser par moi-même.

Au moment de grimper à l'échelle, seul moyen de regagner la surface, je me fige, mes affaires sous le bras, puis jette d'une voix émaillée d'ironie, la seule arme encore à ma disposition :

— Un jour, il faudra que l'on parle de cette obsession pour mes cuisses. Ça me fait limite plus flipper que tout le reste.

Ses pupilles me trouvent, me kidnappent un court instant. J'ai tout juste le temps d'entrapercevoir les prémices d'un sourire naître sur ses lèvres avant qu'il se détourne, les poings convulsés. Parce qu'il a compris : finalement, je suis peut-être bien aussi lâche que lui...

Elle

— Ael, tu bâilles, me souffle mon voisin.

Je coule un regard blasé dans sa direction.

— Non, je m'entraîne, abruti, lui réponds-je en mimant une fellation.

Son œillade se voulant outrée me tire un ricanement tant elle pue la lubricité. Le menton en appui dans le creux de ma main, je dirige mon attention vers le professeur en pleine diatribe matinale. Ses paroles s'évanouissent dans l'atmosphère avant même de m'atteindre. La raison voudrait que je me ressaisisse, me foute une claque mentale et me reconcentre, surtout que nous sommes à Yale. L'une des *Big Three* (19). L'élite. Sauf que tout ceci me paraît si loin à présent. Tous ces gosses de riches, futurs dirigeants de notre cher pays, me font l'effet de marionnettes. De la poudre aux yeux. Ils pensent sûrement que le futur des Etats-Unis ne se fera pas sans eux, qu'ils seront le moteur de cette première puissance mondiale. Se rendent-ils compte qu'un coup de vent peut les faucher en plein vol ? Qu'un souffle peut briser en éclats leurs rêves de pouvoir ? Le pouvoir, le vrai, est ailleurs... Il suffit qu'un taré à moitié psycho vous effleure pour vous condamner. Soit à la mort ; soit, à la pire des obsessions.

En soupirant, je me rencogne dans mon siège, me passionnant pour le plafond. Plusieurs jours se sont écoulés depuis cette « révélation ». Et même si je crève de le retrouver, je me fais violence. Résiste. Combats. Comme il me l'a presque supplié. Toutefois, je ne m'exécute pas pour lui, mais pour moi. Je hais l'idée même qu'il puisse avoir une telle attraction sur mon corps ou mon esprit. Je pensais – à tort – que ma rentrée à Yale constituerait une parfaite distraction. Erreur. Tout est pire. L'impression d'évoluer dans une parodie, une comédie destinée à nous détourner de ce qui nous attend réellement me rend dingue. Et me donne des envies de rébellion. Je n'ai jamais choisi d'étudier le droit, ma mère l'a fait à ma place. L'unique raison pour laquelle je me suis laissé faire est que je n'avais rien de *mieux* à



proposer. J'espérais que d'ici la fin de mon cursus, je saurais. Quoi attendre de mon avenir. D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours été incapable de me projeter dans un futur quelconque. Tous les scénarii de mon imagination – pourtant fertile – ne me convenaient pas, ne m'inspiraient rien d'autre qu'un ennui mortel et profond. Que du dégoût tant ils me paraissaient trop... *banals*.

— Mademoiselle Rowley, si je vous lasse, vous pouvez aussi sortir. Je m'en voudrais de gâcher votre précieux temps, m'apostrophe le prof.

Sans cacher mon peu d'intérêt pour sa personne, je plante mes yeux au fond des siens et réponds simplement :

— Vous n'avez pas idée à quel point ce temps est si précieux, *Monsieur*.

J'ignore si mon regard le dissuade de poursuivre, ou s'il fait tout simplement partie de ce genre d'enseignant résigné, toujours est-il qu'il me lâche aussitôt la grappe et continue son laïus sans plus se préoccuper de moi. De toute façon, la petite adoptée de parents « nouveaux riches » que je suis ne mérite pas autant d'efforts déployés... Nous avons beau être en 2019, les étudiants ont beau ne plus être classés par leur milieu social lors des cours, il n'en reste pas moins que, ici, certaines pensées ont la dent dure. Alors, oui, mes parents sont riches et paient une fortune pour que mon petit cul de garce soit assis à cette place. Oui, j'ai un cerveau bien rempli. Néanmoins, mon père et ma mère n'ont pas gagné leurs noms par leur naissance, mais ont cravaché comme des damnés pour obtenir leur situation actuelle. Or, dans certains milieux, l'héritage est bien plus important que le chemin parcouru. Je crois bien que seuls le métier de maman et mon physique m'octroient une place parmi ces petits monstres de bonne famille. Faut dire que disposer d'une belle blonde à son bras et qui, de surcroît, possède une mère capable de défendre ses intérêts face à une Cour reste, malgré tout, un atout précieux. Je n'ai qu'à me rappeler le soir où l'un des abrutis de fils à papa, pendant une partie de jambes en l'air – pourtant bien engagée – m'a affirmé que je ferai une parfaite femme de président. Inutile de préciser que je lui ai donné toutes les raisons du monde de désormais préférer la gent masculine...

En bref, je les exècre tous. Même ceux détenteurs d'une bourse, trop lâches pour ne pas se fondre dans cette masse...

La fin du cours sonne ma délivrance. Je me précipite hors du bâtiment avec ce besoin urgent de respirer à l'air libre. Si j'ai toujours cette sensation d'étouffer près de Psycho, c'est pire depuis que j'ai instauré plus de distance physique entre lui et moi. Je ne cesse de me rabâcher – dans l'objectif de me

raisonner – que tout ceci n’est qu’un leurre destiné à ramener sa proie auprès de son prédateur. Et cela fonctionne... à peu près une fois sur cent. Mes doigts s’incrustent dans le cuir de mon sac afin de ne pas laisser exploser ma colère devant tous les étudiants arpentant le campus. Je déteste me contenir de quelque façon que ce soit. Ma cage thoracique menace de se briser sous les assauts de mon cœur, mes veines de rompre sous le flot toujours plus dense de mon sang. Et je ne parle même pas de mon cerveau à la limite de tirer sa révérence. Mais le plus douloureux de tout reste cette ardeur brasillant sous ma chair, ne demandant qu’à me réduire en cendres. Cette énergie débordante serpente en moi depuis ma naissance, je l’ai toujours sentie. Tout comme je sais parfaitement qu’elle n’a fait que monter en puissance depuis lui.

— Ael ! Ma jolie poupée !

Je m’empêche de fuir à toutes jambes au son de la voix de Serena, l’une de mes « amies » sur le campus. Fille de gouverneur, elle est typiquement le genre de personne à qui l’on déroule le tapis rouge. Et typiquement le genre de personne à garder près de soi. Sois encore plus proche de tes ennemis (20), ils ont oublié d’être cons dans Le Parrain... Cela étant dit, Serena n’est pas désagréable. Elle me ressemble à bien des égards : langue bien pendue, un corps à en faire baver plus d’un et dont elle se sert allègrement ainsi qu’un caractère bien trempé. Le seul hic ? Elle se fond parfaitement entre ses murs.

Son bras s’enroule autour de mes épaules alors qu’elle embrasse ma joue.

— Tu m’as manqué, garce ! On ne s’est pas beaucoup vu cet été.

— J’en dirais bien autant à ton sujet, mais tu sais comme je hais mentir, soupiré-je.

— Je persiste, ajoute-t-elle, un air sérieux sur ses traits continuellement froids, tu m’as vraiment manqué.

Un sourcil arqué, je rigole :

— Je n’ai jamais compris, d’ailleurs, pourquoi tu m’apprécies autant ?

— Parce que c’est facile avec toi. On n’a pas à se demander ce qui se cache derrière tes paroles ou tes regards. C’est reposant dans cet... elle s’interrompt avant de conclure en désignant du menton les édifices nous entourant : bref, ici. Alors envoie-moi chier autant que tu veux, je ne t’en aimerais que davantage, sale peste.

— Je devrais peut-être demander à ma mère une ordonnance de

restriction, raillé-je.

Serena lève les yeux au ciel avant de les poser un peu plus loin, par-dessus mon épaule.

— D'ailleurs, c'est qui le crispé du sphincter qui n'arrête pas de te lorgner ?

— Oublie-le. Ce n'est que mon garde du corps. Un peu comme un chien de compagnie qui mordrait le premier s'approchant trop.

Et un joujou sexuel quand je me fais vraiment chier. Cependant, même lui ne m'amuse plus assez pour me faire oublier Hadriel. Je ne parviens même plus à coucher avec qui que ce soit sans imaginer ses billes onyx me fixer avec fureur, comme il sait si bien le faire. Pas faute d'avoir essayé pourtant...

— Depuis quand tu as besoin d'une protection rapprochée, toi ? s'interloque mon amie.

— Parce que tu penses vraiment que je vais te le dire ?

— Ouais, je m'en fous un peu de toute façon.

Ce qui est faux. Serena aime trop mettre son nez où ça sent la merde pour abandonner. Je sais qu'elle reviendra à la charge, tout comme elle sait que jamais je ne lui divulguerais quoi que ce soit. Je n'ai confiance qu'en ma famille. Personne d'autre. Et ça aussi, elle le sait.

Après une rapide conversation ayant pour sujet principal le nouveau petit ami de la belle, elle me lâche enfin. Non sans m'avoir extorqué la promesse de la rejoindre à la cafétéria pour déjeuner. Ayant le reste de ma matinée libre, je décide de me défouler au gymnase. Peut-être que cela m'empêchera de littéralement bouffer Serena ce midi. L'immense édifice est très facile à repérer. C'est simple, on croirait une cathédrale. Et c'est ce que j'aime le plus sur ce campus : cette sensation d'être dans un lieu mystique que confère le style néo-gothique de l'architecture. L'impression de plonger dans un autre univers où le temps n'a plus aucune emprise.

Perdue dans mes pensées, je me dirige vers les salles de sport quand mes yeux bloquent sur une porte dérobée d'un des bâtiments de cours. Un majestueux cerisier surplombe le porche et domine l'entrée. Ses branches fleuries s'élèvent face au mur de briques rouges, à la fois conquérantes et d'une douceur extrême de par leur beauté. Mes pieds me portent par instinct près de l'arbre et, au moment où j'attrape une petite fleur rose entre mes doigts, je me sens seule au monde, basculée dans un univers parallèle, ou dans l'un de mes rêves. Je ferme les paupières et la vision du tatouage sur le

dos d'Hadriel s'imprime dans mon crâne. Encore. Ce mec viole mon esprit, bafoue ma volonté. Un frisson prend possession de la surface de mon épiderme avant de violemment mordre mes flancs et mon abdomen. Le manque. Voilà ce que c'est. Putain, malgré tous mes abus lors de soirées ou de week-end de débauche, je suis toujours parvenue à m'en préserver. Et à cause de cet enfoiré, je le ressens pour la première fois de ma vie. Ce putain de manque. De lui. Ma paume se resserre brutalement sur les pétales jusqu'à les réduire en morceaux, détruire leur essence, réduire à néant leur rappel. Cependant, alors que mes doigts se déplient et que les fleurs tombent sur le sol, un éclair de lucidité vient me transpercer la poitrine. Je ne suis pas assez forte. Pas face à Hadriel en tout cas.

\* \* \*

Après une séance plus que nécessaire de passage à tabac d'un pauvre punching-ball et un déjeuner avec Serena, je fonce à la bibliothèque Beinecke. L'une des plus grandes au monde, contenant pas loin de onze millions d'ouvrages et réputée pour sa collection de livres rares et anciens manuscrits. Une fois sur la place Hewitt Quadrangle, situé en plein centre de l'Université, je prends une minute pour contempler les façades uniques de cette espèce de gros cube. Ici aucune fenêtre, mais uniquement des plaques de marbre, légèrement translucides, permettant d'admirer les étagères de livres anciens, tout en les préservant de la lumière naturelle qui pourrait les abîmer. Un monstre d'architecture, bien loin toutefois, du charme du reste de ce campus.

Une fois à l'intérieur, je parcours l'un des six niveaux, en quête de réponse. Car s'il y a une chose dont je suis certaine, c'est que n'importe quel bouquin sera bien plus bavard que Psycho. L'une des nombreuses documentalistes bossant ici tire une tronche de six pieds de long lorsque je lui demande tout ce qu'elle a sur la symbolique des fleurs de cerisier. Sûr qu'il n'y a rien de bien palpitant à ses yeux dans cette recherche. Je suis tentée d'évoquer l'existence de mon taré préféré, mais les menaces proférées par Hadriel résonnent encore à mon oreille. Or, avoir la mort de la quarantenaire sur ma conscience risquerait fort de gâcher ma journée.

Je ressorts à la lumière du jour plusieurs heures plus tard avec, au final, peu d'informations. Ou pas assez à mon goût. Néanmoins, mon instinct me dicte que je suis sur la bonne voie. J'ai ce sentiment dingue greffé au bide

d'avoir enfin trouvé une partie des réponses que je désespère d'avoir. Alors, même si je ne devrais pas, même si être raisonnable me semble, pour une fois, la bonne marche à suivre, je vais à contre-courant. Je résiste, oui, mais à ma manière.

J'informe mon chien personnel que ce soir, je décide de passer la nuit chez moi. Mes parents paient une chambre sur le campus, à la résidence Grace Hopper College plus précisément, toutefois, la plupart du temps, je préfère la désertir pour intégrer mes propres murs. New-York n'étant qu'à une heure et demi de route de New Heaven, je ne m'en prive pas. Avec un chauffeur personnel, ce serait bien dommage...

Une fois à destination, je m'occupe de faire grimper la température corporelle de Lars pour, une fois n'est pas coutume, avoir un peu de mou.

Et c'est ainsi que j'atterris devant cette porte donnant droit sur une partie des Enfers. Je toque plusieurs fois jusqu'à carrément secouer le bois tant je m'excite dessus en vain.

— Hey, Bruce Lee ! Ouvre-moi sinon j'ameute le quartier à propos d'une grande faucheuse sexy et au cul promesse de damnation qui s'amuse à couper des têtes !

Un soupir chatouille soudain ma nuque et, bien malgré moi, me tire un sourire. Je me retourne lentement. Endure la révolution que fait naître sa présence sous ma peau. Savoure la vague délicieuse qu'il provoque sur l'entièreté de ma chair.

Mon index se pose sur son sternum au moment où je me laisse happer dans les profondeurs de son regard.

— Je sais qui tu es.

(19) Terme pour désigner les trois universités américaines les plus réputées : Harvard, Yale et Princeton.

(20) Citation de Francis Ford Coppola, tiré du film Le Parrain.

### **Lui, un peu plus tôt**

Se retourner la tête pour la remettre d'équerre. Un nouveau concept dicté par ma rencontre d'avec une blonde dont la propension à me griller les neurones relève du surnaturel. Même absente, elle reste dans un coin de mon crâne, dans ses ombres et ses brumes à me susurrer ce qu'elle croit savoir, à me balancer en pleine face son assurance ignorante. À gratter ces plaies invisibles qui me rongent. Je dois bien avouer que les distractions que représentent son agaçante confiance en elle comme cette horripilante façon qu'elle a de se rebeller devant l'inévitable en viennent non pas à me manquer, mais... Non. Je refuse de terminer cette phrase somme toute stérile. Ael a fini par prendre enfin la bonne décision en se retranchant dans le quotidien de son existence banale. De nous deux, elle s'est montrée la plus forte et même si cela a tendance à effriter mes nerfs, j'approuve sa volonté de remettre sa vie sur des rails ordinaires. Un aiguillon sournois et douloureux prend forme dans ma poitrine, tend à essayer d'annihiler la nécessité primaire de nous tenir éloignés. Ma petite chose a beau être forte, je ressens ses interrogations, son manque. Sa colère aussi. Le lien qu'a imposé la marque de ma lame nous étrangle telle une saleté de filin d'acier. Si elle tire trop dessus, comme l'insupportable insecte qu'elle est, le flux de ses émotions me pourfend. Heureusement pour nous deux, je suis passé maître dans l'art de la dissimulation.

Les pieds coincés dans les paliers de l'escalier fixé au mur, j'étends mes bras de manière que mes paumes se posent à plat sur le tatami. Un roulis involontaire provoque mes maxillaires verrouillés tandis que mon corps s'étire, souple. Une de mes jambes se libère des marches de bois pour s'allonger à la verticale avant de revenir à sa position initiale et laisser place à la seconde. Un soupir désabusé s'exhale de mon torse. Qui je pense tromper ? Moi ? Aucune chance. Pas un seul exercice ne saura réaligner le fil de mes

réflexions anarchiques, et je hais cela. J'aime, j'ai besoin de tout tenir sous une clé mentale inflexible. Il n'est pas seulement question d'Ael. Pas là. Il est avant tout question de moi. De ma mission. De mon essence. Parce que je suis en train de perdre ce pour quoi j'ai tout donné sans condition.

Depuis des centaines d'années, pour ne pas dire plus, j'ai voué mon être entier – mon cœur purulent, mon corps supplicié, mon âme vacillante – au Code. En dépit de cet Autre que je suis devenu, j'ai respecté ces valeurs, les ai associées à la tâche à laquelle je me suis dévoué pour Ayumi. Le bushido – et je ne parle pas de celui trouvé dans la pratique des arts martiaux de cette société amoral – est demeuré ancré dans chaque parcelle de mon atma. Le Seppuku au-dessus de ma tête en guise de rappel constant. Ses sept vertus sont gravées au fer rouge sur ma peau, leurs symboles dissimulés dans les tatouages qui constellent ma chair.

Gi. Yu. Jin. Rei. Makoto. Meiyo. Chugi. Autrement dit : la rigueur. Le courage. La grandeur d'âme. Le respect. L'honnêteté. L'honneur. La loyauté.

Et ce petit insecte menace cet équilibre durement acquis. Je n'arrive pas à tenir mes distances, à ne pas répondre à son appel. Son aura est d'une telle puissance, un brasier si impérieux que ne pas y répondre... Ne pas y répondre est impossible. Poser un diagnostic fouette mon sang qui rue violemment dans mes artères asséchées. Leste, j'effectue une pirouette et reviens ainsi à la bonne verticale. Saisissant une serviette abandonnée sur le dos du cheval d'arçon, j'éponge mon buste perlé de transpiration. Un rictus s'épanouit sur mon visage, me donnant l'impression que mes traits figés dans le marbre se dérident avec un grincement sinistre. Cette humaine est pire que le choléra et la peste noire réunis. Un savant mélange de délirium avancé. À croire qu'elle s'est shootée directement dans mes veines et que, désormais, son absence révèle un état de manque abominable à supporter. Irrité, je pivote sur moi-même et envoie voltiger d'une détente de la jambe le tronc de *wing chun* (21) sur ma gauche. L'échelle d'entraînement s'écrase contre le béton nu, brisant net certains des picots de bois. Indifférent, j'observe une seconde sans bouger mon manque de retenue s'exfiltrer de cette nouvelle preuve d'inconstance flagrante, puis croise les bras. Détendant chacun de mes muscles faciaux pour leur rendre leur aspect figé, j'inspire doucement avant de parler.

— Aurais-tu perdu tes bonnes manières à force de jouer au Chien de Garde, Yumi ? Frapper aux portes se fait dans ce monde.

— Je ne réponds pas aux lois d'ici-bas. C'est éreintant et par trop

stérile.

Je coule un œil dans mon dos avant de me retourner franchement afin de lui faire face. Les mains carrées au fond des poches de son jean, celui que n'importe qui d'autre verrait comme un gamin à peine sorti de l'adolescence se tient adossé au chambranle de la porte. Ses iris bleus me sondent un instant sans perdre leur intonation railleuse avant de se baisser. Quant à sa bouche tordue en une grimace moqueuse, elle finit par s'amollir en un sourire indolent. Extirpant un paquet de cigarettes tout ce qu'il y a de plus terrestre, il en fourre une entre ses lèvres, puis relève ses prunelles claires sur moi. Pour autant je ne me fie pas à son allure détendue. Pas du tout. Ses épaules étriquées se haussent.

— Mauvaise habitude... grommelle l'émissaire du Juge, un sourcil arqué par l'ironie. Nous sommes là depuis trop longtemps pour ne pas adopter les vices de ces pourritures ambulantes. L'alcool. Le tabac. Les drogues. Les femmes... les hommes également, ajoute le Cerbère en se pourléchant les babines. Tout est bon. Ouais, nous foulons cette réalité depuis bien trop de temps. L'un comme l'autre.

— Tel est le sort de ceux qui parcourent ce sol, je le corrige en marmonnant, déjà au bord de l'implosion malgré mon calme apparent. Et parle pour toi.

Le clin d'œil accompagné d'un claquement de langue expressif qu'il m'envoie me laisse de glace.

— Exact. Tu es un parangon de vertu, mon ami.

J'élude ces élucubrations d'un geste vague.

— Que fais-tu ici ?

Ma main se déploie sur mon abdomen, continue de frotter le drap de bain sur ma peau pour éviter de chasser l'un des Chiens de l'Enfer Hurlant. Ce serait malavisé ainsi qu'un très mauvais calcul. Je ne suis pas idiot. S'il est là, c'est qu'Elle en a donné l'ordre. Sans parler que sous cette frêle enveloppe se cache un combattant non seulement aguerri, mais encore d'un retors phénoménal. Toutefois, je ne peux m'empêcher de lancer une ou deux piques senties.

— Laisse-moi deviner... J'aurais tendance à penser que ta présence dans mes murs aurait à voir avec l'annonce que j'ai passée pour un poste de torche-cul.

Il éclate de rire et avance de quelques pas. Un sourire carnassier rogne les traits acérés de son visage anguleux.



— Qui peut le dire ?

Tranquille, il sort de sa poche arrière un parchemin de vélin cacheté de cire rouge qu'il me tend sans sourciller. Étonné, je regarde le rouleau, puis le prends, les sourcils froncés.

— Depuis quand tu joues au livreur ?

— J'exécute les ordres. La raison m'importe peu.

Le sous-entendu est si énorme qu'il en est assourdissant. Cependant, je me tais et continue de fixer ce qu'il vient de me fourrer dans les mains.

— Brise le sceau.

Son ton directif agresse mes tympans. Pourtant, encore une fois, je me contains, les nerfs tellement à fleur de peau que cette dernière menace de se déchirer sous l'impact. La bouche close, je me désintéresse de lui et décachète la missive. Le mode de communication est tellement étrange pour quelque chose de si basique que ma prochaine mission qu'une sensation de malaise de plus en plus prégnante s'empare de moi. Sans lire une seule ligne, je ferme les paupières un instant et laisse mon esprit se dénaturer pour recevoir les exigences de mon instance supérieure. De nouveau, mes yeux s'ouvrent avec force et scrutent sans vraiment les voir les lignes noircies étalées sur le papier crème. L'encre se floute, glisse jusqu'à quitter le vélin pour trouver ma chair. Impassible, je la regarde couler le long de mes avant-bras, puis s'infiltrer sous mon épiderme. Une fois sous ma peau, elle imprègne le réseau de mes veines et trace son chemin afin de remonter la totalité de mon corps pour finalement disparaître.

Je sais ce que j'ai à faire. Mon corps se bascule aussitôt en pilote automatique, ma conscience de tout ce qui n'est pas la mission embrumée. C'est à peine si le départ de Yumi sur un énième éclat de rire filtre au travers du brouillard acide dans lequel je baigne. Très franchement, je m'en contrefous. Parce que chaque seconde passée qui n'est pas dédiée à la traque devient souffrance dès lors qu'une cible m'est dédiée. Automate dont la marionnettiste règne depuis l'Enfer, je me déshabille rapidement, file sous le jet froid de la douche avant de me vêtir. Le temps d'un battement d'ailes de papillon, le temps suspendu d'une fleur fragile de cerisier tourbillonnant avant de s'écraser sur la terre moribonde, j'ai l'impression d'être catapulté il y a des vies de cela. Quand j'étais encore... lui. Chaque vêtement est un pan de cette armure que j'ai si longtemps portée. Un tee-shirt noir pour les épaulières, les manches et le plastron. Un jean de la même couleur et une paire de bottes en guise de cuissards et de jambières. Ma veste de cuir élimé

au col relevé dans le but de me cacher aux yeux curieux à la place de mon casque.

Sans me préoccuper davantage de mon apparence, je sors et, après m'être assuré de ma solitude, rejoins les toits, où je me sens le plus à l'aise pour évoluer. Il ne me faut qu'un petit quart d'heure pour rallier mon objectif. Habitué au sordide, je tique une seconde devant le building et plus encore en mettant le pied dans le penthouse visé. J'englobe rapidement d'un œil avide l'environnement, la décoration insipide où chaque meuble semble avoir émergé d'un catalogue. Des cadres trônent sur les commodes et consoles ou bien encore accrochés aux murs. Des photographies de famille. Des enfants. Un couple, toujours le même, le sourire aux lèvres. Tout ici respire la respectabilité. Rien ne s'offre aux turpitudes et encore moins au meurtre, la seule perversion à laquelle, moi, je suis censé m'intéresser. Inspirant profondément, je me dirige vers un portrait de celui dont je dois faucher l'essence et pose mes paumes sur la toile peinte. La nuque ployée, je laisse sa vie dériver au fil de ce contact. Son existence entière me vient par vagues successives. Un ressac insupportable de monotonie en lieu et place du fracas violent que je ressens à chaque intervention.

C'est quoi ce délire ?

À cet instant précis, je comprends. La vérité. Agressive et brutale. Elle taillade ma psyché d'un trait tranchant. Je titube sur quelques pas avant de me reprendre, les poings convulsés. La réalité pure et dure inocule son venin, enrage le torrent effréné qui circule sous ma peau. C'est un test. Un putain de test ! N'importe qui de sain aurait fait l'affaire. Parce que la véritable cible n'est autre que moi. Jamais je n'ai subi un tel affront auparavant. Voilà les conséquences directes d'avoir laissé ma petite chose pervertir ma mission. J'ai été négligent. Pas assez scrupuleux.

Faible.

Une fureur sourde et meurtrière m'aveugle alors. Les tempes battant une cacophonie aliénante, je reste campé en plein milieu de salon, dans la pénombre, alors que le son d'une clé dans la serrure principale résonne. Le corps ramassé sur lui-même, les muscles bandés, j'attends. Les bras raidis le long de mes flancs, la tête baissée, je laisse la lumière noyer la pièce et l'exclamation de surprise étouffée me parvenir. Sans me retourner, je devine chacun des mouvements de l'homme. Ses gestes apeurés, sa silhouette empesée par un surplus de poids dû à une trop bonne chair. La goutte de transpiration échouée sur son col de chemise trop serré. L'onde glacée

dévorant sa colonne vertébrale que provoque ma présence silencieuse et déployée telle les ailes d'un corbeau. Sa main dans sa poche à la recherche du cellulaire. Le déglutis frénétique de sa pomme d'Adam.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous, mon Dieu !

Un test. Mon honneur contre ma loyauté. Deux valeurs fondamentales qui, jamais, n'auraient dû s'affronter. À cause de ma faiblesse.

— Dieu n'a rien à faire ici-bas, j'éruce d'une voix si basse que je ne suis pas sûr qu'il m'entende.

Peu importe, d'ailleurs. Cet homme va passer au fil de ma lame, pour me forcer à courber l'échine. Afin de prouver mon dévouement et ma fidélité. Avant qu'il n'ait l'occasion d'ajouter un seul mot, et alors que je répugne à accomplir mon devoir, je ne faillis pas. Sans même le fixer, je vire d'un quart de tour et, d'une détente, envoie mon arme. Mon wakisashi se fiche dans sa gorge sans aucune hésitation, lui arrachant une série de gargouillis écœurants. Insensible, je marche droit sur lui, puis, après un regard inexpressif, retire ma dague d'un geste sec sans me soucier de la rigole de sang qui part imbiber le parquet coûteux. J'essuie l'acier sur mon pantalon et, ombre parmi les spectres hantant cette ville, me fonds dans la nuit, indifférent à la corruption ambiante. J'ai besoin... de solitude. De me fermer à tout ce qui n'est pas moi. Ou Ayumi. Que celle-ci guide mes actes, que son souvenir surpasse le reste, me rappelle ce pour quoi je suis toujours ici, à fouler cette terre au lieu de pourrir, poussière. La vengeance. Absolue et mortelle. Du toit face à l'immeuble abritant ma tanière, je glisse le long de l'échelle de secours. Un vacarme tonitruant me tire de mes réflexions.

— Hey Bruce Lee ! Ouvre-moi sinon j'ameute le quartier à propos d'une grande faucheuse sexy et au cul promesse de damnation qui s'amuse à couper des têtes !

Cette femme est mon fardeau. Ma croix à porter, ainsi que le disent les Chrétiens. Mon Karma défaillant. Résistant à l'envie d'en finir une bonne fois pour toutes avec cette situation surréaliste, je me coule dans son dos. Quelque part, j' imagine qu'elle a de la chance. Rebuté à l'idée de prendre la vie d'un autre – un ricanement silencieux se transforme en un soupir exagéré – innocent, je chasse la possibilité de planter mon poignard dans le creux de son ventre. Ael virevolte et se retrouve face à moi. L'air plus que jamais décidé, elle sourit et plante son index dans mon sternum. Victorieuse.

— Je sais qui tu es.

(21) Mannequin de combat.

Lui

— Je sais qui tu es.

Quelques mots. Cinq pour être exact. Cinq mots qui suffisent à embraser mon esprit. Cinq petits mots presque anodins qui pourtant flambent ma raison. Mes doigts s'enroulent autour de la fine articulation de son poignet. D'une impulsion, je l'oblige à reculer jusqu'à se retrouver acculée à la porte. Contre les courbes du sien, mon corps semble constitué de granit. Pourtant, elle ne flanche pas. Au lieu de se dérober, son regard azuré toujours aussi volontaire plonge dans les abysses du mien. Un soupçon d'indécence. Un zeste de lascivité. Une pincée de manque de confiance en soi déguisé sous une couche de scandaleux. Un véritable déluge de... eh bien d'elle. Ael. Brimant l'idée de me presser contre elle, je me contente de l'immobiliser. Elle va parler, sa bouche s'entrouvre déjà pour déverser un flot continu. Sauf que non. Non. Mon index percute ses lèvres, enfonce leur pulpe afin de lui intimer le silence. Sa respiration hachée passe la barrière, s'échoue sur le bas de mon visage. Ses yeux s'arrondissent autant de surprise que de colère et de frustration. Sans que je ne m'y attende, ses dents s'enfoncent dans ma chair. Surpris, je laisse tomber ma main sur sa gorge, entoure son cou gracile en me retenant de le serrer jusqu'à ce que son pouls meure dans mon poing. Étrangement, son attitude n'encourage pas ma rage, mais l'apaise. La sentir tempêter endort la fièvre amère qui siphonne mon esprit. Peut-être que je me pacifie. Peut-être que sa folie pas toujours douce enraye un peu la machine que je suis. Je préfère ne pas m'attarder sur la question. Quoi que ce soit, je prends. Un peu de paix – même à la sauce Ael – n'est pas pour me déplaire.

— T'es vraiment pas net, Psycho ! siffle-t-elle entre ses dents.

— Et toi, une insupportable petite chose, je souris en claquant des mâchoires. Une seconde de silence avant de te subir, ce n'est clairement pas trop demandé.

Son talon s'abat alors sur mon pied en représailles. Dommage pour elle,

même aiguille, ce genre d'artifice ne bat pas une boots coquée. Elle laisse échapper une insulte fleurie destinée à maudire ma carcasse sur l'éternité.

— Et tant qu'on y est, arrête de tenter de m'étrangler à chacune de nos rencontres ! Ou faut que je rajoute cette manie à ton obsession pour mes cuisses ? Tu ne serais pas un peu fétichiste sur les bords ?

Mon insecte me prend ensuite par surprise et m'abat. Le Faucheur fauché en plein vol. Toujours dans mon étau, elle cesse de lutter. Ou plutôt change de tactique. Soudain alanguie, elle se tait. Baisse la tête malgré ma prise. Ma poigne se relâche. Un peu. Sans la quitter complètement. C'est alors que je les sens. Ses lèvres sur ma peau. Dans le creux de ma paume. Brûlé par leur contact, je recule d'un pas. Un éclair de triomphe électrise ses prunelles indigo. Elle a repris la main.

Et voilà. Le cessez-le-feu n'aura pas duré longtemps. Aussitôt je me fige.

— On se bat chacun avec les armes qu'on nous a accordé, Hadriel... chuchote Ael avec un sourire de prédateur.

Cette fois, ce sont mes commissures qui se relèvent en un rictus tailladé. Comme si elle rampait sous ma peau, je la ressens. Elle. Ses forces autant que ses failles. Et cela, ma petite chose a tendance à l'oublier par moments.

— Qui ça « on » ? je murmure dans un grincement. En as-tu seulement la moindre idée ?

Dominateur, j'attrape la chaîne par le pendentif pendant sur son abdomen. Un de mes sourcils s'arque, railleur tandis que je scanne l'objet entre mes doigts. Je rêve... Enfin non, c'est faux. Je ne suis absolument pas étonné par ce que je tiens. Un Fuck en bonne et due forme. Un doigt d'honneur serti de diamants.

— River... mon frère. C'est lui qui me l'a offert. Ne va pas me l'abîmer sinon tu me le paieras et pas qu'un peu. Qui que tu sois, me nargue cette peste blonde.

D'un regard noir, je lui impose un silence qui, je le sais déjà, ne va pas durer. Mon poing se resserre sur son bijou, puis tourne d'un tour.

— Tais-toi.

Ses narines se dilatent, elle résiste. Ma petite chose est furieuse. À nouveau, j'enroule le collier autour de mon poing.

— Quoi que tu sois, articule Ael, plus combative que jamais.

Nouveau tour de l'or blanc, l'arrimant un peu plus à moi.

Elle piaffe, se cabre. Une vraie sauvage. N'importe qui passerait croirait

à un couple enlacé en train de batifoler. Sentir son corps ruer contre le mien est... exaltant. Sauf que ça non plus, je ne suis pas prêt à l'admettre à voix haute.

— Tu es l'un d'eux, me provoque Ael en léchant ses incisives.

Encore un. Un moulinet qui, au passage, m'amène à frôler la pointe de son sein qui se fronce sous le coton de son débardeur. Une exclamation étouffée lui échappe. Un petit cri courroucé laminé de désir. L'appétit des sens. L'exigence de réponses ou tout du moins que ses découvertes soient affirmées. À chaque fois qu'elle se rebelle, j'effectue une rotation avec son collier jusqu'à trouver la naissance de sa gorge. Hautain, nos corps pour ainsi dire imbriqués, je l'observe attentivement. Elle pourrait passer pour une petite chose fragile et sans défense. Pour quelqu'un de plus expert, il est clair qu'Ael n'a rien d'une poupée de porcelaine. Je n'ai qu'à voir ses pommettes rougies, son regard d'eau aussi trouble que les Bermudes et leur œil triangulaire. Non, elle n'a rien de fragile, rien d'une poupée. Elle serait plus du genre à faire partie de ceux qui coupent les têtes pour en faire des miniatures. Le souffle haletant, elle continue malgré tout de me braver.

— Ces Samouraï...

Si je resserre encore une fois ma poigne, je risque de l'étrangler. Je ne peux me fier à son allure fanfaronne. Elle serait en train d'étouffer qu'Ael continuerait de m'affronter. La pulsation affolée de sa carotide m'obsède tant elle bat fort contre mes phalanges. Ses mains agrippent mes bras, ses escarpins dérapent sur le seuil pavé.

— Les Hakuin, pantelle la New-Yorkaise, ses ongles griffant sans pitié ma chair.

Mes paupières s'abaissent, histoire de garder le peu de contrôle qu'elle me vole. Elle, ses explications. Sa présence contre moi.

— Tu délirés encore, Ael, je grince avec virulence.

Une de ses paumes quitte mon poignet, se pose sur ma joue creuse mangée d'un voile de barbe noire. Aérienne, douce et pourtant ferme.

— Tu sais que non, martèle-t-elle, hors d'haleine. Tu sais que j'ai raison. Une âme pénitente au service d'un des Juges des Huit Cercles. Lequel ? J'en suis pas certaine, même si je dirai, vu notre histoire, qu'il s'agit des meurtriers...

— Je vois que tu as fait tes devoirs, je vocifère, furieux.

Sa respiration s'épuise dans sa cage. Un voile brouille le ciel de ses iris si chauds. Pourtant, elle continue. Encore et toujours.

— On les reconnaît au cerisier, à ses fleurs, fragiles et éphémères... ahane-t-elle ainsi qu'elle réciterait une saloperie de leçon. Celui qui est tatoué dans ton dos en est la preuve. Hadriel, gémit-elle soudain, tu vas finir par me tuer si tu continues comme ça...

Elle a entièrement raison. À ce rythme, mon insecte ne va pas passer les cinq minutes avant de tomber raide. Je devrais la lâcher. Libérer son cou du carcan de mes doigts et m'éloigner. Au lieu de ça, je me rapproche encore, calquant chaque courbe de son corps tonique des aspérités du mien. Réprimant un tic involontaire de ma mâchoire, je laisse mon regard dériver sur son teint pâle, suis la finesse de ses traits ciselés. M'attarde sur les rondeurs douces de sa bouche si prompte à débiter des horreurs. Qu'elle soit dans le vrai ou non.

— Tue-moi, Hadriel. Vas-y. Mais même crevée je parviendrai encore à te retrouver. Jusque dans tes propres Enfers.

Je n'arrive pas à me décider. Cette femme est soit totalement folle, soit... en réalité, je ne sais pas. Il est rare, voire impossible, qu'un humain réussisse l'exploit d'attirer mon attention. M'intéresser. Déclencher mon intérêt au point d'en devenir obsédant. Ma main quitte sa gorge, remonte lentement les lignes délicates de son visage.

— Tu n'auras pas assez de tes huit cercles pour te protéger de moi ! Ne crois pas que je n'en serai pas capable, hein...

L'index soulignant sa pommette, je murmure pour moi-même :

— Je n'en doute absolument pas... Qui es-tu, toi aussi, ma petite chose ? Un autre cercle ?

Comme si la brume se dissipait enfin, je me reprends aussi rapidement que j'ai relâché ma constante vigilance. Pire qu'un pitbull, elle n'abandonne pas sa proie, une fois ses crocs solidement plantés. Sauf que j'ai une longueur d'avance sur elle. Si notre lien m'affaiblit, il est aussi mon maintien sur cette furie. M'atteindre physiquement désarme mon pouvoir sur elle quand la distance l'assujettit. Je nous délivre tous les deux de mon toucher, puis recule d'un pas sans plus prononcer un seul mot. Ses pupilles se dilatent, ses narines frémissent.

Déjà le manque. De ce shoot que mon contact lui procure, je peux le ressentir exploser autour de nous et crépiter en un feu grégeois. De ceux qui jamais ne parviennent à s'éteindre sans tout ruiner autour d'eux. Ses iris flamboient de rage.

— Ne fais pas ça ! hurle Ael, folle de rage. Ne joue pas à ça, Psycho !



Un autre pas. Avant de me décaler.

— Rentre chez toi. Maintenant, dis-je de ma voix sombre, entravant sa volonté, pulvérisant son libre-arbitre.

Sans me retourner, j'écoute ses pas claquer sur le macadam et s'éloigner.

La tension reflue, exacerbée par son départ. L'impression que je me suis mystifié. Sur toute la ligne. Que la renvoyer était une erreur. Avant que je ne réalise la portée de mes actes, j'y suis.

Chez elle.

## Elle

En.Foi.Ré. Ces lettres s'impriment en rouge sang dès que je ferme les paupières dans l'espoir vain de me débarrasser de son emprise. Il a recommencé. Il a osé recommencer. Ce con sait parfaitement que me dépouiller de tout contrôle me fait vriller. Les talons de mes escarpins raclent le bitume comme une dernière tentative de résister à ces pas que j'opère contre mon gré. Il va me le payer. Putain, de plusieurs centaines d'années ou non, un mec reste un mec : incapable de la moindre analyse. Hadriel devrait comprendre que plus il se ferme, plus je tenterai de crever sa cage thoracique de mes dents s'il le faut pour accéder à ce qui s'y trouve caché. Plus il me repousse, plus je m'accrocherai à ce fil qui nous relie, quitte à m'en lacérer la peau au passage.

L'immense porte de l'hôtel particulier dans lequel est situé notre penthouse se découpe sous mes yeux révoltés de colère. Le vigile à l'entrée me reconnaît et m'ouvre aussitôt. Habitué à mon caractère de peste, il ne cille même pas lorsque je passe devant lui, sans même lui adresser un regard, en marmonnant des insanités. Je m'engouffre dans l'ascenseur, appuie sur la touche du dernier étage. À l'intérieur, je me fige devant le miroir habillant l'une des parois. Je décrocherais le casting haut la main d'un énième remake de l'exorciste tant mes pupilles sont dilatées, avalant totalement le bleu de mes iris. Sans compter les traits d'ordinaires si doux de mon visage, devenus aussi tranchant que le fil d'une lame et ne reflétant plus que rage. Le ding de l'ouverture de la cage résonne, et je me précipite chez moi.

À peine ai-je posé un escarpin sur le sol de l'appart que je jurerais sentir quelque chose exploser à même ma chair. Des chaînes. Celles de ce fichu sort qu'il m'a jeté pour me plier à sa volonté. Elles me libèrent enfin, et je manque m'écrouler de soulagement. Ma poitrine s'emballe en de violents soubresauts dès lors que mes poumons respirent par eux-mêmes. Putain... il a dû y aller fort cette fois. Plus que d'habitude. L'impression d'avoir plongé

ma tronche au cœur d'un tsunami me tire des nausées. Je prends quelques secondes, une main appuyée contre le mur, pour reprendre mes esprits. Le silence règne. Aucune âme ne semble être présente, comme d'habitude en somme. Mes parents doivent être en dîner d'affaires ou que sais-je. Quant à River, bah... il doit riveriser. Bien. Très bien même. Le premier qui me parle, je le mords. Mes chaussures volent dans l'entrée, puis je file. Direction : le toit.

Sur le *rooftop*, je me débarrasse de mon jean ainsi que de mon débardeur qui viennent choir sur le sol. Mes pieds nus se placent au bord de la piscine. Je me retourne, dos à l'eau, inspire profondément, et... me laisse tomber en arrière. Mon corps est aussitôt enveloppé d'un manteau frais et apaisant. La sérénité de la profondeur m'offre un répit, que je sais malheureusement court. J'ouvre les paupières et tout se brouille. La moindre sensation se dissipe, se meurt petit à petit. Décrispant mes muscles. Endormant mes nerfs. Je n'entends plus qu'un bourdonnement sourd, ne sens plus, ni ne vois... Ou plutôt si, je vois. Alors que je ne devrais pas. Une silhouette floue danse à la surface. Se forme et se déforme. Et même à travers la barrière liquide, son aura vient m'étrangler et percer ma peau pour s'infiltrer dessous. Cruel. Mais si bon.

D'un battement de jambes, je regagne l'air libre. Mes yeux trouvent immédiatement ceux d'Hadriel. Une tempête emprisonnée d'une prison de chair et de sang, voilà ce que m'indique son regard à cet instant. Le plus tranquillement – en apparence – du monde, je nage quelques brasses avant de rejoindre la rive opposée à celle d'où il m'observe. Les coudes calés sur le rebord, je laisse flotter mon corps un petit moment avant d'enfin daigner reporter mon attention sur lui. Me voir aussi calme semble le surprendre, le dérouter, si j'en crois ce léger froncement de sourcil qui crispe son visage. Sauf que je suis tout sauf calme. Je bous de l'intérieur, le cœur déchiré entre ma colère et cette autre chose que je refuse catégoriquement d'assimiler. Un sourire rehausse alors le coin de sa bouche parfaitement dessinée, preuve qu'il n'est pas dupe. Connard.

— Tu as si peu confiance en toi que tu es obligé de vérifier par toi-même si je suis bien rentrée ? raillé-je.

D'un mouvement aussi souple que vif, il s'accroupit. Ses avant-bras se posent sur ses cuisses. Ses prunelles fendent l'atmosphère jusqu'à me percuter de plein fouet. J'en ai le souffle coupé, mais ne le montre pas. Du moins, je l'espère.

— J'aimerais qu'on parle, Ael.

Un rire nerveux, à la limite de la démence, filtre d'entre mes lèvres et éclate entre nous.

— Tu te fous de moi, j'espère ? Pourquoi je suis venue te voir ce soir, d'après toi, genius ? Te proposer de faire du scrapbooking peut-être ? Dégage Psycho ! Parce que là j'ai plus envie de te faire bouffer tes dents que de te parler !

— Pas même si je te concède ce que tu veux ?

— Oh, pour de vrai ? souris-je faussement. Tu es prêt à t'auto-castrer pour me faire plaisir ?

Bon, soyons clair, j'ai tout sauf envie de l'émasculer. Mon petit doigt me dit que ce serait du gâchis... Surtout pour mon *plaisir*. Je secoue la tête afin de chasser ces idées absurdes et totalement inappropriées à un tel moment.

Hadriel soupire. Comme toujours. Toutefois, une légère flamme vient masquer momentanément le cyclone grondant dans ses iris obsidiennes. Je crois bien que cet enfoiré se paie ma tête.

— Ne me pousse pas à bout... me prévient-il avant de persister, les lèvres livides. Je suis disposé à quelques concessions. Ne me le fais pas regretter, Ael. Et si je te disais que tu as raison ?

— Ce n'est plus Psycho que je vais t'appeler, mais Schizo. Pourquoi subitement changer d'avis ?

Je dois me tenir de toutes mes forces pour ne pas boire la tasse. Hadriel sourit. Un vrai sourire. De celui qui illumine le regard, soulage ses traits continuellement tendus et surtout, de celui qui trouve immédiatement un écho. Là. Au fond de ma poitrine.

Ouais, c'est décidé. Il s'appellera Schizo, désormais. Ce mec est trop déroutant pour ne pas relever d'un cas psychiatrique.

— Parce que j'en ai assez...Félicitations. Il faut croire que ta ténacité a fini par payer.

— Ah ouais ? Toi, la patience personnifiée, tu en as marre ?

— Laisse-moi finir ! tonne-t-il, provoquant carrément à la surface de l'eau des vibrations qui s'échouent sur ma peau.

Je mords l'intérieur de ma joue jusqu'à sentir un goût de rouille envahir mon palais, m'incitant de ce fait à ne pas ouvrir ma tronche comme à mon habitude. S'il est réellement venu me « parler », je suppose que je suis prête à ce petit sacrifice. Non pas que j'ai vraiment le choix cela dit. De plus, hors de question qu'il joue encore au marionnettiste avec ma carcasse. L'un de nous

deux n'en sortirait pas vivant cette fois...

Sans cesser de le fixer, je me laisse couler sous l'eau, effectue quelques brasses avant de réapparaître juste devant lui. J'agrippe le béton et me hisse pile sous son nez, l'obligeant à se redresser pour ne pas risquer la collision. En sous-vêtements, avec uniquement ma chaîne en or blanc comme habit supplémentaire, je me lève, m'approche de lui, pose le plat de ma paume sur son torse et me redresse sur la pointe des pieds. Ma bouche vient coller son oreille et murmure :

— Eh bah alors, qu'est-ce que tu attends pour *parler* ?

Un tic convulse les lignes de son visage, celles que je pensais esquissées dans le marbre. Mais le marbre semble devenir papier de verre à mon contact. Moins figé. Plus friable. Pas moins tranchant, cependant. Hadriel attrape mon menton entre son pouce et son index avant de me contraindre, d'une pression, à reculer d'un pas. Effrontés, ses yeux se baissent, se baladent sur chaque partie de mon corps, comme en territoire conquis, puis me sondent de nouveau avec intensité. Mes ongles se plantent dans mes cuisses afin de me ramener sur Terre, mais surtout, afin de surpasser cette douleur qui a assailli la moindre particule de mon être. Impossible. Il est là, à quelques centimètres de moi. Je ne peux pas le ressentir à nouveau. Ce putain de manque.

Chamboulée par mes propres sensations, je me dégage de son emprise, lui tourne le dos et vais m'asseoir sur l'un des bains de soleil bordant la piscine. J'étends mes jambes, une légèrement surélevée, puis d'un geste de la main, l'invite à prendre place sur le transat voisin au mien. À mesure qu'il s'approche, drapé dans cette ombre qui paraît ne jamais le quitter, je réalise dans quelle merde noire je suis. Car il a beau avancer vers moi avec sa démarche de prédateur, je ne songe pas une minute à fuir. Son regard a beau m'incendier et me ravager de l'intérieur, je ne songe pas une minute à fuir. Et j'ai beau savoir en partie ce dont il est capable, je ne songe toujours pas une fichue minute à fuir. Ouais, je suis bel et bien dans les emmerdes jusqu'au cou.

— Je n'aurais pas dû, dit-il alors qu'il reste debout, les tibias touchant le transat. Tout à l'heure. Je n'aurais pas dû te forcer à rentrer. Ça n'a rien d'honorable.

J'arque un sourcil.

— Ce sont des excuses ?

— N'exagérons pas. Pas envers toi, du moins.

Sa réplique m'amène un sourire. Immobile, il me surplombe. À croire

qu'il tente de compenser en me dominant ainsi...

— Tu t'acharnes, petite chose, lâche-t-il dans un soupir. À propos de mon passé. Ton entêtement aura raison de nous deux si cette folie ne cesse pas. Elle doit s'arrêter. Maintenant. Tu ne te rends pas compte d'à quel point le fil d'une vie humaine est fragile. Je vais t'accorder ce que, jamais, je n'ai consenti à qui que ce soit. Pour ton bien et mon équilibre. Une parcelle de vérité. Tu as raison. Il y a longtemps, trop de temps, de siècles et..., il s'interrompt, déglutit comme si balancer la sauce risquait de le pulvériser sur place avant de reprendre : j'appartenais au clan des Ronins Hôsôshis. Comment dire avec tes mots... une espèce de détachement spécial de samouraï si tu préfères.

— *Spécial ?*

— Spécial pour des... cibles spéciales.

— Développe.

— Jamais je n'aurais cru le dire à voix haute... En particulier à une petite chose. Je vais finir par croire que tu es ma fatalité. Des démons, Ael.

Ça y est. Il a réussi, ce con. À me couper la chique. Me réduire au silence. Me voler toute répartie.

Il n'a pas pu... des *démons* ? Une déferlante de panique menace de m'avaler. Je ferme les paupières un instant, le temps de l'envoyer se fracasser sur quelques falaises, loin de ma volonté. Je ne peux perdre pied, pas maintenant qu'il est en train de s'ouvrir à moi.

Putain... des démons... Mais dans quel monde je vis, bordel ?

Je rouvre les yeux sur ceux de Schizo. Le visage désormais aussi expressif qu'un tas de cailloux, ses prunelles obscures sont, cependant, en pleine analyse de mes réactions. *Mec, je ne te ferai certainement pas le plaisir de me barrer en courant.*

— Des démons, donc, l'enjoins-je à poursuivre, comme s'il ne venait pas de m'annoncer l'Apocalypse.

Un ricanement fait trembler ses épaules.

— Je dois t'accorder au moins ça, petite chose. Tu es... impressionnante.

— Tu repasseras plus tard pour la flatterie. *Go on.*

De nouveau, il s'accroupit en face de moi. En réponse à son corps, le mien se rapproche. Les genoux pliés, je suis à présent assise sur mes talons, sur la toile. La dentelle noire de mon soutien-gorge trempé ne doit laisser que peu de place à l'imagination, mais, en cet instant, je m'en carre royalement.

— Si cela peut te rassurer, avance-t-il, un mince sourire sur sa bouche, le monde que tu connais n'est plus ce qu'il était. Il y a longtemps que les humains ont pris l'ascendant, la plupart des démons préférant fuir votre surface pour des sphères plus... accueillantes.

— La plupart ? je couine pathétiquement.

Les commissures de ses lèvres s'étirent davantage, dévoilant un rictus à la fois cruel et amusé. Ses doigts viennent encore s'emmêler dans mon collier sur lequel il tire doucement. Rien à voir avec son comportement précédent. Son index effleure la naissance de ma poitrine, glisse le long de ma gorge, puis vient tapoter ma tempe.

— Toujours aussi prompte à me suivre dans les cercles infernaux, Ael ?

J'ignore s'il le fait exprès. De me provoquer. Me défier ne lui a jamais rendu service pourtant jusqu'ici...

— Comment tu es devenu un Hakuin ? je demande en penchant la tête sur le côté afin de lui faire comprendre que lâcher le morceau est tout bonnement inenvisageable.

— Simple. Je suis mort après avoir promis mon âme à l'un des Huit Juges.

— J'ai lu que les samouraïs s'offraient pour faire pénitence. De quels péchés as-tu besoin d'affranchir ton âme, Hadriel ?

Un brouillard glacial étouffe tout à coup cette chaleur émanant constamment de sa chair. Un frisson me parcourt, me gelant jusqu'aux entrailles.

— Beaucoup de cœurs se sont arrêtés de battre par ma faute, grince-t-il entre ses dents. Trop d'existences brisées. Trop d'âmes dissoutes dans le sang et les cendres.

— Oui... enfin... tu étais un putain de combattant. Pardonne mon peu d'expérience du haut de mes vingt-et-une petites années, mais ta fonction n'impliquait pas...

Un doigt impérieux se pose sur mes lèvres, me réduit au silence.

— Vingt-et-un ans, souffle-t-il, consterné. À peine vingt hivers... Scandaleusement innocente... Inexpérimentée, devrais-je dire.

Du revers de la main, il caresse tendrement ma pommette. Tendrement. Ce mot me pose problème, me trouble pour mieux me terrasser, car il n'a rien à faire ici. Pas dans un de ses gestes du moins.

— Tu n'en sauras pas plus, petite chose, reprend-il d'un ton ne souffrant aucune contradiction.

Son visage rejoint le mien, et...je plonge. Loin. Trop loin dans les profondeurs de ce puits dissimulé dans ses iris. Une épine me transperce douloureusement le bide. J'ai mal. Me sens démunie et triste. Sauf que je ne saisis pas pourquoi. Sont-ce vraiment mes sentiments ou les siens qui m'abattent tout à coup ?

Un vertige souffle mon corps, le malmenant comme un fétu de paille au cœur d'une tornade. Mes paumes s'accrochent par instinct aux épaules d'Hadriel. Celui-ci passe un bras autour de ma taille et me fait glisser jusqu'à lui.

— Tu es glacée, Ael. Tu vas attraper la mort avec tes conneries.

— Trop tard, gloussé-je alors que mon front choit dans son cou. Je t'ai déjà attrapé. Et puis, je suis froide parce que tu es froid.

— De quoi tu...

Un long soupir fend son torse et réchauffe mon cuir-chevelu.

— Je te ramène dans ta chambre. Tu as besoin de te reposer, petit insecte que tu es.

Je relève mon visage et fronce le nez dans une tentative vaine de l'impressionner.

— Oublie. Je dors super mal, de toute façon. Entre ce que tu viens de me dire et tous ces cauchemars qui sont... bref, je vais plutôt aller me défouler avec mon Bō. J'ai bien envie de tenter le coma pour me reposer.

Schizo déplie ses jambes et se redresse, m'emprisonnant entre ses bras.

— Hey ! Pose-moi à terre ! je m'emporte en gesticulant. J'ai l'air d'une poupée ?

En guise de réponse, sa prise se referme davantage, compressant ma cage thoracique, broyant mes os. Je me rebelle quelques secondes, plus pour la forme, puis abandonne. Je ne suis pas si mal finalement... Sans compter que la chaleur a enfin repris ses quartiers en mon sein.

Je ne m'étonne qu'à moitié en constatant qu'Hadriel n'hésite pas une seule fois sur le chemin à prendre pour nous conduire à ma chambre. Il pénètre la pièce comme s'il l'avait déjà foulée une bonne centaine de fois, puis me dépose délicatement sur le sol.

— Je peux t'aider. Pour dormir.

Je le dévisage, interloquée.

— Je n'ai qu'à réciter une incantation, précise-t-il.

— Hi-hin. *No way*. Te laisser le contrôle pendant que je suis inconsciente... t'as pas d'autres idées de génie du genre à me proposer ?



— Fais-moi confiance, Ael. Laisse-moi ce pouvoir, susurre-t-il presque. Enfin c'est l'effet que sa voix donne tant elle est grave en échappant ces paroles.

— Tu m'as kidnappée, séquestrée, privée de tout libre arbitre. Foutu le bordel dans mon esprit. Sans parler de ces trois cicatrices qui marquent ma peau à présent. Et tu veux que je te fasse confiance ?

— Et je t'ai révélé ce qui compose mon existence. Je risque l'anéantissement pour ça, gronde-t-il.

Une tension inonde soudain l'air autour de nous. Elle irradie de ses muscles, serpente, menaçante et dangereuse, pour s'enrouler autour de ma trachée, mais je m'en fiche.

— Justement. Pourquoi tu n'en profiterais pas pour me tuer après tout ?

— Parce que je peux tout aussi bien te tuer maintenant ! éructe-t-il. Parce que j'aurais peut-être dû te tuer dès le départ au lieu de m'encombrer d'un tel fardeau !

Une seconde plus tard, sa poigne s'enroule dans mes cheveux. D'un coup sec, il penche ma tête sur le côté alors que sa lame vient tourmenter la peau de mon cou, affoler mes sens.

— Tu vois ? siffle-t-il de rage. C'est si facile... et en même temps... impossible.

Son wakizashi tombe alors au sol dans un bruit étrangement salvateur.

— Tu es tellement têtue que tu en deviens aveugle. Ou juste idiot. Je... je suis incapable de te tuer. Je crois même que la simple idée de sentir le dernier filet de vie s'échapper de ton corps me... répugne.

Tout explose. Ce fil barbelé qui nous relie s'enflamme comme une trainée de poudre pour finir par bombarder ma poitrine. Destructeur, mais en même temps si libérateur. Sa confession me chamboule plus que de raison. Certes, je devrais surtout être soulagée que me tuer ne soit pas dans ses cordes, mais cela va bien au-delà. Parce que je devine plus, tellement plus derrière ses mots.

— Peut-être que... combattre est lâche. Je crois que tu as gagné cette bataille, Hadriel. Accepter requiert plus de courage on dirait...

Les yeux d'Hadriel me poignent au moment où je le force à me relâcher. Toutefois je n'en tiens pas compte. C'est trop tard. Pour lui, comme pour moi d'ailleurs.

— D'accord, chuchoté-je, prenant le contre-pied de la rage qui le possède. Laisse-moi juste un petit quart d'heure.

Sans lui laisser le temps de répondre, je récupère des vêtements dans mon dressing avant de filer sous la douche. Quelques minutes loin de son écrasante présence ne peuvent être que bénéfiques après tout.

\* \* \*

Lorsque je sors de la salle de bain, Hadriel tient une photo de River et moi dans sa main. L'unique objet réellement personnel de ma chambre. Toute colère et animosité semblent l'avoir déserté.

— Vous êtes très proches, affirme-t-il.

— C'est mon frère, réponds-je en haussant les épaules.

— Tu ne respectes pas les hommes, à part lui. Tu ne les aimes pas.

Là encore, il s'agit d'une constatation.

— Tu m'as regardée ? ricané-je. Tu crois qu'ils me respectent quand ils bavent sur mes courbes ?

— Mais tu en joues, dit-il en coulant un regard insistant sur le shorty plus que minimaliste recouvrant – ou pas – mes fesses.

— J'ai juste appris à en tirer avantage, nuancé-je.

Schizo pivote dans ma direction avant de me tendre sa main. L'un de mes sourcils se fend pour s'arquer. Je ne moufte pas durant de longues secondes, uniquement pour le plaisir de l'énervé. Lorsqu'un profond soupir se fait la malle de son torse, je souris et glisse mes doigts dans sa paume. Il m'attire ensuite contre lui, moulant son buste à ma poitrine. Son bras se déploie sur mes reins, cadenassant mon bassin au sien. Une onde enflammée lèche ma colonne vertébrale et finit sa course enivrante au creux de mes cuisses. Avant de se muer en une douleur sourde.

— Pourquoi es-tu revenu ? murmuré-je, trop près de sa bouche, espérant ainsi lui occulter mon trouble.

— J'ai besoin de paix. Et pour cela, *tu* dois être en paix.

— Je ne...

Sa main libre bande mes lèvres.

— Chut, Ael.

Hadriel bascule alors son visage jusqu'à frôler mon cou de sa bouche. Sa voix s'élève ensuite, dans cette langue que je reconnais à peine. Cette torpeur délicieuse, propre à son essence, galope dans mes veines, conquiert la moindre de mes cellules sanguines pour enfin me couler dans le plus addictif des shoots.

Ses doigts s'incrutant dans mes hanches ainsi que sa langue sur ma gorge seront mes derniers souvenirs de cette soirée...

Elle

— Je peux savoir ce qui te captive à ce point ?

Je sursaute au son de la voix de mon frère. Celui-ci, un sourire franc et joyeux aux lèvres, pénètre dans la bibliothèque du penthouse – où je me suis réfugiée dans l'espoir de bosser mes cours – avant de me rejoindre et s'asseoir en face de moi, de l'autre côté de l'immense bureau trônant au milieu de la pièce.

— En fait, pas grand-chose. Faut croire que la tapisserie est plus intéressante que toutes ces merdes, soupiré-je en désignant mes bouquins d'un geste las.

— La reprise est difficile à ce que je vois, raille-t-il.

— Sérieusement, qui a envie de bouffer du Code pénal au petit-déj ?

— Maman.

— Yep, mais notre mère est complètement allumée.

— Étonnant que vous n'ayez aucun gène en commun...

En guise de réponse, je chope mon pendentif que j'agite ensuite sous son nez en grimaçant comme une gamine.

— T'avoueras, poursuit-il en se reconnaissant au fond de sa chaise, ses mains fourrées dans les poches de son jean, faut quand même être sacrément atteinte pour sans arrêt planter le mec censé te protéger alors même qu'un autre a tenté de jouer de sa lame sur ta jolie petite gorge.

Un long soupir s'échappe de ma « jolie petite gorge » au moment où ses iris ambrés m'affrontent. J'affiche mon sourire le plus hypocrite avant de répondre :

— Crois-moi, je ne suis pas la seule à *planter* l'autre. Chacun y trouve son compte.

Ses lèvres se chiffonnent pour former un rictus de dégoût qui laisse vite place à deux lignes minces et tranchantes.

— Il est payé pour que tu restes en vie, pas pour jouer les baby-sitters.

Les parents lui ont bien précisé de seulement te suivre partout et te foutre la paix. Quoi que tu fasses. Et tu le sais. Alors, ma question est pourquoi ?

— Pourquoi je me tape mon garde du corps ? Parce que je m'emmerde peut-être ?

— Te fous pas de moi, *petite sœur*. Pourquoi tu as besoin de toutes ces heures seule ? Le regard des autres t'amuse d'ordinaire, tu aimes le manipuler. Je t'imaginais déjà entraîner ce pauvre type dans des clubs échangistes ou des endroits bien sordides, mais non. Rien. Sa présence te dérange. Et je me demande bien pour quelle raison. Que fais-tu d'assez dingue pour ne pas avoir envie qu'on te colle au cul ?

Je hais mon frangin. Bon, ce n'est pas tout à fait vrai, mais à cet instant précis, je le déteste au point de m'imaginer lui éclater les dents sur le merisier. Ce con me connaît trop bien. Voilà exactement pourquoi laisser le moindre interstice aux autres par lequel s'infiltrer est dangereux. Nos réactions sont étudiées, nos actions analysées. Et notre cœur finit dépouillé, dépecé à la vue de tous.

— T'es mignon quand tu joues les frères concernés, mais t'en fais pas pour mon cul. Je sais en prendre soin.

— Ael... tu es capable de beaucoup de choses, mais pas « de prendre soin de ton cul ». Écoute, je n'aime pas ce rôle. Celui de l'empêcheur de tourner en rond. Tu as besoin de ta liberté, je le sais mieux que quiconque. Sauf que là, je commence à sérieusement m'inquiéter pour toi. Je t'aime, espèce de garce, et je m'en voudrais toute ma vie s'il t'arrivait quoi que ce soit.

Mes paupières se ferment. Pour m'épargner ses yeux si sincères, trop touchants. Et surtout pour trouver une parade. L'épisode Dayan a été plus douloureux à avaler pour River que pour moi, j'ai l'impression. Je ne peux décemment pas lui reprocher son besoin de me protéger.

— Tu me fais chier, râlé-je en me levant.

Je contourne le bureau, me place dans son dos et passe mes bras autour de ses épaules. Ma bouche trouve sa joue que je martèle de bisous sans aucune douceur. Je le sens sourire sous mes assauts, toutefois, à aucun moment il ne semble vouloir stopper ma frénésie. Quand je le sens enfin se détendre, je le libère et viens poser mon cul sur la tranche en bois, en face de lui.

— Moi aussi, je t'aime, abruti, reprends-je plus sérieusement. River, je ne suis pas une pauvre petite fille sans défense. Fais-moi confiance.

Son regard – le seul au monde, je crois, à posséder ce pouvoir de diffuser cet amour si doux à mon cœur – me couve d’une chaleur apaisante.

— Je te confierais tout, Ael. Ma vie, mon âme : tout. Mais pas *ta* vie. Tu es bien trop... tarée pour ça.

Bordel, ce mec est pire qu’un pitbull. Il m’a ferrée, il le sait et ne me lâchera pas. Si je veux qu’il me foute la paix, un minimum au moins, je vais devoir lui jeter un bout de gras pour le distraire.

— OK. T’as gagné. Je suis amoureuse, dis-je à voix basse pour renforcer l’effet « confession ».

Un rire tonitruant résonne soudain contre les murs et me vrille le crâne. Les mains plaquées sur son abdomen, cet enfoiré se marre. À presque s’en briser les côtes, si j’en crois les quelques tics douloureux venant foutre le bordel dans ses tâches de rousseurs.

Je l’observe le plus impassiblement du monde. J’ignore si je dois être vexée que la simple idée que je sois amoureuse puisse prêter à rire ou soulagée qu’il me connaisse si bien.

J’attends patiemment que River se calme, espérant secrètement qu’il n’y parvienne jamais et en crève. Mourir de rire, je suppose qu’il y a pire pour casser sa pipe à crack...

— Putain, c’est la meilleure vanne que tu aies pu me sortir, sœurette, lâche-t-il, une fois sa crise passée.

Le plat de ma paume tape alors un peu trop violemment son front, manquant de lui faire perdre l’équilibre.

— Je peux savoir en quoi c’est risible ?

— Oh, mais je ne me marre pas à cause de toi. J’espère sincèrement qu’un jour tu tomberas amoureuse. J’essaie juste d’imaginer la tronche du mec quand il se rendra compte... parce que lui ne sait pas encore.

Je fais fi de sa remarque et répète :

— Un jour ?

— Tu couches avec ton garde du corps ! s’exclame River comme s’il me montrait la preuve évidente que deux et deux ne peuvent faire quatre.

— Et ? Ce n’est que du sexe. Je lui tends un os avec lequel jouer pour qu’il me laisse tranquille. Disons qu’il m’est utile. Voilà, du sexe utile, c’est tout à fait ça.

Dans un soupir résigné, il se redresse, s’approche et replace une de mes mèches blondes derrière mon oreille.

— Si tu étais amoureuse, tu préférerais te doucher avec du verre pilé

plutôt que d'autoriser quelqu'un d'autre à te toucher.

— Le sexe et l'amour sont deux choses différentes, répliqué-je.

— Je ne te parle pas de sexe, mais de contact, de peau à peau, de caresses... d'abandon, d'obsession.

Ses mots décèlent un étrange écho tout au fond de ma poitrine. Un truc bizarre, flippant et... brûlant.

— Tu ne me diras rien, n'est-ce pas ?

Mes doigts se déplient sur mon ventre pour étouffer cette toute nouvelle sensation que je ne suis pas sûre d'aimer. Je secoue la tête sous les yeux désabusés de mon frère.

— Et toi, tu ne vas pas me suivre, me traquer via le GPS de mon portable ou que sais-je encore. Tu vas apprendre à te fier à ta petite sœur adorée.

Son sourire à cent mille dollars refait surface. Preuve que mes élucubrations n'en étaient finalement pas.

— À condition que tu me promettes de courir me trouver si tu penses ne plus rien gérer. Je sais que tu vois la vie uniquement comme un jeu, mais tu as une famille, Ael. Si tu te blesses, tu ne seras pas la seule à en souffrir. Si tu meurs, tu emporteras avec toi d'autres âmes.

River... ce maître dans l'art de vous faire culpabiliser. De disséquer votre esprit. De le retourner contre son proprio.

Ce qui aurait pu fonctionner... si je n'étais pas aussi têtue et... *obsédée*.

— Promis, dis-je en lui tendant une main confiante.

— Promis, articule-t-il, ma paume dans la sienne.

Au lieu de la serrer, ses lèvres se posent sur la peau fine de mon poignet. Puis, ses doigts agrippent ma nuque pour m'attirer sèchement contre lui. J'entoure sa taille de mes bras et, pose ma joue contre son torse.

— Je ne plaisante pas, Ael. J'en crèverais si je venais à te perdre.

— Et j'en crèverais si t'en venais à trop m'étouffer.

Sa bouche effleure mon cuir chevelu avant de prononcer dans un souffle :

— Je sais, petite sœur.

Sans un mot supplémentaire, il se dégage de notre étreinte, embrasse mon front et se dirige vers la sortie.

— River ! le hélé-je. Le jour où tu tomberas amoureux, il ou elle aura une chance de tous les diables.

Mon rouquin pivote son visage et, par-dessus son épaule, m'offre un clin

d'œil ravageur assorti d'un :

— Ouais, c'est ce que je me dis tous les jours.

Un dernier éclat de rire chatouille chaleureusement mes tympans avant de s'évanouir dans le couloir.

Je reste un long moment à fixer le vide de sa présence. J'aime mon frère. Plus que n'importe qui. Sa mise en garde devrait me toucher. Et c'est le cas dans un sens, mais uniquement car je sais lui avoir menti. Ce « je-ne-sais-quoi » avec Hadriel ne m'apportera pas que du bon. Bien au contraire, mon cœur semble déjà avoir accepté le chaos et la souffrance qui ne tarderont pas à l'envahir. Car je suis sur la bonne voie. Que celle-ci m'emmène dans les profondeurs des enfers ou non ne m'apparaît plus que comme un détail insignifiant. Je me carre de la finalité tant que je vis et ressens enfin tout pleinement en cours de route. Voilà pourquoi j'ai besoin de Schizo.

\* \* \*

Les doigts pianotant sur le bureau, j'essaie tant bien que mal de me concentrer sur les lignes d'encre étalées sous mes yeux. Peine perdue. Mon esprit ruse. Les mots finissent toujours par muer pour se transformer en volutes plus sombres, plus anciennes. Leurs tracés, têtus et effrontés, n'ont de cesse de se tordre afin de me révéler des symboles d'une époque révolue. Et ces fleurs de cerisier... ses fichues fleurs de cerisier.

Vaincue, je ferme mes bouquins et range mes notes quand un corps s'impose dans mon dos. Une érection se cale tranquillement au creux de mes fesses. Et moi, j'ai une soudaine envie de péter quelques os. Je me retourne – les yeux assassins – sur Lars qui ne se recule pas pour autant.

— Je croyais que tu n'avais rien à foutre à l'intérieur du penthouse, toi, remarqué-je d'un ton glacial.

— Tes parents ne sont pas là, et ton frère vient de sortir. Je me disais donc qu'on...

— Je t'arrête tout de suite. Déjà, il n'y a pas de « on ». Ensuite, t'es pas payé pour « penser », mais agir. Or, je ne me souviens pas t'avoir appelé, sonné ou même sifflé, il me semble.

Mes paumes le repoussent sans aucun ménagement. Une grimace tord aussitôt ses traits, me soutirant un ricanement.

— Quoi ? le provoqué-je. Ne va pas me faire croire que tu es vexé ! Tu as l'argent du beurre et le cul de la crémère, ne te plains pas ! Maintenant,



fiche-moi la paix. Quand ça me démangera, je te ferais signe. Pas avant.

Ignorant la tempête saccageant son visage, je le plante au beau milieu de la bibliothèque.

Mon comportement est celle d'une garce doublée d'une salope. J'en ai conscience. Seulement, c'est plus fort que moi. Je déteste les hommes. Et plus ils tombent dans mes filets, plus je les exècre.

Elle

AssiseLes nerfs à vif, je rumine ma colère, même arrivée à destination. Pourquoi espèrent-ils tous pouvoir me contrôler comme bon leur semble ? River en jouant sur la corde sensible. L'autre en pensant m'appâter avec sa queue tendue. Qu'il essaie de me manipuler, et je lui ferai cracher ses poumons à cet abruti. Si j'admets que mon frère ne pense qu'à mon bien-être, il n'en est rien de l'autre couillon. Lui n'aspire qu'à profiter de ma chair, ce que je lui concède à l'unique condition de la lui offrir, moi. Je refuse qu'il ose ne serait-ce que la réclamer comme il a pu le faire.

Sous le porche, ma main se pose sur la brique rouge. Je fais rouler les muscles de mon cou, espérant ainsi me détendre. Ce début de semaine – depuis mon délire « belle au bois dormant » avec Hadriel – avait plutôt bien commencé. Je me sentais presque apaisée. En vérité, j'ignore moi-même pour quelle raison je suis autant énervée. Après tout, sa réaction est des plus logiques. Continuez d'agiter un os sous la truffe d'un chien, viendra forcément un temps où il désirera s'en emparer lui-même. Non, c'est autre chose. J'ai l'impression que la peau de mes hanches a été brûlée à l'acide, à l'endroit exacte où il a foutu ses sales pattes sur moi. Mon corps a littéralement fait un rejet du sien. C'était violent et brutal. Je me sens... mal. Souillée.

Putain, mais dans quel délire je tripe encore ? Mes courbes restent ma meilleure arme. Si je ne peux plus les utiliser à ma guise, c'est le début de la fin. De ma fin, en tout cas.

Mon poing s'apprête à toquer à la porte quand je réalise que celle-ci est légèrement entrouverte. Il n'y a qu'un taré mi-psycho mi-schizo pour ne pas fermer à clef en plein New-York. Remarque, je ne donne pas cher du pauvre cave qui oserait s'aventurer ici. Je pousse doucement le battant et pénètre l'ancre du Diable. Enfin de son bras droit plutôt. Connaissant à présent le

chemin, je profite des quelques mètres me restant pour tenter de me calmer. Sinon je suis bonne pour une remontrance du style « Ael, tu uses ton corps en agissant ainsi ». Je pouffe malgré moi en imaginant son regard à la fois courroucé et désabusé.

Au moment de passer par la trappe menant à son sous-sous-sol, je réalise ne l'avoir jamais vu durant la journée. Est-ce qu'il dort pendant ce temps-là ? Est-ce qu'il dort tout court, en fait ? Peut-il sortir à la lumière du jour, d'ailleurs ?

Et dire qu'avant, mes uniques préoccupations étaient de savoir quand serait la prochaine fête me permettant de lâcher prise...

Mes pieds touchent enfin le sol de la mezzanine. Aussitôt, un voile serein caresse mon épiderme. Insolite comme sensation. Je balaie les environs du regard quand mes yeux se posent sur la raison de cet apaisement soudain. En contrebas, une vision d'un autre monde me fout un coup au cœur. Hadriel, torse nu, semble en pleine séance de Tai-Chi. Tous mes membres se figent devant la beauté et la quiétude de ce spectacle. D'où je suis, je perçois très nettement le roulis de ses muscles sous sa chair presque dorée. La barrière de sa peau semble danser au contact des os de son dos, un tempo lascif, mais d'une puissance écrasante. Doucement, comme hypnotisée, je m'avance de quelques pas pour venir m'asseoir, les jambes dans le vide et les bras en appui sur l'une des poutres de métal. L'une de ses mains se tend en direction du plafond alors que sa jambe opposée glisse sur le tatami en un mouvement que je n'avais encore jamais aperçu dans cet art martial. La lenteur de ses gestes couplée à cette assurance tranquille, mais incisive qu'il dégage donne presque une sensation de pureté. Rien à voir avec la candeur ou l'innocence. Bien au contraire. Son aura n'en transparaît que plus sombre encore. Plus dangereuse. Authentique. Oui, c'est ça : authentique. Car à cet instant précis, il ne se cache pas, ne se dissimule pas derrière cette couche d'horreur qu'il prétend incarner. Même les deux fleurs de cerisiers gravées dans son dos sont plus éclatantes, comme libérées de cette branche morte qui semble désespérée de les retenir.

Tout à coup, un soubresaut zèbre la sérénité de ses mouvements. Ses épaules se tendent, sa nuque se raidit. Hadriel se stoppe, et soupire.

— Tenter de se concentrer quand tu es dans les parages relève de l'impossible.

Je lève les yeux au ciel au moment où il se retourne sur moi en ajoutant :

— Tu es en colère.

— Heureusement que je ne suis pas venue plus tôt alors. Tu aurais risqué l'implosion.

La nuit de ses prunelles s'attarde sur moi avant de se détourner. Il attrape une serviette négligemment posée sur l'un des escaliers muraux, puis entreprend d'éponger son torse.

— Pourquoi tu es là, petite chose ?

— Tu viens de le dire, réponds-je aussi sec. J'étais en colère.

— Et ton réflexe est de me trouver, dit-il, laconique, sans me regarder.

— Rectification : mon réflexe est de te faire chier afin de passer mes nerfs.

Ses lèvres s'étirent en un mince sourire qui s'évanouit presque aussi vite qu'il est apparu. Ses yeux fusent alors sur moi, me secouent de l'intérieur. Toujours cette violence aussi douce que destructrice. Une mèche couleur corbeau retombe sur son front, effleure la naissance de son sourcil, pointant la dureté de ses iris.

— Saute de ton perchoir, petit insecte. Voyons si ton cas est réellement une cause perdue.

J'hausse un sourcil en affichant une moue boudeuse.

— C'est demandé si gentiment...

— Je peux aussi venir te débusquer.

Je penche mon buste en avant. Ma bouche mime, sans prononcer un seul son :

— Chiche.

Sachant pertinemment qu'il ne résistera pas à l'envie d'une démonstration de force, je n'attends pas davantage. À peine perçois-je l'esquisse d'un mouvement de son corps, que je me glisse entre les barres de métal bordant la mezzanine. Une pulsion de rein plus tard, je saute et atterris en bas. Je lève aussitôt le regard à l'endroit où je me trouvais il n'y a pas plus de deux secondes. Hadriel me surplombe, les mains convulsées contre le fer et les yeux écarquillés de surprise. Inversion des rôles.

Ma langue suit la ligne de mes dents pour le narguer pendant que mes lèvres dessinent un sourire éclatant.

Dire que je me sens fière est un euphémisme. Je suis en pleine autocongratulation interne. Mon orgueil envoie des *fucks* frénétiques à ma raison qui, une fois de plus, jette l'éponge. Putain que ça fait du bien d'avoir le dessus pour une fois. Pour une fois, je précise bien. Tout à ma victoire, j'ai failli oublier à qui j'avais affaire. Des doigts s'impriment tout à coup sur ma

gorge, m'attirant près d'un visage aux traits figés. Nullement impressionnée, je roule des yeux et ricane :

— Mauvais joueur.

La lueur enflammant ses iris ne me trompe pas. Mon petit jeu semble l'avoir amusé. Sa main glisse le long de mon cou avant de me relâcher.

— Enlève tes chaussures, ordonne-t-il.

— Ah non, hein. Oublie le Tai-Chi. C'est mou, lent. On se fait chier. Bref, pas pour moi. Même mon père a abandonné.

L'instant suivant, je me retrouve balancée comme une pauvre petite merde sur son épaule. Le cul en l'air, et la fierté au trente-sixième dessous. Je ne me révolte même pas quand il délace mes baskets pour les jeter au sol. Faut dire qu'il y a pire que d'avoir la tronche à quelques centimètres du creux de ses reins et de ce fessier à vous rendre le monde autour soudain bien fade et insipide.

Une fois sa tâche achevée, il me porte jusqu'au centre du tatami et me repose à terre. Je lui coule un regard blasé, mais me rends. De toute façon, il va vite regretter. S'il s'agace juste à me savoir dans la même pièce, il ne va pas tarder à ramper jusque dans son cercle infernal tant il en aura ras-le-bol.

Mes sourcils se froncent alors que je l'observe contempler attentivement ma tenue. Afin de me barrer en douce, dans le dos de Lars, je me suis habillée d'une longue chemise à carreaux noirs et blancs – piquée à River – ouverte sur un crop-top ainsi qu'un pantalon de yoga, noir lui aussi. Je me suis faufilée par l'issue de secours en laissant mon téléphone dans ma chambre et hop, le tour était joué. Enfin je l'espère...

— Quoi ? craqué-je sous son inspection.

— Tu es habillée. Étonnant.

Ma bouche s'ouvre en grand. Pas d'indignation. De surprise surtout.

— Je rêve ou tu viens de donner dans l'ironie ?

— Il n'y avait rien d'ironique là-dedans, Ael.

*L'enfoiré !* Je suis partagée entre l'envie de le rouer de coups ou de l'applaudir d'être parvenu, une seconde fois, à me dérober toute répartition.

Deux mains autoritaires s'abattent ensuite sur mes épaules, me forcent à pivoter pour me mettre en place. Sale con. Je vais t'user jusqu'à la moelle. Tu vas t'en souvenir de cette séance, c'est une promesse.

Par habitude, je prends une profonde inspiration, tente de soulager la tension de mes muscles et ferme les paupières pour me concentrer. Du moins, je fais semblant. Je rouvre les yeux, en apparence plus détendue, puis scrute

les gestes décrits par les mains de Schizo. Je manque l'insulter. Si en plus il m'oblige à exécuter des mouvements pour débutants, je vais littéralement crever d'ennui. Et quand je m'ennuie, ce n'est pas bon. Mon esprit s'évertue à ne jamais me laisser en paix. Et ce depuis mon enfance.

Je place mes paumes écartées devant moi, les baisse le plus doucement possible avant de tout simplement les lever dans les airs. Après avoir répété cette opération plusieurs fois, je suis prête pour la camisole, la folie sur le point de m'étreindre.

— Tu vas trop vite, Ael, claque la voix de Schizo.

— Plus lent et je me pétrifie sur place.

— Tu gesticules trop. Tes mouvements sont saccadés et manquent de souplesse.

Agacée, je pivote de façon à lui faire face. Les poings sur les hanches, je râle :

— Hey, Bruce Lee, tu vas te détendre. Je t'ai prévenu, mais tu n'en as fait qu'à ta tête. Et puis, pourquoi tu m'emmerdes avec ça ? Le Tai-Chi, c'est chinois, d'abord. Si tu commences à tout mélanger, je vais m'y perdre moi...

M'ignorant royalement, ses pas le portent derrière moi et, sans que je m'y attende, Hadriel emmêle ses doigts aux miens avant de venir croiser nos bras ensemble, contre ma poitrine. Son torse nu se moule à mon dos, le tissu de ma chemise comme seul rempart à cette fichue douleur que je sens poindre. J'ai tenu. Bordel, depuis que je suis arrivée, je me suis efforcée d'ignorer cette attirance semblable à une tige bardée d'épines en plein estomac. Seulement, s'il persiste à me toucher sans arrêt, je vais sombrer.

— Qu'est-ce que tu fous ? sifflé-je, les mâchoires serrées à m'en exploser les gencives.

— Fais-moi confiance.

— Je ne vais pas tenir comme ça, confessé-je, comme un secret honteux. Éloigne-toi, s'il te plaît.

La cage formée par son corps autour du mien m'emprisonne davantage. Sa pression sur mon buste s'accroît sans toutefois m'empêcher de respirer. Au contraire, je dirais même qu'elle m'aide à contenir mon souffle, l'empêchant de m'abandonner.

— Ferme les yeux, chuchotent ses lèvres contre la base de ma nuque.

J'obéis, et... c'est pire. Il est partout. Dévorant ma peau. Pillant mes veines. Nourrissant ce désir insupportable. Alimentant la douleur.

— Calme-toi, gronde-t-il. Passe au-dessus de ça.

Sa façon de prononcer ce dernier mot me fait tiquer. Je tourne mon visage de quarante-cinq degrés afin de capter son regard.

Nos nez se frôlent. Nos yeux se télescopent.

Un trou noir m’engloutit aussitôt. Me catapulte en plein Enfer. L’obscur de ses pupilles mange l’entièreté de son œil. Effrayant, mais saisissant de beauté. Je reste un long moment à me noyer dans cet océan immense et sombre. À dériver au gré des courants violents qui le secouent de l’intérieur.

— Qu’est-ce que...

La fin de ma phrase s’étrangle dans ma trachée, car je comprends soudain. Hadriel lutte. Pas moi. Cette douleur est la *sienne*. Elle ne m’appartient pas. Me retenir n’a jamais fait partie de moi. Ce combat que je mène contre ce putain de désir est *son* combat. Mon corps résiste, mais pour *lui*.

— Hadriel, dis-je dans un souffle.

Ses bras se resserrent davantage, se mettent à trembler. Exactement comme la dernière fois, et je réalise alors qu’il ne tentait pas de réfréner sa violence. Pas uniquement du moins. J’ignore s’il s’agit encore de ses émotions, mais une pointe de tristesse amère vient transpercer ma poitrine. Là où je ne m’impose aucune barrière, où je ne suis que lâcher-prise, Hadriel est composé de portes verrouillées, dissimulant certainement de profondes fêlures. Mais se cacher n’est qu’une perte de temps et d’énergie, une bataille perdue d’avance. On ne peut rejeter qui on est. Impossible. À moins d’avoir trouvé un moyen de mourir de l’intérieur...

La brûlure de son regard possédé et déchiré m’abat cette fois.

Toujours dans le carcan de ses bras, je me remets en position, ravale mon impétuosité et inspire profondément. Je dois m’affranchir de son emprise, de notre désir. Pour lui. Je le lui dois bien après tout...

Aussi, je ferme les paupières, me projette mentalement dans l’un de mes endroits préférés : le Zion National Park. Mon père et moi nous y rendons tous les étés. Bien que dans mes artères coule le sang d’une vraie New-Yorkaise, je chéris cette immersion en pleine nature, l’un de mes rares moments de calme. Et puis, Hadriel n’est en aucun cas rattaché à ses souvenirs, me permettant ainsi de me le sortir du crâne. À défaut de pouvoir le décoller de ma peau. Quelques notes de piano, d’une chanson composée par River, viennent parfaire le tout.

Mon palpitant s’apaise enfin. Mon corps entier se relâche. À l’instar de celui qui me retient captive. Je le sens soupirer dans mon dos, chahutant mes

cellules nerveuses. Un uppercut mental et mes idées sont de nouveau en ordre.

La mélodie résonnant dans mon esprit s'infiltrer doucement dans mes veines, s'infuse dans mon sang au moment où Schizo déplie enfin nos bras pour exécuter le même mouvement que tout à l'heure. Lentement. Très lentement. Comme...

— ... de l'eau, murmure Hadriel. Pas besoin de rapidité ou de brutalité pour être puissant, Ael. On ne peut arrêter l'eau. Une rivière s'infiltrer partout, par chaque interstice existant. Et quand il n'y en a pas, elle les crée. Des montagnes, des falaises... rien ne lui résiste. Elle creuse, corrode et annihile tout. Uniquement armée de sa patience.

Sa voix si grave se confond avec le tempo qui hante les parois internes de mon crâne, termine d'engourdir mes sens. Ou les éveille, au contraire, je ne saurais dire.

À partir de ce moment-là, je me déconnecte. Hadriel continue à me parler, mais ses paroles ont beau arpenter les dédales de mon esprit, je ne les perçois pas clairement. Son corps entraîne le mien dans une série de figures que je ne pourrais décrire. Seuls son odeur de clair de lune, le son de sa voix et sa peau sur la mienne transpercent mon brouillard. Non, c'est... plus. Lui. Il est ce brouillard dans lequel je suis plongée, dans lequel je me sens autant... en paix.

Je ne suis plus en pleine nature. La musique ne résonne plus.

Je suis là. Avec lui. Au creux de lui.

C'est comme être en pleine tempête, sans que cette dernière ne puisse vous atteindre. Je suis debout, forte. Puissante. Non, encore une fois, c'est... plus.

Je suis la tempête.

Indestructible. Grondant, vibrante, mais sereine.

— Ael...

Son timbre est différent. Moins grave que précédemment. J'y décèle même une nuance plus claire. Ses doigts se perdent dans mes cheveux pour les ramener sur mon épaule droite.

— Tu as besoin de t'asseoir ?

— Hum

Je secoue lentement ma tête. L'atterrissage est certes doux, mais putain qu'il est difficile. Mes muscles fourmillent et se révoltent mollement, refusant clairement de revenir à la réalité.



Bon, ça, c'était sans compter sur Schizo en chef qui fout tout en l'air. L'une de ses paumes se déploie soudain sur mon ventre, effleurant de la pulpe de l'index ma cicatrice.

— Putain, grogné-je en rejetant l'arrière de ma tête contre son buste. T'avais pas le droit.

Un ricanement s'échappe de ses lèvres.

— J'ignorais comment te ramener sur Terre.

Sa main s'abat alors sur mes reins pour me pousser sans ménagement vers l'avant. J'éclate de rire bien malgré moi, l'insulte de « salaud » avant de lui planter un majestueux doigt d'honneur.

Une énergie étonnante grésille sous mon épiderme. J'ai l'impression de revivre, de renaître. Et je gambade carrément pour partir à la recherche de mes pauvres baskets. Alors que je les enfile, je sens le regard d'Hadriel peser sur mes épaules.

— J'ai besoin de sortir, expliqué-je. J'ai envie de... respirer.

Une étrange couleur plus chaude se fond dans son regard. Sans rien me répondre, il se contente de me sourire. Ma bouche s'ouvre, pour une ultime requête, sauf que je m'en sens soudain incapable. J'hésite, avant de tout simplement articuler un :

— Merci.

Et là, c'est le black-out. En une enjambée, il me rejoint, glisse ses doigts dans mes cheveux et embrasse mon front.

Chamboulée plus que de raison et totalement désorientée, j'opère une volte-face et m'empresse de sortir.

Je fuis. Lâchement.

Voilà ma plus grosse faiblesse : sa tendresse.

\* \* \*

Devant le miroir de ma salle de bain, j'observe mon reflet pendant que je me brosse les dents. En sous-vêtements, je dérive un instant sur mes courbes parfaites. Du moins, parfaites selon les dictats de la société. Lorsque je suis rentrée dans l'adolescence, j'admirais mon reflet avec une certaine fierté, mais plus les années gagnaient du terrain, plus ce sentiment s'est mué en une sorte d'amertume. Et maintenant, je ne parviens même plus à identifier ce que je ressens. En revanche, au moment où mes yeux trouvent leur image, je parviens nettement à saisir cet éclat à la fois plus sombre et plus lumineux qui

s'agite au fond de mes prunelles.

En sortant de chez Hadriel, je suis allée courir à Central Park afin de profiter pleinement de cette nouvelle énergie. J'ai même pu bosser mes cours sans que mon cerveau joue aux évadés. Je devrais peut-être louer Schizo aux étudiants de Yale. J'ai du fric à me faire.

Une fois ma bouche rincée, je m'apprête à plonger dans mes draps quand une ombre semble s'être introduite dans ma chambre.

— Je te manque déjà ?

Ignorant ma remarque, Hadriel fourre ses mains dans les poches de son jean noir avant de lâcher, comme un reproche.

— Tu avais une demande, je crois.

— Euh... me frotter le dos sous la douche peut-être ?

— Tout à l'heure, avant de partir – ou de t'enfuir – tu voulais quelque chose.

Je croise mes bras sous ma poitrine, lui décoche un regard saoulé, avant de me rappeler être en sous-vêtements. Sans lui répondre, je file dans mon dressing, passe une nuisette et le rejoins.

— C'est vrai, avoué-je. Je... J'aimerais que tu m'aides à dormir. Comme la dernière fois.

Adossé contre le mur, son corps s'est statufié. Seules ses lèvres se meuvent.

— Depuis quand tu te gênes pour demander quoi que ce soit ?

Son ton agacé ne me plaît pas. Aussi, je lui réponds du tac au tac :

— Depuis qu'être près de moi te blesse.

S'il était immobile auparavant, là, j'ai carrément l'impression qu'il va fusionner avec le mur. Je me prépare, à la colère, la rage. Bref, l'explosion quoi. Sauf qu'une fois de plus, son comportement me déroute.

Hadriel s'avance, ses deux lames d'obsidienne plantées au fond de mes yeux, et... me prend dans ses bras. Tout simplement. Trop naturellement.

— D'accord, se contente-t-il de prononcer.

Sa voix s'élève alors, mais je l'interromps d'un index en travers sa bouche.

— J'ai une autre requête avant.

— Me voilà rassuré. Ma petite chose n'aura pas déserté bien longtemps.

Mouais. J'en profite surtout, car il me semble dans de bonnes dispositions, aujourd'hui. Alors autant foncer.

— Tu accepterais de m'entraîner ? tenté-je avec mon sourire ravageur

qui fait d'ordinaire beaucoup de victimes.

— Tu sais déjà te battre.

— Pas comme toi. Je ne...

— Non ! retentit sa voix. Jamais, Ael. Ja-mais.

Sans me laisser le temps de contre-attaquer, sa bouche exécute son boulot. Et je m'effondre dans ses bras, non sans l'avoir insulté une dernière fois.

lui.

**Lui**

— Crois-tu que ce soit notre faute, mon combattant ?

— Quoi donc ?

— Tout ce qui arrive... Est-ce notre faute ? Est-ce, là, la punition que les dieux nous infligent pour avoir enfreint les règles ?

Sa candeur, à chaque fois, me laisse démuni. Sa foi en l'avenir que je lui promets. Son visage de poupée parfait. Ses longs cheveux d'un noir presque bleuté. Incapable de parler, je ne réponds pas immédiatement, me contentant de délaissier ses doigts avec lesquels je joue pour essuyer de mon pouce une larme venue s'écraser sur sa joue délicate. Je refuse de croiser ses iris. Son regard perdu m'est douloureux au-delà de l'impensable.

— Non, ma Dame. Un quelconque châtement divin n'a rien à voir avec nous.

Voilà ce que je devrais lui dire. Voilà comment je devrais la rassurer. Pourtant, je ne bouge pas. Ne prononce pas un seul mot. Non, je ne l'écoute pas, l'abandonne désespérée. Sa voix est lointaine, étouffée par les ténèbres qui grondent là-bas, formant une ligne d'horizon infranchissable. Si je ne savais pas la Terre ronde, je jurerais que la fin du monde est à cet endroit. Prêt à nous engloutir. Pourtant, je n'esquisse toujours pas le moindre geste. De plus en plus incompréhensibles, ses murmures se perdent dans cet ailleurs qui ne m'est pas accessible. Sur ce fil invisible tendu entre songe et réalité. Seule sa caresse sur mon front me parvient. J'imagine ses grands yeux noirs me scruter avec cette douceur inquiète qui n'appartient qu'à elle. Égoïste, je retiens cet instant.

L'odeur de l'herbe fraîche sous mon dos nu. La brûlure du soleil sur ma peau. La soie de la sienne pressée contre mon corps taillé dans le roc par les combats. Le ronronnement sourd de la rivière en contrebas. Son sein rond palpitant. La délicatesse des fleurs choyant paresseusement de l'arbre sous

lequel nous reposons, nos deux âmes enlacées.

Sa main se fait soudain audacieuse alors que l'ombre nuageuse se rapproche, je peux le sentir par-delà mes paupières closes. Son index se pose sur ma gorge, trouve ma carotide, en griffe la pulsation délirante. Sinue le long de mon cou, puis de mon torse. Un gémissement coule d'entre mes lèvres lorsque, mutin, son ongle balafre mon bas-ventre d'une ligne incendiaire. Sa voix revient me hanter. Un peu plus près, un peu plus fort, mais pas encore assez pour que je puisse la distinguer réellement. J'ouvre à demi les yeux quand son genou glissé entre mes cuisses remonte, enhardi, pour trouver mon entrejambe durci. Ayumi est l'innocence, un symbole de pureté dont je me suis emparé sans remords. Depuis quand se montre-elle si... entreprenante ? Sa paume en appui sur le creux de mon sternum, elle se hisse vers ma tête, les pointes de ses seins froncés au point de n'être plus que deux diamants tailladant honneur, décence et loyauté. Le désir, sauvage comme jamais il ne l'a été auparavant, mord mes reins. Ravage mes sens. Tout à coup, un éclair d'or zèbre ma vision encore floue tandis que sa bouche se pose contre mon oreille. Le silence devient tonnerre. Les murmures, des hurlements poignardant mon esprit. L'envie, une houle sombre. Et sa voix... sa voix à elle. Suave. Mordante. Avec cette légère intonation railleuse.

— Tu le sais, n'est-ce pas ? Que ton esprit tente de rejeter ce que ton corps, lui, a déjà compris. Je suis peut-être marquée, mais c'est toi qui m'appartiens. Que tu sois Psycho, Schizo, Hadriel ou même bien la mort. Tu es à moi. Pas à ces souvenirs. À moi.

Mes yeux s'ouvrent pour de bon. Haletant, je me redresse sur mon futon. Mes poings se convulsent autour du drap noir avant de le rejeter sèchement. Une seconde, une minute, peut-être deux me sont nécessaires pour chasser la vague fulgurante qui vient de me submerger. Cette émotion, je la connais. Je vis avec depuis si longtemps qu'elle fait désormais partie de moi. Je me réveille avec elle. M'endors avec elle. Existe avec elle. Depuis l'Éternité. La partie de mon âme qui n'a pas été réduite en cendres avec la disparition d'Ayumi pleure avec elle, brisée. La Culpabilité.

Mais il y a aussi cette Autre. Plus insidieuse. Celle-là fait voler en éclats ces certitudes qui régissent mon quotidien. À cet instant, je préférerais me noyer. Ou être brûlé vif. Au choix. Tout plutôt que de repenser au poids de son corps sur le mien, au son de sa voix railleuse. Ses paroles, ce que ses mots insinuent, je ne veux pas y penser.

Je ne peux pas.

Je ne dois pas.

Ils impliquent tellement de choses. Tellement de promesses rompues. Tellement de... Un soupir aussi désabusé que franchement douloureux saccage mon torse. D'une torsion, je me remets à la verticale et, nu, franchis le paravent menant à la cabine de douche. L'eau réglée en position glaciale pique mon épiderme telle une pluie de piqûres particulièrement vicieuse. Une manière de me punir ? Certainement. Les paumes contre le dallage, la nuque ployée en avant, je subis puis, dans le mouvement inverse, offre mon visage contracté à la morsure de l'ondée. Alors que je stagne, me purifiant – ou le tentant du moins – j'impose à mon atma la vision d'Ayumi. Sa beauté, sa sincérité, sa vertu. En un mot, sa perfection que j'ai ruinée avec tant de délectation. Uniquement dans le but de la faire mienne. Rien à faire. À chaque fois, son image se brouille pour se fondre et être inlassablement remplacée par celle d'une peste blonde au teint de lait. Furieux contre elle, contre moi, je laisse s'évader une bordée d'injures. Mon poing s'écrase contre la faïence. Enfin s'écrase... je devrais dire s'encastre. Je n'ai pas le temps de le retirer que le frisson habituel de l'Appel me broie littéralement de l'intérieur. Il faut croire que la Boss n'a pas jugé utile de m'envoyer son toutou et qu'elle recourt de nouveau au bon vieux système. L'encre noire apparaît comme par miracle sur ma peau ruisselante et trace son sillon dans mes veines. Mon front se plisse, mes iris deviennent miroir à mesure que je prends conscience de ma proie à venir. Venimeuses, mes lèvres s'incurvent en un rictus fauve. Ça, je connais.

Parfait.

\*\*\*

Pourquoi ?

Pourquoi je m'inflige ça ? Comment j'en suis arrivé à si bas ? Je me pose encore la question. Au lieu de rejoindre directement ma cible, d'en finir rapidement pour ne pas avoir à subir les foudres de la Juge, je suis là. Tapi dans l'ombre d'un recoin inéclairé. D'une boîte tout aussi obscure. Un crochet. Un rapide détour. Juste un virage pour m'assurer que mon insecte ne s'est pas encore fourré dans un guêpier impossible. Si je ne peux pas l'empêcher d'infiltrer mes songes et mon inconscient, je peux au moins faire en sorte de la garder en vie même si sa mort résoudrait mes problèmes.

Sauf que j'ai beau vouloir traverser cette frontière, me forcer à basculer dans ces ténèbres, je ne les atteins jamais. Pas en ce qui la concerne. J'ai besoin de la savoir en sécurité. Enfin... pas en danger immédiat. Un rire sans joie me fait tressaillir. La sérénité, la quiétude... ces notions sont étrangères à Ael. Au contraire du hasard et de l'imprudence qui, elles, lui collent à la peau.

Centré sur ma petite chose, je me terre dans ce lieu immonde depuis maintenant presque une demi-heure. Le bruit, la foule, les odeurs de transpiration et les effluves d'envie insatisfaite me percutent avec virulence. Insupportable, juste insupportable. Je hais ces endroits agressifs, la réelle obscurité est la seule qui puisse me convenir. Pourtant, je suis là. Parce qu'il n'y a que cette folle furieuse qui m'intéresse. La cure de sommeil prodiguée par mes soins semble avoir porté ses fruits. Le repos lui a clairement réussi. Elle est tout bonnement... lumineuse. Je ne peux totalement mentir. En tout cas, pas à moi. Pas dans le secret de ce réduit embrumé par les canons à fumée. Les pommettes rougies à force de danser telle une damnée sans se préoccuper de l'attroupement masculin qu'elle provoque, elle respire la vitalité. Je suis peut-être loin d'elle, mais je la vois. Au-delà des silhouettes assombries entre nous, chaque détail fend ma poitrine. Ses pupilles dilatées, leur cercle bleu quasi disparu, les éclats de rire roulant dans sa gorge. Un peu plus loin, le malabar bodybuildé qui lui sert de garde-du-corps se tient raide comme la justice, son attention focalisée sur son gagne-pain. Elle ne craint rien. Pour le moment. Aussi, je recule pour m'enterrer dans les noirceurs de la discothèque, désireux de quitter ce neuvième cercle infernal. J'ai du boulot et peu de temps pour rattraper mon retard. Si je ne mets pas les bouchées doubles, Yumi rappliquera ventre-à-terre. Or, m'aplatir devant Elle n'est pas à mon ordre du jour.

Je n'ai pas parcouru deux blocks qu'une drôle de sensation mord mon épine dorsale. J'ai assez épié et suivi mes victimes pour savoir quand on essaie de me faire dévier de chasseur à proie. Je reconnais les symptômes. Les avoir infligés plus qu'à mon tour doit jouer, j'imagine... Le souffle court, je bifurque dans une ruelle et attends, les yeux fermés. Une tension froide s'empare de mes muscles, ma bouche s'assèche alors que mon palpitant, lui, accélère violemment à m'en déchirer la poitrine. Un sourire s'épanouit lentement sur mon visage.

*Je te sens, ma petite chose...*

Ael est certes une force de la nature dans son genre, elle n'en reste pas

moins... humaine. Cela étant dit, je ne peux que la féliciter d'avoir capté ma présence tandis qu'elle se mouvait sur la piste de danse. Tout ça sans que moi, je m'en aperçoive. Alors elle m'espionne... Décidément, cette petite gamine trop gâtée ne connaît pas la signification du mot non. Je sais, sans que quiconque ait besoin de me l'expliquer en long, en large ou encore en-travers, que mon refus de l'entraîner est la raison de cet essai à demi réussi de filature. Elle espère capturer mon essence de combat en me pistant lors d'une chasse. Tout d'un coup, un uppercut violente mon esprit. Pourquoi ai-je sacrifié mon habitude de me déplacer sur les toits ? Un acte manqué ?

J'ajuste le col de ma veste en délassant mes épaules et me remets en route, un rictus mauvais flottant sur mes lèvres. Si elle veut jouer, je peux jouer. Nous verrons bien si elle sortira victorieuse de la cadence que je compte marteler. Moi aussi, je peux rire une seconde...

Mon allure prend de l'ampleur, histoire de la faire galérer avec ces talons qu'elle affectionne porter. Je ricane lorsque l'impétuosité brûle soudain dans son esprit rebelle. Incapable de camoufler trop longtemps sa présence, mais surtout ses pensées, ces dernières fusent. Ma nature « différente » m'amène à voir ce qui ne peut être perçu ainsi que le sont les émotions et leur flux. En y réfléchissant, je crois d'ailleurs que c'est en partie cela qui me ramène constamment à ma petite chose. Autour d'elle, les sensations qu'elle éprouve explosent tel un feu d'artifice. Mon insecte est à elle seule un arc-en-ciel en fusion. Une déflagration de couleurs vives, rendant le monde d'une banalité affligeante. Avec elle, j'ai l'impression de me retrouver en Inde lors de Hôli ; la célébration des couleurs. L'image d'une Ael absolument nue, recouverte de pigments multicolores viole ma raison. Les maxillaires serrés, je m'oblige à me canaliser sur la situation présente et ses émotions que je perçois jusque dans mes os. Elles détonnent en rafales et s'embrasent alors qu'elle lutte pour me suivre en silence. Tempêtant à voix basse. M'abreuvant de noms tous plus fleuris les uns que les autres.

Plus je prends un malin plaisir à louvoyer entre les ruelles, à l'entraîner d'un coin à l'autre, plus son contrôle s'amenuise. Ses réflexions se font anarchiques, passant de la joie enfantine de s'être débarrassée avec facilité de son gorille à... Je m'étouffe en avalant de travers lorsqu'une de ses réflexions m'attrape dans ses filets.

*Ce qu'il est sexy, ce con... Même suer avec lui relève de l'attentat à la pudeur... Non, ne pas l'imaginer sous la douche... Non... Bordel, trop tard ! Est-ce qu'il se douche au moins ou il a un programme genre autowash ?*



Un gémissement inaudible me parvient du fin fond de son esprit embrouillé à l'idée de me reluquer sous le ciel de pluie. Pour la première fois depuis je serais bien en mal de dire combien de temps, je bute dans un pavé déchaussé et manque m'étaler sur le sol. Elle retient un gloussement qui pourtant émane très clairement de sa petite tête. Rageur, je me redresse et, d'un bond, m'éloigne. Seulement, c'est sans compter sur ses élucubrations qui me poursuivent. Encore et encore.

*Je me demande s'il est ignifugé ? Et sinon il peut se noyer ou il est à l'aise Blaise dans l'eau, genre Flipper le Dauphin ? Hadriel le Triton...*

*Et puis, matez-moi ce cul. C'est un crime contre l'humanité de l'avoir placé dans le dos... Sûr que je préférerais lorgner dessus quand il m'engueule. Je ferais même l'effort d'être attentive à ce qu'il me dit, tiens...*

*Est-ce qu'il a des fringues autres que noires ?*

Tout à coup, la vision de moi-même vêtue d'une chemise hawaïenne et d'un bermuda turquoise me traumatise presque. Pitié, que l'on me crève les yeux... Si elle me fait danser le limbo dans son imagination délirante, je l'achève. Je la chope et l'envoie jouer les Belles au bois Dormant dans une coulée de béton. Mes doigts s'enroulent autour du manche de mon poignard quand elle répertorie une flopée de tenues pour hommes à travers les siècles et m'en affuble. Au moment où elle colle mentalement une perruque française, genre Renaissance sur mon crâne, je vrille. Un grognement sourd s'exfiltre de mon buste emperlé de sueur. Je ne pourrai jamais chasser avec cette empêcheuse de tourner en rond collée à mes basques. Surtout quand après ses réflexions foireuses et avoir fait sa Lagarfeld maison, elle commence à divaguer dans un registre légèrement... différent.

*Je serais curieuse de voir ce que ça donnerait... la couleur de sa peau qui tranche avec la mienne. Ses paumes larges et tatouées sur mes hanches. Sa langue dans le creux de mes seins... Oh, putain. Focus, Ael ! Sinon t'es bonne pour un orgasme fulgurant en pleine rue...*

Une goutte de transpiration prend naissance à l'orée de mes cheveux noirs pour dévaler ma tempe et se perdre dans le voile de barbe drue qui mange mes joues. Rendue malléable à cause de l'heure avancée, de l'alcool qu'elle a dû ingurgiter, de sa semi-course, elle déraille dans les grandes largeurs, ne cherche même plus à cacher ses pensées. Connecté à ses extravagances, un tourbillon d'instant volés me submerge.

D'abord un souffle. Le mien sur sa nuque dans l'appartement de la crevure qui lui servait de petit ami...

Puis une sensation. Celle de mon buste contre son dos lors de notre séance de Tai-Chi.

Un frisson. Quand mes doigts se déploient sur son ventre et frôlent la boursofflure de sa cicatrice.

Et enfin un gémissement. Le sien. Le mien peut-être tant elle arrive à me rendre fou. Sa chaîne entre mes doigts. Son pouls battant à tout rompre sous ma paume. Elle tout simplement contre moi.

J'aurais pourtant dû le savoir. Que le revers n'est jamais loin. Et que lorsqu'il est question d'Ael, il devient un coup d'une puissance phénoménale. À cet instant, il prend la forme d'un filin invisible dont l'airain s'enroule autour de mon cou pour m'étrangler au moment où sa frustration délirante atteint son paroxysme. Plié en deux, la vision qu'elle s'inflige et déforme pour la rendre ainsi qu'elle se représente la scène et que...

Tout est tellement réaliste. Je sentirais presque le goût de sa peau sur ma langue. La texture de son téton sur mes lèvres. Non. Non ! La voix d'Ayumi revient d'entre les murmures. Accusatrice et triste de constater ma trahison. Peut-être est-ce cette foutue culpabilité qui parle. C'est possible. Avec difficulté, je me redresse. La colère au ventre. Le désir fouettant mon sang. Celui de la repousser. Celui de la prendre au creux de moi. Droit comme la justice que je suis censé servir, je rugis :

— Ça suffit, petite chose ! Rentre chez toi !

Je n'attends pas qu'elle sorte de l'ombre. Ni qu'elle me réponde. D'un seul et unique saut porté par mon courroux veiné de rancœur, je me propulse sur l'échelle de secours du vieil immeuble à ma droite et m'enfuis.

Pour la première fois de mon existence, je m'enfuis.

Loin d'elle.

**Elle**

Quel con. Quel Con. Quel con ! Ces insultes percutent les parois de mon crâne en continu, provoquant un vacarme de tous les diables entre mes tempes. Sa voix emplie de rage perce encore et encore le brouillard alcoolisé dans lequel je suis plongée. Décidément Schizo est un surnom parfait ! Ou alors le mec est bipolaire, va savoir. Un coup, il me tue avec une tendresse venue de je ne sais où, m'aide enfin à me reposer et en vient carrément à m'épier. Et pouf, Mister Hyde avale Dr Jekyll et se transforme en abruti pas fini. OK, je n'aurais sûrement pas dû le suivre, mais il me connaît maintenant, non ? Bah si justement. Il ne me connaît que trop bien d'ailleurs, et c'en est presque flippant. Il se doutait forcément que son refus de m'entraîner activerait mon mode je-vais-t'user-jusqu'à-la-moelle-pour-obtenir-ce-que-je-veux.

La colère dans le sang, je m'acharne à broser ma tignasse blonde trempée après un passage plus que nécessaire sous la douche. Afin de soulager mes nerfs, je suis rentrée chez moi, dans cette immense appart' vide – pour changer – et ai directement filé dans la salle d'entraînement. Sauf que taux d'alcoolémie frôlant la folie et efforts physiques restent un très, très mauvais cocktail. Aussi, dans le but de stopper le manège à grande vitesse qui fuse dans tous les sens dans mon cerveau, je rampe presque jusqu'à mon lit pour m'y plonger aussitôt.

*Les pieds toujours prisonniers de ce fichu ruisseau se transformant peu à peu en torrent, je demeure immobile. Admirant ce feu qui ravage à présent chaque branche du cerisier. Leur chaleur ne tarde pas à mordre ma chair, la cisaille pour enfin posséder mon corps en entier. Comme à chaque fois. Et comme à chaque fois, j'observe, fascinée, la danse de ces flammes de la couleur de l'enfer à la surface de ma peau. Libérateur.*

*Soudain, le ciel orageux s'obscurcit davantage. Une bourrasque ébouriffe mes cheveux, un frisson glacial d'appréhension galope le long de ma colonne vertébrale. Étrange. Jamais je ne me suis sentie aussi... inquiète lors de ce rêve. Au contraire. Malgré cette atmosphère étouffante et cette nature qui semble clairement me rejeter de toutes ses forces, je sais que ma place est ici. À lutter. Contre les éléments. Et contre autre chose aussi.*

Mes paupières s'ouvrent tout à coup sur l'obscurité de la nuit. Une sensation de danger, de menace imminente se greffe à l'ensemble de mes terminaisons nerveuses. Le visage échoué sur mon oreiller, je cherche à le tourner afin de vérifier être bien seule dans ma chambre quand je réalise ne pas réussir à me mouvoir ainsi que je le voudrais. Mes bras résistent, refusent de se plier à ma volonté. Je relève la tête et l'effroi m'envahit. Mes poignets sont attachés à la tête de lit. Et solidement si j'en crois la résistance de la corde lors de mes tentatives pour m'en débarrasser.

— Tss, poupée, tu t'acharnes pour rien. Quoique, ton côté lionne enragée est très excitant, je dois l'avouer.

L'effroi décampe au son de cette voix pour laisser place à une colère sourde. Bloquée face au matelas, je ne peux voir l'homme qui me parle, mais je parviens parfaitement à identifier les accents perniciox et dégueulasses de ce timbre qui me file aussitôt la gerbe.

— Lars, sifflé-je. Je te conseille de me détacher et de te trouver quelqu'un d'autre pour tes jeux pervers.

Du coin de l'œil, j'aperçois l'un de ses genoux s'enfoncer dans le matelas, juste à côté de mon flanc droit. L'instant d'après, un poids me comprime la cage thoracique. Cet enfoiré s'est carrément allongé sur moi, son érection poussant contre mes fesses.

— Tu n'as pas toujours dit ça, susurre-t-il à mon oreille, me soulevant l'estomac.

— Au risque de te filer des complexes, tu m'as seulement été utile, débile. Félicitations, tu n'as été qu'un jouet entre les petites mains d'une blonde capricieuse. Et comme tout gosse trop gâté, je me lasse vite. Alors maintenant, barre-toi et va sécher tes larmes entre les cuisses d'une autre qui voudra bien de toi.

Pour illustrer mes propos, je rejette brutalement ma tête en arrière, espérant lui péter le nez. Malheureusement, ce con esquive parfaitement mon coup et en profite pour choper mon cuir chevelu. D'un geste sec, il m'oblige

à incliner mon visage en arrière. Si violemment que je sens le haut de ma colonne vertébrale craquer. Un gémissement s'évade de ma gorge obstruée par ma position.

— Tu as oublié qui je suis, sale garce. Je n'ai pas obtenu ce poste en me branlant. Plusieurs années dans les Marines m'ont permis d'acquérir de très bons réflexes, utile pour mater les putes dans ton genre.

— *Mater ?*

Un ricanement grinçant filtre d'entre mes lèvres contractées.

— Parce que tu crois pouvoir mater une femme comme moi ? Tu n'es bon qu'à rester dans l'ombre, à baver sur leur cul pendant qu'elles vivent ce que toi, tu ne peux qu'observer, comme un bon petit chien.

Je sais... Ma raison s'excite derrière les barreaux de cette cage que je lui impose constamment. Le moment de la libérer est sûrement venue, mais c'est plus fort que moi, plus puissant que cette peur qui s'infiltré insidieusement dans mes membres. Je refuse de me rendre, de lui montrer le moindre signe de faiblesse. Hors de question qu'il pense une seule seconde avoir atteint une autre partie de moi que mon corps.

— C'est toi la chienne ici, Ael. Tu t'offres à n'importe qui, autorise les hommes à te fourrer, à envahir ton ventre, et tu sais pourquoi ? Parce que tu es seule, petite poupée dans sa cage d'or. Je t'ai bien observée, beaucoup de monde gravite autour de ta bulle, mais personne ne cherche réellement à la pénétrer.

Cette fois, j'éclate carrément de rire. Un rire sombre aux nuances de désespoir.

— Regarde autour de toi, poursuit-il en léchant ma gorge. J'aurais pu te bâillonner pour m'épargner toute cette merde qui sort de ta bouche, mais non. Je n'en prends même pas la peine parce que... écoute bien... Rien. Personne. Tes parents et ton frère ne te font même pas l'honneur de leur présence. Tu peux hurler jusqu'à t'en crever les cordes vocales, personne ne viendra à ton secours.

Une seconde, l'espace d'une toute petite seconde, le néant s'engouffre dans ma poitrine, vide mes poumons pour me voler tout oxygène. Focus, Ael ! Cet enfoiré cherche juste à te déstabiliser.

Stop. L'heure du papotage sur l'oreiller est révolue.

À l'image d'une possédée, je me cabre, rue, tente tout et plus encore pour le faire lâcher prise. En vain. Je dois reconnaître que ce taré est effectivement bien entraîné. Et quand sa paume se rétracte davantage sur le

sommet de ma tête, un sentiment de faiblesse pure jusqu'alors inconnue me pousse à perdre pied. La sensation qu'un gouffre s'ouvre sous nos corps, et cherche à m'aspirer dans un tourbillon dangereux que je ne pourrais contrôler, me donne le vertige.

Je panique. Complètement.

Mes mouvements n'ont plus rien de coordonné, de réfléchi. Peu à peu je sens l'emprise de Lars grignoter du terrain, m'asphyxier, me détruire. Et quand, ses doigts parviennent à retirer mon string pour le coincer sur mes cuisses, je hurle.

Des larmes de rage, d'impuissance et de terreur envahissent mes joues.

Je ne peux pas y croire. Que cela est en train de se produire. Que je sois en train de perdre.

**Lui**

Un genou à terre à côté du dealer minable désigné comme cible, je retire ma lame de son abdomen avant d'en essuyer l'acier sur mon jean. D'un geste leste, je me remets à la verticale. Sans une once de remord, je pousse du bout de ma botte le cadavre. Repoussant une mèche noire balayant mon front, je jette un coup d'œil distrait aux alentours. D'un côté comme de l'autre, personne. Les Humains sont merveilleusement constitués. Ils sont un parfait métronome, oscillant entre l'instinct de conservation servi par la peur, et d'autre part, cette nature aventureuse et curieuse qui les pousse à chercher plus loin. À travers le clair-obscur de cet Ether derrière lequel nous autres évoluons.

L'habituel contentement qui suit une mission ne vient pas. À l'opposé, je me sens... vide. Ou non. Je ne peux pas dire que je suis vide. Je suis furieux, perclus de cette rage qui ne me quitte pas. Parce que chacun des rouages de mon esprit tourne à plein régime. Au-delà de l'excitation de la chasse, il y a... ça. Cette idée d'avoir déconné. Sans me préoccuper d'avoir les paumes ensanglantées, je les porte à mon visage et le frotte vigoureusement, ignorant la sensation poisseuse sur mes joues creuses. Une seconde j'observe les roses tatouées sur le dos de mes mains, fasciné. L'entrelacs des pétales épanouis, les ronces... L'impression d'être face à l'espèce de relation que nous entretenons, cette peste blonde et moi. Reste à savoir qui est la fleur et qui est l'épine ? À supposer que nous ne sommes pas deux aiguillons prêts à saccager et blesser, mortellement ou non. Comme dans cette ruelle. Mes poings se resserrent, puis se desserrent dans l'espoir d'évacuer la faute commise un peu plus tôt. Malgré mes efforts, elle reste là. À ramper sous ma peau et envelopper la moindre de mes synapses. Il m'est juste impossible de me départir de cette émotion foireuse. Ce sentiment d'avoir fait imploser le fragile équilibre trouvé avec ma petite chose. Nous avons réussi à aplanir nos rapports en une espèce de statuquo précaire certes, mais non moins réel. Il le

fallait pour notre santé mentale à tous les deux. Quoique. Un ricanement inhabituel m'échappe. Dans le cas de la New-yorkaise, je ne crois pas que ce qualificatif soit valable. Je n'ai qu'à me rappeler le fil de ses réflexions pour en être persuadé. Je me rembrunis tout aussi rapidement. Avec mon comportement à la limite – elle a raison – du psychotique paranoïaque, j'ai littéralement fait implorer notre pacte tacite de non-agression. Qui je crois berner ? Elle n'est pas responsable du désir qu'elle m'inspire si violemment. À tel point qu'il se fond à mon sang telle une chape d'or fondu. Pas responsable de mon manque de discernement. Ni de retenue. Ael n'a pas à payer ce prix. Il est mon fardeau, pas le sien. Après tout, je commence à la connaître. Son attitude lui ressemble. En tous points. Cette façon de tenter de m'espionner, de me mettre le mors pour tirer de moi l'entraînement auquel elle aspire est conforme à son caractère. La persuasion selon mon insecte ne s'obtient pas grâce à des caresses. Non, elle est plus du genre à marteler le crâne de son adversaire à coups de batte de base-ball. Un sourire matois ourle mes lèvres. Cette femme aurait été une Walkyrie parfaite. Leur reine. Impitoyable. Sanguinaire. En un mot, éblouissante.

Je suis extirpé de mes pensées lorsqu'un fin crachin typique de l'été indien s'ébauche. Les gouttes de pluie s'écrasent sur ma chair, chaudes et incisives, dégoulinent de mes mèches un peu trop longues, se faufilent sous l'encolure de mon tee-shirt. J'avance d'un pas pour rentrer quand mes muscles se raidissent, obéissant à leur propre volonté. Mon corps se crispe, se transit, comme en réponse à... *elle*. Un friselis douloureux chute dans mes reins. Ael. Une enclume pèse tout à coup sur mes entrailles, me bousille de l'intérieur. Le goût âcre du danger s'ancre à mon palais. Se diffuse dans mes veines pour dominer mes réflexes. Avant même de m'en rendre compte, je pivote et prends la direction opposée.

Direction un certain quartier huppé.

Pressé, l'urgence de la voir vissée au ventre, j'accélère le pas.

Direction un certain penthouse.

La panique sur le point de laminer mes sens.

Direction une certaine chambre.

Je retombe soudainement en équilibre sur la balustrade...

... pour exploser en des centaines de particules affûtées. Destinées à la destruction.

À travers la vitre, je la vois. *Ma* petite chose. Attachée, mais libérant l'emprise que je garde sur mon âme. Entravée sur son lit, à plat ventre dans



une position odieusement soumise. Trop soumise pour elle. Tout simplement trop pour moi. Le visage collé à son oreiller. Sa brassière de dentelle déchirée qui réduit en pièces une partie de ce morceau décharné sous mes côtes. Son dessous roulé sur ses cuisses pour découvrir ses fesses. Ce salopard de garde-chiourme à califourchon sur elle, l'immobilisant, une de ses énormes paluches se débattant avec sa braguette. Subir la vision de ses courbes délicates en dépit de son affreuse langue de vipère masquant ses incertitudes aux mains de ce salopard grossier termine de m'achever. Me condamne.

Je sais qu'il ne s'agit pas d'un jeu. Qu'elle ne s'amuse pas à tromper son ennui. Ce que je ressens de plein fouet est sa peur, et pire encore pour Ael... sa faiblesse. Cette faiblesse qui devient mienne. Son abandon à la fragilité me rend dingue. C'est une combattante. Avoir peur, déposer les armes ne lui ressemble pas. Et ne pas la reconnaître est comme... la perdre. Intolérable. Lorsque son tortionnaire tire le rideau blond de ses cheveux, mes paupières se ferment une nanoseconde avant de se rouvrir brusquement.

La mission. Le Code. Plus rien n'existe. Parce qu'à ce moment, ma loyauté lui est entièrement acquise. Tout comme mon honneur.

Un feulement s'enracine dans mes entrailles, s'enroule autour de mes organes, déchire mon torse. L'impression d'avoir deux mains, deux serres défonçant ma cage thoracique pour en écarter les côtes et agripper mon cœur afin de le réduire en cendres.

Au-delà de la colère et la fureur. Le dernier spectre avant la folie.

Le souffle erratique, la raison fragmentée en un chaos indicible, je ne réfléchis plus et laisse l'instinct, le plus primaire de tous, prendre le dessus. Le poignet replié, ma paume percute le verre avec une telle force que la vitre se fissure pour finir par éclater. Je ne cherche pas à me protéger. Au contraire. La souffrance engendrée par les bris de verre est la bienvenue. Salutaire, elle me raccroche au fil mince de la réalité. Féroce, j'entre dans la pièce, les tempes battues par mes nerfs à fleur de rage. Ael gémit lorsque celui censé la protéger roule sur elle et quitte le lit dont le sommier craque, sinistre. Je n'adresse pas le moindre mot à mon insecte. Ce n'est pas la peine. Seul l'éclair meurtrier de son regard couleur d'outre-mer me suffit. Il s'insinue sous ma peau pour venir contaminer mon cœur et mon âme en mal d'elle. Je sens mon contrôle ruer pour s'esquiver afin de laisser place à l'ombre. Et... je le laisse faire. D'un mouvement brusque, la brute se retourne et plante ses yeux furieux dans les miens. Avant d'opérer un mouvement de recul, une terreur sourde s'emparant de ses membres. L'instinct. Celui de

fuir.

— Mec, lance-t-il, la voix engourdie par la peur. Je te la laisse si tu veux. Tu sais, elle a les reins solides.

Un grondement filtre d'entre mes lèvres tandis que je marche vers lui sans sourciller. Polarisé sur ma cible, je perçois chaque vibration qu'exsude son corps, chaque modulation de son timbre, mais aussi la colère m'envahir et ne plus faire qu'un avec mes membres. Seule Ael m'est pour le moment inaudible. Consciente de ce qui se joue, elle se tait, nous observant, ses iris écarquillés. D'effroi autant que d'excitation. Stop. La tenir éloignée, interdire à son essence de me renverser sont mes derniers remparts avant le chaos.

Tendu à l'extrême, le type bande ses muscles, se ramasse sur lui-même, aux abois. Il tente le tout pour le tout. Essaie de me déstabiliser pour sauver sa misérable vie. Comme ils le font tous lorsqu'ils se retrouvent face à ma lame...

— Allez... Je vois bien depuis le temps que je garde les miches de cette garce de quelle façon tu la reluques... Je ne sais pas qui tu es, Mec, ni pourquoi elle te court au cul, mais crois-moi, cette salope n'en vaut pas la peine...

Mon manque de répondant verbal le déboussole. Son visage haineux ne m'impressionne pas. Un rictus agressif se dessine sur ma bouche, tordant mes traits.

— Bats-toi, je siffle entre mes dents serrées.

Tout ce que son aura m'impulse est la furieuse envie de pulvériser sa face contre le mur de béton ciré. Je penche la tête, attends qu'il fasse un faux pas pour lui « faire comprendre » combien s'en prendre à Ael était plus qu'un mauvais calcul. Oui, je compte agir de manière qu'il se rappelle de moi et de mon Humaine la prochaine fois qu'il tentera de violenter une femme.

Il attaque le premier, se déplaçant à une vitesse impressionnante pour un homme, se jette dans la mêlée. Rapide, certes, mais pas assez. Je l'esquive et l'attrape, plantant mes ongles dans la fragile membrane de son cou. Le garde du corps agrippe alors mon poignet pour essayer de m'obliger à lâcher prise. Peine perdue. Je l'envoie au sol avant de lui faire signe de se relever, narquois. Le type roule, se remet debout en crachant ses poumons et charge de nouveau. Dans une danse parfaitement synchronisée, nous enchaînons les coups de pied ou de poings, chacun évitant l'autre. Je ne cherche pas à conclure. Pas encore. L'épuiser me permet de réaligner mes chakras et ainsi écarter un bain de sang quand, tout à coup...

Un flash. Immonde. Comme un jumeau de la série d'images propulsée par Ael un peu plus tôt dans la ruelle. Sauf qu'en l'occurrence... ces visions ne proviennent pas d'elle. Mais de ce salopard.

Ses mains deviennent mes mains. Harponnées à sa taille. Son torse, mon torse. Envahissant son dos. La pulpe de ses doigts, la mienne. Maltraitant ses seins. Et elle... Sa tête renversée. Sa bouche arrondie. Le voile opaque de ses iris mi-clos.

Toutes ces fois insupportables où elle l'a laissé user d'elle. Toutes ces fois... Sous lui. Contre un mur. Mon estomac se soulève lorsque je la vois à quatre pattes, mon poing... son poing dans ses mèches blondes pour mieux la cambrer, la dominer. Ma vue s'obscurcit. Une espèce de tunnel sombre où il n'y a plus que lui. Fini de s'amuser. Les mains crochetées à sa chemise, je le colle au mur avec tant de puissance que ses vertèbres craquent.

À l'image s'ajoutent soudain les sensations. Je suis à sa place. Ressens ce que lui a ressenti en outrageant son corps. Pas de sensualité. Ses doigts sont les miens. Aucune envie. Sa hampe est la mienne. Juste de la lubricité. La profanant durement. Comme jamais elle n'aurait dû l'être. Son souffle s'échoue sur *ma* chair. Je laboure *son* ventre.

Je ne suis plus qu'un champ de ruines alors que ces bribes de souvenirs tournent en boucle, me rongent ainsi que le ferait un bain d'acide. Ne suis plus que douleur. Ne suis plus que haine.

Le toucher est celui des cinq sens auquel on ne pense pas. Les Humains craignent de perdre l'ouïe, la vue, voire l'odorat. Rarement le toucher sans cesse sollicité. Pourtant, à cet instant, je pourrais prier pour en être débarrassé. Parce que le toucher ne donne pas qu'une seule perception physique. Cette dernière joue sur chaque verrou de l'âme. L'embellit. La pourrit. Qu'elle soit mécanique lorsque je sens le frottement de ses dessous en dentelle à la place de cette saloperie ; thermique quand la douceur de sa peau se diffuse à la sienne ou la mienne je ne sais même plus... elles déchiquètent toutes mon esprit. Lacèrent ma poitrine. Incendient ma chair. Dévorent ma raison.

Un hurlement dément s'arrache de ma poitrine au moment où *elle* est percutée par l'orgasme alors que je/il lui broie les hanches. Et puis... la folie, la vraie. Salvatrice et destructrice. Un voile pourpre s'abat sur mes yeux. La rage me possède. Totalement cette fois.

Tout à coup, je reviens à la réalité quand l'homme n'est plus qu'un pantin. Abasourdi, je recule d'un pas, brûlé par le contact du corps sans vie.

Son cou forme un angle particulièrement bizarre. Parce que, embrasé par la colère, je viens de briser sa nuque.

— Hadriel...

Le souffle haché, la raison heurtée, je mets quelques secondes à comprendre que c'est Ael qui m'appelle désespérément, se tortillant sans succès. Ma tête pivote vers elle, je prends quelques secondes pour la jauger. Mes narines se dilatent, tentent d'aspirer l'air qui me manque malgré la fenêtre brisée. J'effectue un pas dans sa direction. Me stoppe. Mes mains tremblent au diapason de la rage meurtrière qui coule dans mes veines. Contre le corps flasque et sans vie abandonné sur le parquet. Mais aussi contre elle. Dire qu'à cause de son obstination à ne voir dans ses courbes qu'un moyen, elle a failli... Je déglutis, refuse d'imaginer ce qu'il aurait pu arriver sans pour autant pouvoir me l'ôter de la tête.

— T'attends quoi ? Pour me détacher ? Une invitation ?

Son regard pâle me fusille pour camoufler la panique qui s'est emparée d'elle. Son ton railleur ne me ferre pas. Je suis bien trop en colère. Sans parler de cet autre sentiment que je ne connais pas, que je ne connais plus. La peur. Primale et d'une brutalité sans précédent. Elle coule en moi, nécrose chacun de mes neurones, corrompt mes organes, gangrène absolument tout sur son passage pour m'amener aux portes de l'irrationnel. À frayer avec la terreur. En deux enjambées, je la rejoins au pied de son lit. Sans une once de délicatesse, je remonte son string de sur ses cuisses, puis la libère de ses entraves. Elle couine lorsque le lien brusque la chair tendre de ses poignets qu'elle masse en s'asseyant sur le matelas. Mon visage fermé ne lui dit rien qui vaille, c'est évident. Ses sourcils se froncent tout comme son petit nez.

— Je suppose que je devrais te remercier, chuchote-t-elle, un brin anxieuse. Tu sais, j'aurais fini par avoir le dessus...

Sa manière de plaisanter pour détendre l'atmosphère décuple ma haine. Implose le peu de retenue qu'il me reste. Je ne la laisse pas débiter son monceau de conneries et détends le nœud de ma colère.

— Tu vois le résultat ? sifflé-je, tellement hors de moi que je reste d'une froideur abyssale. Tu vois le résultat de ton comportement ?

— Quoi ? s'insurge ma petite chose en sautant sur ses pieds.

Elle vacille, sous le choc et l'adrénaline qui fuit ses jambes, puis s'écroule de nouveau sur le matelas.

— Tais-toi ! je tonne en serrant les poings. Stop ! À user de ton corps pour parvenir à tes fins, tu as été à deux doigts de te brûler les ailes !

— Bah ! Je ne suis qu'un insecte, non ?

Je l'attrape par les épaules, la soulève de manière que son visage ne soit plus qu'à quelques centimètres du mien. Sa respiration saccadée meurt sur mes lèvres barrées en un pli sévère. Sa poitrine s'écrase sur mon torse, et me renvoie en pleine tronche les sensations éprouvées à travers les pensées de son garde du corps. Une grimace explose à la surface de mon visage.

— Le sexe n'est qu'un jeu, hein ? Un moyen comme un autre. Regarde où ton « jeu » a failli t'amener, Ael... je crache, sans pitié pour sa sensibilité malmenée, pour ces larmes qu'elle ne versera pas, mais qui frangent ses longs cils. Ne te plains pas qu'un de tes joujoux en demande plus, en exige plus et se serve. Tu ne fais que ça, Ael. Écarter tes putains de cuisses !

Sans pitié parce que sa chair entre mes serres me ramène automatiquement à la vision de ce type assis sur elle, ses pognes la palpant partout. Encore. Je ne vois plus qu'elle, ne ressens plus qu'elle. Crève d'elle. Alors, je continue.

— Tout ça... tout ce merdier est ta faute. Tu provoqueras ta perte. Sans parler de ceux qui t'entourent... Et la mienne. Regarde ce que je viens de... Pour toi.

Je la repousse sur le sommier pour ne pas céder à l'envie de la blesser autant que, moi, je le suis. Afin de ne pas lui communiquer la peur et la fureur entremêlées qui me scient toute rationalité. J'ignore son expression déchirée, me détourne, charge le cadavre sur mes épaules.

— Inutile de t'inquiéter. Il n'y aura aucune trace. Contente-toi de nettoyer les dégâts. Et Ael ? Habille-toi.

Sans un dernier regard, je file vers la baie vitrée brisée et, véloce, saute sur la rambarde avant de disparaître dans l'obscurité. Espérant que cette dernière m'avale et ne me recrache plus... Il semble que ce soit le seul moyen pour désormais m'enlever cet insecte du crâne.

## Elle

« Habille-toi, Ael », trois mots. Trois fois plus de dommages que tout le reste de cette soirée à enterrer sous le monceau de mes innombrables conneries. Trois fois plus de violence aussi. Plus brutaux que les mains de Lars malmenant mon corps. Plus féroces que ses paroles. Plus douloureux que son poing convulsé contre mon cuir chevelu. Plus cruels. Plus... Plus...

La culpabilité m'étrangle, et j'en suis à espérer qu'elle disparaisse en m'étouffant pour de bon. Hadriel a raison. Tout est ma faute. Plus on joue, plus on a de chance de perdre. Sauf que je n'étais pas seule dans cette partie, et je n'ai pas uniquement entraîné quelqu'un dans ma chute... je l'ai condamné à peine ai-je décidé de *l'utiliser*. Par égoïsme. Par caprice.

Un homme est mort. Parce que je l'ai poussé à bout, parce que je l'ai méprisé pour simplement avoir cédé à mes avances. Combien de personnes ont péri depuis que je connais Hadriel ? Trop. Beaucoup trop. Ce taré a vu juste depuis le début. Je ne fais que précipiter les gens à leur perte.

Les paupières fermées, je balance mes pieds nus dans le vide. Assise sur le rebord de ma fenêtre, parmi les bris de verre, je domine une partie de New York. En totale contradiction avec le brouillard d'amertume qui hante ma poitrine et dans lequel je me sens si insignifiante. Le Soleil commence son ascension, je peux le sentir aux rayons réchauffant faiblement ma peau glacée. J'ignore ce qui me blesse le plus. Comprendre qu'à cause de moi, un cœur s'est arrêté de battre. Avoir été à deux doigts de me faire violer. Ou son regard plein de rage, de colère et de... dégoût. Si les deux premiers me rongent l'esprit, le dernier me ruine l'âme.

Alors, quand cette présence si familière s'impose dans mon dos, mon premier réflexe est de plaquer mes bras contre mon abdomen afin de contenir ma douleur. De la lui dissimuler. Qu'il saisisse à quel point ses paroles ont laminé mon cœur serait une atteinte intolérable. Trop cruelle à cet instant où mon instinct de préservation équivaut à celui d'un chaton. J'ai trop mal à

l'âme. Elle pleure du sang. Celui que je voudrais verser à sa place. Celui dont ce salopard de Lars aurait voulu s'abreuver à travers la possession de mon corps.

— Va falloir que tu te décides un jour, dis-je d'un ton monocorde pour masquer mon chaos intérieur, partir ou rester. Tu me files le tournis, Hadriel.

Un soupir me répond avant que le crissement de ses boots sur les morceaux de verre m'agresse les tympans, comme un putain de rappel de cette nuit funeste. Je devine ses paumes se poser à gauche de mes cuisses, sur le rebord. Cette chaleur si douce, si addictive, mais trop perturbante à cet instant m'enveloppe. M'affaiblit davantage, car je ne peux plus ignorer le fait que cette créature sortie de je-ne-sais-où a le pouvoir de m'anéantir uniquement avec... trois mots. Aussi, mes lèvres restent scellées, mes yeux clos. Je me laisse porter par les premières lueurs de l'aurore, celles-là mêmes que son aura obscure cherche à combattre. À cette seconde précise, je suis juste incapable de dire ce qui m'est vital. Étrangement, ma respiration n'a jamais été aussi calme. Cette perpétuelle énergie vibrante qui ne me laisse d'ordinaire aucun répit semble enterrée sous les remords et la culpabilité.

Les secondes défilent. Les minutes s'étiolent. Sans que l'un de nous deux ne bouge ou ne tente de parler. Cette paix bien qu'éphémère entre nous est plus que bienvenue. Sous la barrière de mes paupières, je sens les artères de New-York pulser, vivre. Se fichant pas mal de rencontrer la mort au détour d'un virage, sur un trottoir, ou dans les yeux trop bleus d'une garce blonde. Une pensée tout à fait inopportune se plante dans mon sein telle une lame acérée. Il suffirait d'un mouvement, à peine celui d'une plume prise dans la tempête qu'il déclenche. Un seul geste pour glisser. Un seul mouvement que, par curiosité morbide, mon esprit imagine. Juste pour voir. Me rattraperait-il ? Me sauverait-il ? Encore ? Ou laisserait-il son fardeau se scratcher sur le macadam ? Pourquoi se soucier ainsi de moi si c'est pour me carrer dans les dents chaque erreur ? Sa voix sourde, à peine perceptible, m'arrache de mes réflexions incohérentes.

— Tu n'as pas à te sentir coupable, Ael.

En temps normal, j'aurais éclaté d'un rire aussi tranchant que de la glace. Pas là. Non, au contraire, ce sont ces mots qui viennent fendre mon cœur.

— Je peux te recommander quelques adresses de psy, tu sais. Parce que le mélange psychopathe, schizophrène et bipolaire commence à être compliqué à gérer.

— Stop, gronde-t-il dans un feulement à l'accent infernal. Rends les

armes. Ne te cache pas derrière tes remarques acerbes. Ne te dissimule pas.

Je ne peux empêcher un sourire cruel de s'étaler sur mon visage. Des insultes se bousculent sur le bout de ma langue, une irrépressible envie de le balancer par-dessus la rambarde provoque des fourmillements agaçants le long de mon échine. Je ne veux pas de sa pitié. J'ai assez à faire avec ma propre culpabilité. Mais je n'en fais rien et contre-attaque :

— *You first.*

Hadriel échappe un ricanement avant de soupirer en tout trois fois et... m'achever.

— Je suis désolé.

Ma cage thoracique se comprime douloureusement en réponse à ses excuses. Je rouvre les yeux avec l'espoir de noyer dans le ciel qui s'éclaircit, cette amertume qui menace de me faire vomir.

— Désolé de ? Avoir tué à cause de moi ? M'avoir sauvée ? Ou de ne pas l'avoir laissé...

— Je te déconseille de poursuivre. Tu t'aventures sur un terrain miné, petite chose.

Son inflexion, d'outre-tombe est si grave, si rauque qu'il semble être allé la débusquer dans les profondeurs de son Enfer personnel. Ainsi que chaque particule qui le compose, elle sent le soufre. Sauf qu'il n'a pas le droit de réagir comme s'il était blessé, pas après ce qu'il m'a craché au visage. Mais pourquoi est-il là, bordel ?

— Je me suis fourvoyé, poursuit-il après une profonde inspiration. Perdu dans... les sensations, le doute et... (il déglutit) la peur.

Je pivote aussitôt ma tête vers lui. Au-delà de cet aveu qui me chamboule plus que de raison, je me prends un uppercut violent et brutal en pleine poitrine au moment où mon regard se pose sur lui. Pour la première fois depuis que je le connais, je peux voir les rayons du Soleil caresser sa peau dorée. Comme si sa chair s'imbibait de leur lumière pour nourrir ses ténèbres. Son visage de profil, Hadriel semble lui aussi captivé par la contemplation du fourmillement de la ville sous nos pieds. Immobile, comme figé dans le temps. La puissance qui émane de lui alors que je l'observe sans aucune retenue, est écrasante. Mythique. Et soudain, j'ai la sensation de la ressentir pleinement : cette force si ancienne qui le maintient à côté de moi. Je ferme les yeux et elle est là : en moi. À travers lui.

— Rien ne justifie un viol.

Sa réplique me ramène sur Terre, avec la délicatesse d'un avion



s'écrasant sur l'asphalte.

— Rien, tu m'entends ? insiste-t-il alors que je me contente de rester là, sans un mot. Quelque part entre fatalisme, renoncement et rébellion. Un enchevêtrement d'émotions impossible à dénouer. Un vrai sac d'embrouilles...

— Ne laisse pas la culpabilité t'éteindre, continue-t-il, imperturbable si ce n'est un léger froncement de sourcils devant mon manque de réaction. Cet enfoiré méritait son sort. S'il n'était pas mort, c'est une partie de toi qu'il aurait anéantie, et de la pire des façons. Je ne tue pas d'humain que l'on ne m'a pas préalablement désigné, mais je le referai. Sans aucune hésitation si cela pouvait te sauver.

— Pourtant, tu as bien laissé cette fille dans le squat...

Je m'interromps tout à coup. Penser à elle tord mes tripes. Son souvenir m'est intolérable maintenant que je sais à quoi j'ai échappé cette nuit. Grâce à Hadriel. Alors même qu'il n'a pas levé le petit doigt pour aider cette pauvre jeune femme. Un éclair de lucidité perce mes idées sombres. Hadriel est intervenu, car j'étais la victime ici. Ce constat devrait me soulager et c'est le cas dans un sens. Pourtant, paradoxalement, un poids pèse sur mes épaules, écrase ma nuque. Je ne méritais certainement pas plus qu'elle d'être sauvée... Peut-être même moins. Après tout, je vis dans l'opulence. Sans parler de ma famille qui, malgré son absence quasi constante dans ma vie, m'aime. Et cette obsession qui ne me quitte plus : *Plus on joue, plus on a de chance de perdre.*

— Tu l'en as empêché parce que c'était moi, c'est ça ? reprends-je après avoir avalé ma salive.

Son visage fermé ne laisse rien entrevoir de ses émotions. Pas la moindre faille. Le regard braqué droit devant lui, le menton légèrement relevé, ces chaînes qu'il s'impose paraissent impossibles à briser. Hadriel ne me répondra pas. Simplement car je sais. Qu'il sait que je sais. Quand je disais embrouilles...

Toutefois... j'en ai marre. Je n'ai aucune envie de me transformer en braqueuse. Pas aujourd'hui du moins. S'il veut conserver son cœur au fond de son coffre-fort, grand bien lui fasse. Une boule de flipper serait plus facile à suivre. Monsieur revient, encore, s'excuse et... plus rien. Il se referme comme les cuisses d'une nonne. Qu'il aille au Diable. Ou peu importe. Mais sans moi.

Je me glisse sur le rebord afin de me retourner et filer le plus loin possible de lui. D'un coup de bassin, je prends une impulsion et... ne touche

pas terre. Sans comprendre comment, je me retrouve bloquée contre le torse de Psycho. Son bras fermement ancré autour de ma taille me retient et m'empêche de poser mes pieds par terre.

— Qu'est-ce que tu fous ? pesté-je.

Ses yeux se baissent, m'avalent pour mieux me submerger. De sa main libre, il coince mon menton entre son pouce et son index.

— D'un, toi et moi n'avons pas fini de parler, dit-il, lapidaire. De deux, si tu tiens à chausser ces talons que tu affectionnes tant, je te déconseille de marcher sur les bris de verre.

*Et comment il croit que j'ai grimpé jusqu'ici, le prix Nobel ?*

— D'un, pour parler, il faut être deux. Essaie de bouger tes lèvres et ta langue déjà. Tu verras, ce sera plus compréhensible. De deux, sérieux, qui dit encore *chausser* de nos jours ?

Un léger sourire rehausse le coin de sa bouche. Sans accorder plus de considération à ma réplique, il accentue la pression sur mes reins, moule mon corps au sien, aussi minéral qu'un roc. Un frémissement involontaire me fait trembler contre lui. Enfoiré. Satisfait de ma réaction, il raffermi sa prise, et me porte jusqu'à mon lit sur lequel il me dépose avant de s'agenouiller devant moi. Son regard s'attarde quelques secondes sur mon matelas vide, les draps ayant été arrachés, les coussins éventrés, puis sur les jointures meurtries de mes mains repliées sur mes cuisses. On n'est pas vraiment censé fourrer de coups les mannequins de combat, mais bon... c'était ça ou définitivement virer folle. Hadriel effleure de la pulpe de ses doigts la ligne bleue qui commence à se former sur mes poignets. Un tic nerveux perturbe alors son faciès d'apparence si tranquille. Une noirceur si épaisse qu'elle devrait m'affoler au point de déguerpir quand elle ne me donne envie que d'une chose. Me fondre en lui. La débusquer et la lui voler.

— À combien de marques es-tu depuis ce premier soir dans la ruelle ? souffle-t-il, comme s'il se parlait à lui-même. Combien depuis nous ?

— Je ne les garderai pas celles-ci, réponds-je en haussant les épaules. Elles ne viennent pas de toi.

Ma remarque déchire quelque chose au fond de son regard. Je ne saurais identifier ce sentiment qui l'envahit au moment où il arrime ses yeux aux miens, mais ce qu'il provoque aux battements de mon cœur, ça, je suis parfaitement en mesure de le reconnaître. Encore faudrait-il que je sois en mesure de l'accepter...

— Je te parlais de peur plus tôt, murmure-t-il avec ce ton si sombre que

revêt sa voix dès qu'il semble touché.

— La mienne, je présume. Tu as dû la ressentir à travers...

Sa langue claque, me réduisant au silence.

— Laisse-moi terminer, Ael.

Toujours sous le joug de ce truc qui remue au fond de ma poitrine, je ne tente aucune rébellion et hoche la tête pour l'inciter à poursuivre.

— Cette émotion-là m'appartenait. Toutes, en fait. La peur que tu sois blessée. La fureur qu'il ait pu te toucher. Le dégoût de le sentir au creux de toi. Et la rage. Celle de ressentir à nouveau alors que... un humain comme toi ne devrait pas m'atteindre. J'aurais dû passer mon chemin cette nuit-là. Te laisser évanouie au fond de cette ruelle. T'ignorer quand tu me cherchais. En finir tout simplement. Au lieu de ça, j'ai tué pour toi, Ael. Uniquement car je t'ai laissée me submerger. Parce que tu as pris trop de place, mon insecte. Et ça n'a rien d'acceptable.

Je suis larguée, à mi-chemin entre une joie assez perfide et une peine voilée de mélancolie. Prendre conscience que moi aussi je suis capable de l'anéantir d'une certaine façon me soulage et me reconforte. En revanche, le regret que je devine derrière ses mots me brise, car si l'histoire venait à se répéter, il m'abandonnerait cette fois.

Je me penche légèrement vers lui, autorisant mes doigts à parcourir les lignes verrouillées de son visage.

— Difficile de croire ces paroles quand tout semble pétrifié à la surface.

Ses paupières se ferment une toute petite seconde à mon contact. Lorsqu'il les rouvre, un frisson me saisit. L'obscurité a de nouveau pris possession de l'entièreté de ses yeux. Mes caresses dévient sur ses sourcils, dessinent des cercles autour de ses yeux. Hadriel se rapproche instinctivement en posant ses mains de part et d'autre de mes cuisses.

— Tu ne comprends pas, petite chose. J'ai mis des siècles à me contrôler et à parvenir à une maîtrise parfaite. Et toi ...

Il se stoppe soudain, un pli se formant entre ses sourcils avant d'inspirer profondément pour continuer :

— Je ne peux détruire cette cage qui me contient. Pas sans nous mettre en danger.

— Je croyais que j'étais la menace. C'est ta phrase, non ?

— Exactement, Ael. Tu es la menace car tu mènes au réel danger : moi.

— Je ne suis pas certaine de comprendre...

Ou plutôt si. Je comprends parfaitement. À mes côtés, son armure

craque, se fend, prête à libérer... quoi au juste ? *Qu'y a-t-il de pire que la mort ?* Alors oui, je comprends. Et très bien même. Seulement, je refuse de l'entendre car cela implique que l'un de nous deux soit raisonnable. Je ne veux pas de ce rôle. Tout comme je ne souhaite pas non plus qu'il l'endosse.

— Je suis sûr du contraire, ricane-t-il sans que son hilarité acide atteigne les deux puits sans fond qui compose son regard.

— Et donc... face à ce funeste constat, on fait quoi ? Je vais être obligée de te tuer ? raillé-je pour une fois de plus occulter mon trouble face à sa sincérité.

— Il nous faut apprendre à ne pas transformer ce lien en châtiment.

— Qu'est-ce qui te fait croire que ce n'en est pas un ?

— Nos âmes sont nos propres châtiments. Répandre le chaos nous ronge de l'intérieur, creuse un trou béant qui ne pourra plus jamais être comblé...

Sa bouche se fige. Son corps se raidit brusquement. Hadriel opère un mouvement de recul avant de me dévisager intensément. Ses yeux fouillent au fond des miens, me sondent avec insistance au point que j'ai la sensation de le sentir s'immiscer dans mon crâne. Son faciès prend enfin vie, se froisse pour s'habiller d'incompréhension et d'incrédulité.

D'un bond, il est sur ses deux pieds. Loin. Trop loin de moi. *Putain, c'était quoi ce délire encore ?*

Je me relève à mon tour, lasse et déçue de le voir une nouvelle fois prendre la tangente. Je m'apprête alors à le congédier, mais ses bras m'encerclent pour me ramener à lui. *Pitié, j'ai le vertige avec ses conneries.*

— Je ne fuis pas, se contente-t-il de me dire. Quelqu'un vient d'entrer. Il est préférable qu'on ne me voie pas ici.

Je me dévisse le cou pour apercevoir l'heure indiquée sur mon radio-réveil. Huit heures.

— C'est la femme de ménage, réponds-je distraitement.

Mes yeux sont tout à coup pris de passion pour cette bouche qui murmure à tout juste quelques millimètres de la mienne. Il ne m'en faut pas plus pour qu'une foule d'images pervertisse mes pensées. *Merde ! Concentre-toi, Ael.* Qu'est-ce qui cloche avec mon foutu cerveau ? Je viens d'échapper à un viol et suis déjà en plein fantasme.

Rien à faire. Je contemple ses lèvres bouger et je ne peux m'empêcher de les imaginer chuchoter contre ma peau...

— Tu ne m'écoutes pas, soupire-t-il.

— En effet...

Sa main glisse sur ma taille alors qu'il s'éloigne de quelques pas. Le vide laissé par son corps désempare le mien, mais libère mon esprit.

— Je disais donc, poursuit-il, une lueur amusée dansant au cœur de ses iris d'onyx, je refuse que tu te sentes coupable. Un homme assez lâche pour forcer une femme ne mérite pas de vivre.

Quel con. Pourquoi doit-il remettre ça sur le tapis ?

— Le comportement que j'ai eu avec toi... ces mots... c'est juste impardonnable.

Sa voix se terre au fond de sa trachée, refusant tout net de montrer un signe supplémentaire de faiblesse. L'ombre noire de sa barbe tressaute sur ses joues tant sa mâchoire se contracte. Aussi, je lui adresse un sourire moqueur et tente de biaiser :

— *No stress*. J'ai compris. Tu es désolé. Je passerais bien mes dix prochaines années à te détester pour ça, mais bon... je suppose que le fait que tu aies sauvé mon cul compense. Alors... détends-toi, Mec. Va méditer, t'entraîner, bref te défouler. Si je dois rajouter anxiété chronique à la liste de tes pathologies, je risque de finir folle à mon tour.

Toutefois, malgré mon ton narquois qui d'ordinaire le déride un minimum, une nuance plus noire encore trouble ses prunelles.

— Hadriel ! Lâche l'affaire ! Tout ce bordel, je dois le régler qu'avec une seule personne : moi. J'ai merdé. Ce sont mes actes qui nous ont conduits ici alors laisse-moi culpabiliser. C'est... nécessaire. Je... j'en ai besoin, OK ?

À mon grand soulagement, il hoche la tête et paraît réintégrer notre monde. Je respire enfin quand le poids de son attention dévie vers le verre pulvérisé.

— Comment tu vas expliquer ça ?

— J'ai failli oublier, tiens. Regarde et admire, ricané-je en récupérant mon téléphone sur l'une des tables de chevet.

Je fais défiler mes contacts, puis appuie sur le numéro du gardien de l'immeuble. Quelques sonneries plus tard, une voix répond.

— Mademoiselle Rowley ?

— Ouais, salut, dites-moi, la fenêtre de ma chambre est... en morceaux. Elle n'a pas apprécié de recevoir l'un de mes escarpins en plein dans les dents. C'est possible de me réparer ça dans la journée ?

— Bien sûr. Je m'en occupe immédiatement.

Je raccroche après l'avoir brièvement remerciée, puis regarde Psycho

avec une pointe de fierté.

— *Done !*

Consterné, il me dévisage, les yeux ronds, avant de reprendre un air sérieux. Enfin sérieux... froid comme la mort en ce qui le concerne.

— Je t'attends demain soir, après tes cours.

J'arque un sourcil sous son ton directif.

— Tu ne voulais pas que je t'entraîne ? lance-t-il.

Ma mâchoire s'en décroche. *Combien de personnalités se débattent sous sa carcasse ?*

— Je comprendrais si tu...

— OK ! dis-je trop précipitamment, ce qui lui soutire un sourire satisfait et agaçant.

— Bien.

Alors qu'il se détourne, une vague de chaleur m'enveloppe. Je n'aurais jamais pensé que ce sentiment d'euphorie pure illumine cette journée. Et jamais je n'aurais pensé qu'il provienne de lui.

Je tique quand je le vois se diriger vers la porte de ma chambre, mais bon... un mec sautant d'un immeuble pour atterrir tranquillement sur le trottoir ferait sensation en plein jour... La main sur la poignée, Hadriel se retourne sur moi, me balance un regard capable de faire oublier à mes poumons leur fonction principale.

— Ael, tu n'es pas seule.

Je ferme les paupières, réprime ce cri qui me bouffe de l'intérieur.

— Hadriel, écoute...

Ses sourcils se froncent, dans l'incompréhension.

— Rien, clarifié-je. Il n'y a pas une âme ici à part moi. Mes parents et mon frère sont... je ne sais où. Je pourrais être encore là, au milieu de mes draps, en pleurs. Et cela, dans le meilleur des cas...

Un nœud se loge dans ma gorge bien que je ne reproche rien à ma famille. River, mon père et ma mère n'ont fait que s'adapter à ma personnalité après tout, mais le résultat n'en est pas moins là. Je repousse tout le monde jusqu'à créer un vide autour de moi, pensant que j'aurais plus de place pour m'épanouir. J'ai juste oublié que rien ne peut naître dans un environnement stérile...

— Petite chose... tu n'es pas seule.

En une seconde, il disparaît tel un courant d'air par une porte dérobée. Je reste un long moment à fixer le panneau de bois, perdue et en même temps si

confiante.

Cette nuit a bouleversé certaines de mes certitudes pour les remplacer par d'autres. Une en particulier : lui.

## Elle

Les ouvriers s'affairant déjà dans ma chambre afin de remplacer ma fenêtre, je me réfugie dans celle de River. Mon tête-à-tête avec Hadriel m'a achevée. Sa présence se fait encore sentir jusque dans mes os et m'engourdit l'esprit. Aussi, je préfère profiter de cette accalmie temporaire pour me reposer et tenter de trouver ce sommeil toujours si désireux de me fuir. Surtout quand il n'est pas là... Sans surprise, les draps de mon frangin ne sont pas défaits, signe que la nuit fut également longue pour lui. Je me jette avec bonheur sur le matelas et parviens même à plonger dans un mini-coma durant une petite heure quand des grognements d'ours sous ecsta' me réveillent. Un bras s'étale sur mon flanc alors qu'un menton se pose sur mon épaule.

— Qu'est-ce que tu fous dans mon lit ? C'est quoi le bordel dans ta chambre ? Et putain, pourquoi tu es en tenue de sport dans mes draps ? Les douches, tu connais ?

— Tu me files la nausée avec tes questions, grommelé-je, la bouche pâteuse.

— Et moi c'est ton odeur qui me file la nausée.

— Va te faire foutre, petit frère, maugrée-je en me retournant pour me blottir contre son torse.

Sa main se coule d'instinct dans le milieu de mon dos et me serre avec ce fichu réflexe protecteur. Son index soulève ensuite mon menton pour m'obliger à faire face à ses iris ambrés.

— Ta tête... on dirait une junkie en fin de vie. Tu fais peur à voir, Ael.

— Tant de douceur et d'amour... c'en est presque trop pour mon petit cœur, ironisé-je.

Les lignes de son visage, d'ordinaire si douces et chaleureuses, se font soudain plus dures et tranchantes. Mon frère a enclenché son mode casse-ovaires et, cette fois, je sens qu'il ne me laissera pas fuir.



— Qu'est-ce qu'il s'est passé avec ta fenêtre ?

Je roule des yeux, colle un masque d'indifférence sur ma tronche, puis lui sors la même excuse bidon qu'au gardien. Au moment où mes derniers mots s'échappent de ma bouche, je réalise avoir commis une bourde. Laquelle ? Aucune idée. Seulement, l'éclat de rage qui se loge au fond des yeux de River m'indique que j'ai clairement merdé.

— Tu te paies ma tête ?

Ses lèvres articulent chaque parole avec une froideur flippante. Même ses taches de rousseurs se transforment en bloc de glace sous le regard menaçant qu'il me jette. Je déglutis, le cœur battant. Pour la première fois de ma vie, River me colle des frissons tout ce qu'il y a de plus désagréables.

— Et donc, toi, tu arrives à briser une vitre pare-balle avec un talon d'escarpin ?

— On a des vitres pare-balles ? m'exclamé-je.

Il ferme subrepticement ses paupières avant de les rouvrir aussi sec pour mieux me clouer au pilori.

— On s'en fout, siffle-t-il à travers ses dents serrées. Je suis allé voir, les éclats de verre sont à l'intérieur. La fenêtre a été pulvérisée – parce qu'il n'y a pas d'autre mot – de l'extérieur.

J'expire tout l'air retenu dans mes poumons en laissant retomber mon front contre son buste.

— T'as loupé ta voie, Columbo, raillé-je. Oublie la musique et tente l'école de police.

— Pour avoir à faire tous les jours à des petites garces dans ton genre ? Non, merci.

Un rire nerveux sort de ma gorge. River m'a ferrée entre ses serres, et il le sait. Je relève mes yeux sur les siens qui me sondent avec insistance et détermination. Et merde. Les parents ont fait fort quand même : deux acharnés sur deux adoptions. La différence réside dans le fait que mon frère est beaucoup plus subtil que moi. Il se cache sous une couche de douceur, de bienveillance et de gentillesse. Pour mieux dissimuler le loup en chasse sous sa peau. Peu de sujets l'importe au final. Malheureusement pour ma pomme, j'en fais partie.

— J'attends, insiste-t-il.

— Et depuis quand je dois te rendre des comptes, hein ? répliqué-je en le repoussant et m'asseyant sur le matelas. Tu t'es occupé de savoir où je trainais cette nuit ? Ou celles d'avant ? Non. Et c'est parfait ainsi. On a

toujours fonctionné de cette façon, toi et moi. Je compte bien poursuivre dans ce sens. Fais-en donc autant.

— *Depuis quand ?* Depuis que tu pêches tes petits amis chez les psychopathes ! Depuis que tu as cette fichue cicatrice sur le cou ! Ou depuis que tu te tapes ton garde du corps afin de te barrer Dieu sait où !

Sa dernière tirade me réduit au silence. Je suis exténuée, vidée de toute force et maintenant, je dois me battre contre mon frère. Lui révéler la vérité est inenvisageable. Cette nuit, j'aurais au moins appris que mon comportement peut avoir de très lourdes conséquences. Hors de question que River subisse mon entêtement à conserver un quelconque lien avec Hadriel. J'ai pris une leçon cinglante avec Lars et ne compte pas réitérer. Au diable le raisonnable, oui, mais à condition de n'être que la seule vie en jeu. Seulement comment tenir tête au roquet qui me fait front ? L'enfermer à la cave ne fait malheureusement pas partie des options possibles. Ni lui couper la langue, d'ailleurs...

— Lars a tenté de me violer cette nuit, avoué-je.

Un blanc accueille ma révélation. Ses yeux fendent l'atmosphère épaisse de sa rage contenue jusqu'à me percuter. Comme si je l'avais brûlé, mon frère bondit du lit pour atterrir sur ses pieds.

— Où est cet enfoiré que...

— Mort.

Dans le but de lui épargner un AVC, je lève les mains en l'air en signe d'apaisement. Je m'agenouille, rameute mes idées malgré le brouillard dispersé dans mon esprit et parle d'une voix calme et assurée :

— Tu veux la vérité ? Soit. Tu en auras une partie seulement. C'est tout ce que j'ai à t'offrir. En échange, tu dois me promettre de t'en contenter et de me fichier, à l'avenir, la paix.

Les poings convulsés contre ses cuisses, ses lèvres ne forment plus qu'un pli sévère. Il crève de m'insulter et me secouer, j'en mettrais mon cul au feu. Seulement, il a parfaitement conscience que cette brèche est la seule que je lui donnerai, s'il persiste à me contrer ainsi.

— Si ta vie n'est pas en danger, tu as ma parole, grince-t-il à travers sa bouche.

Je commence à compatir avec Psycho. Les Rowley s'avèrent être de vrais supplices sur pattes lorsqu'ils ne veulent pas démordre de leur cible. Cela dit, bien qu'Hadriel incarne à lui seul la Mort sur Terre, ma vie n'est pas réellement en jeu. Du coup, pas besoin de mentir au frangin. Pas totalement

du moins.

— Bien. Et ne t'en fais pas pour mes fesses. Elles sont parfaitement en sécurité où...

— Lars, m'interrompt-il.

— Ouais, Lars. Il a profité du fait que personne ne soit à la maison hier soir pour s'introduire dans ma chambre et... bref, je t'épargne les détails. Disons qu'il a vu, qu'il a tenté, mais n'a pas vaincu. Cet abruti est tombé sur plus fort que lui... d'où l'état de ma pauvre fenêtre.

Un silence à couper à la hache s'abat sur nous. River me fixe de ses yeux incendiaires, cherchant une trace de mensonge.

— Cela ne tient pas debout, pourquoi te forcer alors que tu couchais déjà avec ?

Merci à mon tendre frangin pour cette triple épaisseur de culpabilité qui vient s'agripper à ma gorge.

— Je l'ai jeté. Et pas « tendrement ».

— Étonnant, ricane-t-il, lugubre.

Je ne réagis pas à sa remarque. Je me sens... usée. Trop de sensations diverses se sont amusées avec mes nerfs depuis quelques heures. Et puis, j'ai beau adorer mon frère et aspirer à le tranquilliser, ses réactions ne me touchent pas tant que ça... Faut croire que trop, c'est trop. Je suis sûrement arrivée au bout de ce que je peux ressentir pour aujourd'hui. Ou alors... cet autre être sombre et menaçant m'a peut-être déjà tout pris. Peut-être a-t-il embarqué avec lui le reste de mes sentiments.

Je secoue la tête pour réintégrer ma réalité : celle composée d'un frère à la limite du fratricide.

— Tu... putain, tu l'as tué, Ael ? grimace River.

— Non. Pas directement du moins.

— Bordel, sois claire pour une fois ! s'emporte-t-il tout en ne bougeant un seul membre.

L'unique jour où j'ai assisté à la vraie colère de River date d'il y a plusieurs années maintenant. Un petit con avait alors remarqué à quel point notre mère « était plutôt bonne sous ses allures de Reine des glaces », qu'un « petit coup bien placé devrait sûrement la transformer en ... » et là, même moi je refuse de penser au reste de ses paroles. Mon frère s'était alors contenté de demeurer raide comme un piquet, immobile telle une statue qui dissimulerait en son cœur le secret de la fin des temps. Seule sa bouche se mouvait en « conseillant » au pauvre cave de ne jamais plus faire allusion à Genevra en ces

termes. Ce soir-là, nous avons organisé une fête au penthouse, le salon était bondé et pourtant, un silence de mort étouffait l'atmosphère. River a ce regard pénétrant qui ne laisse jamais de marbre. Soit il vous couvre de chaleur ; soit, il vous transperce comme un pic à glace.

Et en cet instant précis, mes entrailles gèlent sous un vent hivernal.

— Quelqu'un est intervenu pour empêcher Lars de finir ce qu'il avait commencé, déglutis-je.

— Qui ?

Ma réponse fuse aussi sec.

— Un ami.

— Qui ? répète-t-il, la mâchoire prête à implorer.

— Un. Ami.

Pétrifiés l'un comme l'autre dans cette brume lourde de colère, nous nous affrontons du regard. Je ne lâcherai rien, il le sait. Tout comme je sais qu'il ne lâchera rien non plus.

Tout à coup, ses yeux s'écarquillent. Un éclair de lucidité vient chahuter ses prunelles orange.

— Attends... c'était vrai cette histoire de petit ami ? Et de mec tatoué ?

Sidérée, je le dévisage, certaine d'être en pleine hallucination.

— Ouah. Je te dis qu'un mec est mort et, toi, tu bloques sur cette histoire ? Et c'est moi la cinglée ?

— Il a voulu te violer, crache-t-il, les lèvres retroussées. Qu'il soit en train de pourrir dans un coin mal famé de New York est une piètre consolation certes, mais c'en est une quand même.

Mes épaules s'affaissent, le poids les écrasant devenant soudain impossible à supporter.

— Ouais, je suppose, soupiré-je.

Ma trachée s'obstrue une fois de plus. Je veux juste dormir. Oublier l'espace de quelques heures ma culpabilité ainsi que tout le reste. Mes paumes courent sur mes joues pour m'aider à me ressaisir. En vain.

Le corps de River semble enfin reprendre vie. Son visage s'adoucit légèrement en m'observant. En une enjambée, il vient s'asseoir à côté de moi en passant un bras sur ma nuque pour me plaquer contre lui.

— Bon, déclare-t-il d'une voix blanche, allons-y par étapes. Information par information.

Je hoche la tête, trop épuisée pour résister. Ou plutôt si, je résiste, mais de façon détournée. Lui lâcher du lest pour qu'il arrête de trop tirer sur la

corde.

— Où est le corps ? demande-t-il, un peu trop naturellement pour ne pas être inquiétant.

— Aucune idée. On m'a assuré qu'on ne le retrouverait pas, et je n'ai aucune raison d'en douter.

— Bien. Quant à sa disparition, on s'en fout. Il n'était qu'un garde du corps qui aura déserté son poste pour une obscure raison. Vu le comportement qu'il a eu avec toi, aucun doute que les flics vont trouver des fantômes dans ses placards. En revanche, évite de parler de cette tentative de viol, ça éveillerait trop les soupçons.

Je me tords le cou pour observer cet air déterminé qui habite à présent chacun de ses traits.

— Maman s'est plantée, elle aurait dû miser sur toi. Tu me fais flipper, en vrai...

— Je tente juste de garder les idées claires pour que tu n'aies aucun problème.

— Pourquoi sachant que je ne te dirais pas toute la vérité ?

— Parce que tu es ma petite sœur, que je t'aime et... que ça fait deux fois que je chie mon rôle de protecteur. Ne te méprends pas, je t'en veux, mais ta sécurité passe avant tout. J'ai bien compris que tu ne me diras rien sur « cet ami » et je ne t'en demanderai pas davantage. Aujourd'hui. Uniquement car il t'a sauvée. Quelqu'un capable de tuer pour toi mérite une partie de mon respect, je suppose. En revanche, je ne garantis pas être aussi magnanime les prochaines semaines. J'aurai le fin mot de cette histoire.

Alors que je dévisage mon frère, secouée et interdite par ses propos, je me rends compte que la tempête est loin d'être calmée. Elle ne fait que s'éloigner temporairement.

Famille de cinglés.

— Tu ne me fais pas confiance en ce qui concerne ma propre sécurité. Je peux le comprendre, mais aie confiance en mon cœur. Toi et les parents êtes toute ma vie. Jamais je n'accepterais de vous blesser en mettant en jeu ma vie.

Ceci est ce qu'on appelle un énorme mensonge. J'avoue être totalement égoïste car rien, même pas la peine que ma famille pourrait ressentir, ne m'écartera du chemin d'Hadriel. Je préfère encore trouver la mort que ne plus le *trouver*, lui.

Ma main se porte par automatisme sur ma poitrine. Cette prise de

conscience est aussi désarmante que le comportement de River, mais n'en est pas moins réelle. Je la sens s'imprimer sur ma peau pour guider mes instincts. Je plante donc un regard sincère – bien que totalement feint – dans celui de mon frère afin d'appuyer mes paroles.

— Je le sais, petite sœur. Seulement, je sais aussi que tu es incapable de prendre du recul sur quoi que ce soit. Ton premier réflexe est de foncer, c'est inscrit dans tes gènes.

— Tu es mon garde-fou, souris-je.

Un pli se forme entre ses sourcils.

— J'aimerais bien... maintenant, repose-toi. Tu vas avoir besoin de toutes tes forces pour me supporter.

À court d'argument, je dresse un majeur sous son nez et rampe littéralement sous les draps. Trop heureuse de mettre mon cerveau sur pause, je ferme les paupières à peine ma tête posée sur l'oreiller. Seule la voix de River perce mes pensées avant que je m'endorme :

— Je ne veux pas que tu me combattes, Ael. Je suis et serai toujours à tes côtés.

**Lui**

Rentrer chez moi représente une véritable énigme. Après avoir quitté une seconde fois ma petite chose, je me suis traîné jusqu'au loft. Comment ? Par quels moyens ? Je ne peux l'affirmer sans un certain doute. Tout ce que je sais est m'être laissé glisser sur le tatami avec la foutue impression d'avoir mille ans. Ou plus. Un ricanement fait trembler mon torse, égratigne ma trachée. Quel âge j'ai d'ailleurs ? Je serais bien incapable de le dire avec précision. Seul celui auquel ma première existence a cessé a retenu mon attention. Ensuite... il n'y a plus que le vide. De la poussière au vent de l'Eternité. Brûlée par un karma particulièrement joueur et sadique. La culpabilité cède tout à coup le pas à la fatigue. Non. À l'usure d'une existence trop longue, trop chère également. Aussi silencieux qu'un Habu (22), je me déleste de mes vêtements, les abandonne pour enfiler un pantalon souple avant d'aller me défouler sur le tatami avec une séance intense de capoeira. Une bonne heure plus tard, l'esprit et le corps dépouillé de la faille dans laquelle m'a plongé l'«entorse» à mon devoir qu'a provoquée cette mort, je suis plus serein.

Oh... mes pensées se bousculent encore et toujours. Il en est ainsi depuis que mon Insecte a fait irruption dans mon quotidien. Je l'accepte. Enfin. Du moins, j'essaie... Cette humaine n'a pas son pareil pour tout renverser sur son passage. Or, malgré le contrôle parfait de ma conscience, je ne suis plus maître de mes actes lorsqu'il est question d'elle. Chacun des préceptes qui régissent ma mission, je les bafoue. Le pire dans tout cela ? Savoir que je recommencerai. Sans aucune hésitation. J'éradiquerais chaque obstacle, chaque écueil qui oserait se dresser devant Ael. Me l'avouer est, j'imagine, un premier pas. Comme pour un toxico qui admettrait sa dépendance. Comment ? Pour quelle raison ? Je n'en sais strictement rien. Ce dont, en revanche je suis sûr, est qu'il ne peut en aller différemment. Je dois la protéger. Me trouver à ses côtés. Ma première vie était régie par mes instincts

que je laissais parfois trop me dominer. Les enterrer sous des couches d'horreurs fut long, mais j'y suis parvenu. Étais parvenu, devrais-je dire... La présence d'Ael me dépouille peu à peu de ces immondices pour libérer ce « lui » qui ne doit plus jamais réapparaître. Ce « lui » qui me hurle du fond des entrailles de la garder près de moi. J'ai essayé de mettre de la distance, j'ai essayé de me dire que l'envoyer dans les limbes de la mort serait le mieux. Il apparaît clair après cette nuit que je ne peux rester aveugle. Ni sourd. Ni... rien. Elle est redoutable et moi vulnérable comme je ne l'ai pas été depuis... quasiment toujours. Elle me rend faible, cependant m'éloigner m'est intolérable. À force d'obstination, elle s'est infiltrée partout. Dans mes pensées. Dans ma mission. Dans chaque aspect de ma vie. Je dois l'accepter, inutile de me voiler plus longtemps la face. Du moins jusqu'à ce qu'il soit temps.

Temps que tout s'arrête. J'y suis presque. Les pétales sur mon épiderme se ternissent. Mon vœu arrivera alors à son terme. Lorsque le dernier tombera, j'accéderai à la paix promise quand ma première vie a pris fin dans la violence. À demi dans les ombres, à demi dans les flammes... je ne suis qu'un spectre à qui la vengeance a trop coûté. Se battre pour la rédemption est devenu un crime. Bientôt, il sera l'heure. De clore une partie engagée il y a tellement longtemps que son sens s'est dissout en route. Me libérer. Me délier de ma promesse. Me délivrer de cette vie. D'elle. Seulement... qui est cette *Elle* ? À cet instant, je ne suis plus certain de le savoir. Tout est devenu si confus... Ma seule constante est que pour le temps qu'il me reste à fouler cette terre, je demeurerai le Gardien de cette vie qu'Ael s'acharne à menacer. Penser à la fin consumée de mon existence emmène machinalement mes pas devant la psyché posée dans un coin du salon.

L'image que me renvoie la glace ne m'arrache pas un tic. Je reconnais ces yeux sans fond, le tatouage en forme de clé sous mon œil gauche, verrouillant ainsi les secrets de mon ancien moi, celui que j'ai laissé sans un regard en arrière. Je sais à qui appartiennent ses lèvres fines barrées d'un pli cruel, ces traits lisses d'expression. Et pourtant... il m'est presque étranger. Ses respirations sont les miennes, ses horreurs également. L'obscurité de ses pas m'accompagne. Et pourtant... et pourtant quelque chose diffère. Quelque chose que je peine à déchiffrer. Un miroir brisé dont les morceaux ne s'assemblent plus tout à fait. Comme si la lumière dont Ael irradie littéralement était entrée en collision avec la noirceur de mon atma. Rien à voir avec la douceur dont m'imprégnait Ayumi. Ici, pas de bienveillance. Il



s'agirait plutôt de deux forces se percutant pour s'annihiler. Une espèce de destruction mutuelle. Avec ma peste humaine, le ciel s'embrase. Puis chute. Un tapis de roses dont les épines me lacèrent et dont la beauté est, en dépit de la douleur, aveuglante.

Tout à coup, mon attention est attirée par la branche morte du cerisier sinuant sur mon flanc... qui visiblement n'est plus du tout sur le point de tomber en ruines. Mes iris s'écarquillent, virant de nouveau à l'encre. Le cristallin, la cornée... tout devient aussi noir que l'onyx. Sans m'en préoccuper, les battements de mon cœur ralentissant pour n'être plus qu'une lointaine pulsation, je pivote de manière à scanner mon profil, puis mon dos. Là où la dernière floraison se tenait moribonde, à un pétale de m'entraîner dans le néant, se trouvent désormais trois fleurs dont une en bourgeon. Un nœud prend forme dans ma gorge. Ma main serpente sur mon épiderme, palpe le dessin comme si passer et repasser dessus avait le pouvoir de les effacer. Un feulement s'arrache de mon torse perlé de sueur froide.

— Qu'est-ce que... ?

J'ai beau frotter, beau fusiller les sakuras fragiles du regard... elles ne se gommement pas. Au contraire. Elles gorgent mes rétines. Coulent dans mes veines. Se gravent sur chacune de mes synapses. Titubant, je passe dans l'espace réservé pour la nuit. Les nerfs se délitant tel de l'acide sur une plaie purulente, je revêts un tee-shirt, puis me rue sur la porte coulissante masquant l'autel. Je manque à plusieurs reprises de m'étaler sur le plancher tant je suis fébrile. Une fois devant la pierre, je tombe à genoux. Le dos rond, je me courbe de manière que mon front choit contre mes avant-bras repliés. J'ai besoin de réponses qui, je le sais, ne viendront pas.

— Pourquoi ? je souffle. Est-ce le prix à payer pour mes actes ? Me refuser le repos pour me punir d'avoir contrevenu les ordres ?

Rageur, je me redresse d'une impulsion et fixe les offrandes aux Anciens, ces Dieux que je vénère et sers par l'intermédiaire de mon Juge. Mes paupières se plissent, devenant deux fentes nébuleuses.

— Je le referai, je tranche, mes paumes ancrées au sol. S'il le fallait. Une, deux, cent fois. Pardonnez-moi. Pour ce que j'ai fait. Pour ce que je ferai certainement encore. Mais je le referai.

Tout à coup, un bruit si léger que je doute de l'avoir entendu me sort de ma transe. Une nanoseconde trop tard. Je n'ai pas le temps de réagir qu'un coup sur la tempe me projette sur la natte tressée. La semelle d'une botte s'incrute entre mes omoplates avant de revenir écraser ma nuque en un

coup qui aurait tué n'importe quel humain. Une ombre s'étend alors au-dessus de moi. Avant de sombrer, j'ai le temps d'entrapercevoir un rideau d'or encadrant un visage angélique aux arêtes anguleuses.

— Yumi... fais-je en retenant un grincement de douleur quand l'afflux de sang tapisse mon palais.

Le Chien de Garde se met à rire, en appui sur mes reins.

— Si tu savais à quel point je meurs d'envie de te mettre en pièces.

— Alors je t'en prie, ne te retiens surtout pas.

Occultant sciemment le destin qu'annonce sa présence, je tente de récupérer le peu d'air stagnant dans mes poumons. En vain. Son pied bute désormais contre mes cervicales qu'il pistonne durement.

— C'est ton jour de chance. La Boss veut te voir. Tout de suite.

\*\*\*

— Les actes ont des conséquences, Hage-Aka. Tu connais nos lois quant à la désobéissance. Que vais-je faire de toi mon déchu ? Je suis si... déçue. Le plus fidèle de mes Ronins. Le plus droit et le plus sage cédant à ses bas instincts.

À genoux sur les pierres grises de la grande salle où la Juge parade depuis son estrade, je reste stoïque. Unique témoin des émotions qui m'assaillent, ma pomme d'Adam va-et-vient difficilement. La colère que je régule à grand-peine menace de jaillir à tout instant. Je ne suis pas stupide. Évidemment que mes actions ne resteraient pas dans l'ombre. Je suis son serviteur. Au moment même où la vie a déserté les iris de ce mécréant, j'ai su qu'elle viendrait. Voilà pour quelle raison se débarrasser du corps aussi rapidement était vital. Voilà pourquoi retourner auprès d'Ael était une folie sans nom. Si seulement je n'étais pas attiré par son aura comme un papillon vers une flamme mortelle.

Maintenu par les poignes agressives de Yumi et de son double à la langue coupée Kumi, je n'esquisse pas un seul mouvement de rébellion. Ce serait perdre du temps pour absolument rien. Ce sont des Gardiens. Autrement dit, ils parcourent les mondes depuis aussi longtemps que le plus ancien Juge, celui du Premier Cercle. Dévoués, voire bornés, ils ne vivent que par et pour le bon vouloir de leur maître. Leur demanderait-elle de se

jeter dans l'arène de ses combattants et de mourir sans résistance qu'ils le feraient sans aucune hésitation. Simplement vêtu de mon tee-shirt et de mon pantalon de toile, pieds nus, un frisson cueille ma chair lorsqu'un courant d'air glacé ondoie autour de nous. Pourtant, je ne ressens pas réellement le froid tant le regard de l'entité assise sur sa chaire me poinçonne. De part en part. Ses prunelles en feu – au sens strict du terme – fouillent les miennes. Cherchent à démasquer le pourquoi de ma soudaine faiblesse. Cette raison qui équivaldrait à lui offrir ma tête sur un billot. Je ne lui octroierai pas ce plaisir. Mes doigts se rétractent sur la roche gelée.

Résister à la gravité de l'Emphasis m'est particulièrement ardu. Dissimuler mes pensées, de plus en plus compliqué. Stagner en gravité inversée, une vraie torture. Les vaisseaux de mon crâne semblent éclater les uns après les autres comme un sac de pop-corn. *What the fuck*, comme le dirait mon insecte. Jamais je n'ai eu autant de mal à gérer l'attraction contraire du Huitième Cercle. Jusqu'à aujourd'hui. Un peu plus et je croirais que l'Enfer, auquel je suis dédié, me rejette. Un voile carmin se pose sur mes yeux tandis qu'une impression d'étranglement m'enserme dans son étau. La sensation que mes pensées implosent, que mes neurones collapsent pour s'échouer aux pieds du Juge. Sans réfléchir, mes paupières se ferment avant de se rouvrir et télescoper le regard de la femme face à moi. Un sourire aux accents cruels se dessine froidement sur ses lèvres peintes d'écarlate. Ses longs doigts s'enroulent autour des accoudoirs de son trône d'ivoire. Gracile, son buste s'incline afin de m'examiner. Un rictus manque de déformer ma bouche. Elle déteste ça. De ne pas avoir la mainmise sur moi comme sur chacun des hommes qui composent son escouade. La tête penchée ainsi que le ferait un oiseau de proie évaluant sa potentielle victime, elle m'analyse, sa langue dardant légèrement pour humecter sa commissure droite. Devant mon absence de réponse – qui je le devine ne fait qu'accentuer sa colère – elle renchérit :

— Ne crois-tu donc plus en rien ?

Prudent devant l'écho vicieux de sa pitié, je reste de marbre. Un bloc de glace. Je me méfie de sa voix douce qui s'infiltré sous ma chair et rampe dessous pour mieux gangréner mes organes. Supporter, tenir bon et finalement survivre. Voilà le mantra que je me répète en boucle. Il n'y a qu'ainsi que je pourrais éventuellement me sortir de cette situation infernale. Ce dernier mot m'arrache un léger tremblement amusé devant l'ironie.

— Je crois en moi. En ma pénitence. Et dans le prix qu'elle me coûte

jour après jour.

— Blasphème, grince Yumi quand son frère, lui, demeure silencieux.

Un coup violent frappe ma colonne. Pourtant je ne bouge toujours pas. Endurer me connaît. Je n'ai jamais fait que ça.

Un rire perlé s'égrène de sa poitrine lorsqu'elle se renverse contre le dossier et m'adresse un énième sourire languide. Élégante, elle cale son menton dans sa paume afin de m'observer. La Juge laisse s'écouler ainsi quelques minutes durant lesquelles pas un bruit ne filtre, si ce ne sont les hurlements dans la fosse. D'où je me tiens, je devine sa réflexion pensive. Elle ne sait pas de quelle manière réagir face à mon geste et plus encore, mon attitude. Immobile, je ne bouge pas tandis qu'elle me jauge. Nous ne sommes que des pions agissant en son nom. Rien d'autre. Elle a perçu ma désobéissance et cette énigme lui déplâit. Je n'ai jamais contrevenu à aucune de nos lois, respectant avec soin ses Commandements pour devenir son Pénitent. Je pourrais lui avouer l'existence de ma petite chose. Je pourrais. Avec un peu de chance, peut-être l'épargnerait-elle. Je me fiche du sort qu'elle me réserve. Seulement... au moment où l'idée m'effleure, mon instinct de préservation s'enclenche avec une telle violence que je me raidis sous l'impact. Je n'ai pas le temps de m'y appesantir, de chercher ce que ce dernier veut à tout prix me voir comprendre qu'elle reprend :

— Hage-Aka n'est pas un roseau, Yumi, s'amuse-t-elle. Il ne plie pas. Ne se broie pas non plus. Il reste là. Droit et fier dans l'immoralité de sa tâche, uniquement motivé par la soif de vengeance et son besoin d'absolution pour la mort de son Amour. Même ses prières ne lui appartiennent pas. Elles ne sont que pour sa dulcinée disparue.

Une vérité m'électrise alors que ses traits purs se parent de vice.

— Vous n'y croyez pas vous-même, réalisè-je, cynique.

Véloce, elle se lève et se meut jusqu'à moi. Je ne peux pas dire qu'elle marche, ce serait faux. Vêtue d'un kimono de fils d'or et de soie si fine que ses courbes transparaissent, elle glisse dans un chuintement aussi séducteur que répulsif. Une fois devant moi, son regard d'acier me poignarde, sa main douce se pose sur ma joue. D'une caresse aérienne, ses doigts dérivent sur ma gorge tandis qu'elle se coule dans mon dos. Respectueux d'accorder à leur maîtresse une certaine confidentialité, ses deux caniches aux crocs de loups se retirent sans émettre un bruit. Aussi muets que mortels. Son parfum perfuse chaque pore de ma peau à vif. Un frémissement couvre ma chair tatouée. La Saibankan s'incline, son visage fardé de blanc à hauteur du creux

de mon épaule. Contre mon cou, quelques-uns de ses cheveux serrés en une coiffe à l'ancienne mode, provoquent un frisson désagréable. Ses paumes se posent sur mes omoplates, ses ongles remontent la ligne de mes épaules. Une plainte strangle ma trachée lorsque le sillon sanglant qu'elle trace me tyrannise à travers mon tee-shirt.

— Toi et moi savons, chuchote-t-elle d'une voix qui rebondit contre les parois de mon crâne. Nous avons délaissé les dieux en investissant ce nouveau monde. Il n'est pas modelé pour eux. Demandes-tu parfois l'absolution, Hage-Aka ? Non pas pour te punir de la mort d'Ayumi, mais pour l'horreur de tes actions ? Les religions... elles ne sont qu'une folie répondant à une autre folie. Il n'y a plus de Dieux. Ils sont morts. Seuls les Juges décident. Ils statuent et condamnent. Ton rôle, Ronin...

Sa main s'enfouit dans ma tignasse, la harponne vers l'arrière pour m'obliger à ployer la nuque.

— Et ton rôle, Ronin, est d'exécuter, siffle-t-elle, sépulcrale. En mon nom. Qui t'a donné l'autorisation de contrer à mes directives, être insignifiant ? Et pourquoi, toi, le roi des glaces, n'as-tu pas su retenir le coup fatal ?

Mes lèvres s'entrouvrent pour lui répondre quand... le choc. D'une énième vérité. La seule qui compte en réalité. Elle se distille à travers les molécules de mon ADN. La révélation de quelques mots obscurs prononcés il y a des vies par mon mentor. Ces mots que je n'ai pas su comprendre à l'époque et qu'enfin mon instinct saisit. Mon instinct de conservation certes. Mais pas de la mienne. La sienne. Parce que je sais.

*L'équilibre. Tout est toujours une question d'équilibre, guerrier.*

— Pourquoi ce crime ? répète la Juge, bouillonnant d'impatience.

*Pense aux sakuras [\(23\)](#), Hadriel. La beauté de l'Éphémère. L'introspection.*

— Mérites-tu la fosse, Guerrier ? Mérites-tu que je t'envoie te mêler à ces ombres ?

*Le Renouveau ne peut naître que des cendres. L'avenir prend son essor de la perte. Dans le passé meurtrier, la fleur des cerisiers est devenue un symbole, disciple. Celui de l'espoir. Quand elles renaîtront de leurs cendres, tu comprendras. Quand la vie viendra te cueillir dans ta mort, tu sauras.*

Le devoir. Il se divise. Se scinde en deux concepts aux pouvoirs destructeurs. Qui se confrontent violemment, leur volonté se fracassant. Et moi, je suis à la croisée. Suivre la seule voie qui ne me mènera jamais à mon Salut, celle qui me permettra enfin de disparaître ou alors... Une lame acérée

me laboure le torse. J'oublie son emprise qui tente de me soumettre et récupère mes esprits. La raison cadencée, je sais ce que j'ai à faire. Ma petite chose.... Coléreuse. Insupportable. Armée d'une langue de vipère à toute épreuve... Sincère et si... elle. Une peste qu'il me faut défendre. Après tout, j'ai tué pour elle. Et le referais sans aucune hésitation. Je tuerai n'importe qui s'en prendrait à elle.

Parce que c'est Elle ma mission. C'est à elle que mon allégeance se porte dorénavant.

Parce que nous sommes tous les deux coupables. Elle d'avoir voulu se mesurer à moi. Moi, de l'avoir laissé faire malgré mes trop faibles avertissements.

Parce que ce qui nous lie et dont je suis incapable de saisir la nature est juste... dévorant. Déchaîné. Insatiable.

Ael.

Les bras de la Juge m'entourent soudain comme pour une tendre étreinte. Au lieu de ça, ses serres meurtrières s'enfoncent sans pitié dans mes pectoraux. Cette fois, un râle s'esquive de mon torse tellement ses ongles tranchants tailladent ma chair. D'un geste sec, elle me ramène contre elle.

— Pourquoi ? articule-t-elle d'une tonalité si sourde qu'elle écorne ma détermination. Ne m'oblige pas à répéter, Ronin.

Du moins doit-elle le penser. Qu'elle me fera vaciller. Si elle a vent de l'existence de ma petite chose, je ne serai pas de taille à la protéger de sa fureur. Le souvenir du corps souple d'Ael contre le mien quelques heures plus tôt vient s'opposer à la pression du sien.

— Je devrais te dépecer pour ton impertinence. Te faire écarteler et jeter en pâture aux pauvres hères dans la fosse. Un certain nombre serait ravi de retrouver celui qui les y a menés, j'imagine...

Devant mon entêtement à garder le silence, elle me relâche, me contourne à nouveau pour m'affronter. Je n'ai pas le temps de respirer qu'elle extirpe l'éventail de son obi. D'un geste ample, elle déploie l'instrument et me balaie le torse avec. Les pals de fer dont il est pourvu m'entaillent profondément, m'arrachant presque un cri. Une de mes molaires se fissure tant je serre les dents pour résister à la tentation de hurler.

— M'obligeras-tu à répéter ? Ou vais-je devoir aller chercher au tréfonds de tes entrailles la réponse que j'exige ?

Son ton m'indique que, plus qu'un conseil, s'atteler à respecter son ordre relève de la survie. Autant la mienne m'importe peu, autant celle de la petite

New-Yorkaise ne se discute pas.

— Je n’ai rien à t’offrir comme excuse valable, Saibankan, grondé-je, crispé par la douleur et la rage. Un mouvement de colère. Pure, simple et totalement hors de propos, je l’avoue humblement. Côté la lie humaine irrite et contamine mes nerfs.

Heureusement pour moi, avant qu’elle ne recommence, Yumi intervient :

— Il est vrai que déjà la dernière fois, notre Hage-Aka était à deux doigts de réduire en poussière un pauvre toxico dans la ruelle. Se maîtriser paraît être compliqué, ces derniers temps...

La langue de la Juge claque contre son palais, agacée d’avoir été ainsi interrompue. Son harmonie passe par elle et uniquement par elle. Je suppose que voir contrecarrer ses projets ne lui plaît pas outre mesure. Le Huitième Juge partage le goût du sang avec ses suppliciés. Sans parler du fait qu’elle apprécie de s’écouter parler et ce défaut ne va pas en s’améliorant avec le temps. Elle m’abandonne, mais avant de regagner sa scène, me propulse face contre terre d’un unique coup que je ne la vois même pas asséner. Méprisante, elle se détourne et repart vers l’estrade qu’elle gravit lentement. Elle s’assied et agite négligemment sa main. Sa bouche ourlée se tord.

— Hage-Aka... je ne te tuerai pas. Pas cette fois. Tu m’es précieux, Ronin. Cependant... tu mérites une sentence. T’absoudre n’est pas la solution, qu’en dis-tu ? Qu’en penseraient mes pairs ? Que je deviens faible.

Les maxillaires contractés, je me mets à genoux en tiquant de douleur, puis baisse la tête comme elle l’attend. Protéger Ael est ma seule nécessité.

— *Hai masutā* (24).

Un sourire perce ses traits délicats.

— Bien. Kumi, les Gardes. Qu’on lui donne la bastonnade.

Un grondement gonfle ma gorge, mes poings toujours au sol convulsent pour ne pas réagir. Ne pas bouger est la première des priorités. La violence de ce châtement m’indiffère. Non, ce qui me ronge est la blessure infligée à ma fierté. Quatre hommes entrent à la suite du Chien de Garde. Ils se précipitent sur moi tandis que Yumi arrache mon tee-shirt, puis me manipule sans résistance de ma part pour me clouer sur les dalles. Les bras en croix, maintenus par les extrémités, la joue contre le sol, je suis prêt. Du coin de l’œil, je vois le jumeau s’avancer. Dans sa paume, un Chat à neuf queues. Mes muscles se bandent d’office pour parer à la douleur qui va me pleuvoir dessus. Les nœuds longeant les lanières de cuir du fouet luisent sous les lumières artificielles du monde infernal. Neutre, il ne me quitte pas du regard

alors que ses mots s'adressent à elle.

— Combien ?

La sentence tombe aussitôt tel un couperet.

— Douze coups devraient couper les ailes d'Hage-Aka et lui rappeler qui est le Maître.

Je ne bronche pas, me contente de fermer les paupières pour capitaliser le souffle dans mes poumons quand la souffrance se fera intenable. Le sifflement du Chat froisse l'air avant de s'abattre sur ma peau.

— Un.

Je mords ma lèvre, me force à fixer mon attention ailleurs. Si elle croit un instant que je vais la supplier de m'épargner, c'est mal me connaître. La mort d'Ayumi a forgé ma psyché. D'un roc, je suis devenu du granit. Rien ne m'atteint. J'ai choisi cette vie. Cette non-vie, devrais-je dire. L'image d'Ael me caresse une seconde, image que je m'oblige à catapulter loin d'ici. Si elle reste gravée sur mes rétines, l'entité qui me gouverne la trouvera et fera en sorte de la rayer de la carte.

— Deux.

Sans ménager ses forces, le Gardien du Huitième Cercle applique chaque coup avec une rare dextérité en séparant une à une les commotions, histoire que je sente la punition résonner contre chaque os, contre chaque organe. Ma peau se fend, puis finit par se déchirer. La douleur fuse, irradie mes articulations qui semblent éclater sous l'impact. Quand arrive le dernier coup, j'ai l'impression que mon corps entier s'est disloqué. Mon être n'est plus qu'un immense brasier de souffrance que le moindre geste électrise. Une fois sa tâche terminée, il jette le fouet au loin. L'instrument de torture glisse sur le sol, abandonnant dans son sillage une traînée sanguinolente. Yumi recule, son visage lisse de toute émotion. Il n'a pris ni plaisir ni déplaisir, mais a seulement exécuté les ordres.

— Chassez-le de ma vue, me parvient sa voix trompeuse de la torpeur dans laquelle j'essaie de surnager.

Deux des gardes m'attrapent sous les aisselles et me soutiennent tandis que le dernier jet de venin de la Juge jaillit.

— J'espère que cela t'aura servi de leçon. Être le meilleur parmi mes créatures ne te donne pas tous les droits. Encore une faute, Ronin. Une minuscule faute et je ferai en sorte de t'écarter de ta mission. Que jamais tu ne puisses la terminer. Que jamais tu ne deviennes cendres pour retrouver ta fiancée. Jamais vous ne vous retrouverez dans le Cercle des âmes perdues.



Alors que je reste muet, la tête baissée en signe de contrition et que ses sous-fifres m'emmènent, je remarque le Chien de Garde s'approcher de la Saibankan. Elle entrelace ses doigts à ceux, ensanglantés, de son Gardien et les porte à sa bouche. Du coin de l'œil, je la vois les lécher et tique lorsque ses traits se parent d'un voile extatique. Elle lui murmure quelque chose que je ne peux entendre. Toutefois, je ne doute pas, à son regard fixé sur moi, que je suis au centre de son discours inaudible. Malheureusement, sonné, je suis incapable de tenir la moindre réflexion. À demi dans les vapes, tout m'apparaît au travers d'un filtre déformant la réalité. Un seul nom flotte à la lisière de mon inconscience. Celui de ma petite chose. Je risque d'avoir un peu de... retard. Pour son entraînement.

[\(22\) Serpent.](#)

[\(23\) Fleurs de cerisiers.](#)

[\(24\) C'est un rituel, une bastonnade pour punir les fautes.](#)

## Elle

À quelle personnalité avais-je à faire hier ? Clairement pas la même que celle qui doit avoir le dessus aujourd'hui. Sinon, je ne serais pas comme une conne à sagement attendre depuis deux heures dans sa tanière de psychopathe. Parce qu'il est évident que monsieur m'a oubliée. Ou alors il teste juste ma patience... encore une technique à la Bruce Lee dont j'ignore les bien-fondés. Encore un signe que cet abruti entrave que dalle. Mes nerfs jouent au pogo sous ma peau tant « patienter » me rend dingue, à la limite de l'hystérie. Aussi, pour m'empêcher de refaire la déco de son appart' en mode « chaos après raid aérien », je m'occupe sur la poutre. Enfin « poutre », sur le morceau de bois plutôt. Mes mains se posent sur la surface dure et, la seconde suivante, je soulève mon corps à la verticale, tête en bas. Je ferme les paupières, et inspire profondément. Mon esprit dérive, cherche une porte de sortie à la folie que je sens poindre, et la trouve enfin. Dans un souvenir. Un sourire éclot sur mes lèvres. Ces dernières vingt-quatre heures ont été une vraie torture. Mon cerveau, peu habitué à l'introspection, s'est perdu dans la culpabilité, a sombré dans les remords pour enfin s'épuiser à remonter à la surface. Nul doute que la mort de Lars me hantera encore, mais je refuse de me noyer pour un type qui m'aurait violée sans rien éprouver d'autre qu'un sentiment pervers de domination. En fait, je refuse de me noyer tout court. Alors, trop heureuse de souffler un peu, je repose mes pieds nus au sol et me projette. Ailleurs. Ou plutôt, non. Nulle part justement.

Ma poitrine se déploie sous le flux d'air qui pénètre mes poumons. Mes mains s'élèvent lentement, très lentement, face à moi. Il ne me faut pas plus de deux minutes pour le sentir. Le ressentir à nouveau. Ses bras qui me guident. Son torse qui épouse mon dos. Sa peau qui ensorcèle la mienne. Sa présence qui est parvenue à créer ce « besoin » en moi jusqu'alors inconnu. Sa voix qui me possède pour m'isoler de... tout ce qui n'est pas lui et moi.

Comme ce bruit sourd. Comme ce gémissement étouffé. Comme ce

pressentiment déclenchant un séisme au creux de ma cage thoracique.

D'instinct, mes yeux s'ouvrent. Juste le temps d'apercevoir une silhouette sauter de la mezzanine pour atterrir, plus bas, à quelques mètres de distance. J'ai beau être capable de dessiner l'imposante carrure d'Hadriel les paupières fermées, j'ai beau la reconnaître, un genou et une paume sur le tatami avec le visage baissé, je sais que quelque chose cloche. Une étrange aura l'enveloppe, plus létale encore que toutes les fois précédentes. Plus épaisse et plus étouffante. Je la sens ramper le long de ce lien nous unissant, serpenter entre nous, aussi hypnotisante que les mouvements d'une danseuse orientale qui cacherait une dague sous ses voiles. Et quand, enfin, Hadriel, toujours au sol, dévoile son regard, je suis frappée d'effroi. Une prison de glace emprisonne momentanément mes membres. Ses yeux se sont mués en deux pierres aussi noires que le néant, aussi durs qu'une roche plongée dans les profondeurs de l'océan. Ses billes d'obsidienne me poignent violemment au point de m'en couper le souffle. Mais le plus effrayant sont ces dessins inquiétants qui paraissent prendre vie au cœur de ses iris pour se diluer sur la peau contournant ses yeux. Des arabesques couleur d'encre s'étirent jusque sur son front, s'étendent sur le haut de ses joues, comme si une entité obscure cherchait à s'en extirper. À s'en extirper pour me rejoindre. Malgré cette essence menaçante qui sinue entre nous, je me gave de tout. De son emprise sur mon corps. De ces entrelacs étranges qui le rendent si... magnifique. Noble. Légendaire.

Ravalant ma salive, je progresse d'un pas. Puis d'un second avant d'être stoppée par sa voix qui gronde :

— Ne t'approche pas !

Je déglutis une deuxième fois, continue d'avancer. Hadriel émet un feulement sûrement destiné à m'obliger à battre en retraite. En vain. Un frisson d'appréhension cueille mes reins sans toutefois parvenir à m'empêcher de m'approcher. Je dois le rejoindre. J'ignore pourquoi, mais je le dois.

Psycho, réalisant que mon obstination prime une fois de plus sur ses menaces silencieuses, se relève enfin en grognant. Mes yeux délaissent ces ombres vivantes sur son visage qui ne cessent de se mouvoir pour s'effondrer sur son torse. De profondes entailles martyrisent sa peau, violent ma raison. Du sang coule encore de ses blessures, profane sa chair et me propulse en enfer.

Je m'élance aussitôt vers lui, le cœur prêt à implorer, quand il me

devance, bondit et capture mes poignets pour me maintenir à distance.

— Qu'est-ce que..., gémis-je, la gorge oppressée pour la panique.

Un tic de douleur déforme subrepticement son faciès. Lacère ma poitrine.

— Hadriel, supplié-je alors que son front choit sur le mien. Que s'est-il passé ?

Ses paupières se ferment sans qu'il ne me réponde. Une guerre semble se déchaîner sous son thorax tant ce dernier effectue des mouvements totalement anarchiques. Chaque respiration lui extirpe un grondement qui résonne cruellement au creux de mon palpitant. Mes deux mains dont les poignets sont toujours captifs de ses serres, entourent sa nuque, se mélangent aux gouttes vermeilles sur son épiderme, se crispent contre lui. Je tente de masquer mes tremblements, mais c'est peine perdue. Et lorsque mes yeux entraperçoivent le carnage ravageant son dos, je hurle. Littéralement. La sensation de me déchirer de l'intérieur, que chacun des battements de mon cœur brise mes os, me vrille l'esprit.

— Ael, calme-toi, chuchote faiblement Hadriel à mon oreille. Ne m'oblige pas à m'en charger. Je risquerais de te blesser... même si je ne le souhaite pas.

Impossible. Impossible parce que plus ses paumes se referment autour de mes articulations, plus la destruction qui a percuté son corps envahit le mien. Un venin obscur et meurtrier se déverse soudain dans mes cellules sanguines. Ma frayeur s'estompe afin de laisser place à une colère sourde. Un voile aussi rouge que ce sang tâchant sa peau couvre ma vue.

— Qui t'a fait ça ? sifflé-je, les dents serrées.

— Peu importe. En avoir connaissance ne t'apportera rien si ce ne sont plus de problèmes. Ce sont mes affaires, non les tiennes.

Un choc brutal explose dans ma poitrine et incendie mon sang. Je m'écarte vivement, résistant à l'envie de le rouer de coups à mon tour.

— *Peu importe ?* m'emporté-je. Tu t'es regardé, putain ? Tu es... détruit, démoli ! Dis-moi, Hadriel, dis-moi qui est l'enfoiré qui t'a touché que...

— Que quoi ? vocifère-t-il, d'un timbre d'outre-tombe, en courbant le dos pour reprendre son souffle. Que comptes-tu faire avec ton pauvre petit corps, *mon insecte* ? Lui balancer des insanités au visage ? Commence par te protéger, toi, Ael.

— Je... je n'en sais rien. N'importe quoi pour...

Sans finir ma phrase, mes ongles se plantent dans mon cou. N'importe quoi pour apaiser ma souffrance de le voir dans cet état, voilà ce que je devrais lui répondre. Pourtant, aucun mot ne passe la barrière de mes lèvres. La douleur, sa douleur transit chacun de mes membres.

— Je t'avais prévenue, petite chose. Tu as mis un pied dans un univers dont tu ignores tout. Si votre monde pourrit de cette lie humaine, le nôtre n'en est pas moins déchu. Ses rouages te broieront si tu t'échines à vouloir t'en approcher. Et au vu de ta réaction, tu n'es clairement pas prête à en savoir davantage.

Ses paroles me font l'effet d'une gifle. Toutefois, je me contente de me mordre l'intérieur de la joue jusqu'à ce qu'un goût de rouille envahisse mon palais pour ne pas réagir au moment où il se tord de douleur. Repoussant cette rage folle qui m'embrase, je m'empresse de le soutenir en passant son bras sur mon épaule.

— Tu dois aller à l'hôpital.

Un ricanement vite étouffé filtre de sa bouche.

— Toutes vos molécules artificielles ne me seraient d'aucune utilité. N'as-tu donc rien écouté de ce que je viens de te dire ? Pourquoi je pose la question, soupire-t-il. Évidemment que tu n'as rien entendu. Demain, tout ceci ne sera plus que cendres. J'ai juste besoin de... repos.

Je me raidis contre son flanc, en proie à un autre sentiment qui me désespère encore plus que tout le reste.

— Ne me demande pas de rentrer chez moi, Hadriel. Je ne te...

— Je ne te le demande pas.

Un mince filet d'air s'échappe de ma gorge et, malgré l'horreur de la situation, je me sens presque soulagée. De toute façon, même s'il m'avait dit de partir, jamais je ne me serais exécutée. Quitte à moi-même lui rajouter une ou deux plaies...

— Il faut te nettoyer, articulé-je difficilement.

— Enfin une bonne idée... Tu vois quand tu veux, petite chose.

Je me retiens de l'insulter, mords ma langue et le laisse nous guider. Une nouvelle envie de le frapper m'envahit quand je découvre ce que dissimulait cette fichue porte restée désespérément close lors de ma première visite : sa salle de bain. *Quand je pense que ce petit con m'a forcée à me laver à l'étage alors que cette pièce pourrait en accueillir dix comme moi...*

En silence, Hadriel se détache de moi pour s'avancer en direction de la cabine de douche. De dos, il se départit avec difficulté de ses vêtements avant

de laisser le jet du ciel de pluie l'engloutir. Quant à moi, je suis dans l'incapacité de bouger. Je demeure paralysée. À mesure que mes yeux suivent les courbes de chaque muscle dessiné sous sa peau, en caressent chaque grain, je sens un fil à la fois doux et tranchant s'enrouler autour de mes reins, ceindre ma taille, puis cadénasser ma poitrine. Et au moment où l'eau rampe sur son dos, nettoyant son épiderme de ce sang, je me brise. Mon cœur se disloque, mes entrailles se broient. Des lambeaux de chairs ont été littéralement détruits, d'autres retombent sur son corps mutilé, déchiré. Tétanisée par cette douleur qui pulvérise mes veines, mes pieds restent désespérément soudés au sol alors que mon instinct me hurle de bouger.

Les mains à plat sur la faïence, face à lui, Hadriel courbe sa tête en avant. Ses muscles tressaillent sous la morsure de l'eau sur ses plaies. Je ferme une seconde les paupières, prends une profonde inspiration, réaligne mes idées et fais ce pour quoi je semble être destinée. Je le rejoins.

En pénétrant dans la cabine en verre, je suis saisie par la température glaciale. Et quand ma paume se pose délicatement sur le flanc d'Hadriel, je constate que lui, en revanche, est brûlant. Il frémit à mon contact, mais reste immobile. D'aussi près, son dos est un champ de ruine, de violence et de sang. *Qu'est-ce qui lui est arrivé ?* C'est alors qu'un *détail* m'interpelle et m'affole. Mes yeux détaillent frénétiquement ses mains, leurs jointures ainsi que ses avant-bras. Rien. Pas une trace.

— Pourquoi... Pourquoi n'as-tu aucune marque de défense ? gémis-je, bien malgré moi.

Hadriel relève enfin son visage, sans toutefois, se tourner sur moi. Je penche légèrement ma tête pour apercevoir ses yeux toujours aussi noirs fixer le vide. Il ne me répondra pas. Ce serait inutile. Car cette culpabilité qui ne me quitte pas depuis hier, explose et me réduit en miettes. Toute cette merde n'est qu'une conséquence supplémentaire de mon comportement égoïste. Il a tué. Pour moi. À cause de moi. Et a été puni. Seulement, si je suis en mesure de gérer Lars et sa tentative de viol, là... c'est différent. Mon âme est touchée. Ces zébrures sanglantes qui s'étalent sous mon regard la griffent pour mieux s'y loger. Un poids comprime ma cage d'os, cherchant à foutre en l'air ce qui s'y trouve caché. Et l'unique solution que je trouve pour ne pas crever, ici, étouffée, est d'encercler la taille d'Hadriel de mes bras et de me serrer contre lui. Mon front chute entre ses omoplates, contre l'une de ses trop nombreuses lacérations. J'ai conscience de lui faire mal sauf que mon esprit se perd dans ce cauchemar. Je sens ses muscles se bander à mon

contact, mais lui non plus ne paraît pas vouloir le rompre. Les battements de mon cœur cognent lourdement contre sa colonne vertébrale, se répercutent contre les parois de mon crâne. Notre étreinte me tue autant qu'elle m'apaise. Me torture et me guérie.

— La douleur n'est que physique, Ael. Rien qui n'aille plus loin que la surface. Demain amène un autre jour, ce ne sera plus qu'un souvenir, un court instant de cette ligne de temps trop longue, murmure Hadriel au bout de plusieurs minutes.

— La mienne ne disparaîtra jamais alors, soufflé-je.

Sa cage thoracique se gonfle brusquement. Il fait soudain volte-face, capture mes joues entre ses paumes et siffle, la mâchoire contractée :

— Je le referai.

Les volutes d'encre semblent brusquement prises de frénésie sur son visage, leurs courbes se font et se défont à une vitesse folle, me fichant presque le tournis.

— Je ne le mérite pas. Et toi, tu ne mérites pas... ça, dis-je en désignant son torse d'une grimace dégoûtée. Encore moins si c'est pour moi...

Ses doigts glissent lentement jusque derrière mes oreilles pour s'incruster dans ma nuque. L'une de ses mains descend pour effleurer la naissance de ma poitrine, à travers mon tee-shirt trempé. Ses lèvres frôlent mon cou, en entaillent la surface d'une trainée de flammes.

— Tu ignores ce que je mérite ou non, petite chose. Ce que tu crois savoir n'existe pas.

Je m'apprête à répondre quand ma bouche est entravée par son pouce.

— Le sujet est clos, précise-t-il d'un ton cinglant.

J'arque un sourcil, hésitant entre lui bouffer le doigt ou m'exécuter. Un léger sourire flotte un instant trop éphémère sur ses lèvres avant de se fondre en quelque chose de plus dur. Son ongle griffe doucement mes commissures. Je plonge mon regard dans le sien et je me retrouve, comme dans les débuts, totalement submergée par sa présence. Engloutie dans ses profondeurs obscures, je perçois à peine qu'il se rapproche, colle son buste blessé au mien et emprisonne ma mâchoire entre ses doigts. Ses dents viennent en mordre l'arête, croquent ma joue. Me réduisent à rien d'autre qu'une boule de feu.

— Juste une seconde... un instant, chuchote-t-il. Avant les ombres et les cendres.

Ses ongles rétractés sur ma peau, sa paume m'attire à lui. Sa bouche se presse alors sur la mienne, me faisant disparaître pour de bon cette fois.

J'éclate en un millier de débris contre lui, espérant secrètement traverser sa prison d'os et de sang pour m'y implanter. Un grondement résonne au fond de ma gorge et la seconde suivante, mon dos entre en collision avec la vitre. Hadriel déploie ses mains le long de mes flancs, les convulse contre mon buste tout en les glissant jusqu'à mon visage. Le tissu de mon haut remonte, dévoile la peau de mon abdomen qui, immédiatement, se consume contre celui de ce taré psychopathe. Ce taré psychopathe qui, quand on y pense, ne m'a jamais réellement rendu ma liberté. Tout à coup, il me soulève afin de me placer à sa hauteur, sans détacher sa bouche de la mienne. Au contraire, son bras s'écrase sur mes reins afin de me plaquer davantage à lui. Mes habits me semblent soudain être une injure à ma propre peau en empêchant cette dernière de s'entrelacer avec celle d'Hadriel. L'arrière de ma tête cogne contre la paroi sous les assauts de plus en plus pressés de Psycho. Je m'accroche à ses épaules afin de ne pas céder sous cette pression qu'il m'impose. Même en cet instant, hors de question que je me rende. Mes doigts s'emmêlent dans ses cheveux, les tirent. Je veux qu'il ressente. Ce que je ressens. Cette violence à la fois délirante et féroce. Cette vague brutale qui cingle ma chair, foudroie mes sens et emporte mon peu de raison avant de... avant de filtrer par le moindre de mes pores pour tenter de délier ces liens noués dans mes entrailles.

Mes canines se plantent tout à coup dans la lèvre inférieure d'Hadriel, le blessent jusqu'au sang. Une envie furieuse de le goûter encore plus me pousse à l'embrasser de nouveau avec avidité. Et puis... vient un second choc. Mes poumons se gavent d'air. Enfin.

Enfin.

Je respire.



Lui

La sensation d'un shoot invraisemblable. Incroyable. J'ai assez fauché de vies dépendantes de substances pour en reconnaître les symptômes. D'abord mon rythme cardiaque. Mon pouls qui s'emballe quand la sensation de son corps dans mon dos s'impose. Comme si je n'étais qu'un toxico s'enfilant quelques rails de cocaïne. À mesure que son parfum se diffuse dans la cabine de verre... à mesure que ses volutes entaillent la douleur dont chacun de mes membres est imprégné pour mieux me balafrer de sa présence, mon cœur dérive sur une fréquence différente. Chaotique. Fragile. Totalement irraisonnée. Je sens mes veines s'empoisonner sous le délire qu'Ael provoque, mes vaisseaux se contracter et éclater brutalement quand ses bras s'enroulent autour de ma taille, que sa joue se colle à mon dos sans se préoccuper des lacérations. Mes muscles se contractent, mais je suis tout simplement incapable de rompre le contact entre nous. J'en ai besoin autant qu'elle, à ce moment précis, doit me toucher. Sous le ciel de pluie, j'ai l'impression d'être en feu. Que le monde dans lequel je me force à évoluer n'est qu'un brasier dont les flammes lèchent ma chair. Elle seule peut assujettir les flammes. Pas moi. Ni même Ayumi. Seulement Elle.

Puis le *High*. L'euphorie. Le stimulus offert par la vision de son visage délicat ravagé par l'effroi lorsque je me retourne et lui fais face. Par ses doigts fins sur ma nuque. Par ma main effleurant la naissance de sa poitrine. Mes lèvres sur son cou. Je voudrais m'en empêcher que je ne le pourrais pas. Or... je ne le veux pas. En aucun cas. Non. Il n'est même pas question de volonté. Ni de désir. C'est... au-delà. Au-delà de la réserve. Au-delà de la folie. La température de mon corps brisé grimpe en flèche, la maîtrise que j'ai toujours eue de moi-même se délite alors que derrière les minces barrières mentales qui tentent de subsister, mes pensées ne sont plus qu'un magma enténébré.

— Juste une seconde... Avant les ombres et les cendres.

Je m'incline vers elle, acculée à la faïence. L'emprisonne qu'elle ne puisse m'échapper quand de toute façon elle ne le souhaite pas. Harponne sa mâchoire. Cisaille sa joue entre mes dents. Résiste à l'envie de fondre sur sa bouche. D'enfin goûter sa langue de vipère. D'annihiler le venin de l'Emphasis par une dose d'elle. Elle... Elle. Elle. Partout. Courant sur ma peau. Rampant sous ma chair. S'infiltrant dans la moindre de mes synapses, dans le plus petit espace laissé à découvert. Défonçant tout sur son passage. Mes paumes longeant ses flancs.

Vient alors le Choc. Celui de mes lèvres pressant les siennes. La collision. L'impression que ma petite chose vient de m'abattre en plein vol quand c'est moi qui pille leur renflement délicat. Mon bras s'enroule autour de ses hanches comme pour essayer de la fusionner à ma propre ombre. Ses doigts fourragent dans mes cheveux, les tirent si fort qu'elle me scalperait presque. Sa détresse mâtinée de colère et de désir charcute ma volonté, m'oblige à m'incliner face à l'envie d'elle qui me tue. Parce que plus rien n'existe sinon elle. Sinon ses courbes déliées contre le bloc de glace qu'est mon propre corps. Un frisson violent mord mon échine lorsque sa langue frôle la mienne. Qu'elles s'enlacent. Se détruisent l'une l'autre tellement la passion déchire mes sens et ceux d'Ael. Un tsunami. Un cyclone qui me jette hors de son œil trompeur pour m'enchaîner à sa rafale. L'eau gelée croque mes terminaisons nerveuses, se mélange au sang dans le bac de la douche. La bouffée de sensualité impétueuse que la fougue de mon insecte diffuse se propage sous ma peau à vif. Elle perce ma volonté, la plie et la déploie en un barbelé tranchant que ses mains malhabiles d'humaine modulent à sa guise. Intolérable.

Intolérable.

Je m'arrache à son étreinte vorace. Vorace de me faire ressentir son désespoir. Vorace de me transmettre la violence de ces émotions qui la secouent furieusement. Avec Ael, tout se passe dans la tourmente, la déroute et le trop-plein. Ce geyser de sensations qui la galvanise et qu'elle me communique sans aucune retenue. Ses ongles crochetés à mes épaules me ramènent contre elle. Ce sursaut d'autorité me ferait presque sourire si ma raison n'avait pas volé en éclats. Camé, il m'en faut plus. Toujours plus. Mon nez frôle l'arête du sien, son souffle se répercute contre les parois de mon palais, s'engouffre dans ma trachée, atomise mes poumons avant de mourir dans mon ventre. Lorsque ses canines se plantent dans ma lèvre, je perds. Je perds pied. Je perds le filament de contrôle qu'il me reste. Je hais me sentir

impuissant. Pourtant, j'en redemande. Ma paume glisse sur ses côtes, en dessine l'ossature, dévie sur l'arrondi de sa fesse, puis empoigne l'arrière de sa cuisse. D'une impulsion, je la remonte en suspension sur mon bassin, m'imbrique à cette chaleur folle que son épiderme dégage pendant que mon autre main trouve sa nuque et s'y enracine. La souffrance qu'a générée le Chat à Neuf Queues me paraît bien abstraite comparée à celle que le manque créé.

Et enfin l'Hallali. La chute. Vertigineuse. Comme de tomber d'une falaise et se retrouver sur le sol, le corps fracassé. La descente est d'une brutalité confinant à la décimation. Une rage acide qui se forme dans le creux de mes entrailles et pourrit tout sur son passage. Parce que dans un flash, je me rappelle. Je me souviens de quelle manière mon empressement, mon désir a conduit à la mort atroce d'Ayumi. Ma culpabilité, celle qui accompagne chacun de mes pas depuis des vies entières, afflue et avec elle revient la raison. Hors de question que mes instincts conduisent Ael sur le chemin qu'a emprunté celle dont le souvenir dicte mon destin. Cette fois, je décroche ses bras de mon cou, me gorgeant une dernière seconde des lignes pures de son visage. Mouillée, ses vêtements trempés et le maquillage dégoulinant sur ses joues, je la trouve juste... belle. Ma petite chose. Celle que j'aimerais passer sous mon microscope pour en saisir cette énergie qui l'anime et éventre tout autour d'elle. La colère chiffonne ses traits au moment où je me sépare de ses caresses brutales. Je secoue la tête, ignore les ténèbres qui assombrissent l'azur de ses iris.

— Ael, stop.

Ma voix n'est plus qu'un murmure cassé. Je ne saurais dire avec certitude si ce sont les effets de la bastonnade ou bien la présence de mon insecte qui la traumatise ainsi. Un éclair de fureur zèbre ses prunelles claires. Avant qu'elle ne se décide à ouvrir la bouche, mon pouce retrouve la pulpe de ses lèvres pour lui intimer le silence. Mes sourcils se froncent, obscurcissent encore un peu plus le nuage noir qui me possède depuis que Yumi m'a traîné devant la Juge.

— J'ai dit stop. Tu ne comprends pas et je ne te le demande pas, petite chose. Je ferai ce qu'il faut. Pour moi, mais également pour toi. Je refuse de te détruire comme j'ai détruit... (ma tonalité s'éraille, devient du papier de verre sur sa peau, je le devine à sa chair hérissée.) comme je l'ai détruite, elle.

Les narines de mon Humaine se dilatent à l'instar de ses pupilles,

dévorant l'indigo de son regard. Sans se soucier de sa poitrine quasi à nu sous son débardeur gorgé d'eau, sans un tressaillement alors que le liquide glacé mord son épiderme, elle me fixe. Ses bras retombent le long de ses cuisses, ses poings se serrent et se desserrent. Son humeur flanche et la mienne redevient de fer. Avec un tic déformant mes traits, je régresse d'un pas, tente d'occulter l'appel de son corps sur le mien, rompu par les coups.

— Tu ne...

D'un seul coup de reins, Ael se déloge du mur dans son dos et se propulse contre moi. Surpris pour la première fois depuis tellement de temps que je manque basculer en arrière, je referme les bras autour d'elle et la repousse. Hargneuse, elle ne s'en laisse pas conter et attaque de nouveau. Ael saisit ma tête de chaque côté et, ses billes enfoncées dans les miennes, fait front. Comme toujours, cette nuit sur sa fenêtre mis à part, elle lutte. Combat. Ne se rend pas. Jamais. Ses doigts rougis par le froid de l'eau se baladent sur mon visage. Ils suivent la ligne des tatouages ancrés sur mes tempes, virevoltent le long de mes pommettes.

— *Tu ne comprends pas. Je ne sais pas qui est ce « elle » dont tu parles et tu veux que je te dise ? Je m'en contrefous. « Elle » n'est pas là.*

Ael cadennasse ma main dans la sienne. De l'autre, elle soulève son tee-shirt du mieux qu'elle le peut et pose ma paume sur son sein. La sensation de son téton se fronçant contre ma chair me pétrifie. Une coulée de lave incandescente jaillit de mon bas-ventre, s'enroule autour de ma colonne. Mon index griffe l'aréole, un soupir prend forme dans sa gorge contractée.

— Moi, je suis là.

D'une pression douce, mais ferme, elle guide ma poigne sur son abdomen. Mon estomac se contracte, je déglutis difficilement. Sans jamais laisser dériver mon attention de ses yeux trop perçants. De sa bouche si tentante.

— Je ne suis pas un souvenir, Hadriel. Je suis putain de vivante.

Elle pilote mes doigts, les met sur la voie de sa peau satinée. Par-dessus la toile de son pantalon, elle plaque ma paume juste au-dessus du delta de ses cuisses fuselées. Cette fois, ce n'est plus un soupir, mais un long sifflement qui émane de ses poumons vidés d'air pour faire écho au grognement primaire qui s'évade de ma cage d'os.

— Et justement, grondé-je, furieux. Je refuse que tu en deviennes un.

— Je m'en bats l'œil de ta protection, halète Ael, fiévreuse.

Ses mains me quittent pour s'abattre sur mon torse sans chercher à éviter

mes blessures. Au contraire. Elle en suit les lacérations, cueille les gouttes d'eau mêlées de carmin.

— Survivre ne m'intéresse pas quand il s'agit de toi, reprend-elle en murmurant. Détruis ce qui te retient.

Ses ongles se recourbent sur la chouette tatouée sur mon torse, remplaçant ses serres acérées par les siennes. Elle se hausse sur la pointe de ses pieds minuscules, dérape, recommence jusqu'à atteindre son but.

— Détruis-moi. Détruis tout.

Mes yeux s'écarquillent, ma raison prête à sombrer. Définitivement. Toutefois, si cette petite peste sait de quelle façon trouer mes défenses, je ne suis pas un débutant. Mon poing se replie contre mon sternum, pile là où une des lanières du fouet a occasionné le plus de dégâts, et se cheville à l'ecchymose. Un gémissement s'échoue contre mes lèvres closes, la douleur se répand vicieusement dans mes membres. Revenu à la lisière d'une semi-conscience, j'épingle durement ses poignets afin de l'obliger à ne plus me toucher. Un feulement filtre de mon buste, la rendant silencieuse. Muette, mais pas du tout désolée, si j'en crois son allure bravache.

— Petite chose, râlé-je, mon front contre le sien. Tu vas finir par me rendre fou.

— Encore plus que tu ne l'es déjà, Psycho ?

Un sourire relève les coins de ma bouche. Étrangement, ce surnom horripilant m'avait manqué. Hors de question de l'avouer. Je préfère encore avaler un bol d'acide chloridrique. Je relâche une de ses articulations, puis, du médius, relève son menton volontaire.

— Indéniablement. Tu as cet effet sur moi, Ael. Celui de me faire oublier qui je suis. Ce pour quoi je foule encore cette terre de malheur, maugréé-je.

Ses traits se figent. Je n'ai pas besoin de creuser l'ombre voilant son regard pour savoir de quoi il retourne. Elle se sent responsable de mon geste. Si elle ne regrette pas le meurtre de ce salopard, elle se juge et se condamne pour m'avoir acculé à donner la mort.

— Ça suffit !

Je tonne si fort que la douleur fuse. Ma paume se porte à mon flanc, je ploie une seconde l'échine.

— J'ai besoin de repos, avoué-je dans un souffle rauque. De dormir et d'évacuer la fange de ces dernières heures.

Mon bras se tend, trouve le mitigeur pour enfin le fermer.

— Tu grelottes. Rentre chez toi, Ael.

Revenue à elle, mon insecte se faufile à l'extérieur de la cabine et entreprend de se dévêtir sans une once de pudeur. Son débardeur vole sur le parquet flottant. Puis son pantalon qui atterrit sur la vasque en porcelaine sombre. Le maniaque du contrôle et de l'organisation que je suis rugit à l'intérieur de mon crâne sans que je ne sois capable de l'écharper. Lorsque son string tombe à mes pieds, je réagis enfin. Enjambant avec difficulté le bac, j'attrape une serviette, en ceins mes hanches. Au moment où je termine de frictionner mon cou, je croise son regard irisé de mille flammes indécentes. Cette femme ne saura décidément jamais cacher ses émotions.

— Attention, ironisé-je en lui jetant un autre drap de bain dont elle s'enroule. Ta mâchoire risque de se décrocher.

Elle élude mes paroles d'un mouvement vague.

— « Elle » était peut-être une sainte. Moi pas. Et encore moins quand la marchandise est de premier choix. Tu sais ce qu'on apprend aux enfants ? Que le gaspillage, c'est mal.

Je ne cède pas à l'envie irrépressible de la bâillonner et sors en claudiquant pour rejoindre l'espace cloisonné par les paravents laqués qui me sert de chambre. Les maxillaires verrouillés, je déroule la natte.

— Non, mais non ? Tu comptes dormir là-dessus ? Sérieusement ? Avec tes blessures ?

Mes épaules s'affaissent. J'hésite une seconde entre rire et lui ordonner une fois de plus de prendre la tangente quand elle me devance. Elle passe devant moi, habillée d'un de mes tee-shirts et s'allonge de tout son long sur le tatami. Sous le voile d'impertinence dont son regard m'enrobe, je devine sa prière muette. Celle de lui accorder cette nuit ou du moins ce qu'il en reste. Mes bras se croisent au prix d'un dur labeur.

— Je ne te toucherais pas, assuré-je d'une voix modulée sur une fréquence basse dans le but qu'elle n'y lise pas l'envie que j'ai d'elle.

Encore ce geste vague de la main. Elle ne répond pas d'office, se contente dans un premier temps de rouler en boule un drap en guise d'oreiller.

— Je ne te le demande pas et ne stresse pas, je promets de ne pas te sauter dessus pour te harceler sexuellement pendant ton sommeil, chicane Ael avant de tapoter la place à côté d'elle. Allez... Hadriel, allonge-toi.

Elle se décale au bord et bascule sur le flanc, sa main sous sa joue. Il ne me faut que quelques minutes pour enfiler un pantalon d'entraînement, puis

m'installer du mieux que je le peux et déjà ses paupières sont closes. Ses lèvres entrouvertes laissent s'évaporer un léger souffle régulier. Même endormie, Ael reste elle-même. Entière. J'ai à peine le temps de me crispier lorsque son parfum m'enveloppe que je sombre à mon tour dans les limbes d'un sommeil réparateur.

\*\*\*

Je les sens. Chaque molécule de mon corps se reconstruit. Affluer à la surface de ma peau et tisser les grains déchirés de manière à effacer les conséquences de la punition de la Juge. Voyager sur les terres éternelles est, chez ceux de ma race, ce qui se rapproche le plus de la conception du sommeil chez les Humains. Je ne dors en réalité jamais, mais il est plus aisé de le laisser croire plutôt que d'expliquer ce qu'il en est vraiment. À savoir que mon atma se désolidarise de mon corps pour fuir vers le Royaume des Morts. Le Yomi no Kuni gouverné par O-Kuni-Nushi. Il n'a pas de localisation précise, n'est qu'une pensée tapie dans les consciences à l'abri du visible. Une seule entrée par le monde des Hommes existe et trouver son Torii relève du combat d'une vie, voire de plusieurs.

À chacun de mes voyages, tout ce qui me constitue... la moindre cellule, le plus petit neurone, synapse se disperse dans l'espace sans temps de cet endroit désolé. Chaque atome devient poussière, terre, eau quand l'âme, elle, n'est plus qu'une flamme au vent. D'ordinaire, je rechigne à rejoindre ces limbes, désespéré de ne jamais réussir à y retrouver la trace d'Ayumi alors qu'elle est là quelque part à m'attendre. De ne jamais l'attendre quand les traces diffuses de sa présence me torturent. Mais cette nuit fait figure d'exception. J'ai besoin que mon esprit s'abandonne entre les bras de la Mort. Rien qu'une seconde. Rien qu'une Éternité. Besoin de basculer pour mieux me recentrer et guérir. Avant de retourner au combat et prendre les armes.

Soudain, des tréfonds où je baigne, une sensation explose le voile de l'Ether derrière lequel je suis dissimulé. Le vent se transforme en bourrasque. La terre s'éventre. L'eau devient diluvienne. Et le brasier... la flamme de mon âme ballotée menace de s'éteindre avant de littéralement exploser. L'impression de prendre feu. Que sa langue lèche ma peau de nouveau sans

écorchures. Qu'elle s'enroule autour de mes os pour les endurcir. Qu'elle baptise mes organes d'une vigueur démentielle...

Mes paupières s'ouvrent vivement, ma bouche tordue sur un rictus à mi-chemin entre la souffrance et une énergie sans limite. Mes ongles labourent la natte, la seconde qui m'est nécessaire pour réintégrer mon corps. Au moment où mes capacités reviennent pleinement, je comprends pourquoi cette sensation. Pourquoi je me sens si étrange. Si... bien. Ma tête se tourne et mon regard se noie aussitôt dans la mer des Bermudes de ses deux lacs. Elle est comme ce foutu triangle. Aussi énigmatique que meurtrière. Sur ma gauche, Ael est toujours là. Un pic s'enfonce dans ma poitrine. Douleur, amertume, plaisir et culpabilité. Je ne me suis pas allongé aux côtés d'une femme depuis si longtemps que je n'aurais pas assez d'une existence pour compter les jours. Son bras tendu repose sur mon épaule, ses doigts tracent d'invisibles arabesques sur la peau nue, abandonnant dans leur sillage une traînée incandescente. Elle n'a beau faire que m'effleurer, son contact m'est insupportable. Parce que trop. Une lueur ébahie aux accents de folie douce chahute son regard. Sa bouche rosée s'ourle dans un sourire confiant.

— Tu n'as plus rien, chuchote Ael avec un petit rire un brin ahuri. Comment c'est po... tu sais quoi ? Laisse tomber, je m'en fous. Tu es là, c'est tout ce qui m'importe. Tu es là et tu ne ressembles plus à un patchwork humain. Non parce que se balader avec Chucky n'a rien de particulièrement glam... bâille-t-elle en roulant sur le dos.

— Les gens ordinaires et polis commencent par bonjour.

Elle élude, ses yeux brillants au plafond.

— Je ne suis pas polie. Et tu n'as rien d'ordinaire.

Elle marque un point. Ma petite chose ne connaît pas la politesse et est absolument unique.

Sans s'en rendre compte, Ael porte le bout de ses doigts à la naissance de sa gorge et caresse sa peau comme si elle tentait de fondre mon essence en son sein. Je l'entends babiller sans l'écouter vraiment et l'interromps d'une voix basse et tranchante.

— On ne peut plus se voir...

Je n'ai pas le temps de lui donner le fond de ma pensée que mon insecte se dresse sur son séant avant de sauter sur ses pieds, hors d'elle. Elle cherche ses vêtements, réalise qu'ils sont toujours là où elle les a jetés, soit dans la salle de bain, et balance tout un tas d'insanités à faire rougir un bataillon de démons.



— Tu te fous de moi, là ? Ce n'est pas possible autrement... Un pas, que dis-je ! Un demi-pas en avant et trois mètres en arrière ! Tu me rends folle espèce de... (Ses bras moulinent dans le vide quand elle souffle sans aucune grâce avant de saisir le valet qu'elle propulse sur moi, désormais debout.) Je sais même pas, mais tu l'es !

J'esquive le projectile de bois d'un mouvement leste, mes forces de nouveau à leur paroxysme. Je devrais la détromper, mais la voir s'énerver est assez... jouissif. D'un pas quasi de danse, je glisse sur ma droite lorsque, cette fois, c'est un bâton d'Aïkido qu'elle me jette dessus.

— Un mec reste un mec ! fulmine-t-elle. Une nuit, et il disparaît ! (Elle éclate de rire, orgueilleuse.) Quoique non, ça, c'est moi d'habitude...

Avec sa tignasse blonde en bataille, ses joues rosies par la colère, elle ressemble à une véritable Furie. Belle, trop gâtée et fragile en dépit de sa force. Sa peine zestée d'un énorme soupçon de rage empeste la chambre. Mes bras se croisent sur mon torse. Goguenard, je l'observe sans un mot retourner cette partie du loft.

— Tu sais que tu devras ranger ton foutoir, petite chose ?

Pour Ael, mieux vaut les actes que de longs discours. En guise de réponse, une dague de plusieurs siècles arrachée du mur siffle dans l'air. Lorsque la lame frôle ma joue, l'acier mord ma pommette. Un sourire éclatant dévoile mes canines. D'une impulsion, je bondis par-dessus la natte sur elle, nous projetant contre le paravent qui cède sous notre poids. Ma peste atterrit sur le dos, moi sur elle. Nous roulons sur le sol, les membres emmêlés. Mes mains s'emparent de ses poignets, les tiennent serrés au-dessus de sa tête. Seulement j'ai occulté un très léger détail. Mon insecte est redoutable de pugnacité. Se rendre ne fait pas partie de son vocabulaire. Ses jambes s'enroulent autour de ma taille et les reins creusés, elle tente d'interchanger nos positions. Sans succès.

— Tssss... susurré-je d'une voix létale. Aurais-tu oublié à qui tu as affaire ?

Conscient de mon geste, je laisse mon bassin peser plus lourdement sur ses hanches. Incliné, mes lèvres touchent à peine le pavillon de son oreille. Ael se raidit sous moi, se mordille les siennes pour ne pas me rétorquer d'aller me faire foutre, j'imagine.

— Bien. Donc, je disais... On ne peut plus se voir... ici. Dans ces murs. C'est trop dangereux pour toi. Je ne pourrai pas te protéger de tout et à tout moment. Si l'on doit se voir, il faut que ce soit dans un lieu plus neutre et

inconnu de tous.

— Oh...

Je n'aurais jamais cru assister un jour à ça. Mon insecte pris en faute. Un frisson d'excitation ondule ensuite sur sa peau, se répercute sur la mienne. Je l'ignore et réprime un sourire de satisfaction quand un éclair de compréhension illumine ses prunelles azurées. Mes doigts trouvent sa mâchoire, la verrouille pour l'empêcher de bouger.

— Et maintenant... tu ranges.

## Elle

Définitivement, j'ai viré folle. Un grain de sable – voire carrément une roche entière – s'est infiltré dans les rouages déjà pas si bien huilés de mon cerveau. Je ne trouve aucune autre explication pour justifier mon état. Ce week-end a explosé mon compteur à conneries, surpassé, et de loin, mes pires délires et pourrit mon karma sur des générations entières. Pourtant, je me sens bien. Très bien même. Cette démence sous forme d'énergie qui me crame sans arrêt les veines s'est assagie et ronronne tranquillement sous ma peau. Je suis exténuée, mais une étrange force bouillonne dans mon sang.

Mon pied se balance au rythme des cordes pincées par mon frangin. Echoué sur la méridienne en cuir de la bibliothèque, River est plongé dans l'une de ses compositions. Sa guitare en appui sur son ventre, il ferme les paupières un instant, tout à sa création. Je l'observe quelques secondes en souriant avant de reporter mon attention sur les divers papiers jonchés sur le bureau. J'ignore comment je suis capable de bosser mes cours après tous les événements de ces derniers jours. Une preuve supplémentaire de ma folie, je suppose... Le regard furieux de Psycho vient bousculer momentanément mes pensées. Ces deux billes noires assassines qui ne me quittaient pas alors que je fouillais dans l'unique commode de sa chambre en quête de vêtements, qui me foudroyaient sur place au moment où je lui ai lancé un « bye *taré* » sans, bien sûr, ne rien ranger... et puis quoi encore !

Néanmoins, lorsque je relève enfin le nez de mes bouquins, l'obscurité commence déjà à chasser le jour. Mon frère a déserté les lieux sans même que je m'en rende compte. *Qui a dit que le droit n'était pas captivant ?*

Après une douche plus que nécessaire, j'enfile un débardeur et un short, puis rejoins River dans le salon en pleine discussion avec les parents qui ont enfin retrouvé le chemin de la maison. Ma mère m'accueille d'un sourire resplendissant. Ses bras m'entourent au moment où je lui embrasse la joue.

— Tu as des cernes encore plus noirs que le chaos, ma fille.

— Moi aussi je suis heureuse de te voir, Maman. Vous étiez où, d'ailleurs ?

Ses lèvres se posent sur mon front.

— Dans les Hamptons, répond-elle comme s'il s'agissait d'une évidence.

Une main caresse tendrement mes cheveux. Je me retourne sur mon père qui s'apprête à me parler quand la sonnerie de son téléphone retentit. Je soupire alors qu'il m'offre une grimace d'excuse. Au moment où il décroche, le portable de ma mère s'excite à son tour et agace mes nerfs. D'un geste rageur, je leur arrache les appareils des mains, et ce, bien que mon père soit en pleine conversation. Sans me préoccuper de leurs paroles à me maudire sur cent ans, je me rue dans la cuisine, déniche un tupperware dans un placard et y enferme ces objets de malheur. Si Genevra me fusille de ses magnifiques yeux aussi froids que la Sibérie, mon père pousse un soupir résigné. Quant à River, il me tend son téléphone – qui part rejoindre ses camarades dans la boîte – d'un air entendu. Il se place à côté de moi et passe son bras sur mes épaules.

— Blondinette a choisi, déclare-t-il d'un ton solennel.

Mes parents se figent quelques secondes avant de finalement hocher la tête.

— Préparez tout, je me change et j'arrive, ricane Maman en me jetant un regard chargé de douceur.

— Juste... pas de film avec des chanteurs, pas de comédie musicale ou qui traite de musique, précise mon père à la limite du désespoir. En fait, s'il pouvait être muet, ce serait encore mieux.

— Des soucis au boulot ? m'esclaffé-je.

— Son dernier poulain se prend déjà pour un mélange de Freddy Mercury et de Madonna, pouffe River à mon oreille.

Je pince mes lèvres, réprimant mon envie de me moquer, et adresse une fausse mine désolée au paternel qui se contente de fuir dans le salon avant de se jeter sur le sofa. Je m'empresse aussitôt de fouiller dans les placards afin d'y dégoter un sachet de bonbons assez gros pour risquer un coma diabétique à toute la famille et le vide dans un saladier. Deux paumes se referment soudain sur mes épaules. Le menton de mon frère s'échoue sur le sommet de mon crâne pendant qu'il chuchote :

— Ça fait combien de temps... trois, quatre ans que l'on ne s'est pas fait une soirée en famille ? Et je me souviens parfaitement que tu étais la

première à râler dans ces moments-là. Pourquoi ce revirement ?

— T'en as pas marre de m'analyser sans arrêt ? soupiré-je en appuyant mon dos contre son buste.

— Ce n'est que le début, petite sœur. Je t'ai prévenue : prépare-toi, je vais devenir ton pire cauchemar.

J'éclate de rire, me retourne, et lui assène une pichenette entre les yeux.

— T'es pas de taille à me faire face, petit scarabée.

River se recule, les commissures de ses lèvres dévoilant un rictus moqueur, mais déterminé, avant de m'arracher le saladier des mains. Il fourre un morceau de gélatine dans sa bouche puis tourne les talons pour regagner à son tour le salon. Je lui emboîte le pas, délaisse le cuir pour lui préférer le tapis. Le temps que mon frère et moi choisissons le film, Maman réapparaît en gros pull de laine et leggings. Sa longue chevelure corbeau est rassemblée en une queue-de-cheval et toute trace de maquillage a fui son beau visage. Je capte alors le regard total in love de mon père qui contemple sa femme comme s'il s'agissait d'un disque de platine ou d'un *Grammy Award*. Je mime de vomir sous les yeux rieurs de River quand, sans que je ne m'y attende, Papa se penche et me file une tape sur l'arrière du crâne. Je lui tire donc la langue, et me cale contre les genoux de Genevra quand celle-ci s'installe sur le sofa juste derrière moi.

— Alors ? Quel réalisateur va tenter de vous garder concentrés pendant plus d'une heure ? raille Maman.

— Le réalisateur, je ne sais pas, mais Kick Ass me semble assez barge pour faire l'affaire, réponds-je.

— Kick Ass ? prononce mon père en grimaçant comme s'il s'agissait d'une maladie infectieuse.

— Au fait, j'ai reçu un coup de fil de l'agence de Lars, aujourd'hui, lâche Maman telle une bombe. Il semblerait qu'il soit injoignable depuis deux jours. Son patron a été contacté par un haut gradé de l'armée lui révélant que Lars avait été rappelé pour une mission secret-défense. Étrange. Tu l'as vu, ma Chérie ?

Un filet glacial coule le long de ma colonne vertébrale. *L'armée ?* Je nage dans l'incompréhension... et la folie également. Je dois faire appel à toutes mes forces pour ne pas réagir. La totalité de mes muscles brûle tout à coup sous le contrôle que je leur impose. Mon cœur sort enfin du coma dans lequel il était plongé depuis mon retour à l'appart' et semble prêt pour une partie de catch contre mes côtes. Je me dévisse le bassin le plus calmement

possible – en apparence du moins – afin de capter le regard de River. Ce dernier feint l'indifférence la plus totale, c'en est même impressionnant tant rien ne transparaît de ses prunelles chaudes. Seul un léger éclat victorieux y braille. Si subtil que je suis la seule à le deviner. J'ignore comment il s'y est pris. Comment il s'est débrouillé pour monter cette histoire. Et je dois admettre que c'est assez flippant de voir la facilité avec laquelle cette famille « s'arrange » de tout. Comment mon frangin a réussi ce tour de force ? Toutefois, il ne pouvait trouver mieux. Même maman ne peut avoir accès aux dossiers sombres de l'armée.

— Pas depuis vendredi, dis-je en contrôlant au maximum mon timbre. Je suis sortie avec Serena, puis je suis rentrée. Ensuite, je n'ai aucune idée de ce qu'il a foutu.

— C'est étrange tout de même. Tu ne t'es pas inquiétée de ne pas le voir ?

— M'inquiéter ? Et puis quoi encore ? C'est son boulot, ça. Pas le mien. Et franchement, moins je l'ai dans les pattes, mieux je me sens.

— De toute façon, Ael est restée avec moi tout le week-end à l'appart, intervient mon frère. Comme il n'avait pas le droit d'entrer ici, normal qu'elle n'ait rien noté.

— Ouais, enfin, il était censé rester dans l'immeuble quand même, grommelle le paternel. Bref, ce n'est pas notre problème. Ils nous ont assuré qu'un autre est déjà sur place.

*What ? Sinon, je peux vivre mes moments de frustration en paix ou bien ?*

— Ah non, hein ! m'emporté-je. Finies ces histoires de colle-aux-culs ! Ça devient ridicule ! Je n'ai pas besoin de protection !

*Déjà parce que niveau garde du corps, j'ai la crème de la crème, la chantilly sur les fraises, la vitesse max du vibro... merde ! Focus, Ael !*

— Nous n'avons toujours pas le fin mot de cette histoire avec Dayan, me rappelle gentiment Maman.

Trop gentiment même. Un voile sucré enveloppe ses cordes vocales, signe qu'elle tente de m'amadouer. Je suis sûre qu'elle utilise la même lorsqu'elle veut foutre un jury dans sa poche. Elle oublie juste un détail : elle m'a élevée justement pour que jamais je ne me fasse berner par ce genre d'artifices. Mon frère aussi, d'ailleurs... Ce dernier arrive à mon secours :

— Et vous ne l'aurez jamais. Dayan s'est fait tuer par la mafia car il leur bousillait leur gagne-pain. Point. Ils s'en fichent pas mal de notre jolie petite

blonde. Fichez-lui la paix. Ou si ça vous préoccupe tant, lâchez vos boulots ainsi que vos portables et restez un peu plus souvent ici.

Un silence de mort s'abat sur la pièce. Les mots de River sont certes placés au moment parfait, cependant, je les trouve cruels. Nos parents ont toujours voué une grande partie de leur vie à leur boulot, toutefois, lui comme moi, y avons toujours trouvé notre compte. Pourtant, je ne moufte pas, ne cherche pas à prendre leur défense pour la simple et bonne raison qu'il a misé sur le bon jeu. Encore. Et si je veux pouvoir être libre de revoir Hadriel, je dois me débarrasser de ces fichus gardes du corps. Alors, sans rien ajouter, je me réinstalle et attends...

— OK, concède enfin mon père au bout de plusieurs minutes. Plus de protection rapprochée...

Un poids libère aussitôt ma poitrine. Une goulée d'air s'infiltré dans mes poumons, et je ne peux réprimer un sourire victorieux.

— ... mais je compte sur toi pour surveiller ta sœur, River.

Un arc électrique de colère me fouette l'échine. *What the fuck ?*

— C'est une blague ? me révolté-je en me retournant sur papa. Je n'ai pas dix ans ! Et je te rappelle que tes enfants sont aussi cinglés l'un que l'autre ! C'est comme si tu demandais au Joker de surveiller Harley Quinn !

— Dans ce cas, tu ne devrais pas t'ennuyer ma fille, souligne mielleusement Genevra.

— Compte sur moi, Papa, ajoute alors mon vendu de frangin.

Je brandis mon majeur sous son nez, provoquant un rire général. Apparemment, me voir aussi excédée les amuse. *Famille d'aliénés !*

Je reprends à nouveau place par terre, non sans râler. Et râler. Et je râle encore lorsque le film commence. C'est alors que je sens des petits doigts s'infiltrer dans mes cheveux et décrire des cercles sur mon crâne. Mes paupières se ferment immédiatement sous l'effet apaisant procuré par le massage de ma mère. Ma tête retombe sur ses cuisses, mon corps se détend. OK, je dois l'avouer : un peu d'amour maternel ne fait pas de mal après ces dernières quarante-huit heures.

— Ael, mon ange, va te coucher, murmure la voix de Genevra à mon oreille.

Je redresse difficilement le visage pour constater que j'ai pioncé durant les trente premières minutes du film. Dans un dernier sursaut d'énergie, je force mon corps à se mettre en mouvement et me relève en grognant un « bonne nuit la famille de fous furieux ».

Dans ma chambre, je retire mon short que je balance sur le sol avant de marcher au radar jusqu' dans ma salle de bain. La brosse à dents entre les lèvres, je prépare mes affaires pour ma journée de cours le lendemain quand un violent frisson mord mes flancs. Je fais volte-face et suis alors percutée par un regard aussi sombre que la nuit. Je me fige un court instant, un tas d'images se fracassant les unes contre les autres sous mes rétines. D'abord sa peau meurtrie, ses mutilations, cette sensation de me briser avant... l'incendie qui me ravage de l'intérieur. Un grondement, arraché de la gorge de Psycho, résonne alors entre nous et me ramène sur Terre.

Je roule des yeux, soupire, puis repars dans ma salle de bain afin de me rincer la bouche. Lorsque je reviens, mon taré n'a pas bougé de place. Adossé au pied de mon lit à baldaquin, il me sonde alors que je m'approche lentement. Son regard accompagne le moindre de mes mouvements et flambe jusqu'à mon sang. Je me stoppe à quelques millimètres de son corps tendu, me redresse sur la pointe des pieds en prenant appui sur son torse, approche ma bouche de la sienne et... m'immobilise. Ses pupilles avalent la totalité de son iris, me menacent, me supplient. Je le sens bloquer sa respiration au moment où un sifflement tente de me mettre en garde. Cependant, je ne bouge pas d'un cheveu. Défie son corps du mien. Ébranle son assurance avec la mienne. Le provoque. Ma bouche descend ensuite doucement sur sa mâchoire, sans pour autant la toucher, en suit le fil pour glisser mon souffle contre son cou.

Mes lèvres s'étirent ensuite en lâchant un ricanement qui, je suis sûre, doit lui foutre les nerfs. Sans un mot, je me décale et me glisse dans les draps. Etendue sur le flanc, j'observe Hadriel s'allonger à côté de moi par-dessus les couvertures. Je ne cherche même à comprendre pourquoi il est là ce soir. La nuit dernière nous aura au moins prouvé une chose : un présent l'un sans l'autre n'existe pas.



Elle

Mes paupières s'ouvrent sur l'homme qui, depuis maintenant plus de deux semaines, partage mes nuits sans pour toutefois ne jamais rien « partager » d'autre. Si ce dernier *détail* me frustre au point d'avoir la sensation de me balader constamment avec une enclume dans le bas-ventre, je dois avouer qu'une part de moi chérit ces moments purement platoniques. Encore une fois, tout n'est que paradoxe avec Hadriel.

— Quand j'avais quatorze ans, j'étais raide dingue d'un groupe de rock, du chanteur notamment, dis-je d'une voix engourdie. Et le jour où mon père les a signés, j'ai cru tomber dingue de bonheur.

— Ael, soupire Psycho, toujours en fixant le plafond de ma chambre, il est trois heures du matin. Dors plutôt...

— Laisse-moi finir, le coupé-je avant de reprendre : j'ai supplié et supplié papa pour qu'il me permette de les rencontrer. Sauf que présenter sa fille ado à une bande de mecs autodestructeurs ne faisait étrangement pas partie de ses plans. À l'époque, il avait un associé, un dénommé Peter. Ce dernier a débarqué un matin à la maison alors que j'étais dans la cuisine, seule, en train de prendre mon petit déj. Bien sûr, comme je ne suis pas du genre à m'avouer vaincue face à quelques refus parentaux, je lui ai parlé de mon désir d'un tête-à-tête avec leurs derniers poulains. Il s'est assis sur le tabouret à côté de moi, s'est penché sur mon épaule et a murmuré « sais-tu au moins le véritable sens du mot désirer ? ».

Hadriel tourne brusquement son visage sur moi, ses deux pics me perforent. J'aperçois ce feu rageur qui souvent envahit son regard se réveiller. J'humecte mes lèvres soudain devenues sèches avant de poursuivre :

— Je n'ai pas moufté quand sa main s'est glissée sur ma cuisse, pas tiqué quand ses doigts se sont crochetés à la couture de mon short. Je me suis contentée de le dévisager, de lire la perversité sur ses traits, de fixer cet éclat malsain briller dans ses yeux. Il m'a juste effleurée à travers la dentelle de

mon dessous. Rien de plus.

— Pourtant déjà trop, siffle sa voix hantée.

— Le lendemain, Peter m'arrangeait une entrevue avec le fameux chanteur. Et le lendemain encore, je perdais ma virginité à l'arrière d'une voiture.

— Pourquoi me révéler cette histoire ?

Je glisse mes bras sous mon oreiller afin de me redresser légèrement. Une mer noire et d'une profondeur sans fin s'agite au fond de ses pupilles. Les lignes immuables de son visage restent figées alors qu'il me sonde.

— Peut-être parce que je veux que tu comprennes que ce jour-là, j'ai saisi que tout serait plus facile pour moi. Après ça, tout était tellement simple. J'avais la sensation de détenir le pouvoir, bien plus que lors des entraînements avec mon père. Et franchement, j'adorais ça. Les ferrer d'une caresse. Les emprisonner d'un coup de rein. Les jeter d'une parole. Ouais, je m'en délectais jusqu'à...

Je ne termine ma phrase, consciente qu'il sait parfaitement où je veux en venir. Hadriel a beau incarner la fin pour beaucoup de monde, il n'est ni plus ni moins que le commencement du reste de ma vie.

— Ou alors, poursuis-je, je t'ai raconté ce morceau de mon passé uniquement pour te... remercier.

Un froncement de sourcil perturbe sa fausse quiétude. Pour illustrer mes dires, je me penche sur lui, infiltrant mes doigts sous son tee-shirt noir, et positionne ma bouche à quelques millimètres de la sienne. Ses muscles se tendent violemment à mon contact, mais comme à son habitude, il ne bouge pas. Je ferme alors les paupières, le laisse m'envahir et murmure contre ses lèvres :

— Je le sens. Ce désir que je t'inspire. Parce qu'il est à l'image de celui que tu m'inspires. Tu te fous des courbes de mon corps, de ma taille fine, de la forme de mes seins, de mon cul si... *parfait*, craché-je en grimaçant. Ce besoin de l'autre n'a rien de physique, c'est...

— Instinctif.

Je rouvre mes yeux au moment où son index vient suivre la fine cicatrice sur mon cou.

— Instinctif, je répète en souriant.

Mon front choit sur son torse, je prends quelques secondes pour le respirer, savourer ce parfum de crépuscule avant de relever mon visage, un sourcil arqué.

— Tu sais quelle est la prochaine étape ?

— Je ne suis pas sûr de vouloir en prendre connaissance, ricane-t-il.

— Toi, déclaré-je avec aplomb. Tu es la prochaine étape. Tu vas passer à la casserole, Psycho. Je vais te déguster, te dévorer et goûter chaque parcelle de ta peau. Et je m'en lècherais encore les doigts que tu seras déjà à me supplier de remettre le couvert.

D'un mouvement trop rapide pour mes yeux, il coince mon menton entre son pouce et son index, puis m'attire sèchement à lui.

— Je ne suis pas un de ces hommes que tu as séduits, Ael.

— C'est vrai, concédé-je. Tu es pire dans un sens.

Je m'arrache à sa prise, puis bondis hors du lit. Me fichant de l'heure et du froid nocturne, j'ouvre la fenêtre de ma chambre pour me hisser sur mon perchoir préféré. En deux secondes, Hadriel est dans mon dos.

— Je ne compte pas sauter, je souffle en roulant des yeux.

— Il m'est impossible de prédire ce qui peut te passer par la tête. La prévention n'est jamais de trop dans ton cas.

— Si je m'écrasais en bas, ta vie reprendrait sa monotonie morbide. Tes problèmes se régleraient.

— Je devrais sûrement te pousser dans ce cas. En finir une fois pour toutes, chuchote-t-il à mon oreille.

Ses paroles résonnent étrangement sous ma chair. Un frisson en tapisse la surface. Et lorsque sa paume se déploie dans le bas de mes reins en exerçant une légère pression, un brasier se loge entre mes cuisses. Pas une seule seconde je cède à la panique. Même quand il appuie davantage. Au contraire, les paupières closes, je tends mon visage aux rayons de lune, et laisse l'air frais caresser mes joues. La main de Psycho coule alors jusque sur mon ventre. Ses doigts se rétractent contre mon abdomen, m'aimantent à son torse. Son emprise me capture totalement.

— À quoi bon, soupire-t-il en fourrant son nez dans mes cheveux. Toi et moi allons, de toute façon, finir par implorer en plein vol.

Réalise-t-il seulement qu'il est celui qui a *implosé* mon monde ? Celui qui peu à peu m'extirpe de mon existence pour... quoi, au juste ? Je n'en ai pas la moindre idée. D'abord Dayan et sa véritable nature révélée, ensuite cette fille qui me hantera jusqu'à mon dernier souffle. Puis, ma prise de conscience avec Lars, cette distance que je sens s'instaurer entre River et moi à cause de mes cachotteries et enfin... mon corps, mes pensées pour terminer par mon cœur. Cette souffrance qui m'a secouée de l'intérieur quand je l'ai

vu blessé et compris en être la cause ou encore ce délirium infernal que j'ai ressenti jusque dans mes entrailles lorsque nous nous sommes embrassés... je ne peux me leurrer davantage. Hadriel est parvenu, sans même s'en rendre compte, à dévoyer mon cœur pour l'engloutir.

\*\*\*

Je mets fin à ma conversation téléphonique, enchantée au point de me ruer en cours, le sourire vissé aux lèvres. La seule ombre au tableau reste River. Je n'ai rien tenté de complètement irresponsable depuis cette histoire avec Lars. Or, il n'est plus à prouver que mon frère n'est pas du genre à avaler des couleuvres. Il sait que je me tiens à carreaux. Nul doute que si je disparaissais ce soir, il tentera de me suivre. J'ai besoin d'un alibi.

J'extirpe aussitôt mon portable de ma poche et pianote vite fait un message à Serena :

**(Besoin d'une couverture ce soir, de 22h à 1h)**

Comme à son habitude, mon amie doit avoir son écran collé aux rétines car je reçois une réponse immédiatement.

**(OK, babe. Je passe « te chercher » à 21 heures On ira boire un verre avant que chacune « vague » à ses occupations.)**

Je la remercie, puis passe à la seconde partie de mon plan. Je cherche le numéro de Vera avant de lui écrire :

**(Une envie de bouffer du rouquin, ce soir ?)**

Là encore, une réponse fuse :

(Toujours, Chérie... mais ça va te coûter un petit Birkin...)

*La garce ! Quinze milles balles de sac à main !* Elle ne s'en fait pas la saleté ! River devrait l'épouser finalement. Elle a l'ambition des Rowley.

**(Il sera livré chez toi semaine pro. Ce que je ne ferais pas pour mon**

## **frangin en manque de chaleur humaine...)**

Bien sûr, Vera n'est pas dupe et a parfaitement saisi qu'elle doit uniquement servir de distraction. Mais surtout, elle a parfaitement compris comment choper le cul du crémier sans être obligée de se le farcir à longueur de journée, mais tout en se gavant de beurre au passage...

Ma soirée étant planifiée, les nuages qui auraient pu l'obscurcir éloignés, je me détends, puis écoute l'ennuyant monologue de mon prof d'une oreille distraite.

\*\*\*

Mes pieds nus foulent le parquet de l'immense dojo vide, glissent sur le bois. Je détends mon buste, effectue quelques étirements avant de réaliser plusieurs roues d'affilée. Mes yeux détaillent ensuite l'étalage impressionnant d'armes entreposées sur des étagères. Mon choix se porte naturellement sur un Bō que je soupèse d'un air satisfait. Je n'ai pas le temps de le faire pivoter une première fois qu'une ombre attire mon attention. À travers le reflet des longs miroirs longeant les murs de l'immense salle, j'observe Psycho retirer ses chaussures, puis me rejoindre. Il s'immobilise devant moi, m'arrache le bâton des mains et le fait tourner au-dessus de nos têtes.

— Crâneur, raillé-je en levant les yeux au ciel.

Un sourire en coin, il ramène le Bō entre nous deux, à la verticale, sans pour autant stopper ses mouvements circulaires. L'air dû à la rapidité du bois fendait l'atmosphère me fouette la peau tant il est proche de mon visage.

— Que fais-tu ici, petite chose ?

— Je t'attendais, réponds-je en le fixant sans me soucier de l'arme à quelques millimètres de me défigurer. Tu m'as dit qu'on ne pouvait plus se voir chez toi et comme il est hors de question que je renonce à mon entraînement... voilà, dis-je en écartant mes bras.

D'un geste vif, il stoppe enfin la course effrénée du bâton. Son regard me délaisse pour balayer la pièce.

— Beau dojo, se contente-t-il de remarquer.

— J'ai fait quelques recherches avant de tomber sur ce petit bijou. Il est libre certains soirs de la semaine et tout à notre disposition. Du moins tant que j'allongerai les billets... Le mec m'a assuré que cet endroit respectait toutes les orientations traditionnelles. Le Kamiza en direction du sud, précisé-

je en désignant le mur décoré de sabres et calligraphies. Il m'a même parlé d'une pièce avec des bains ou une connerie du genre.

— Un Kon-Yoku, précise-t-il, en secouant la tête, dépassé.

— Ouais, certainement. Je n'ai pas tout retenu, je t'avoue. Le type m'a perdue dès la première phrase. Mais je me suis dit qu'une salle à l'ancienne te plairait... Je m'en voudrais de foutre en l'air ton Tchi.

— Mon Ki est toujours mis à mal à tes côtés, Ael.

— Tu m'en vois ravie, je pouffe avant de reprendre mon sérieux. Cela dit, je pense que tu devrais également apprécier un autre... *élément*.

J'enroule mes doigts autour de son poignet pour l'inciter à me suivre. Hadriel coule un regard blasé sur moi, mais ne rechigne toutefois pas à se laisser guider. Je coulisse les panneaux japonais bordant l'espace intérieur et nous atterrissons aussitôt dehors. Mes yeux s'écarquillent devant le paysage totalement inédit situé en plein New-York. J'ai beau en avoir déjà été témoin en visitant cet endroit, un filet de bien-être s'incruste tout de même sous ma peau. Un jardin zen s'étend sous nos pieds et me ravit les sens. Une petite étendue d'herbe mène à un point d'eau en mouvement, sûrement grâce à un mécanisme reproduisant le courant d'une rivière. Des pas japonais le jalonnent afin de permettre une traversée parmi les nénuphars. Un *tsukabai* (25) offre une musique apaisante, telle une sorte de métronome illustrant à merveille la quiétude de cette reconstitution de monde parfait. De l'autre côté de la rive, des roches noires sont empilées les unes sur les autres et défient les lois de la gravité. Cependant, la pièce maîtresse reste ce majestueux cerisier qui peint une toile de fond protégeant l'harmonie des lieux du monde extérieur.

Des bribes de mes cauchemars percent cette douce vision, mais je n'en tiens pas compte. Le manteau étoilé de la nuit nous recouvre, je pourrais presque le sentir m'envelopper et me guider à travers cet espace hors du temps. Et je l'y autorise.

Je m'apprête à grimper sur l'un des pas japonais lorsqu'un frisson glacial longe mon épine dorsale et me transit. Par réflexe, je me retourne sur Hadriel qui, pétrifié, n'a pas esquissé le moindre mouvement. Un spectre. À cet instant précis, le regard qu'il porte sur moi, semble si hanté que j'ai la sensation désarmante que son fantôme traverse ma poitrine. Une grimace enragée explose sur son visage et pulvérise la sérénité qui m'imprègne. Sans rien dire, il fourre ses poings dans ses poches et se détourne pour disparaître à l'intérieur.

Je m'élançai aussitôt dans sa direction, m'engouffrai entre les murs et le retrouve, debout et immobile, devant le minuscule autel au fond de la pièce. La tête baissée, Hadriel ne paraît pas prier, ni même être en pleine introspection comme j'ai déjà pu le voir chez lui. Son regard obscur fixe les offrandes, comme s'il ne savait plus trop comment réagir, ni quoi faire. Je ralentis mon allure et avance lentement jusqu'à lui. Avec précaution, je pose ma main entre ses omoplates.

— Je pensais vraiment que cela te plairait, soufflé-je, à voix basse. Ce jardin représente un morceau de ton passé alors...

— Ce n'est rien, il m'interrompt, tranchant. Je veux juste éviter certains souvenirs.

Un rire à la limite de la démente sort de ma gorge.

— Arrête. Hadriel, tu vis dans les souvenirs, dans le passé. Les êtres humains n'ont droit qu'à une vie pour s'en affranchir, et toi, en... combien ? Une centaine de vies ? Tu n'y parviens pas. Tu sais pourquoi ?

— Oui, je sais pourquoi ! rugit-il en m'attrapant par les épaules en une tentative vaine de me faire reculer. Parce que je ne veux pas oublier !

— J'ignore ce qui s'est passé, ce que tu as pu faire, mais personne, qu'il soit humain ou... quoi que tu sois, ne mérite une éternité de pénitence, de regrets ou d'auto-flagellation. Il est temps de te pardonner, Hadriel.

Un long soupir fend sa poitrine. Son front trouve le mien alors que ses paumes glissent doucement jusqu'à mon cou pour l'entourer.

— Tu es si... humaine.

Sans me laisser le temps de répliquer, il me relâche, s'évanouit dans mon dos. La seconde suivante, une pression sur mes fesses me propulse en avant, manquant de me faire bouffer le parquet. J'opère une volte-face et dévisage, interdite, Psycho se lécher les babines en mode chasseur.

— Prête ?

Une bombe éclate alors dans mes synapses, digne d'un feu d'artifice en plein festival du *Burning-man*. Une chaleur dévorante déboule à la vitesse de la lumière dans mes veines et réduit en cendre tout ce qui nous entoure.

— Prête ? Je le suis depuis ma naissance, taré psychopathe.

[\(25\) Petit bassin d'ablution \(pierre creusée alimentée en eau par un tube en bambou\).](#)

**Lui**

— Ael... ralé-je alors que ma petite chose s'agite entre mes bras en gloussant. Concentre-toi un peu.

— Soulage ma frustration, et je pourrais peut-être me concentrer, Psycho. Des semaines que je suis chauffée à blanc. Je vais finir par exploser, H.

Pris de court, je manque m'étouffer. Il n'y a qu'elle pour réussir à me surprendre ainsi. Je la lâche et l'oblige à faire volte-face. Sa mâchoire cadénassée, je plonge dans son regard teinté d'une innocence tout ce qu'il y a de plus fausse.

— Rappelle-moi comme ça, et je me ferai un plaisir de punir cette vilaine langue.

Sans attendre une réponse qui ne serait que pure ironie, je m'éloigne sans un bruit sur le parquet. Mes pieds nus glissent sur le bois flotté jusqu'au mur. D'une main sûre, je saisis une longue hallebarde et la manipule de manière à attirer l'attention de la petite blonde. Ses iris couleur océan suivent le mouvement de l'arme, hypnotisés par l'éclat de l'acier.

— Naginata, je gronde d'un ton docte tandis que mon insecte croise ses bras en soufflant pour dégager la mèche abandonnée sur ses lèvres. De l'escrime japonaise.

— Tu la pratiquais durant... Comment je suis censée appeler ça ? Ta première vie ? Avant de devenir ce que tu es maintenant ? C'est assez agaçant ce manque d'information, tu sais...

Un sourire orageux se forme sur mes lèvres pendant qu'elle mordille la sienne.

— Oui. Depuis que je sais tenir sur mes jambes, j' imagine. Tous les samouraïs sont formés à ces arts. Leur enseignement tient lieu du sacrement, Ael. Qu'importe l'âge, le sexe, la taille ou bien le poids. Le maniement de la naginata se passe de ces considérations et met ses combattants sur un pied



d'égalité une fois la première leçon assimilée.

— Et quelle est-elle ?

Je scanne en une seconde la tenue de sport minimaliste qu'elle a enfilé à son arrivée et retiens un rictus. Il suffit d'une seconde. Une nanoseconde, et je suis sur Ael. À tournoyer autour d'elle. Mon arme s'abat sur son corps en une rafale de frappes chirurgicales calculées qu'elle n'a pas le temps de contrer. La démonstration terminée, je me stoppe brusquement, le bout de ma lance contre sa gorge. Avant de recommencer la même série, cette fois plus lentement que ma petite chose puisse assimiler le processus.

— Que ce n'est pas un bâton. Qu'elle tranche, coupe, dépèce bien utilisée.

Une inspiration plus tard, je reprends :

— Men : coup à la tête. L'avant-bras : Kote. Le flanc : Do. Les jambes : Sune. (De nouveau, je pointe la naissance de sa gorge.) Tsuki, l'estoc.

Excitée, elle avance son buste, lâche un grognement quand l'acier mord son épiderme hérissé. Une goutte écarlate perle sur sa peau. Mes narines se dilatent, mes pupilles également. D'instinct, je lèche mes incisives à défaut du sang sur sa chair.

— Et moi ? Quand je saurai faire ça ?

Un rire moqueur m'échappe.

— D'ici quelques siècles avec un peu de chance. Quoique... tu es si têtue, je mise sur toi, ma petite chose. Tu nous enterreras tous.

Ses épaules se haussent, dubitatives. Elle recule d'un pas, pivote sur une demi-pointe de danseuse et se repositionne.

— Pourquoi m'apprendre à utiliser une hallebarde ? Sérieusement, Hadriel, quand penses-tu que ça puisse m'être utile ? Je m'y vois trop. Un mec m'agresse et moi « Attends deux minutes, mon gars, je sors ma lance de mon sac de Mary Poppins » ... Trop pratique, ton truc.

Je décris avec ma naginata un arc-de-cercle fluide devant elle comme si je m'apprêtais à couper ses deux jambes.

— Sais-tu que la lance était utilisée par les femmes et les filles de samouraïs ? Qu'elle était encore au programme scolaire avant la Seconde Guerre mondiale ?

De nouveau, je manie le long sabre au manche garni de cuir entre mes doigts, la propulse au-dessus de ma tête pour la récupérer sur mon poignet, puis entre mes doigts.

— Pourquoi ? Parce que, Ael, elle te permettra de définir comme jamais

auparavant ton équilibre, ton maintien par une gymnastique jamais égalée.

J'avance jusqu'à me trouver poitrine contre torse, uniquement séparée par mon arme. Ses mains s'enroulent autour, aux côtés des miennes.

— Parce que sa connaissance te donnera la faculté d'appréhender l'espace, d'aiguiser ta précision et ton adresse. Son art... je murmure en fixant sa bouche rosée affûtée autant pour la guerre des nerfs que des sens, son art te forcera à stimuler tes réflexes et – ce qui n'est pas négligeable dans ton cas – à contrôler ta nervosité pour augmenter ta vitesse ainsi que ta capacité de jugement.

D'un geste si véloce qu'une fois de plus, elle ne le voit pas venir, je fauche ses chevilles et l'envoie taper durement le plancher. Hors de question de la ménager, je veux qu'elle sache se sortir de n'importe quelle situation. Plus jamais de Lars. Plus jamais la vision d'un homme sur elle, prêt à abuser de ce corps qui n'appartient à personne d'autre qu'à elle. Sa confession à propos de sa virginité a conforté l'idée qu'Ael a besoin de se réapproprier son propre Moi, qu'il soit émotionnel ou physique.

— C'est un arsenal redoutable qui t'offrira la technique nécessaire afin de faire de chacun de tes membres une arme sensible, élégante et puissante.

— C'est vrai que j'ai besoin d'élégance, ronchonne Ael en se relevant, une bordée d'injures sur les lèvres.

— Le plein épanouissement, ma petite chose. Celui dont tu manques cruellement. La Sainte-Trinité. Discipline, respect, connaissance.

Au moment où elle va ricaner, je la renvoie sur le sol, me propulse à califourchon sur ses hanches. Mon bassin pèse sur le sien, ses poignets fins harponnés entre mes doigts. Incliné au-dessus d'elle, j'ajoute sur une fréquence si basse que mon insecte doit se dévisser le cou pour m'écouter.

— Dois-je mentionner également ses autres qualités ? Férocité. (Un tic de plaisir avide fait rouler le muscle de ses maxillaires.) Violence.

Elle tressaille, ses yeux enfiévrés. Je me penche encore un peu plus jusqu'à ce que ma bouche frôle le coin de la sienne, puis sinue jusqu'au creux de son oreille.

— Sauvagerie, soufflé-je doucement.

Ses dents claquent si fort que je crains qu'elle n'en ait ébréché quelques-unes. Troublé, je bats en retraite. Sa proximité aurait tendance à abattre mes défenses. D'une torsion de reins, je me remets à la verticale, abandonnant Ael sur le sol. Elle peste. Un peu contre moi. Beaucoup contre elle-même de s'être laissé avoir à deux reprises malgré un entraînement draconien.

Seulement je suis moi. Sans ego excessif, aucun humain ne peut déceimment avoir le dessus. C'est tout bonnement impossible. À un mètre, je l'observe se relever, chanceler et se réajuster, furieuse et l'esprit toujours en déroute. Ses pensées anarchiques dessinent sur mon visage un spectre de sourire quand elles m'arrivent tel un boomerang. Un sifflement s'évade de ma trachée lorsqu'une réflexion intempestive sur la possibilité de me caser dans une casserole me percute. Ma langue claque sèchement contre mon palais pour lui intimier de reprendre ses esprits.

Sans réfléchir, je m'approche d'elle avec un sourire légèrement condescendant et tout ce qu'il y a de plus narquois. La nuque ployée, les mains ancrées sur sa taille, elle tente de reprendre sa respiration, cette dernière alourdie par le désir. Désir d'apprendre, mais aussi celui de chair, brutal et primaire, qui la cisaille en permanence. Celui-là même auquel je n'arrive à me résoudre à céder, que ce soit pour elle comme pour le souvenir d'Ayumi. Au moment où je vais pour ouvrir la bouche, elle redresse la tête.

La canine plantée dans la pulpe de sa lèvre, ses iris de la couleur d'un fjord gelé n'ont plus rien d'accablé. Au contraire. Ses prunelles irradient une confiance en soi scandaleusement... indécente. Son corps s'amorce tout à coup en un mode combatif. Naturel. Structuré. D'un instinct hors du commun. Aussitôt, je me positionne, les poings à hauteur du visage pour parer l'attaque. Contre toutes mes attentes, elle reste droite, paumes ouvertes. À l'instant où je décide de porter le premier coup, je capte mon erreur de débutant. Au lieu de m'opposer une simple parade de défense, elle casse la symétrie de mon engagement. Ce n'est pas seulement son bras tendu qui me bloque. Sa feinte va bien au-delà. C'est la totalité de son corps qui me percute. Un mur. Tous ses muscles orientés vers son objectif, elle dévie ma force, s'en empare, l'aspire en son sein pour la renverser contre moi. Ses épaules fines, ses hanches délicates dévient en une rotation d'une telle puissance que l'impression d'avoir été broyé me pique quand mon dos heurte violemment le plancher. Histoire de me clouer définitivement au sol, ma petite chose s'abat sur moi. La sensation d'être un rondin de bois prêt à être débité par une hache. Son coude cueille mon menton lorsqu'elle me saute dessus. Une vraie Sauvage.

— Du Stenka, murmure-t-elle, sa queue-de-cheval déroulée sur son épaule. Bah, oui, Psycho ascendant Schizo... y a pas que les arts martiaux japonais. Il y a les Russes aussi...

Halluciné, je ne peux quitter son visage des yeux sans chercher à

reprendre le dessus. Mon atma, elle, rugit, essaie de s'infiltrer sous sa peau crémeuse, sous cette chair de porcelaine qui corrompt ainsi ma force pour se l'approprier et la retourner contre moi. Comme si mon âme reconnaissait un élément que je suis incapable de saisir. Une essence qui s'esquive en volutes de fumée éthérée quand je m'en approche de trop près. Comment ? Comment est-ce possible ? La simple idée qu'elle soit en mesure de ne serait-ce que parvenir à me toucher est déjà un exploit en soit, mais me mettre à terre... Impossible. Impensable jusqu'alors.

À son tour, elle s'amuse de ma reddition involontaire et de m'avoir ainsi sous sa coupe. Son entrejambe frotte contre mon bas-ventre, perfusant une dose liquide de plaisir veiné de douleur. De passion. De fièvre et de fanatisme.

— Contrairement à toi, je ne me refuse rien, rit-elle en resserrant les muscles de ses cuisses autour des miennes de manière que la chaleur brasillant de son corps se propage au mien. Je veux, je prends.

Je n'influe pas plus quand elle se penche et, ses billes claires enfoncées dans les miennes, lèche lentement la traînée de sang qui macule mon visage d'un air appréciateur comme si elle goûtait la meilleure des dopes.

— Je veux, je me sers.

La raison de nouveau sur ses rails, j'arque un sourcil railleur. Mon nez se plisse, ma bouche se tord. Mes mains empoignent ses fesses rondes, la délogent d'un geste vif.

— Eh bien, avant de te servir quoi que ce soit, petite chose...

Je me rétablis debout et, d'un hochement de menton, lui enjoins de me suivre.

— Viens avec moi.

\*\*\*

— Qu'est-ce que... Sérieusement ? Psycho ?

— *Ofuro* (26). C'est un rituel ancestral et nécessaire pour relâcher tes muscles et ton esprit. Les rites donnent prise sur les forces qui régissent nos mondes, Ael. Celui que tu foules comme ceux d'en dessous ou bien encore ceux évoluant en miroirs. Il ne s'agit pas de théorie, de dogme, de code ou encore de morale, cela va bien au-delà. L'eau qui coule est un élément primordial. Les ablutions lustrales sont obligatoires avant la purification par le bain.

— Un bain ? s'exclame-t-elle, ahurie. Je ne prends pas de bain, affirme mon insecte. On se fait trop chier...

Je me retourne vers elle avec un soupir exaspéré, crochète l'ourlet de son top pour la rabattre contre moi.

— Crois-moi... Tu ne te feras pas « chier ».

Je m'approche ensuite d'une vasque en bambou, me lave les mains, et me dirige vers sa jumelle à sa droite. Attrapant la longue louche de bois, je me rince la bouche avant de la passer à Ael qui s'exécute à ma suite. Le menton baissé, je frappe mes paumes l'une contre l'autre puis les joins durant une minute silencieuse.

— L'eau représente l'harmonie.

De dos, sachant à quel point elle est aux aguets, à quel point son attention est uniquement focalisée sur moi, je me déleste de mon tee-shirt noir et fais rouler mes dorsaux. Je retiens un sourire à sentir sa frustration s'exhaler d'elle pour venir mordre ma propre chair. D'un coup d'œil, j'englobe la totalité de la pièce destinée au rituel. Une fois le sas des bassines franchi, se trouve au-delà d'un panneau coulissant l'espace dédié au bain. Déposé sur des pierres alimentées par un système de déperdition de chaleur, le tub circulaire en hinoki, pris dans un écrin de bambou lui aussi, est fermé par un couvercle. Un peu plus loin, des planchettes de bois forment un pavé rectangulaire au-dessous d'une simple pomme de douche. Je m'avance vers les roches chaudes, soulève la chape d'où s'échappent des filets de vapeur. Sur la desserte, à droite, attendent alignés les serviettes, des pains de savons, des carrés de linge, des gants et deux yukatas, soit deux kimonos.

Plantée au milieu de la pièce, Ael patiente, ne sachant pas trop à quoi s'attendre. Je fais demi-tour, m'arrête à moins d'un mètre. Les yeux plongés dans la mer démontée des siens, je passe les doigts sous l'élastique de mon pantalon souple d'entraînement ainsi que de mon boxer et les abandonne, échoués à mes pieds. Ses pommettes flambent aussitôt d'envie, la mer devient un océan déchaîné. Je la rejoins alors tranquillement, puis passe dans son dos. Mon index trouve la base de sa nuque. Sinue sur la ligne si tentante de son épaule. Coule sur son omoplate par-dessus le coton de son haut.

— Tu te refuses comme une nonne qui attendrait une seconde résurrection du Christ, mais tu ne cesses de me toucher. Plus. Toujours plus. As-tu peur que ma peau t'oublie ?

— Rien de tout cela, petite chose... Disons que les traditions séculaires peuvent avoir quelque chose de terriblement... appréciable pour celui qui sait

les pratiquer, éludé-je dans le but de ne pas la laisser gagner du terrain.

J'accroche la couture et d'un grognement, lui fais lever les bras afin de le lui retirer. Je réitère avec sa brassière de sport, m'efforçant de faire abstraction de sa poitrine qui s'emballe. À peine à un souffle d'elle, ma respiration court sur sa peau, ma bouche à quelques centimètres de sa chair chahutée.

— Laver son corps.

Je m'accroupis dans son dos, la débarrasse de son legging de yoga et de son dessous, mes paumes filant sur la ligne de ses courbes élancées.

— Nettoyer son esprit.

Sans jamais m'autoriser plus que ce contact qui me meurtrit autant qu'il me galvanise, je la pousse vers la baignoire, d'une chiquenaude dans le creux de ses reins. Elle enjambe le rebord, s'immerge dans l'eau brûlante. Je m'installe à mon tour, mes deux pics sur elle. Son corps tendu, sa façon de me dévisager, comme si elle hésitait entre me dévorer et me dévisser la tête, est un spectacle renversant. Après une minute à nous assassiner du regard entre mille promesses de plaisirs tout ce qu'il y a de plus lascif en ce qui concerne ma petite chose, je glisse dans son dos. Il me suffit d'une seconde pour nouer correctement ses mèches blondes, puis, avec l'aide d'un des carrés, à mouiller sa peau à vif.

— L'eau désinhibe, même si dans ton cas ce n'est pas réellement nécessaire, susurré-je à son oreille. Elle te permet d'entrer en osmose avec ton environnement, avec ceux qui t'entourent...

— Toi... soupire Ael avec une espèce de ronronnement satisfait.

— Entre autres.

— Je me fiche des autres.

— Moi alors, réponds-je en réprimant un sourire.

— Ton bain me rend surtout dingue, tu sais ça ? Dis-moi... dis-moi pourquoi cette mise en scène ? J'ai du mal à croire que ce soit uniquement dans le but de nous faire crever de frustration. Parce que tu en mourras en premier, tu t'en rends compte, j'espère...

Mon insecte marque un point. Je me torture les sens et l'esprit ainsi, mais c'est... instinctif. Encore et toujours. Et plus je côtoie mon humaine, plus ma maîtrise s'effrite sous le souffle du temps.

Mes doigts trouvent les nœuds de ses nerfs enroulés en guirlande sous son épiderme, les massent jusqu'à épuiser leur résistance. Cette fois, elle se laisse aller contre moi sans un mot, les paupières – je le devine – fermées.

Le moment.

— Parle-moi de ton adoption, petite chose.

Ael rouspète, agacée que je la dérange.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— On ne peut se connaître entièrement sans avoir le lien de ses origines,

Ael. C'est impossible. Utopique dans tous les cas.

— Ah, parce que maintenant tu veux qu'on se « connaisse » ? Et réalises-tu seulement ce que le *entièrement* implique, Hadriel ? ronronne-t-elle en agitant son buste.

Impudique, aimant au contraire le poids de son regard sur moi en dépit des entraves que m'impose la masse venimeuse de ma culpabilité envers Ayumi, je me lève sans répondre, puis sors de la baignoire en l'embarquant sous la douche ouverte. Sous le jet, je saisis le savon et frotte son corps sans tenir compte de ses malédictions de m'émasculer encore et encore sur dix existences si je continue ainsi. Ma main gantée trace des cercles sur son abdomen, passe entre ses seins arrogants pointant comme dans un défi de m'en emparer. Toutefois, elle ne cherche pas à s'esquiver et aurait même tendance à agiter son fessier, mettant ma patience à l'épreuve. Sa tête se renverse sur mon épaule avec un soupir tranchant l'air saturé de désir.

— Hadriel...

— Ael... je la préviens d'un ton dangereusement bas.

Elle virevolte, verrouille ses yeux irisés d'envie dans les miens avant de reculer pour retourner dans la baignoire ainsi que le veut la coutume.

— Tu exiges. Tu veux tout de moi sans rien m'offrir en retour. Donne-moi ta confiance, et je t'offrirai ce que tu souhaites.

Aimanté par le son de sa voix, par l'appel de son âme qui caresse la mienne et la malmène, je la rejoins et, assis face à elle, allonge mes jambes de part et d'autre des siennes, l'emprisonnant.

— Lorsque j'ai eu douze ans, mon Seigneur a décrété que j'avais atteint l'âge d'homme. Ses ronins les plus confirmés m'ont donc emmené au Torri menant aux limbes. Le seul portail du monde des hommes débouchant sur les terres de désolation. Je suis resté devant, perdu dans l'Ether, durant une semaine. Une semaine qui équivalait à cent ans. Mon esprit a dérivé aux confins de cet univers morne et pris de folie. J'ai moi-même cru devenir fou.

— Mais tu en es ressorti plus fort, commente Ael. Plus fort, plus sage. Plus Hadriel, quoi.

Un ricanement m'échappe malgré moi.

— J'ai surtout pleuré toutes les larmes de mon corps et appelé notre Nanī à l'aide.

— Nanī ?

— Disons qu'elle était comme une espèce de... gouvernante.

— Oh putain, une nounou !

Surprise, elle éclate de rire. Son front contre mon pectoral, ses ongles s'enfoncent dans mes biceps pour ne pas dérapier dans l'eau. Elle se redresse, les lèvres pincées pour contenir son amusement, et me scrute par-dessous la frange de ses cils épais.

— Tu veux dire avec la morve et tout le package ? J'aurais adoré voir ça... Impossible de t'imaginer gosse ou pire avec des couches, je pensais que tu étais né canon avec des abdos en béton direct.

Mon médius passe sous son menton, l'obligeant à réintégrer notre réalité.

— Ma question, petite chose.

Elle penche la tête sur le côté, attrape mon doigt entre ses dents qu'elle mordille doucement avant de me répondre enfin. J'ai besoin de savoir. Je ne peux encore poser de mots sur les maux qui me consomment, mais je doute, ma conscience doute, que Ael soit seulement ce que son enveloppe laisse croire. Ce n'est pas mon orgueil d'avoir été battu qui parle. Enfin pas seulement. Aucun humain ne possède cet ascendant. Personne ne s'est jamais ainsi infiltré sous ma peau. À m'en retourner l'âme.

— Il n'y a rien à dire, Psycho. J'ai été abandonnée sous X et adoptée par Genevra et Lucian Rowley. Fin de l'histoire.

— N'as-tu jamais été tenté de retrouver tes vrais parents ?

— Mes vrais parents sont ceux qui m'ont élevée. Et non, je n'ai jamais essayé de mettre un nom sur mes origines, ni même voulu, d'ailleurs. J'ignore pourquoi mes géniteurs m'ont abandonnée, mais je les en remercie. Au mieux, leur situation ne permettait pas de prendre soin d'un enfant, au pire, ils ne m'ont pas jugée assez importante pour me garder. Quoi qu'il en soit, j'en suis sortie gagnante. C'est tout ce qui m'importe. J'ai grandi avec deux étrangers à mon sang qui m'ont aimée et comblée. Ça s'arrête là.

Ça ne s'arrête pas là, non. Loin de là. Il y a tellement plus derrière ses immenses yeux bleus aux accents de folie douce. Tellement plus derrière son sourire éblouissant. Un tellement plus que je me jure de découvrir. Pour elle.



Pour moi également. Et je sais parfaitement qui pourra m'y aider. Mais pas maintenant.

[\(26\) Bain rituel.](#)

Elle

— Je me trompe ou tu t'ennuies ?

J'adresse une moue désolée à mon père alors que celui-ci, dépité, soupire et range son Bō à sa place. Comment lui dire que m'entraîner avec lui est... disons moins palpitant qu'avec Psycho. Trois semaines que ce dojo est témoin de nos efforts physiques... physiques et ô combien frustrants. Cela étant dit, je dois reconnaître qu'en si peu de temps, j'ai fait bien plus de progrès que durant toute une vie aux côtés de mon paternel. Sans compter le plaisir... visuel. Uniquement visuel malheureusement...

— Excuse-moi, je ne suis pas en forme, mens-je.

— À d'autres, je ne t'ai jamais vue aussi forte et épanouie. Je ne suis tout simplement plus de taille. J'accorde peu de temps à mes entraînements, ces derniers temps, je suis dépassé. Je ferais peut-être mieux de t'engager un nouveau prof.

— Non ! réponds-je, un peu trop précipitamment. Tu me connais, j'ai un souci avec la discipline, la hiérarchie et toutes ces conneries. Je risquerais de lui fourrer le bâton dans...

— J'ai saisi ! Pas la peine de poursuivre ! Tu sais, ma fille, tu as vingt-et-un an, il serait peut-être temps de te conduire en...

— Adulte ? Très peu pour moi. Je laisse ça aux autres, c'est d'un ennui mortel ton truc.

Il lève les mains en signe de reddition avant de détacher ses longs cheveux noirs. Je me mets à ricaner, trop heureuse de le voir abandonner si vite son idée. Après tout, j'ai déjà un prof. Et beaucoup plus motivant. Sur tous les points de vue, d'ailleurs. Papa embrasse mon front en souriant avant de s'éclipser de notre salle d'entraînement qui me paraît bien moins attirante que celle du dojo... certainement car un certain taré psychopathe n'a pas encore écrasé les lieux de sa présence.

En tenue de sport, je rejoins le *rooftop* et plonge dans la piscine. L'eau

fraîche apaise aussitôt ma peau et mon corps. Je sais que ce ne sera que temporaire. Depuis lui, j'ai la sensation d'être sans arrêt en feu, qu'un brasier perpétuel s'est logé au fond de ma poitrine et n'attend qu'un geste de la part d'Hadriel pour se muer en véritable incendie ravageur.

Les images de ce qu'est devenu mon quotidien ces dernières semaines défilent sous la barrière de mes paupières. Toujours les mêmes. J'assiste, sans grande conviction, à mes cours, impatiente que la lune piétine le soleil afin que je puisse le retrouver. River étant très souvent accaparé par notre père pour une négociation de contrat avec une star du rap, je ne suis plus surveillée comme une môme de dix piges. Une fois sur deux, mon nouveau prof respecte sa promesse de me rendre plus forte. Et toutes les nuits, Hadriel accompagne mon sommeil. Mes journées sont horriblement longues. Mes nuits diablement courtes. Je crève de tout ce temps inutile où je joue les parfaites petites blondes. Psycho est devenu une condition à ma fougue. Et je hais ça.

À travers l'eau, j'aperçois la silhouette de mon frère assis sur le rebord. En quelques brasses, je le rejoins. Il me tend alors un peignoir dans lequel je m'enroule après m'être hissée à ses côtés. Me foutant pas mal d'être trempée, j'appuie ma tempe sur son épaule et ferme les yeux. Un sourire éclôt sur mes lèvres lorsque des grognements d'ours chatouillent mes oreilles.

— Je suis censé participer à un dîner d'affaire avec le père ce soir, râle-t-il en soulevant ma tignasse dégoulinante pour la rejeter derrière son épaule. Je n'ai plus qu'à me changer avec tes conneries.

— Tu débarques habillé comme un pingouin alors que je sors de l'eau. Soit, tu aimes vivre dangereusement. Soit, tu cherches une excuse pour ne pas y aller.

— Parce que papa accepterait que je sèche ce rendez-vous pour de simples vêtements mouillés, raille-t-il.

— Je peux toujours te casser le bras, lui proposé-je gentiment.

— Je suis sûre que tu y prendrais plaisir, peste.

Je ne réponds pas, mais me contente de lui renvoyer un sourire éblouissant en redressant mon visage vers le sien.

— Que vas-tu faire ce soir ?

Je roule des yeux dans le but de lui signifier que oui, j'ai saisi son manège.

— Rien du tout. Je compte bien profiter de cette soirée pour élever la procrastination au rang d'art.

— Un vendredi soir ? s'étrangle-t-il.

— Je sais, soupiré-je. Demain c'est le week-end et je n'ai rien envie de faire. Ça sent le sapin, si tu veux mon avis.

— Ou alors cette histoire avec Lars t'a plus chamboulée que ce que je pensais.

Je me renfrogne aussitôt. OK, plus le temps passe et moins je ressens d'empathie pour cet enfoiré. Une petite voix me chuchote qu'il n'a eu que ce qu'il méritait et qu'un bon nombre de femmes n'auront pas à endurer ses *caresses*. Toutefois, cette salope de culpabilité reste encore bien présente et s'amuse parfois à faire des nœuds avec mes entrailles.

— Excuse-moi, dit-il alors d'une voix plus douce en passant un bras autour de mon cou.

Je hausse les épaules tout en me calant contre lui. Mes yeux se baissent alors sur mon avant-bras, se perdent à travers l'éponge le long de la cicatrice que je sens incrustée dans ma chair.

— T'y crois à toutes ces débilites sur l'amour, toi ?

Je le sens hésiter une seconde. Que j'aborde ce genre de sujet n'a rien d'anodin, il en est parfaitement conscient. Néanmoins, River ne fait aucune remarque et se contente de répondre :

— Cela dépend. Au sens large du terme, oui. Par exemple, je sais que j'aime les parents, ou que je t'aime, toi. Je crois même que j'aime Vera... mais ce n'est que de l'affection, tu vois ? L'amour, comme l'entendent la plupart des gens, je n'y crois pas. Je ne pense pas qu'une seule personne soit suffisante ou que je sois capable de m'arrêter à un seul corps. Je préfère lier mon cœur à plusieurs âmes, pour un temps limité.

— C'est une belle façon de voir, dis-je, songeuse.

— Mais pas la tienne. Tu es trop impétueuse. Le jour où toi, tu lieras ton cœur, tu ne pourras en accepter un second.

Je lève le regard et m'immerge dans la chaleur de ses prunelles.

— Justement... comment garder ma liberté en autorisant un autre à me conquérir ?

— En trouvant quelqu'un aussi sauvage que toi.

Un ricanement se fait la belle de ma gorge, malgré moi.

— Conneries, tout ça. Je ne peux même pas poser de mots sur ce qu'est l'amour.

Mon frère me jette un regard moqueur en jouant des sourcils. Il extirpe son téléphone de la poche intérieure de sa veste comme s'il y cachait le code

permettant de déverrouiller la ceinture de chasteté de Psycho. Ses doigts filent sur son clavier avant qu'il ne me récite :

— Amour : nom masculin, sentiment vif qui pousse à aimer, à vouloir du bien, à aider en s'identifiant plus ou moins...

— Tu l'as chopée où ta définition ? Dans le journal intime de Mère Thérèse ?

— Pourquoi ? s'esclaffe-t-il. Qu'est-ce qui cloche avec mes mots, petite sœur ?

— Ils sont... plats, sans aucune intensité.

River retrouve instantanément son sérieux. Ses yeux se vissent de nouveau à son écran, puis, d'une voix plus trouble, il lit :

— Passion : émotion très forte, qui va à l'encontre de la raison.

Je garde mes lèvres scellées, ne sachant quoi dire. Même si les battements qui s'accélèrent soudain sous ma poitrine, eux, semblent avoir trouvé un écho dans ses paroles.

— Tiens, écoute celle-là, insiste-t-il, tempête émotionnelle, accablante, une attraction passionnelle. Nécessité de s'appropriier l'autre.

Cette fois, l'anarchie est déclarée sous mes côtes. Un tempo effréné se déchaîne, se répercute féroce sur mes os et sème une pagaille sans nom dans mon esprit.

— Qu'est-ce ...

— Définition de la possession, lâche-t-il alors, laconique.

Un arc électrique me fouette brutalement les reins. La douleur est cuisante et cruelle, mais réelle. Bien réelle. Trop réelle.

La voix de mon père nous interrompt tout à coup, sans pour autant parvenir à percer de façon distincte jusqu'à moi. J'entends vaguement River me chuchoter qu'il doit partir. Je hoche la tête sans le regarder, et ne me rends compte qu'il est debout qu'au moment où il m'interpelle :

— Ael, la possession n'a rien à voir avec l'amour.

— Et c'est parfait ainsi. L'amour n'a jamais fait partie de mes plans.

D'un bond, je suis sur mes pieds.

— J'ai changé d'avis, je déclare joyeusement en passant ma langue entre mes dents, une soirée à l'ancienne me fera le plus grand bien !

\*\*\*

— Ma garce préférée ! m'accueille Serena alors que je débarque dans le

club bondé. Tu m'as manqué ! Et bordel, tu es toujours aussi canon ! Le jour où je m'essaie aux relations lesbiennes, tu seras la première à visiter mes draps.

— À moins d'avoir des penchants masochistes, je te déconseille. Parce que je te promets que si tu m'approches, je te brise tous les os, un par un.

Peu impressionnée, elle lève les yeux au ciel et me serre dans ses bras.

— Trêve de plaisanterie, dit-elle plus bas à mon oreille. Tu es superbe. Il n'y a que toi pour porter ce genre de tenue sans être vulgaire.

Je lui rends furtivement son étreinte tout en captant au minimum dix regards dégoulinants de lubricité sur ladite tenue. Une combinaison aussi sombre que ses yeux épouse la moindre de mes courbes, m'offre une seconde peau ne laissant aucune place pour l'imagination. Mes doigts s'enroulent autour de la chaîne que m'a offerte River et qui se glisse sur ma peau dévoilée par un décolleté plongeant jusqu'au nombril. L'effet est immédiat : une bande de matous en manque d'action est subitement pendue à mes gestes, très désireux de faire mumuse.

Je salue le reste des amis de Serena qui, soit dit en passant, sont censés être aussi les miens, puis m'assois à leur table. Un quart d'heure plus tard, je m'emmerde. Royalemerde. La jeunesse dorée américaine est d'un ennui mortel... trop occupée à se vautrer dans une masturbation intellectuelle qui, au final, est aussi factice que le cul des dernières stars de la télé-réalité. Trop préoccupée par son pouvoir futur. Trop ancrée dans la réalité pour moi.

Je décide donc de me lever pour me faufiler jusqu'à la piste de danse. Toutefois, même les basses crachées par les enceintes ne réussissent pas à mettre en sourdine ce bordel qui s'excite sous ma peau depuis ma conversation avec River. Et quand des entrejambes en semi-érection se collent à mes fesses, je manque perdre le contrôle. Après un index ainsi qu'un majeur brisés et les hurlements d'un abruti, je me dirige vers ma planche de salut : le bar.

Un nombre de verres incalculables et des regards anxieux de la part de la barmaid – sûrement dus à la quantité d'alcool hallucinante que j'ai ingurgité – plus tard, la dépression me guette. *C'est quoi ce délire ?* Mon taux d'alcoolémie doit frôler le record mondial et je ne ressens rien. Rien. Pas de sensation de douce chaleur, de bien-être ou de gaité. Que dalle. Pas le moindre petit vertige. Juste la sensation d'avoir un animal crevé dans la bouche à cause des effluves de tequila. Immobile, je fixe d'un œil morne la masse d'âmes qui ne cesse de se mouvoir. *Comment est-ce possible ?* Même

le joint que j'ai fumé entre deux gorgées a eu encore moins d'effet sur moi qu'une chanson de Miley Cyrus. Autrement dit, un néant de sensations. Si plus rien ne me permet de planer et de lâcher prise, je vais terminer à l'asile.

Énervée comme rarement je l'ai été, je fuis cet endroit de malheur et tente de me frayer un chemin dehors. Quand enfin la foule me recrache, j'inspire une goulée d'air, espérant secrètement crever d'une OD d'oxygène. Une flopée d'insultes s'échappe de mes lèvres, provoquant des coups d'œil outrés dans ma direction. Je leur adresse un majeur accompagné d'un sourire ravageur quand, le doigt toujours fièrement dressé, je me fige. Tout à mon besoin de me « perdre », je n'ai même pas réalisé où je me trouve. Le club, *ce* club et enfin, la ruelle, *cette* ruelle. Celle-là même où j'ai rencontré Hadriel. D'instinct, mes pas me portent dans le renforcement de ce qui s'apparente à un vrai coupe-gorge. Je me stoppe à l'endroit exact où je me souviens avoir asséné un coup de barre de fer sur son dos et ferme les paupières. Un frisson recouvre l'entièreté de mon épiderme.

Soudain, une main s'enroule autour de mon poignet et brise mes souvenirs. Je fais volte-face pour découvrir un jeune homme brun et au visage digne d'une pub vantant les mérites de la famille parfaite.

— Sam ! Excuse-moi, je ne t'ai pas entendu arriver.

— J'ai vu. Je t'ai appelée au moins cinq fois, ricane-t-il en dévoilant un sourire charmeur. Veux-tu que je te raccompagne chez toi ?

Traduction : m'autorises-tu à finir entre tes cuisses ce soir ? Qui pourrait lui en vouloir... Je connais Samuel depuis des années. Et même s'il n'a jamais passé le stade de « connaissance », ce n'est pas le cas de son corps. Durant une microseconde, j'hésite. Je me souviens d'un amant plutôt doué et à l'écoute de sa partenaire d'une nuit. Or, j'ai un grand besoin de distraction, ce soir. Sans oublier cette frustration qui me bouffe le bide.

Sam remonte sa main sur mon épaule, traçant une tranchée désagréable sur mon bras.

— C'est gentil, réponds-je finalement, mais je préf...

Le reste de ma phrase s'évanouit avant même qu'il ait le temps d'en comprendre le sens. Une ombre s'abat dans son dos. Deux pupilles obscures m'avalent au même moment où cette bouche que je maudis autant que je désire chuchote un « dors ». La seconde suivante, Sam s'écroule entre nous, inerte. Je me baisse aussitôt et attrape son visage, paniquée.

— Pas d'inquiétude, gronde alors la voix d'Hadriel. Il est juste... assoupi.

— Mais t'es un grand malade ! crié-je en lui jetant un regard assassin. Qu'est-ce qui t'a pris ?

Sans, bien sûr, me répondre, il chope la chemise de Sam, puis, d'une main, le soulève jusqu'au mur adjacent où il le dépose, le dos appuyé contre le béton crasseux. Sans plus se soucier de sa victime, il se retourne pour me faire face. Je me relève alors lentement, mes nerfs à l'apogée de leur mauvaise humeur.

— Tu m'expliques ? articulé-je froidement.

— Il t'importunait.

Un vague sourire flotte sur ses lèvres. Cet enfoiré n'essaie même pas de camoufler qu'il se paie ma tête.

— Foutaises ! Ce pauvre mec ne m'a strictement rien fait ! Et quand bien même cela aurait été le cas, je suis parfaitement en mesure de gérer un type dans son genre.

— Gérer comme avec Lars ?

Ma bouche s'ouvre, désire l'insulter ou crever ses yeux d'un coup de dent, mais aucun son n'en sort. *Il n'a pas pu dire ça !* J'avance d'un pas, j'ignore pourquoi. Une envie viscérale de le frapper m'envahit, de le soumettre quand un éclat pernicieux au fond de ses yeux me fait tiquer. Je ne lui avais encore jamais vu une lueur aussi... vindicative.

— Quel est ton problème, Psycho ? demandé-je en détachant chaque syllabe.

— Tu as hésité, siffle-t-il, les lèvres retroussées.

Ma colère retombe comme un soufflé. Si un homme ne gisait pas par terre à cause de ce taré, j'en rigolerais à m'en péter les côtes.

— Tu es jaloux ? soufflé-je, sous le choc.

Un rictus carnassier dévore soudain son visage et là, je sais. Je sais qu'il se camoufle.

— Désolé pour ton amour-propre, petite chose. Ce sentiment est beaucoup trop... humain pour moi.

— Dans ce cas, dis-je en progressant vers lui, pourquoi ne pas avoir passé ton chemin ? N'ai-je pas le droit de soulager ma frustration, Hadriel ?

À sa hauteur, mes mains s'entortillent dans le col de son cuir alors que je me redresse sur la pointe des pieds.

— Je pensais que tu avais compris que ce genre de comportement...

— Tais-toi ! Tu n'as pas à juger mes façons d'agir ! Personne n'en a le droit et encore moins quelqu'un qui passe son temps à m'allumer pour mieux



me repousser après !

— Je fais tout sauf te repousser, déclare-t-il sombrement en fourrant ses poings dans ses poches.

Mes doigts écartent d'un geste brusque les pans de sa veste, glissent sous son tee-shirt pour ensuite agripper la couture de son jean. D'une pression, je plaque son bassin contre le mien. Un grondement rugit sous son torse, mais je m'en cale.

— J'ai bu je ne sais combien de litres d'alcool ce soir. Et tu sais quoi ? Pas un seul instant la brûlure dans ma trachée a réussi à estomper celle au creux de mon ventre. Je suis loin de posséder ta maîtrise, Hadriel. Tu l'as dit : je ne suis qu'une putain d'humaine. Je suis pétrie de tous ces sentiments, ces sensations, mais toi, quelle est ton excuse ? Pourquoi sans arrêt provoquer mon corps et mes instincts ?

— Justement car je ne maîtrise rien, Ael. Pas avec toi, avoue-t-il. Je devrais... j'aurais dû... mais je ne fais que réagir. Réagir à toi. Je ne te provoque pas, je... ploie seulement.

Les voilà. Ces fichues sensations que je recherchais plus tôt. Tout me tombe sur le crâne en rafale et, à mon tour, je ne *maîtrise* plus rien. Sa confession me broie le cœur bien que ce dernier semble pris d'une hérésie encore plus dingue que la précédente. Aussi, je décide également de *réagir*. Mes bras emprisonnent sa taille. Ma joue se loge contre son torse. Mes lèvres s'étirent, laissent épanouir un sourire empreint d'une étrange mélancolie. Et lorsque l'une des paumes de Psycho se déploie sur ma nuque pour me presser davantage contre lui, je me sens vulnérable. Vulnérable, mais invincible. Dangereusement exposée, mais à ma place.

Ma conversation avec River revient chahuter mes pensées. Toutefois, je l'écarte rapidement. Qu'importe au fond ce qui me relie à Hadriel. Tant que cela nous garde enchaînés...

— Ael ? N'hésite plus jamais.

Elle

Il y a des moments dans une vie où vous savez avoir commis un impair, LA connerie qui pourrait vous faire regretter de vous être levée le matin voire d'être née un jour. Et là, alors que les yeux d'Hadriel s'arriment avec rage et incompréhension au fond des miens, j'en viens presque à regretter mon impulsivité. Presque.

Sous la pression de son regard enflammé, je bats en retraite. Mon pied droit recule sur le parquet du dojo alors qu'une question tourne en boucle dans mon esprit : *Pourquoi ? Pourquoi ai-je fait ça ?*

— As-tu si peu de considération pour ta vie, petite chose ? gronde-t-il, le timbre voilé d'une nappe de métal liquide.

Effectivement, il y a de quoi se poser la question. Parfois, je me le demande. Le peu d'instinct de survie qui jouait encore les résistants auprès de ma raison a littéralement foutu le camp le jour où je l'ai rencontré. Preuve en est. Je vais finir étranglée par le taré psychopathe le plus sexy de la planète pour un simple geste malencontreux.

— Je peux savoir ce qui t'a pris ? insiste-t-il en penchant la tête sur le côté.

Torse nu, il progresse lentement vers moi, comme un prédateur cherchant à amadouer sa proie. Je m'immobilise alors. De toute façon, s'il veut vraiment ma peau, j'aurais beau faire, rien ne l'empêchera de me trucider. Quoique, au final, je suis plutôt chanceuse. Le pire serait qu'il m'enferme quelque part, condamnée à écouter ses leçons sur l'équilibre, etc, pour le reste de ma vie.

D'un claquement de langue, il me rappelle à l'ordre au moment où mes yeux dévient vers les lignes parfaites de ses abdominaux. Quitte à crever ce soir, autant partir avec une image plutôt plaisante de ce monde.

— Aucune idée, déglutis-je. Un... réflexe ?

Maintenant à ma hauteur, sa main s'enroule autour de ma queue-de-cheval et tire sèchement ma tête en arrière. Ses billes noires me transpercent

et un frisson qui n'a rien à voir avec la peur ondule le long de ma colonne vertébrale pour se réfugier dans mes reins. *Reprends-toi, dépravée !* L'enfer me tend déjà les bras, pas la peine d'en rajouter avec des fantasmes dont Satan en personne serait choqué.

— Tu étais là, à me blablater sur je ne sais plus quoi, tenté-je de lui expliquer. Quand tu es passé à côté de moi et...

— Et ? prononce-t-il sombrement en approchant son visage trop près – beaucoup trop près – du mien.

— Bah... Ton pantalon tombe très bas sur tes hanches, tu sais. Un véritable attentat à la pudeur ton truc. Tu pensais vraiment que je resterais concentrée avec tout ce package sous mon nez ?

Hadriel arque un sourcil tout en accentuant la pression sur mon cuir chevelu.

— Du coup, quand tu as frôlé mon épaule... j'ai perdu le contrôle de ma main. Un réflexe, je te dis.

Je pince mes lèvres pour ne pas craquer. L'intérieur de ma paume me pique encore suite à la claque monumentale que je viens d'asséner à son cul. Pour quelle raison ? Aucune idée. Ce fut... instinctif. Ma main a réclamé son indépendance le temps de quelques secondes et je le lui ai autorisé. Le bruit qui est alors né de la rencontre entre ma peau et son fessier a résonné si fort entre les murs qu'il se répercute encore comme une boule de flipper contre les parois de mon crâne. Et quel son délicieux... Un fourmillement traverse de nouveau mon bras et vient caresser mon flanc droit.

— Et donc tu as pensé que me traiter comme un vulgaire humain serait une bonne idée ?

Je hoche la tête et, ne tenant plus, explose. Un rire force le passage de ma bouche et éclate entre nous deux. Hadriel ferme les paupières et quand ses yeux se rouvrent pour me dévoiler un regard aussi bien exaspéré que lassé, je repars de plus belle. Il me relâche alors dans un soupir, puis fait volte-face. Je me détourne aussitôt de ses fesses bombées sous peine de réitérer ma connerie et essaie de me calmer. Le visage baissé et le dos légèrement courbé, je pose mes mains sur les hanches afin de parvenir à contrôler les gloussements s'échappant de ma gorge. En vain.

Je me redresse alors et croise le reflet de Psycho qui m'observe à travers le miroir. Ma respiration se bloque aussitôt, mon palpitant entame une course folle. La façon dont ses yeux me dévisagent, m'absorbent est d'une telle intensité que mes jambes sont sur le point de me trahir. D'ailleurs, j'ai

l'impression de tenir debout uniquement grâce à notre lien. Son regard est indéchiffrable. Profond. Infernal.

Soudain, son comportement change du tout au tout. Il pivote sur lui-même, la totalité de ses muscles bandée à l'extrême. Ses prunelles se portent sur l'entrée, dans mon dos et s'obscurcissent davantage.

— Que se passe-t-il ?

— Ton frère est là, siffle-t-il entre ses dents.

Une vague de panique s'abat sur moi. Démonte mes entrailles.

— Dégage ! m'adressé-je à Psycho. Il ne doit pas nous voir ensemble !

— Trop tard, déclare-t-il comme une sentence.

Je me retourne pour me retrouver confrontée à la silhouette de River qui pénètre le dojo. Ses yeux se portent d'abord sur moi et s'arrondissent de tendresse. Tendresse toutefois nuancée d'une pointe d'orgueil agaçante. Cet enfoiré me l'a fait à l'envers. Son soi-disant planning aussi chargé que les veines d'un junkie en pleine *rave* n'était qu'un mensonge destiné à endormir ma méfiance. Une fois de plus, mon frangin en est sorti vainqueur.

— Qu'est-ce que tu fous là ! aboyé-je.

— Je t'ai suivie, petite sœur, dit-il d'une voix douce en me souriant.

Sourire qui s'évanouit à la seconde où il aperçoit Hadriel derrière moi. Ses traits se figent, leur chaleur se glace dans une sorte de crainte.

— Alors c'est *lui* ton secret si bien gardé ?

Sans cesser de fixer d'un œil presque apeuré Psycho, il s'avance dans ma direction, les poings serrés. Pourquoi cette réaction ? River n'est pas du genre à se laisser impressionner. Ou plutôt si, mais par la plastique de mon tout nouveau prof. Je m'attendais plutôt à une blague salace ou deux. Pas à cet effroi qui transpire par tous les pores de sa peau.

— Il ne me voit pas de la même façon que toi, murmure alors Hadriel à mon oreille. Tu es la seule à réellement me... voir. Pour un humain lambda, je ne suis que la mort.

Mes pensées s'affolent, en quête de souvenirs. Je me rends compte que jamais lui et moi n'avons été ensemble en présence d'autres. Du moins, personne qu'il n'ait pas tué ou combattu...

— Qui t'es, toi ? articule agressivement River.

Alors que je te tente de rejoindre mon frère pour tenter de le rassurer, ce dernier attrape mon poignet et m'attire derrière lui. Je bloque quelques secondes sur ce geste. *J'ai plongé dans un monde parallèle sans m'en rendre*

*compte* ? Jamais River n'avait eu une réaction aussi violente, aussi épidermique face à quelqu'un qu'il ne connaissait pas.

D'un coup de hanche, je m'écarte de lui en pestant :

— Détends-toi et oublie ton rôle de grand frère trop protecteur. Je ne serais pas ici si j'étais en danger enfin !

— Irresponsable est ton second prénom, Ael.

Hadriel ricane. Mon agacement atteint des sommets.

— Et le tien est emmerdeur infini !

Les muscles de ses bras se contractent au moment où Hadriel opère un pas vers moi. River se place de nouveau entre nous, comme s'il cherchait à offrir son corps en rempart. Me défendre de Psycho. Cette scène m'arrache un frisson d'appréhension. River est l'une des personnes qui compte le plus à mes yeux, la brutalité avec laquelle il semble rejeter l'homme en face de lui me griffe le cœur.

— Arrête de jouer les *drama-queen* ! m'énervé-je. Je peux comprendre que ce taré impressionne, mais...

— Ael, tu viens avec moi, tranche-t-il en me poussant vers la sortie.

Je me fige un instant, persuadée d'être coincée en plein cauchemar. Je ne reconnais pas mon frère. Sa main tendue en arrière m'attrape le bras pendant que son regard ne quitte pas celui de Psycho. Son corps bouge avec une précaution extrême, avec une lenteur effrayante, comme s'il sentait que chacun de ses mouvements relevait du vital.

— Son instinct lui hurle de me fuir, Ael, explique mon taré, les yeux toujours froidement plantés dans ceux de mon frère.

— Ça suffit maintenant ! rugis-je.

Je tire River en arrière et m'interpose entre ces deux animaux enragés. Les mains encadrant ses joues, je force le frangin à se concentrer sur moi. Ce qu'il me concède clairement contre son gré. Hadriel, quant à lui, fourre les siennes dans ses poches, le plus tranquillement du monde. Il ne perd rien pour attendre. Ce ne sont pas ses fesses que je vais claquer s'il continue ainsi !

— River, je te promets qu'il n'y a rien à craindre. Fais-moi confiance, je...

— Je ne te ferai jamais confiance en ce qui concerne ta sécurité, petite sœur. Enfin, tu l'as vu ? Il... il respire la destruction, le tombeau. Tu ne sens pas ? Tu n'as pas cette impression de suffoquer ?

Chamboulée, perdue, j'observe la terreur se peindre sur les lignes de son visage face à celui qui ne m'inspire plus que... cette sensation étrange d'être

chez moi.

— Non, je ne...

— Stop.

Le timbre inflexible d'Hadriel coule sur nous et nous pétrifie telle une nappe de béton. Désarmée face à la réaction de mon frère, je ne me rebelle pas quand Schizo coince mon menton entre son index et son pouce sans ne prêter aucune intention à notre trouble-fête. Celui-ci, toujours pris dans les filets de ces entraves insaisissables pour nous, pauvres humains, demeure immobile. La panique se cristallise dans ses iris de feu et gèle mes entrailles. Je me détourne de cette image qui me retourne le bide pour me concentrer sur ce regard qui me sonde douloureusement. Sa voix s'élève de nouveau et m'anéantit :

— Je regrette, petite chose...

Ses pupilles se referment sur moi, me capturent et m'engloutissent pour m'enfermer dans son monde. Une déferlante me submerge et se fracasse contre mes os.

— Non ! crié-je. Je t'interdis de...

— Ne. Bouge. Pas.

Je pourrais presque voir ses chaînes pourtant invisibles qui viennent emprisonner mon corps une seconde fois en quelques secondes, le réduire à néant. Impuissante, je ne peux que suivre avec désespoir Hadriel progresser vers River. Je devine à travers ses yeux sa lutte intérieure. La même qui me ravage de l'intérieur.

La bouche encore ouverte, il se pétrifie, l'horreur gagnant son corps... et le mien.

— Je ne ferais jamais de mal à ta sœur, déclare alors Hadriel en se postant devant River. Jamais. Tu vas donc rentrer chez toi, et ne plus t'inquiéter pour elle. Ton esprit sera toujours là pour te rappeler qu'elle ne risque rien, qu'elle est heureuse et en sécurité. Et surtout, tu vas oublier la dernière demi-heure qui s'est écoulée. Maintenant, va. Et ne reviens plus jamais ici.

Ma poitrine se déchire au moment où mon frère tourne les talons et s'évanouit par la porte d'entrée. Mon frère... Le seul à qui je voue ma confiance, assez pour que je partage mes sentiments avec lui, qu'il en soit le gardien. L'unique à avoir capté mon trouble face à mes réactions aux côtés de Psycho et su les apaiser d'une certaine façon.

Psycho a tout pulvérisé. Plus jamais River ne se préoccupera de ce qui

pourrait me perturber...

Mon cœur se fissure. Je me sens trahie. Par Hadriel. Et je suis tout bonnement incapable de gérer le fait que cette douleur me soit infligée par lui.

Ma famille. On ne touche pas à ma famille.

Et puis soudain... le chaos. Quelque chose s'engouffre sous ma peau, rampe dans mes vaisseaux sanguins, pulvérise ma prison de chair.

Je ne bouge pas. Attends. Qu'il revienne à moi. Il le fait toujours.

Le choc. Celui de mon poing convulsé qui l'atteint direct au plexus. Le propulsant plusieurs mètres en arrière.

Son regard. Plongé dans la stupeur, l'incompréhension. S'enfonçant soudain dans les ténèbres.

— Tu n'aurais pas dû, insecte.

Lui

Mon dos heurte violemment le parquet, mon souffle se tarit dans ma trachée. Rien qu'une seconde. De trop. Au moment où chacune de mes vertèbres semble se briser contre le bois, la colère explose entre mes synapses, les reliant par une espèce de barbelé ensanglanté. Il s'enroule autour de mes organes pour mieux achever de me tailler en pièces. En toutes petites pièces, quasiment de la poussière. À cet instant, je ne suis plus rien. En tout cas, je ne suis plus moi, mais une unique interface de la rage irrépressible qui bouillonne dans mes artères. D'une torsion de reins, je me relève d'un bond. La réflexion, la retenue... ça n'a juste plus d'importance. Seul compte mon corps devenu létal, gouverné par les sensations qu'Ael lui commande. Une ire démentielle aiguillée par les veines de la frustration et de haine. Contre qui se dirige cette dernière ? Elle ? Certainement parce qu'elle domine mes instincts. Contre moi ? Évidemment. J'ai passé des centaines d'années à affûter mon esprit, à condamner mon atma pour avoir cédé face à Ayumi et ce que m'oblige à ressentir cette garce blonde est... démultiplié. Mes iris deviennent deux fentes où seul le vide règne. L'entièreté de mes muscles se bande, raidie par l'impression de devoir se réapproprier mon Ki. Je lui ai trop permis de s'infiltrer dans cette cage dont la clé devrait avoir été jetée il y a des vies. Mes épaules se haussent, puis roulent de façon chaotique. Je sens les vaisseaux sanguins sous mon crâne éclater, libérant ce maelstrom de sensations qui me transperce de part en part sans que je puisse agir autrement que d'y succomber.

Face à elle, je la contre, bloquant l'envie de baisser ma garde. Il est trop tard pour cela. Seul domine... et bien tout le reste. Un courant chaud court sur ma peau alors que l'atmosphère est suffocante pour ne pas dire quasi inexistante. Pourtant, je sens sur ma chair cet air brûlant. J'avance d'un pas, elle tient sa position, refusant de plier devant la menace qu'elle perçoit avec acuité. Je peux le voir à son épiderme couvert d'une vague hérissée, à l'ombre dans ses yeux azurés. Cependant, elle ne cède pas un pouce. Parce



que pour Ael aussi, nous venons de dépasser un stade dangereux. Ses minuscules poings levés me tirent un sourire dur. Si je prenais le temps de réfléchir correctement, je me stopperais en m'interrogeant sur l'origine de la force dont elle vient de faire preuve pour la seconde fois. Seulement... seulement ma capacité de réflexion a fondu comme neige au soleil.

— Tu n'aurais pas dû, insecte.

Félin, je ne la quitte pas alors que ce lien qui nous unit s'embrase à mesure que je marche vers elle. Sur elle. Mon attention enregistre chaque détail. De la goutte de sueur perlant à sa tempe à la palpitation affolée de sa gorge. De l'infime moment où sa canine se plante dans sa lèvre avant qu'elle ne repousse d'un souffle la mèche blonde échouée sur sa joue à celui où ses prunelles se mettent à briller, cristallines.

— Que crois-tu ? Que tu peux me mater ? Tu me prends pour qui au juste ? Tu TE prends pour qui ? Penses-tu sincèrement que tu puisses me dompter ? Toi ? Une chose si petite ? Si insignifiante ?

Un rictus cruel s'épanouit sur mon visage, acérant mes traits d'un acide qui, je le sens, lui déplaît fortement. Tant mieux. Son assurance faiblit quand mon aura, elle, s'amplifie afin de l'envelopper. Toutefois, elle ne ploie pas. Jamais. On parle d'Ael. Flamboyante. Violente. Confiante, sûre d'elle et de ses positions, elle ne se laisse pas facilement influencer. L'impression de me regarder dans un miroir après m'être arraché la peau...

Ses pieds s'ancrent dans le parquet, ses jambes légèrement fléchies, résistant aux ténèbres que je balance sur elle sans aucune complaisance. Sa bouche ne se descelle pas pour laisser filtrer une de ses fameuses répliques. L'heure n'est plus au badinage, plus au rire ou à la compréhension de ce que nous sommes, de ce que nous représentons. Sa détermination est sans faille. Ainsi que l'est la mienne.

La puissance qui se dégage de nos deux corps grésille, embrasant le dojo.

— Penses-tu que parce que tu es toi, je vais souscrire à toutes tes volontés ? Qu'à cause des privautés que je t'ai laissé posséder, je vais t'abandonner tout pouvoir ? (En un dernier bond, je suis contre elle, mes doigts broyant les fines articulations de ses poignets.) Nous sommes entre le ce que vous appelez si communément le Paradis et l'Enfer, petite chose.

Mes yeux s'enracinent aux siens, délictueux. Frustration contre insatisfaction. Colère contre rage. Ma voix perd quelques octaves, devient velours pour lui asséner l'amertume qui me ronge. Je m'incline, recouvre la

lumière dont elle irradie de mon ombre.

— Sais-tu ce que l'on fait à ces entités que vous prenez pour des Anges ? On leur arrache les ailes. Parce qu'au final, nous ne sommes que des monstres. Il n'est pas question d'autre chose. Pas question de se sauver. C'est au-delà. Et toi... tu m'en empêches. D'accomplir ce pour quoi je suis encore et toujours ici. Ce pour quoi j'ai voué une centaine d'existences. (Mon front chute contre le sien, lui arrachant un mince gémissement.) Tu m'as maudit, Ael.

Je m'arrache à elle, recule en la bousculant alors qu'elle continue de me fixer sans un mot. Seules ses billes cyan pleurent pour elle. De rage autant que de tristesse.

— Ne commets pas l'erreur de tout confondre, mon insecte. Ne confonds pas mansuétude et faiblesse. Retiens cette leçon ou disparais avec ton frère.

Cette fois, ses lèvres s'étirent en un sourire, puis en un rire grinçant. L'ironie perce dans sa voix, suinte des pores de son derme transpirant. Elle sait que je mens. Que jamais plus je ne la laisserai s'éloigner. Il est trop tard pour cela. Trop tard pour nous deux. Ael est marquée et moi... et moi, j'ai enfreint le Code pour cette femme.

— De la mansuétude ? Toi ? Quand tu n'as fait que tenter de me dominer ? Me pousser toujours plus loin ? Tu ne fais qu'enchaîner mon corps ! M'enchaîner corps et...

Un second coup au plexus ne m'aurait pas plus ébranlé que la lueur brasillant au fond de ses pupilles dilatées.

— Et quoi ? tonné-je, la scrutant avidement.

— Et rien, tranche Ael, son petit menton volontaire relevé avec cette pointe d'arrogance qui la caractérise tant. Ça te plaît de me voir baver comme un chien devant un os ? Alors toi, ne t'aventure pas sur ce terrain, Hadriel. Tu ne le maîtrises absolument pas.

Ses paroles me font l'effet d'un uppercut. Parce qu'elle a raison et que ce constat me fout en l'air. Face à elle, je ne suis plus ce Fossoyeur qui arpente le pavé. Je ne suis rien. Un grondement sourd attise mon torse, brûle mes poumons. Ravage tout sur son passage.

*Trop tard.*

Son poing s'écrase de nouveau contre mon abdomen. Pourtant, cette fois, je suis préparé et ne bouge pas d'un millimètre. Ne cille pas quand une exclamation douloureuse s'évade de sa trachée contractée. Vindicative, elle se reprend, bourre chaque espace de mon corps à sa vue de coups. Précis,

nets, d'une violence juste extraordinaire. N'importe qui serait déjà au sol, aux prises avec l'inconscience. Mon sourire mauvais s'élargit, elle redouble ses efforts pour me blesser.

— T'as pas encore compris ? Je n'apprends rien. Jamais !

Ses phalanges craquent lorsqu'elles trouvent l'arête de ma mâchoire verrouillée. Furieux, je la repousse si brutalement qu'elle chute sur les fesses. Je tournoie sur moi-même, mon pied trouve son estomac et la cloue à terre alors que son regard me poignarde encore et encore. La dominant de toute ma hauteur, j'enchaîne, insensible au flot d'émotions qui la submerge.

— C'est toi qui ne comprends pas. Qui ne veut pas comprendre.

Je me penche au-dessus d'elle, impitoyable.

— Je ne suis pas humain. Encore moins ton mec ou quelque chose de cet ordre, susurré-je d'un ton étonnamment doux qui l'agresse plus que ne le ferait un hurlement.

Le besoin de la blesser. Pourquoi ? Parce que la blesser, elle, c'est me torturer moi. Je ne veux pas la sauver de ses ténèbres, je veux l'aspirer dans les miennes. L'entraîner dans ma chute. Plus de loyauté. Plus d'honneur. Que de la cendre. Les nôtres.

Tout à coup, je chancèle. Une sensation.... Une sensation que je n'ai pas ressenti depuis ma première vie. L'obscurité prend le pas, ombre la totalité de mes yeux. Ma vue se nimbe d'une nappe de brouillard acide dont seule Ael réchappe. L'unique but de ma nature, la vraie. Celle que j'ai refoulée il y a des lustres. La Bête rampe sous ma peau comme si elle sentait enfin la fin arriver et avec elle, la possibilité de se dévoiler, la possibilité de prendre sa revanche sur le Fossoyeur dédié au Huitième Cercle. Comme si... Le choc se déploie sous ma chair, coule le long de mon échine en atomisant les molécules qui me constituent. Comme si elle avait trouvé son butin. Ce trésor qu'elle a mis une existence à trouver pour le protéger. C'est impossible.... L'impression de devoir renier ce que je connais pour parvenir à saisir une essence qui je crois m'appartient et qui pourtant m'échappe.

Mes défenses abaissées, Ael en profite. Relevée, elle me saute dessus. Littéralement. Sa peur au service de sa témérité. D'une violente secousse, elle arrive à me projeter contre un des piliers de la salle d'entraînement. La collision m'encastre presque dans l'appui qui se lézarde sous l'impact.

Au-delà de la fureur qui me consume de m'être encore laissé surprendre...

... de toucher du doigt une vérité qui s'esquive...

... de sentir ses courbes fragiles et destructrices contre les miennes...

Je lâche prise. Complètement.

L'envie de tailler à vif son corps. De malmener son âme. Qu'elle souffre ainsi que moi, je...

Mes bras entourent sa taille, mes mains passent sous ses fesses pour la soulever. Ael continue de se battre, ne transige pas non plus. Ses jambes s'enroulent autour de mes hanches, ses doigts s'enfouissent dans mes cheveux, les tirent, griffent mon cuir chevelu. D'une détente, je nous propulse contre une des autres colonnades. Mon poing convulsé amortit à peine le télescopage de son dos contre la paroi, va s'enfoncer dans le béton qui s'effrite. Son regard océan trouve les abysses du mien, y plonge avec un tel abandon que je perds pied. Une seconde, à voir comme elle fixe ma bouche, je pourrais presque sentir ses lèvres sur les miennes. M'embrasser ou s'enfuir loin de moi. C'est mal connaître Ael. C'est mal connaître cet amas brut qui nous consume.

— Mais qu'est-ce que tu veux, putain ? siffle-t-elle avant de m'asséner un coup de tête si puissant que je la relâche aussitôt en sentant mon nez se briser net sous l'impact. Ce n'est pas moi qui décampe, Hadriel. C'est ta spécialité, pas la mienne.

Se déplaçant sur le côté sans jamais dériver, attentive, de mes mouvements, elle glisse jusqu'à l'établi d'armes fixé au mur et décroche un bō. Ses gestes sont d'une précision chirurgicale quand elle me porte le premier estoc. Seulement, il en faut plus pour me prendre à défaut. Beaucoup plus. Je pivote sur un pied, d'un bond me bombarde sur le mur et attrape une des hallebardes dont l'apprentissage barbe tant Ael. Dans le prolongement de son corps, sa canne cogne la mienne en une série de frappes mortellement dangereuse. Un cri frustré s'arrache de sa gorge lorsque je me dresse de profil, une seule de mes mains manipulant mon arme tandis qu'elle s'acharne de son mieux. En quelques pas de danse, nous nous retrouvons dans le jardin zen. D'un coup, nos bâtons entremêlés anéantissent une rangée de pots alignés. Pulvérisent un feuillage tressé. Un simple œil appuyé sur sa poitrine haletante me fait tressaillir.

Stop.

J'en ai assez. Assez.

D'un geste affreusement je m'en-foutiste, je balance l'instrument, force Ael à en faire autant. Elle m'injurie, sa bouche vomit une flopée de ces insultes dont elle a le secret. Là encore, je l'ignore. La ceinturant de manière

qu'elle ne puisse se sauver quand je sais pertinemment qu'elle ne le fera pas. Dans mes bras, elle s'accroche à mon cou, ses ongles profondément enfoncés dans ma nuque. Tout est une question de lutte. De ce pouvoir qu'elle tente de s'approprier. De ces sens qu'elle a taillés à son image. Liquidé par le désir affamé que j'ai d'elle, je ne réfléchis plus. Une main sous ses fesses, je balaie un autel de ses offrandes, fauchant tout ce que je considère comme de plus précieux sur cette Terre de malheur. Autoritaire, je l'assois sur la petite surface plane et me coule entre ses cuisses. Sa respiration chaotique se heurte à la mienne. Ses paumes encadrent mon visage, ses iris voilés cherchent mes yeux pour être sûre que je ne la rejette pas. Je le voudrais que je ne le pourrais pas. Que je ne le pourrais plus.

*Tard. Trop tard.*

Sa bouche s'approche, s'esquive, un gémissement de plaisir douloureux s'épuisant entre ses lèvres. Au moment où mon bassin s'imbrique contre son entrejambe, son dos s'arc-boute à l'extrême.

— Psycho... Je t'interdis d'arrêter, frissonne Ael, enfiévrée. Ou tue-moi sinon c'est moi qui te flinguerai, puis t'arracherai le cœur.

Allongée sur l'autel, les reins creusés, elle halète. Me communique son désir. Propage son propre besoin dans mon sang quand je ne pensais pas possible qu'il puisse être encore plus dévorant. Elle se redresse, rive son regard sur mes mains lorsque j'attrape son pantalon. Crocheté au tissu fin, je déchire une jambe jusqu'au pli de son aine, puis la seconde. Je manque m'étrangler au moment où je me rends compte qu'elle est nue en dessous. Nue et à moi. Les poings enroulés dans son tee-shirt, je l'attaque quand elle m'arrête. D'un mouvement hautain, elle termine de le mettre en pièces, m'offre d'elle-même ce corps dont elle a enfin retrouvé la maîtrise.

— Je veux tout. Pas seulement Psycho, exige-t-elle dans un filet de voix qui hurle et se répercute contre les parois de mon crâne. Pas seulement Schizo. Je veux tout, Hadriel.

Ma main s'enroule autour de sa gorge, freine d'une pression la pulsation fébrile de son pouls en sachant que jamais elle ne rendra les armes. L'autre incrustée à la chair tendre de sa hanche, je ne réponds pas, me contente de l'autoriser à faire glisser mes vêtements au sol. Pas un tic ne secoue mes traits. Pas un seul sourire. Je reste de marbre, figé dans le miroir ébréché de ses prunelles. Prêt à l'autodestruction que je sens poindre dès lors que je l'aurais enfin. Aujourd'hui sera alors trop tard. Comme chaque jour qui suivra. Les paupières closes, je plonge au creux de son ventre d'un seul coup

de reins. Au creux d'elle. Pénètre son âme. Infiltre son cœur.

Mes doigts quittent son cou. Trouvent le bord du petit meuble pour s'y arrimer. Parce que je me désagrège. À chaque poussée. À chaque brûlure. À chaque frisson. À chaque coup de poignard qu'aller et venir en elle provoque.

À chaque vague qui me ramène... à cet endroit auquel j'appartiens.

Mes yeux s'ouvrent subitement, m'ancrant de nouveau à la réalité. Qui implose sous mes yeux sans que je ne comprenne. Devant moi, alors que je me noie en elle, s'épanouissent sur sa peau laiteuse... des arabesques. Des volutes fines ou bien plus épaisses. Des lignes blanches, nacrées, qui sinuent de ses yeux comme si elle les pleurait. Qui viennent orner ses pommettes hautes. Qui mettent en relief la douceur de ses joues. Un jeu de courbes d'une sensualité affolante. D'une puissance ahurissante. Toute à son plaisir, Ael ondule entre mes bras et ne réagit pas, inconsciente de ce qui se joue sur sa chair. Je m'arrache à son étreinte, l'abandonne, désespérée et fragile. Ses cils papillonnent, elle se redresse sur ses coudes, furieuse du sale coup qu'elle pense que je viens encore de lui jouer. Un coup de tonnerre résonne sous la verrière du dojo. Un éclair zèbre le ciel d'orage couvant la ville. En parfaite harmonie avec le désastre qui lamine mon esprit. Persuadée que je la repousse pour la énième fois, elle saute sur ses pieds, se débarrasse des lambeaux de tissus encore accrochés à son corps, puis s'approche de moi, une haine liquide inondant ses iris. Ses ongles se plantent sur mon torse, à l'endroit où est censé se cacher mon cœur. Lentement, elle en lacère la peau sans que je ne réagisse. Son bras tremble. Ses yeux se voilent entièrement d'un manteau neigeux. Soudain, je la sens glisser sur le côté jusqu'à mon pantalon encore sur le sol. Sa main s'infiltre sous la couture abritant mon wakizashi pour l'en extraire. Ses iris d'un blanc immaculé, elle se redresse et avance fièrement vers moi. D'un geste froid et calculateur, Ael fait courir la lame sur sa cuisse, de l'intérieur vers l'extérieur. Son pouce récupère ensuite quelques gouttes vermeilles sur l'acier avant de tout simplement forcer la barrière de mes lèvres.

— Tu ne peux m'échapper, Hadriel. On ne peut fuir ce qu'on a dans le sang.

L'arme choit sur le sol dans un bruit sinistre. Puis, sans plus un regard vers moi afin de cacher au mieux la tempête qui l'agite, Ael, nue, se sauve. Et moi, je ne bouge pas, reste immobile. Ne peux que fixer la porte par laquelle elle vient de s'évaporer.

— Mais qui es-tu, ma petite chose ?

## - Épilogue -

Mon dos heurte violemment le parquet, mon souffle se tarit dans ma trachée. Rien qu'une seconde. De trop. Au moment où chacune de mes vertèbres semble se briser contre le bois, la colère explose entre mes synapses, les reliant par une espèce de barbelé ensanglanté. Il s'enroule autour de mes organes pour mieux achever de me tailler en pièces. En toutes petites pièces, quasiment de la poussière. À cet instant, je ne suis plus rien. En tout cas, je ne suis plus moi, mais une unique interface de la rage irrépressible qui bouillonne dans mes artères. D'une torsion de reins, je me relève d'un bond. La réflexion, la retenue... ça n'a juste plus d'importance. Seul compte mon corps devenu létal, gouverné par les sensations qu'Ael lui commande. Une ire démentielle aiguillée par les veines de la frustration et de haine. Contre qui se dirige cette dernière ? Elle ? Certainement parce qu'elle domine mes instincts. Contre moi ? Évidemment. J'ai passé des centaines d'années à affûter mon esprit, à condamner mon atma pour avoir cédé face à Ayumi et ce que m'oblige à ressentir cette garce blonde est... démultiplié. Mes iris deviennent deux fentes où seul le vide règne. L'entière de mes muscles se bande, raidie par l'impression de devoir se réapproprier mon Ki. Je lui ai trop permis de s'infiltrer dans cette cage dont la clé devrait avoir été jetée il y a des vies. Mes épaules se haussent, puis roulent de façon chaotique. Je sens les vaisseaux sanguins sous mon crâne éclater, libérant ce maelstrom de sensations qui me transperce de part en part sans que je puisse agir autrement que d'y succomber.

Face à elle, je la contre, bloquant l'envie de baisser ma garde. Il est trop tard pour cela. Seul domine... et bien tout le reste. Un courant chaud court sur ma peau alors que l'atmosphère est suffocante pour ne pas dire quasi inexistante. Pourtant, je sens sur ma chair cet air brûlant. J'avance d'un pas, elle tient sa position, refusant de plier devant la menace qu'elle perçoit avec acuité. Je peux le voir à son épiderme couvert d'une vague hérissée, à l'ombre dans ses yeux azurés. Cependant, elle ne cède pas un pouce. Parce que pour Ael aussi, nous venons de dépasser un stade dangereux. Ses



minuscules poings levés me tirent un sourire dur. Si je prenais le temps de réfléchir correctement, je me stopperais en m'interrogeant sur l'origine de la force dont elle vient de faire preuve pour la seconde fois. Seulement... seulement ma capacité de réflexion a fondu comme neige au soleil.

— Tu n'aurais pas dû, insecte.

Félin, je ne la quitte pas alors que ce lien qui nous unit s'embrase à mesure que je marche vers elle. Sur elle. Mon attention enregistre chaque détail. De la goutte de sueur perlant à sa tempe à la palpitation affolée de sa gorge. De l'infime moment où sa canine se plante dans sa lèvre avant qu'elle ne repousse d'un souffle la mèche blonde échouée sur sa joue à celui où ses prunelles se mettent à briller, cristallines.

— Que crois-tu ? Que tu peux me mater ? Tu me prends pour qui au juste ? Tu TE prends pour qui ? Penses-tu sincèrement que tu puisses me dompter ? Toi ? Une chose si petite ? Si insignifiante ?

Un rictus cruel s'épanouit sur mon visage, acérant mes traits d'un acide qui, je le sens, lui déplaît fortement. Tant mieux. Son assurance faiblit quand mon aura, elle, s'amplifie afin de l'envelopper. Toutefois, elle ne ploie pas. Jamais. On parle d'Ael. Flamboyante. Violente. Confiante, sûre d'elle et de ses positions, elle ne se laisse pas facilement influencer. L'impression de me regarder dans un miroir après m'être arraché la peau...

Ses pieds s'ancrent dans le parquet, ses jambes légèrement fléchies, résistant aux ténèbres que je balance sur elle sans aucune complaisance. Sa bouche ne se descelle pas pour laisser filtrer une de ses fameuses répliques. L'heure n'est plus au badinage, plus au rire ou à la compréhension de ce que nous sommes, de ce que nous représentons. Sa détermination est sans faille. Ainsi que l'est la mienne.

La puissance qui se dégage de nos deux corps grésille, embrasant le dojo.

— Penses-tu que parce que tu es toi, je vais souscrire à toutes tes volontés ? Qu'à cause des privautés que je t'ai laissé posséder, je vais t'abandonner tout pouvoir ? (En un dernier bond, je suis contre elle, mes doigts broyant les fines articulations de ses poignets.) Nous sommes entre le ce que vous appelez si communément le Paradis et l'Enfer, petite chose.

Mes yeux s'enracinent aux siens, délictueux. Frustration contre insatisfaction. Colère contre rage. Ma voix perd quelques octaves, devient velours pour lui asséner l'amertume qui me ronge. Je m'incline, recouvre la lumière dont elle irradie de mon ombre.

— Sais-tu ce que l'on fait à ces entités que vous prenez pour des Anges ? On leur arrache les ailes. Parce qu'au final, nous ne sommes que des monstres. Il n'est pas question d'autre chose. Pas question de se sauver. C'est au-delà. Et toi... tu m'en empêches. D'accomplir ce pour quoi je suis encore et toujours ici. Ce pour quoi j'ai voué une centaine d'existences. (Mon front chute contre le sien, lui arrachant un mince gémissement.) Tu m'as maudit, Ael.

Je m'arrache à elle, recule en la bousculant alors qu'elle continue de me fixer sans un mot. Seules ses billes cyan pleurent pour elle. De rage autant que de tristesse.

— Ne commets pas l'erreur de tout confondre, mon insecte. Ne confonds pas mansuétude et faiblesse. Retiens cette leçon ou disparais avec ton frère.

Cette fois, ses lèvres s'étirent en un sourire, puis en un rire grinçant. L'ironie perce dans sa voix, suinte des pores de son derme transpirant. Elle sait que je mens. Que jamais plus je ne la laisserai s'éloigner. Il est trop tard pour cela. Trop tard pour nous deux. Ael est marquée et moi... et moi, j'ai enfreint le Code pour cette femme.

— De la mansuétude ? Toi ? Quand tu n'as fait que tenter de me dominer ? Me pousser toujours plus loin ? Tu ne fais qu'enchaîner mon corps ! M'enchaîner corps et...

Un second coup au plexus ne m'aurait pas plus ébranlé que la lueur brasillant au fond de ses pupilles dilatées.

— Et quoi ? tonné-je, la scrutant avidement.

— Et rien, tranche Ael, son petit menton volontaire relevé avec cette pointe d'arrogance qui la caractérise tant. Ça te plaît de me voir baver comme un chien devant un os ? Alors toi, ne t'aventure pas sur ce terrain, Hadriel. Tu ne le maîtrises absolument pas.

Ses paroles me font l'effet d'un uppercut. Parce qu'elle a raison et que ce constat me fout en l'air. Face à elle, je ne suis plus ce Fossoyeur qui arpente le pavé. Je ne suis rien. Un grondement sourd attise mon torse, brûle mes poumons. Ravage tout sur son passage.

Trop tard.

Son poing s'écrase de nouveau contre mon abdomen. Pourtant, cette fois, je suis préparé et ne bouge pas d'un millimètre. Ne cille pas quand une exclamation douloureuse s'évade de sa trachée contractée. Vindictive, elle se reprend, bourre chaque espace de mon corps à sa vue de coups. Précis, nets, d'une violence juste extraordinaire. N'importe qui serait déjà au sol, aux

prises avec l'inconscience. Mon sourire mauvais s'élargit, elle redouble ses efforts pour me blesser.

— T'as pas encore compris ? Je n'apprends rien. Jamais !

Ses phalanges craquent lorsqu'elles trouvent l'arête de ma mâchoire verrouillée. Furieux, je la repousse si brutalement qu'elle chute sur les fesses. Je tournoie sur moi-même, mon pied trouve son estomac et la cloue à terre alors que son regard me poignarde encore et encore. La dominant de toute ma hauteur, j'enchaîne, insensible au flot d'émotions qui la submerge.

— C'est toi qui ne comprends pas. Qui ne veut pas comprendre.

Je me penche au-dessus d'elle, impitoyable.

— Je ne suis pas humain. Encore moins ton mec ou quelque chose de cet ordre, susurré-je d'un ton étonnamment doux qui l'agresse plus que ne le ferait un hurlement.

Le besoin de la blesser. Pourquoi ? Parce que la blesser, elle, c'est me torturer moi. Je ne veux pas la sauver de ses ténèbres, je veux l'aspirer dans les miennes. L'entraîner dans ma chute. Plus de loyauté. Plus d'honneur. Que de la cendre. Les nôtres.

Tout à coup, je chancèle. Une sensation.... Une sensation que je n'ai pas ressentie depuis ma première vie. L'obscurité prend le pas, ombre la totalité de mes yeux. Ma vue se nimbe d'une nappe de brouillard acide dont seule Ael réchappe. L'unique but de ma nature, la vraie. Celle que j'ai refoulée il y a des lustres. La Bête rampe sous ma peau comme si elle sentait enfin la fin arriver et avec elle, la possibilité de se dévoiler, la possibilité de prendre sa revanche sur le Fossoyeur dédié au Huitième Cercle. Comme si... Le choc se déploie sous ma chair, coule le long de mon échine en atomisant les molécules qui me constituent. Comme si elle avait trouvé son butin. Ce trésor qu'elle a mis une existence à trouver pour le protéger. C'est impossible.... L'impression de devoir renier ce que je connais pour parvenir à saisir une essence qui je crois m'appartient et qui pourtant m'échappe.

Mes défenses abaissées, Ael en profite. Relevée, elle me saute dessus. Littéralement. Sa peur au service de sa témérité. D'une violente secousse, elle arrive à me projeter contre un des piliers de la salle d'entraînement. La collision m'encastre presque dans l'appui qui se lézarde sous l'impact.

Au-delà de la fureur qui me consume de m'être encore laissé surprendre...

... de toucher du doigt une vérité qui s'esquive...

... de sentir ses courbes fragiles et destructrices contre les miennes...

Je lâche prise. Complètement.

L'envie de tailler à vif son corps. De malmener son âme. Qu'elle souffre ainsi que moi, je...

Mes bras entourent sa taille, mes mains passent sous ses fesses pour la soulever. Ael continue de se battre, ne transige pas non plus. Ses jambes s'enroulent autour de mes hanches, ses doigts s'enfouissent dans mes cheveux, les tirent, griffent mon cuir chevelu. D'une détente, je nous propulse contre une des autres colonnades. Mon poing convulsé amortit à peine le télescopage de son dos contre la paroi, va s'enfoncer dans le béton qui s'effrite. Son regard océan trouve les abysses du mien, y plonge avec un tel abandon que je perds pied. Une seconde, à voir comme elle fixe ma bouche, je pourrais presque sentir ses lèvres sur les miennes. M'embrasser ou s'enfuir loin de moi. C'est mal connaître Ael. C'est mal connaître cet amas brut qui nous consume.

— Mais qu'est-ce que tu veux, putain ? siffle-t-elle avant de m'asséner un coup de tête si puissant que je la relâche aussitôt en sentant mon nez se briser net sous l'impact. Ce n'est pas moi qui décampe, Hadriel. C'est ta spécialité, pas la mienne.

Se déplaçant sur le côté sans jamais dériver, attentive, de mes mouvements, elle glisse jusqu'à l'établi d'armes fixé au mur et décroche un bō. Ses gestes sont d'une précision chirurgicale quand elle me porte le premier estoc. Seulement, il en faut plus pour me prendre à défaut. Beaucoup plus. Je pivote sur un pied, d'un bond me bombarde sur le mur et attrape une des hallebardes dont l'apprentissage barbe tant Ael. Dans le prolongement de son corps, sa canne cogne la mienne en une série de frappes mortellement dangereuse. Un cri frustré s'arrache de sa gorge lorsque je me dresse de profil, une seule de mes mains manipulant mon arme tandis qu'elle s'acharne de son mieux. En quelques pas de danse, nous nous retrouvons dans le jardin zen. D'un coup, nos bâtons entremêlés anéantissent une rangée de pots alignés. Pulvérisent un feuillage tressé. Un simple œil appuyé sur sa poitrine haletante me fait tressaillir.

Stop.

J'en ai assez. Assez.

D'un geste affreusement je m'en-foutiste, je balance l'instrument, force Ael à en faire autant. Elle m'injurie, sa bouche vomit une flopée de ces insultes dont elle a le secret. Là encore, je l'ignore. La ceinturant de manière qu'elle ne puisse se sauver quand je sais pertinemment qu'elle ne le fera pas.

Dans mes bras, elle s'accroche à mon cou, ses ongles profondément enfoncés dans ma nuque. Tout est une question de lutte. De ce pouvoir qu'elle tente de s'approprier. De ces sens qu'elle a taillés à son image. Liquidé par le désir affamé que j'ai d'elle, je ne réfléchis plus. Une main sous ses fesses, je balaie un autel de ses offrandes, fauchant tout ce que je considère comme de plus précieux sur cette Terre de malheur. Autoritaire, je l'assois sur la petite surface plane et me coule entre ses cuisses. Sa respiration chaotique se heurte à la mienne. Ses paumes encadrent mon visage, ses iris voilés cherchent mes yeux pour être sûre que je ne la rejette pas. Je le voudrais que je ne le pourrais pas. Que je ne le pourrais plus.

Tard. Trop tard.

Sa bouche s'approche, s'esquive, un gémissement de plaisir douloureux s'épuisant entre ses lèvres. Au moment où mon bassin s'imbrique contre son entrejambe, son dos s'arc-boute à l'extrême.

— Psycho... Je t'interdis d'arrêter, frissonne Ael, enfiévrée. Ou tue-moi sinon c'est moi qui te flinguerai, puis t'arracherai le cœur.

Allongée sur l'autel, les reins creusés, elle halète. Me communique son désir. Propage son propre besoin dans mon sang quand je ne pensais pas possible qu'il puisse être encore plus dévorant. Elle se redresse, rive son regard sur mes mains lorsque j'attrape son pantalon. Crocheté au tissu fin, je déchire une jambe jusqu'au pli de son aine, puis la seconde. Je manque m'étrangler au moment où je me rends compte qu'elle est nue en dessous. Nue et à moi. Les poings enroulés dans son tee-shirt, je l'attaque quand elle m'arrête. D'un mouvement hautain, elle termine de le mettre en pièces, m'offre d'elle-même ce corps dont elle a enfin retrouvé la maîtrise.

— Je veux tout. Pas seulement Psycho, exige-t-elle dans un filet de voix qui hurle et se répercute contre les parois de mon crâne. Pas seulement Schizo. Je veux tout, Hadriel.

Ma main s'enroule autour de sa gorge, freine d'une pression la pulsation fébrile de son pouls en sachant que jamais elle ne rendra les armes. L'autre incrustée à la chair tendre de sa hanche, je ne réponds pas, me contente de l'autoriser à faire glisser mes vêtements au sol. Pas un tic ne secoue mes traits. Pas un seul sourire. Je reste de marbre, figé dans le miroir ébréché de ses prunelles. Prêt à l'autodestruction que je sens poindre dès lors que je l'aurais enfin. Aujourd'hui sera alors trop tard. Comme chaque jour qui suivra. Les paupières closes, je plonge au creux de son ventre d'un seul coup de reins. Au creux d'elle. Pénètre son âme. Infiltre son cœur.

Mes doigts quittent son cou. Trouvent le bord du petit meuble pour s'y arrimer. Parce que je me désagrége. À chaque poussée. À chaque brûlure. À chaque frisson. À chaque coup de poignard qu'aller et venir en elle provoque.

À chaque vague qui me ramène... à cet endroit auquel j'appartiens.

Mes yeux s'ouvrent subitement, m'ancrant de nouveau à la réalité. Qui implose sous mes yeux sans que je ne comprenne. Devant moi, alors que je me noie en elle, s'épanouissent sur sa peau laiteuse... des arabesques. Des volutes fines ou bien plus épaisses. Des lignes blanches, nacrées, qui sinuent de ses yeux comme si elle les pleurait. Qui viennent orner ses pommettes hautes. Qui mettent en relief la douceur de ses joues. Un jeu de courbes d'une sensualité affolante. D'une puissance ahurissante. Toute à son plaisir, Ael ondule entre mes bras et ne réagit pas, inconsciente de ce qui se joue sur sa chair. Je m'arrache à son étreinte, l'abandonne, désarmée et fragile. Ses cils papillonnent, elle se redresse sur ses coudes, furieuse du sale coup qu'elle pense que je viens encore de lui jouer. Un coup de tonnerre résonne sous la verrière du dojo. Un éclair zèbre le ciel d'orage couvant la ville. En parfaite harmonie avec le désastre qui lamine mon esprit. Persuadée que je la repousse pour la énième fois, elle saute sur ses pieds, se débarrasse des lambeaux de tissus encore accrochés à son corps, puis s'approche de moi, une haine liquide inondant ses iris. Ses ongles se plantent sur mon torse, à l'endroit où est censé se cacher mon cœur. Lentement, elle en lacère la peau sans que je ne réagisse. Son bras tremble. Ses yeux se voilent entièrement d'un manteau neigeux. Soudain, je la sens glisser sur le côté jusqu'à mon pantalon encore sur le sol. Sa main s'infiltre sous la couture abritant mon wakizashi pour l'en extraire. Ses iris d'un blanc immaculé, elle se redresse et avance fièrement vers moi. D'un geste froid et calculateur, Ael fait courir la lame sur sa cuisse, de l'intérieur vers l'extérieur. Son pouce récupère ensuite quelques gouttes vermeilles sur l'acier avant de tout simplement forcer la barrière de mes lèvres.

— Tu ne peux m'échapper, Hadriel. On ne peut fuir ce qu'on a dans le sang.

L'arme choit sur le sol dans un bruit sinistre. Puis, sans plus un regard vers moi afin de cacher au mieux la tempête qui l'agite, Ael, nue, se sauve. Et moi, je ne bouge pas, reste immobile. Ne peux que fixer la porte par laquelle elle vient de s'évaporer.

— Mais qui es-tu, ma petite chose ?

# *Remerciements*

En premier lieu, un immense merci à nos familles pour leur patience, leur soutien, leurs encouragements et tout cet amour à-travers lequel nous puisons force et volonté.

Merci à nos bêtas merveilleuses : Emi et Ci. Nous n'aurons jamais assez de mots pour vous remercier de votre soutien, votre présence à nos côtés et de tout ce temps que vous nous sacrifiez. Cherry n'aura pas été qu'une aventure partagée à deux, mais aussi à quatre. Rien ne pourra remplacer nos discussions, vos nœuds aux cerveaux et nos fous rires à vous voir explorer des pistes complètement improbables. C'est à se demander qui a le plus d'imagination !

Nous tenons aussi à remercier Julie de Ju lit de la romance ainsi que Mumu des Lectures de Mumu pour leur relecture. Merci de votre soutien les filles, de vos encouragements, de vos retours si touchants. Vous avez accepté de tenter cette aventure de dingue avec nous et rien que ça, ça veut dire énormément. Alors maintenant, on ouvre ses chakras pour le tome 2 !

Ensuite, merci à nos chères lectrices qui nous suivent et nous soutiennent. À vous qui avez attendu sagement qu'enfin Psycho et sa petite chose soient entre vos mains en réagissant à chaque petit morceau d'eux que nous vous laissions sur les réseaux sociaux. À vous qui prenez plaisir à interagir avec nous à chaque post. À tous ces partages, nos partages. Merci.

À notre Vaness adorée pour sa présence et son soutien (toujours !). À Jess et son enthousiasme de la première heure.

À Elyio (notre dealeuse de musique), à nos jumelles adorées Christelle et Corinne (toujours présentes), à notre magicienne de visuels Nathalie (merci de donner vie à nos persos à-travers tes créations, c'est toujours un magnifique cadeau que tu nous fais), à Catherine (pour sa folie douce et son soutien), à notre Sunshine Elodie (si chère à nos cœurs), à notre Chris Doe, à notre tortue Gaëlle, à notre Cookie Isa, à Lai, à Eloïse, à Rose, à Myriam, Aurélie Billoire, Marjory Kenlay (échelon un jour, échelon toujours !), à Just Tine, à Françoise Drély, à Alexandra Drillaud, à Em ma, à Amy Candy, à Alison Jacquet, à Aurélie le Gallo, à Virginie et Laetitia, à Véronique Le

Bouhellec, Aurélie et Elodie Luangraj, à Sophie, à Nathasha, à ma folle Elo et à Steph.

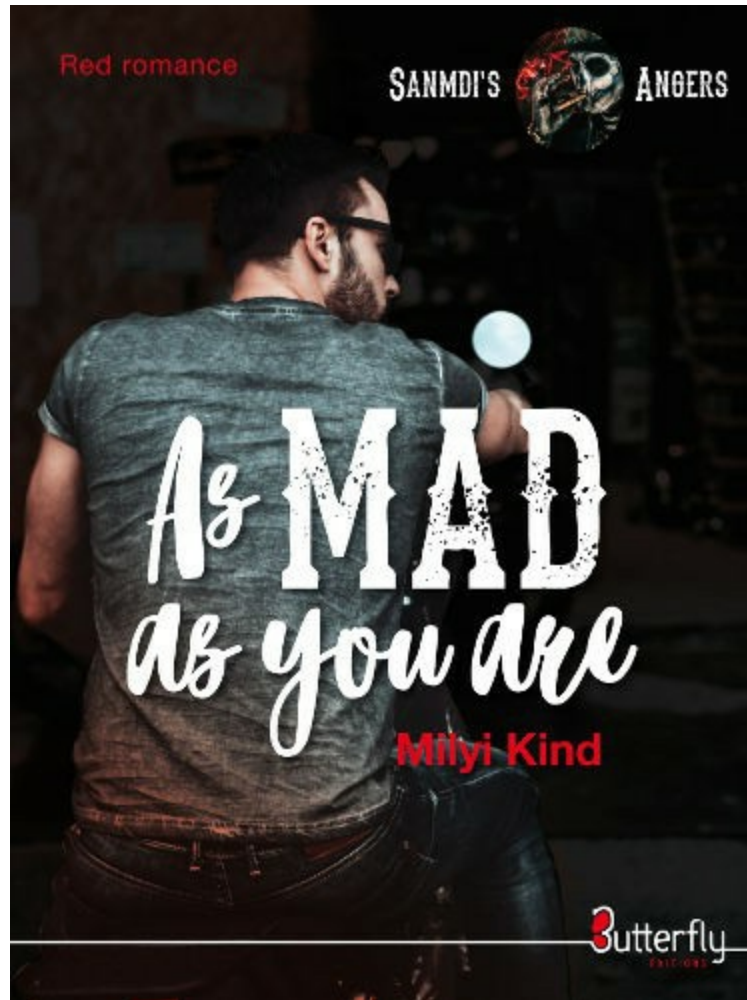
À notre moitié de plume, pour avoir partagé l'une avec l'autre cette aventure de dingue, et avoir réussi à faire vivre ces deux tarés. À nos fous rires, nos prises de têtes, nos coups de gueule, nos "putain, il y en a pas une pour rattraper l'autre", nos doutes, nos moments de réconforts. À notre amitié. merci ♥

Nous nous excusons d'avance si nous oublions quelques noms.

Enfin, merci à vous d'avoir ouvert ce livre. De vous être perdu le temps de quelques heures à-travers nos lignes. Nous vous donnons maintenant rendez-vous pour un second tome en compagnie de notre folle furieuse Ael et de son Psycho pas si Psycho que ça finalement...



*Déjà disponible*



Sa famille. Pour elle, Awan, Native de la tribu Houma, donnerait tout. Absolument tout. Quitte à s'en oublier. Quitte à vendre son âme au Diable.

Son Club. Pour lui, Madsen, membre des Sanmdi's Angers, a axé sa vie selon trois lois fondamentales. Les frères. Le business. Son plaisir, toujours sans attaches. Quitte à en crever. Quitte à devenir le Diable.

« Je t'aurai. » Voilà la promesse qu'adolescent Madsen a faite à Awan.

Celle de parvenir à ses fins avec la petite amie de son pote Jagger. Dix ans plus tard, le biker retrouve par hasard la jeune femme alors qu'il rentre à la Baraque, leur QG, après un run. Placée de force dans un snack de seconde zone afin d'épurer les dettes de son père, Awan s'apprête à être une fois de plus abusée lorsque les fantômes de son passé ressurgissent pour la secourir.

Sauf que les contes de fées n'existent pas au fin fond de la Louisiane. Pas quand votre sauveur est un salopard de motard brutal. Pas quand il s'appelle MadMadsen. Pas quand il vous libère pour mieux vous garder prisonnière.

Dans le bayou, là où règne le vaudou et prolifèrent les alligators, la violence est un mode de vie. L'amour, lui, une injure. Il ne se dit pas, se fait encore moins.

Entre attirance et répulsion, quelle route Mad et sa Pocahontas choisiront-ils au risque de provoquer le Chaos ?

L'histoire d'un clébard et de sa biche... jusqu'au bout.

# *Prologue*

Dix ans plus tôt,

Madsen

Calé contre l'évier en inox de la maison où nous nous trouvons pour la soirée, une bière à la main, je regarde, sans vraiment la voir, la foule aller et venir. Pour une fois que l'on décide de se pointer à une fête, il a fallu que Jagger traîne sa squaw dans son sillage. Je grince des dents en l'observant, elle, papillonner autour de mon pote. Des p'tits culs, y'en a cinquante au mètre carré et ce con n'arrive pas à se sortir l'Amérindienne de la tête. Déjà un an que cette nana lui a mis le grappin dessus et plus le temps passe, plus il ne jure que par et pour elle. En oubliant ses frères. En m'occultant moi. Un cul est un cul, une chatte... une chatte. Avec nos cuirs, nos bécanes et cette espèce de tension mystère qui nous entoure, nous avons pourtant l'embarras du choix, qu'à tendre la main pour ramasser... [CQFC \(1\)](#). Faudrait être aveugle pour ne pas s'en rendre compte. Habillé d'un jean usé, d'une paire de boots et d'un tee-shirt troué, y'a qu'à les voir me tourner toutes autour ce soir. Des abeilles jouissant devant un pot de miel. OK, je reconnais, même si c'est à contrecœur, qu'elle est plutôt mignonne malgré ses petits seins. De longs cheveux noirs et lisses, de grands yeux de biche effarouchée et une bouche qui donne envie de s'y enfoncer... Pocahontas, quoi.

Un ricanement s'étrangle dans ma trachée alors que je bois une énième gorgée de ma mousse. Depuis notre arrivée, j'ai cessé de les compter. La brume qui commence à m'envelopper me dit bien que j'aurais dû stopper ma conso au minimum sept ou huit cannettes plus tôt. Foutaises ! Pour remédier à ma future gueule de bois, j'en décapsule une nouvelle et l'avale à grandes lampées en fixant le couple avec insistance. Qu'il soit limite en train de baver devant elle me ruine la tronche. On est des Sanmdi's Angers, merde ! Les serviteurs du Baron, [Prince des Déchus et des Macchabées \(2\)](#). Enfin, quasiment... encore une année à jouer les Prospects pour en faire enfin totalement partie. Alors je lutte contre l'envie de l'attraper par le colbac et de

le secouer jusqu'à ce que Jagger comprenne que c'est à lui de mener la danse... Certainement pas à une petite meuf. Jamais. Laisser une gonzesse aux commandes signe le début des emmerdes. Quant à être amoureux comme ce cave paraît l'être, c'est la mort assurée. Je le sais pour avoir assisté aux premières loges à cette foutue déchéance. Tout à coup, il l'embrasse rapidement et ramène sa fraise vers moi, les yeux brillants. Ronchonnant, je croise les bras sur mon torse fin en dépit de mes efforts afin de lui donner un semblant de musculature.

— Qu'est-ce que tu veux, mec ? T'as besoin d'un tampon ?

— Quoi ? rit Jagger à gorge déployée en buvant sa bière.

— Bah ouais... il va finir par te pousser un vagin à force de rester avec elle H24.

Ses iris bleus voilés par l'excitation et l'alcool pétillent. Il prend appui à mes côtés et m'envoie un grand coup de coude dans le flanc me tirant une grimace. Il n'y est pas allé de main morte, bordel !

— Sois pas jaloux, bro... Tu veux être ma régulière ou quoi ?

— T'es malade, putain... je grogne en balançant ma teille dans l'évier sans me soucier de la tête de Sélina dont l'œil noir me poursuit.

Tu veux pas de problème, meuf ? N'invite pas des mecs que tu ne peux ou plutôt ne sais canaliser. Parce qu'après tout, je suis MadMadsen, non ? Depuis mon arrivée dans la famille Deverreaux à l'âge de onze ans, tout le monde me mate d'une drôle de façon. Déconcertée et pensive au mieux. Souvent hautaine et dubitative. Ces curieux sont devenus au fil du temps des nuisibles... Aussi, pour me blinder, j'ai choisi la fuite en avant. En résumé, un gros con doublé d'un baratineur en puissance. Et je l'assume pleinement. Je triche, je vole, je mens et maintenant je baise... mais toujours avec un immense rictus insouciant. Montrer les dents avant que l'on essaie de vous bouffer, voilà ma religion.

— Bon tu veux quoi ? Je me doute bien que t'as pas lâché ta planche à pain pour que dalle ? maugréé-je, une clope entre les lèvres.

— Arrête frère... Elle n'est pas si plate que ça, lance Jag avec un énorme sourire lui donnant une allure plus niaise encore qu'elle ne l'est déjà.

— Pitié, dis-moi qu'au moins tu la sautes, je soupire après avoir recraché la fumée de ma taffe par les narines. Que t'aies pas l'air branque pour rien...

Jagger se tourne à demi vers moi, le regard assombri, la bouche pincée... avant d'éclater de rire et de choquer sa bière contre la mienne. Enfin ! Il reste un brin de testostérone chez ce connard...

— Que ouais, gros ! Si tu savais ce qu'elle est bonne... OK, ses seins sont petits, mais ils tiennent parfaitement dans mes mains et...

— Et ? je ne peux m'empêcher de demander tout en reluquant Awan qui se trémousse sur la piste improvisée dans le salon.

— Et je devrais apprendre à fermer ma grande gueule. Elle m'arracherait les burnes si elle savait ce que je viens de te bombarder...

À son tour, il allume une cigarette, tire frénétiquement dessus, puis recrache la fumée :

— Écoute, les gonzesses veulent jouer à cette connerie de placard...

— De quoi tu te plains, tu vas tripoter ta nana entre les manteaux et les balais... Si ça, ce n'est pas la classe ma caille.

— Sauf que Boss m'a appelé. Une course à faire, il sait choisir son moment le Vieux... J'en ai pas pour longtemps. Fais-en sorte qu'Awan n'y aille pas sans moi. Elle a trop bu, je ne veux pas la laisser sans protection. Si un mec essaie... je ne sais pas... quoi que ce soit, tu le bousilles, OK ? Pigé, mon pote ?

J'opine du chef et, tandis qu'il se barre sous le regard énamouré de poisson mort de Sélina, je continue d'observer la Houma qui s'assied en rond autour d'une bouteille prête à tourner. Inconsciemment, ma langue darde d'entre mes lèvres pour lécher les particules de houblon. Qu'est-ce qu'il peut bien lui trouver ? Et... avant même que je ne m'en rende réellement compte, je me retrouve dans l'obscurité de cette saloperie de placard et sursaute quand la porte grince sur ses gonds. Sa voix fluette étrangement rauque résonne.

— Jagg ?

Je devrais lui dire de se tirer. Je devrais... Pourtant, tout comme je suis arrivé dans ce cagibi sans chercher le comment du pourquoi, je la boucle. Ou plutôt si. J'émetts une espèce de grognement sourd qui ne la détrompe pas sur l'identité de la personne qu'elle croit rejoindre. Le corps collé aux étagères dans l'espoir con de m'y incruster, je la sens se faufiler dans l'espace étroit et refermer soigneusement la porte derrière elle. Le noir complet. Je ne vois rien. Ne fais que deviner... son bras qui se lève pour réajuster une mèche de ses cheveux derrière son oreille. Émoustillée par la situation, cette garce glousse en se dandinant. Agacé au plus haut point, je dois me rendre à l'évidence. L'Amérindienne de Jagger m'excite un peu. OK. Beaucoup. Sans doute l'alcool couplé aux joints fumés un peu plus tôt, le cul vissé sur le toit de la maison. Tout se brouille dans ma saleté de caboche et le bout de cerveau qui n'est pas mort défoncé vient de descendre droit dans mon calbut.

Malgré ça, je ne peux décidément pas l'encadrer... Elle a transformé mon frère en un clebs qui la suit à chaque pas, la langue pendante. La Houma s'est même incrustée à la Baraque et, si Boss et sa régulière Madeleine ne bronchent pas, je trouve ça d'une stupidité hallucinante. À dix-sept piges, on ne se case pas. C'en est repoussant, tant de sérieux. En tout cas, moi, faudrait me passer dessus et me dépecer morceau par morceau pour réussir à me faire courber l'échine. Les soirées, les brebis, la haine et la violence... ça, ça me fait carburer à pleins gaz. Se mettre mal pour une seule et unique chatte, en aucun cas. Se laisser embourber ainsi demande d'être sacrément con. Sauf que là, à ce moment précis, la squaw a le même effet sur moi que de l'essence. C'est ça. De l'essence. Et moi, je suis une allumette embrasée prête à tout incendier.

Je perds soudain toutes mes résolutions foireuses. Avant qu'elle ne l'ouvre et me donne envie d'enfoncer dans sa gorge une saleté de chiffon, je me précipite sur elle. Mon corps percute le sien et l'écrase contre la porte du placard. Mes mains agrippées à sa taille la ramènent violemment contre mon bassin tandis que ma bouche se plaque, dure, sur la sienne. Putain, ses lèvres sont si douces... Sans me préoccuper qu'elle me reconnaisse ou non, je les dévore dans un baiser qui la fait gémir. Bien. Je ne fais pas l'amour. Je n'embrasse pas. Moi, c'est la guerre qui m'intéresse. Le reste est pour ceux ayant le temps. Ce qui n'est pas mon cas. Jamais. Mes dents se heurtent aux siennes, le goût métallique du sang envahit mon palais pour coller à ma langue entremêlée furieusement à celle de Pocahontas.

Cette nana est... une putain. De. Furie.

Je veux arrêter. Dois me stopper avant de faire quelque chose que je regretterais... Enfin, je crois... il me semble... Pour une fois dans ma vie, écouter ce que me dicte ma jugeote. Pas ce qu'impose ma queue durcie contre le haut de sa cuisse qui, elle, ne serait pas contre une visite guidée de son ventre. J'attrape ses poignets que je serre trop fort à en juger ses petits cris plaintifs. Alors pourquoi Awan continue de se frotter contre moi, contre la bosse de mon jean déformé par ce foutu désir qu'elle provoque ? Au lieu de me barrer vite fait, je la force à se retourner, dos à moi. Mes doigts caressent ses épaules, crochètent les bretelles de son top, les abaissent avec tant de colère que l'une d'elles se rompt. Pendant que j'englobe son petit sein au téton dur comme un caillou, mon pouce poursuit le fil de sa mâchoire et finit sa course sur ses lèvres trop charnues. Dans un soupir qui me strangle, j'ai l'impression de crever quand sa bouche s'entrouvre et permet à mon médius de s'y enfoncer, le suçant ainsi qu'elle le ferait avec mon sexe. La musique

assourdie par les murs m'arrache un rictus moqueur alors que je plante mes dents dans la chair tendre de sa nuque. Michael Jackson... J'aurais préféré un bon vieux rock, mais bon... ça peut le faire. Les paroles du refrain, elles, me font grimacer. You rock my world. Sérieux ? Elle n'est pas née la pétasse qui me fera plier.

Mes mains redescendent sur ses hanches, l'obligent à onduler en cadence avec les miennes en une étrange simulation de baise. Ses paumes sur le panneau, son front apposé également dessus, elle halète de plus en plus fort. Sans se soucier de se blesser, ses ongles griffent le bois. Tous les deux, nous sommes aveugles dans ces ténèbres. Par contre, je sens et plus que bien. Le goût de sa peau sucrée imprègne mes lèvres. L'air saturé du placard embaume de son parfum voilé de sueur mélangé à celui d'alcool, d'herbe et de cuir qui est le mien. Et ma tête qui tourne... Encore... En rythme avec ses fesses se tortillant contre mon sexe. Et encore... Au tempo de sa petite poitrine qui ballote pour s'écraser contre la porte quand je lui assène un coup de bassin plus fort que les autres.

Ça craint. Faut vraiment que je vire mon cul d'ici. Mais j'ai seize ans. Ne suis qu'un con et paraît qu'à cet âge, mec ou nana, on a les hormones qui dansent la gigue. Alors, j'oublie une seconde. Qui je suis et qui elle, elle est. Qu'elle, c'est Pocahontas, la meuf de mon meilleur pote. Que moi, je suis un branleur doublé d'un enfoiré.

Je me détache suffisamment de son corps pour qu'elle puisse à nouveau se retourner. Nos bouches se retrouvent assoiffées, se battent tout aussi féroce­ment qu'il y a quelques minutes. Sa jambe droite s'enroule alors bas sur mon flanc et le talon de sa foutue godasse s'imprime dans mon jean pour me tenir plus étroitement contre elle. *Tu le demandes si gentiment, bébé...* Ses mains s'enfoncent dans ma tignasse bouclée. Elle les prend à pleines poignes, les tire à m'en arracher le cuir chevelu sur le son d'Iggy Pop désormais.

Et se fige.

Douche froide.

— Madsen ?

Mon prénom roule sur sa langue, une coulée de miel que j'imagine une seconde lécher sur son p'tit postérieur. Je recule en fourrant mes pognes au fond de mes poches tandis qu'elle déclenche le poussoir de l'interrupteur. La lumière crue nous inonde et, au lieu de ressentir une quelconque culpabilité, je me marre devant son air choqué. Parce que d'un, ce n'est clairement pas mon genre. Ensuite, vu son visage rougi, ses lèvres gonflées et sa gorge qui

palpite, je sais qu'elle a aimé. Autant que moi. La fureur remplace peu à peu l'étonnement et l'horreur peint sur ses traits.

— Non, mais ça ne va pas ou quoi ? T'es dingue, ma parole ! Attends que Jagger l'apprenne, il va t'arracher les couilles !

Véloce, je me rapproche d'elle jusqu'à l'acculer à la porte. Nos deux visages se touchent presque, je la dévisage, sombre. Mes index et majeur se fixent sur sa tempe en une espèce de gun prêt à tirer une balle. Nous sommes si proches que je sens son souffle comme si c'était le mien.

— Tu ne diras rien, Awan, je balance avant de reculer de deux, trois pas.

Je crois un instant qu'elle va chialer telle une pisseuse quand sa tête se relève fièrement. Elle ne pipe pas un mot et va pour sortir. La porte entrouverte, la main sur la poignée, elle me jette un rapide coup d'œil avant de revenir se poster devant moi. Sa voix aux accents railleurs me tord le bide, écorche ma peau.

— Qu'est-ce que tu crois ? Que tu mènes la danse ? Je savais que c'était toi, MadMadsen...

Sur ces mots, elle sort, royale. Et moi, je reste là. Une saleté de sourire s'étale sur mon visage. Planté là, je m'autorise une promesse et mes frères en soient témoins... Je ne fais que les serments que je sais être en mesure de tenir.

Je l'aurai. Un jour ou l'autre, je la baiserais. Et elle demandera grâce.

### **Wicked Game, cover de Chris Isaak par Corey Taylor.**

**The world was on fire**

Le monde était en flammes

**No one could save me but you.**

Personne d'autre que toi ne pouvait me sauver

**It's strange what desire**

C'est étrange ce que le désir

**Will make foolish people do**

Arrivera à faire faire aux insensés

**I never dreamed that I'd meet somebody like you**

Je n'avais jamais rêvé que je rencontrerais quelqu'un comme toi

**I never dreamed that I'd knew somebody like you**

Je n'avais jamais rêvé que je connaîtrais quelqu'un comme toi



**No, I don't want to fall in love**  
Non, je ne veux pas tomber amoureux  
**With you**  
De toi

**What a wicked game to play**  
Quel jeu pervers de jouer  
**To make me feel this way**  
À me mettre dans cet état  
**What a wicked thing to do**  
Quelle chose perverse  
**To let me dream of you**  
De me laisser rêver de toi  
**What a wicked thing to say**  
Quelle chose perverse de dire  
**You never felt this way**  
Que tu ne t'es jamais sentie ainsi  
**What a wicked thing to do**  
Quelle chose perverse  
**To make me dream of you**  
De me faire rêver de toi

**No, I don't want to fall in love**  
Non, je ne veux pas tomber amoureux  
**With you**  
De toi

**The World was on fire**  
Le monde était en flammes  
**No one could save me but you**  
Personne d'autre que toi ne pouvait me sauver  
**Strange what desire**  
C'est étrange ce que le désir  
**Make foolish people do**  
Fait faire aux insensés  
**I never dreamed that I'd love somebody like you**

Je n'avais jamais rêvé que j'aimerais quelqu'un comme toi  
**I never dreamed that I'd lose somebody like you**  
Je n'avais jamais rêvé que je perdrais quelqu'un comme toi

**Now I don't wanna fall in love**  
Maintenant, je ne veux pas tomber amoureux  
**With you**  
De toi

**Now I...**  
Maintenant je...

**Nobody loves no one**  
Personne n'aime personne

- (1) [La faute est normale pour Madsen... vous verrez plus tard pourquoi.](#)  
(2) [Le Baron Sanmdi : C'est le lwa des morts, leur père spirituel. Il est représenté vêtu d'un chapeau haut-de-forme blanc, d'un costume de soirée, de lunettes de soleil dont un verre est cassé, avec du coton dans les narines. C'est l'esprit de la mort et de la résurrection, il se trouve à l'entrée des cimetières et se met sur le passage des morts.](#)

# Chapitre 1

**Jagger**

*« Je suis un Biker.  
Roule avec moi.  
Joue avec moi.  
Crée des souvenirs avec moi.  
Défends notre style de vie avec moi.  
Mais ne me baise pas...  
Et jamais, jamais ne confonds mon indulgence avec de la faiblesse. »*

La première fois, j'avais sept ans. La première fois que j'ai compris combien notre mode d'existence était, disons... différent. Ce jour-là, les flics venaient de passer les bracelets à mon père pour avoir tabassé le daron d'un copain d'école. Et pourquoi ? Parce que ce type avait refusé que son gamin côtoie le rejeton du Boss d'une bande de dégénérés telle que la nôtre. Des Cajuns du fin fond du bayou. Doublés, à ses yeux, de bouseux. Triplés d'un MC de Bikers tout sauf recommandable.

La seconde, j'en avais quatorze. Quatorze ans et je venais de piger une chose. LA chose fondamentale. Je voulais cette vie. Déglinguer des bières avec mes frères du Club. Baiser une tonne de nanas chaudes à l'idée de se taper un membre des Sanmdi's Angers. Tremper dans des affaires plus louches les unes que les autres. Après tout, je n'avais jamais connu que ça... Vu le coin paumé dans lequel j'étais destiné à traîner ma couenne, plus isolé encore que le trou du cul du Pape, c'était un mal pour un mal. Et puis... j'adorais ça. Rêver à une autre existence ? Certainement pas. Nous, on est là. Moi, je suis là. Vissé sur ma bécane. Défonçant l'asphalte. Dévastant nos artères.

En parlant de ça...

Des heures que nous voilà repartis du Texas où Boss m'a envoyé, Madsen à mes côtés en renfort. L'ordre du jour ? Convaincre le Prés' d'un Chapitre récalcitrant de suivre des accords mis en place il y a une dizaine d'années avec leur précédent chef. « Autre temps, autres mœurs » a sorti ce

con de Chapman. Résultat ? Mon complice de toujours a réussi à le « persuader ». À la sauce MadMadsen. Après l'avoir débusqué en train de tringler une brebis dans l'appart' de cette conne et lui avoir fait comprendre notre point de vue à coups de lattes. Barrés rapido presto pour ne pas tomber sur ses larbins, dix heures sont ainsi enquillées sans nous arrêter. J'adore la route. Comme chacun de mes frères. Traquer le vent, qu'il agresse ma peau. Pulser, les gaz à fond. Ressentir la puissance que provoque mon monstre d'acier. Cette liberté qui nous dévore et que l'on bouffe, la rage ancrée au bide. Le macadam cramer la gomme de mes pneus comme la clope, mes poumons. L'adrénaline, le danger, l'impression d'être au lieu de subir... Ouais, c'est ça. Sur nos bécanes, nous sommes des putain de dieux.

Sauf que là, je commence à saturer. Il n'y a rien de plus vrai dans ce cloaque qui constitue notre monde que de rouler. Cependant, je bous de rentrer et sais qu'il en va de même pour Madsen. Peut-être plus encore. Le besoin de retrouver la Baraque devient à chaque minute plus impératif. Chacun de mes membres s'est engourdi sous l'impact du temps passé sur le bitume. Le vent, les tiges, les particules d'acier... Il est l'heure de taper un arrêt. Je dirais même que ça urge quand, du coin de l'œil, j'aperçois la Triumph de Madsen dériver.

Ce merdeux a beau être comme mon frère, je reconnais les signes qui ne trompent pas. Ceux qui m'envoient en lettres capitales que plus il reste loin du bayou, plus Mad devient incontrôlable. Quelques jours de plus hors de la maison et je suis certain qu'il aurait fait une connerie. Depuis son arrivée chez nous, depuis mes douze ans et ses onze, ce type présente de sérieux problèmes comportementaux. Autant dire qu'avec l'âge, il ne se bonifie pas. Loin s'en faut. Même moi j'ai du mal à lui tenir la bride. Seul le Boss arrive à raccourcir assez sa laisse pour l'empêcher de trop vriller. Mad n'aime pas le bordel, il est le Chaos, celui qui colle aux bottes pour finir par vous y engluer la tête la première.

Un *dinner* apparaît enfin au loin. L'aurore donne l'impression que le bitume devant nous ondule. Un mirage... Je mets un coup de patin afin de freiner et bifurque dans un crissement sonore sur le parking de l'établissement. Chez Brody's. Mes sourcils se froncent devant la façade miteuse. Pas que je sois bégueule, mais la réputation de ce bouge n'est plus à faire. Je n'ai pas besoin d'une explication de texte pour savoir que ces salopards irlandais du Club des Pheaca's Mac manipulent une grande partie de l'État. Cette gargote n'est pas l'exception qui confirme la règle. Leurs culs

calés à l'abri dans ce satané casino bordant l'extérieur de Marksville, ils contrôlent absolument tout et tout le monde. Le secret le plus connu de la région.

D'un coup de talon, je cale la béquille de ma moto et observe Madsen s'arrêter à son tour. À peine le moteur éteint, il sort le matos d'une des poches de son cuir. Je l'observe alors se préparer un joint avec agilité. Ce con fume trop... Nous tous, d'ailleurs. Boire, fumer, baiser. Trois des Commandements Saints selon les Angers. Une taffe et il recrache la fumée comme s'il n'avait jamais rien testé de meilleur. La cerise du cône flamboie à chacune de ses inspirations qui, elles, m'envoient en pleine face leurs effluves herbés. Ces derniers m'abrutissent par procuration avant, qu'à mon tour, j'en prenne une bonne dose dans les bronches.

— Putain, mec... Regarde ces clampins, souffle Mad en expectorant une bouffée, son regard allumé fixé sur la vitre du snack. Z'ont jamais vu de beaux gosses ou quoi ?

Malgré la fatigue, je ne peux faire autrement qu'éclater de rire quand il s'attrape l'entrejambe et chaloupe du bassin en le remontant, le visage tordu en une grimace franchement perverse.

— Je crois que c'est ton joko qui attire l'attention. Sans parler de ta tête de con, frère. Bon allez, on graille un bout et on décolle.

Nous n'avons plus énormément de chemin pour rentrer à la Baraque et surtout Boss nous attend afin de débrief. Sans parler des trente-six heures que je compte passer dans mon pieu, vu à quel point je suis cassé. Autant dire que je suis pressé. Visiblement je ne suis pas le seul si j'en juge mon pote qui me précède et ouvre la porte en verre d'un léger coup de boots. Nos cuirs sur le dos, là où s'exhibe la gueule cassée du Baron Sanmdi, nous entrons en territoire conquis. Parce que rien à foutre d'à qui appartient en réalité cette taule. Les Angers sont partout chez eux, point barre. Les visages, au mieux inexpressifs et au pire dégoûtés des quelques habitués m'amènent un sourire. J'ai tellement l'habitude de soulever ce type de réactions qu'il m'en faut plus pour me faire tiquer. Quant à Madsen, je crois que lui aime carrément provoquer la nausée. Le proprio bedonnant nous scrute une seconde. Je peux lire le doute dans son regard et son attitude hésitante. Doit-il prévenir ses patrons que la concurrence est là ou ne pas faire d'esclandre ? Il sait qui nous sommes, à quel Club lui, il est affilié et évalue donc d'un œil rapide les dommages collatéraux possibles s'il nous cherche des crosses... Apparemment, il opte pour la deuxième solution et replonge dans la

contemplation de son tiroir-caisse.

Mon regard paresseux explore l'intérieur. Est-il seulement possible de faire plus cliché, entre ces banquettes en simili qui ont dû être vertes il y a longtemps, les tables en formica ou encore l'indétrônable juke-box typiquement américain ? OK. Tant pis pour la bouffe, mon estomac attendra d'être à la Baraque. Un jus et on se tire. Vite. Parce que je ne suis pas certain d'en supporter beaucoup plus. Mad se met à tapoter sur le zinc gris sans s'embarrasser d'importuner nos voisins. Ses narines dilatées conjuguées à son tic me sortent de mes réflexions sommes toutes inutiles. D'un mouvement de la main, j'appelle le mec devant sa caisse enregistreuse qui ne cesse de nous observer par dessous. Mon instinct s'est toujours montré fiable et là, tout ce qu'il me hurle, c'est à quel point ce type respire la défiance et l'hypocrisie. La quarantaine, plutôt baraque, il en impose malgré ses cheveux clairsemés et striés de gris. Ce qui me gêne, hormis ses yeux torves, est la fausse amabilité plaquée sur son visage rougeaud. Je songe d'ailleurs sérieusement lui arracher à coups de poinçon sa saleté de sourire mielleux. Les faux-semblants m'ont toujours débecté... Décidément non, je ne le sens pas.

Madsen doit suivre mon cheminement de pensée. Sa voix ressemble à du métal liquide lorsqu'il lui adresse la parole pour commander nos deux cafés. L'homme arque un sourcil hautain alors que mon frère y ajoute un whisky. S'il savait ce dont Mad est capable, il fermerait sans aucun doute sa grande gueule et taperait la méf'. Son débardeur blanc souligne les auréoles jaunâtres bordant ses aisselles, les taches de graisse démentent l'allure grotesque qu'il essaie de se donner. Ça ne prend pas. Sans un mot, il passe la porte battante menant à la cuisine. Mes lèvres craquelées par le vent chaud de l'arrière-saison de Louisiane manquent de s'étirer quand mon complice sort une flasque de son blouson. Un rictus chafouin tord son visage. Il passe la main dans le fouillis bouclé qui lui sert de cheveux avant d'ingurgiter une rasade.

— Quoi ? Je prends de l'avance sinon je risque de lui faire ravalier son sourire à coups...

— À coups de talons ? je fais, narquois.

Il me salue, son flacon à la main.

— Tu me connais si bien, bro...

Un serveur à la mine aussi revêche que celle du gérant revient de la cuisine. Je vais l'alpaguer pour savoir si son patron est parti chercher les grains au Costa Rica quand mon attention se porte ailleurs. Je me fige. Mes veines se vident. Mon sang martèle mes tempes à coups de burin. Il a suffi

des trois secondes nécessaires à l'entrebâillement de la double porte pour que j'aperçoive la silhouette d'une femme. Son profil me percute de plein fouet. Je me revois soudain à quatorze ans pendant le cours de maths de M. Fitzgerald à balancer des boulettes de papier pour attirer son regard... à quinze en train de l'embrasser comme un dingue derrière le gymnase... et à seize alors qu'elle ondule sous mes premiers coups de reins. Cela ne se peut... Mais... ce corps putain ! Ces longs cheveux bruns qui cascadenent dans son dos, ce petit nez retroussé et le bombé de ces lèvres pleines... Je les connais. Trop bien. Cette ombre... c'est à la fois elle et non. Plus grande, plus... charnue, plus... Mes yeux s'écarquillent, ma bouche se pince. Putain de Mad ! Il a encore chargé son stick comme un bourrin et j'en viens à halluciner, ce n'est pas possible autrement. Pourquoi Awan ? Des années que je n'ai pas eu une pensée pour elle. Que je ne m'y autorise plus. Le passé est le passé et si je commence à regarder dans le rétro, mes trop nombreuses conneries me reviendront en pleine gueule, elle en tête de file. Honnêtement, j'ai assez baisé, sauté, tringlé de nanas dans ma chienne de vie pour ne plus fantasmer sur un cul que je n'ai plus aperçu depuis l'adolescence. Aussi je me reprends et commence à piaffer d'impatience. Et je ne suis pas le seul. Mad s'appuie sur le tabouret pour prendre de la hauteur et se pencher par-dessus le comptoir à la propreté douteuse. Sa main s'abat sur le panneau tandis que de l'autre, il boit un autre trait d'alcool.

— Faut faire quoi dans cette taule pour avoir sa commande ?! Que je vienne torréfier moi-même ton putain de café ?

Le commis repasse à la cuisine voir ce qu'il en est et, son geste me laisse entendre un filet de voix hachuré, qui me retourne instantanément les tripes.

— Non non... s'il vous plaît... je ne veux pas... Non.

# Chapitre 2

## Jagger

Mon sang ne fait qu'un tour dans mes veines poussiéreuses. D'une impulsion, ma paume contre le comptoir, je passe par-dessus le bar. Hors de question de perdre du temps, je dois en avoir le cœur net. [Mad \(3\)](#), même défoncé, réagit aussitôt. Il me suit et saisit à la gorge le serveur revenu dans la salle principale pour le plaquer contre le mur. Le gamin, rouge brique, essaie d'avalier de l'air comme il le peut avant de valser au sol. La boots de mon pote se pose sur son entrejambe et presse la nouille vaseuse de ce petit con. L'index sur ses lèvres, Madsen fait un clin d'œil à la cantonade, le flingue rangé à sa ceinture désormais serré dans son poing brandi en l'air.

— Le premier qui moufte bouffera du plomb pour le p'tit dej', compris ?

Tandis qu'il assure le show, je pousse les volets et m'arrête sur le seuil, méchamment crispé. Ma vue se brouille. En tant que membre d'un club de bikers, j'en ai vu des scènes merdiques, mais là... là, ce que je vois m'atteint moi.

Crever ce connard. Crever ce connard. Crever ce connard. Lui faire regretter que sa mère ait pu baiser un jour pour enfanter sa gueule de con.

Je n'arrive pas à déterminer ce qui me file la nausée. Ce porc, le froc et le calebar sur ses chevilles, sa main emmêlée dans ses longs cheveux noirs. Ou elle. À genoux, devant sa putain de queue ramollie, prête à l'enfoncer entre ses lèvres malgré le dégoût et la haine qui violentent ses traits fins. Sidéré, je reste un instant comme ankylosé par trois grammes de LSD. Un vrai coma. Je crois sérieusement halluciner quand la réalité me rattrape. C'est elle. *Elle*, bordel... Nous ne sommes peut-être plus des ados de dix-sept ans, mais elle, je la reconnaîtrais toujours. Awan. Awan putain ! Frangées de pleurs qui me provoquent des envies de meurtres, ses prunelles châtaigne s'écarquillent une fois posées sur moi. Elle aussi sait très bien qui je suis. Écartelé entre le besoin de coller une bastos entre les deux yeux de ce connard et l'envie d'attraper l'Amérindienne par les épaules pour la secouer afin qu'elle m'explique ce qu'elle fout ici, la rage monte.

Je suis un mec de réflexion. J'analyse, dissèque, considère-les pour autant que les contres. Mais là... entre la fatigue, mes nerfs à vif et l'horreur



de voir ma toute première nana servir de poupée gonflable... je ne pense plus. N'y arrive plus.

Et charge. Fonce sur ce salopard de pervers à la solde des Pheacas. Il n'a pas le temps de se resaper que nous basculons sur le sol crasseux maculé de gras. Ivre de fureur, je l'attrape par les pans de son débardeur dégueulasse et matraque sa tronche à coups de poing sans tenir compte des cris plaintifs d'Awan recluse un peu plus loin. Aveuglé, je crashe sa sale gueule – ainsi que le dirait Mad. Ses mâchoires s'entrechoquent, du sang gicle de sa bouche tant mes frappes, quasi chirurgicales, le broient. Il essaie de répondre, mais n'arrive qu'à ressembler à un pantin désarticulé. Ridicule. Pour ma part, la seule idée qui me taraude est le désir primaire de le voir s'incruster dans le faux carrelage.

— S'passe quoi ici ?

La voix de Madsen me tire soudain du brouillard rouge dans lequel je baigne. Les hurlements du pervers recroquevillé en position fœtale m'arrachent un sourire mauvais. Le regard de Mad ne sait pas où se fixer entre nous trois. Il jauge la native Houma avant de s'en détourner rapidement, nonchalant. Lui aussi l'a identifiée j'en suis certain, mais son attention est ailleurs. Sa proie est ferrée, je le vois au rictus relevant sa commissure droite. Toutefois, les geignements de mon ancienne gonzesse nous distraient une seconde de trop. Alors que mes neurones se reconnectent enfin, je prends enfin conscience du show peu reluisant offert à ma jolie Indienne.

*Eh ouais bébé, je suis devenu pile l'une des raisons pour lesquelles tu m'as quitté. Un de ces connards de motards que tu n'as jamais pu encadrer. Un de ces bikers pour qui tu n'as pu passer outre ta répugnance et tes saletés de principes à la con, il y a dix piges.*

Relevé, le vicelard utilise mon inattention pour m'envoyer un sacré crochet du gauche sur l'arête de mon menton, me pliant en deux. Un éclair de souffrance électrise mon corps usé par la route et le temps passé sur ma bécane. Je titube en arrière, me rattrape de justesse à la table. Ni une, ni deux, Madsen contrecarre sa tentative de fuite vers la porte arrière. Il chope à son tour Brody et lui assène un coup de boule si violent que les os du vieux émettent un craquement sinistre, extirpant un rire belliqueux à mon frère. Toute protestation ainsi étranglée, il dégaine de nouveau son Beretta, le lui fourre contre la tempe, un immense sourire aux lèvres. Le dépassant de plus d'une tête, il l'accule contre l'évier en inox, s'incline vers lui.

— Bah alors, mecton... Tu nous fais quoi là, gros ?

Son futsal, qu'il tient difficilement froissé dans son poing, retombe lamentablement sur ses chevilles. Un rire grinçant s'exhale du torse de Mad. En s'écartant, il s'esclaffe et lui intime de se rhabiller.

— Ça, c'est carrément pas glorieux mon gars. C'est quoi ce truc ? Une nouille mal cuite ?

L'orgueil mal placé, le type relève le menton, plante ses petits yeux porcins dans ceux du brun en face de lui après avoir jeté un coup d'œil à Awan.

— C'est pas ce qu'elle dit quand elle s'étouffe avec, sa bouche de suceuse pleine.

Grossière erreur de jugement vieux... Si tu connaissais un tant soit peu le mec en face de toi, tu saurais que c'est la dernière chose à dire. MadMadsen, comme on l'appelle dans le bayou, n'est pas un type au cœur tendre. Au contraire. Pourtant, s'il y a une chose à laquelle il n'adhère pas, c'est ça. Le sexe sous pression, imposé. Il n'a aucune espèce d'intransigeance vis-à-vis de tels actes. Pourquoi ? Je n'en sais rien, il ne s'est jamais dévoilé à ce sujet. Mon pote presse son arme contre la jugulaire du salopard, colle son corps au sien, le regard embrasé. Cillant une minute, le temps de me remettre de la douleur, je m'avance à ses côtés.

— Tu l'as touchée ? gronde-t-il, caverneux. Depuis quand ? Depuis quand, bordel ?

Sa manière d'être, prêt à bondir sur le cave, me laisse pressentir que Mad est à deux doigts de fondre un fusible. Il ne porte pas le surnom de Mad pour rien. Mon frère a les bords un peu... fumés. Je devrais le calmer, rectifier la situation avant que tout ça ne s'envenime et ne devienne plus qu'un mauvais docu sur le monde des motards.

Sauf que... Les pulsions qui m'animent à la simple pensée d'Awan avec le sexe de ce salopard dans la bouche me reviennent de plein fouet et tapissent mon palais d'un épais goût métallique.

Sauf que... ce connard appartient au Club de ceux-là mêmes qui nous cherchent des crosses depuis... eh bien, toujours.

Ces données, une fois collectées, font que la prudence et la réflexion s'effacent de mes actuelles préoccupations. La paume plaquée contre mon flanc, j'observe mon frère dont les iris pétillent. Il a une idée derrière la tête, ça crève les yeux. Nous devrions nous occuper des conséquences de nos actes comme on dit, mais rien à carrer. Il me suffit d'entendre les sanglots derrière nous alors qu'elle demeure prostrée, ses longs cils ourlés de larmes. Oui,

j'évolue dans un monde d'hommes où, très franchement, l'attention accordée aux femmes s'arrête à quel petit cul choisir quand ça nous gratte et la bouffe préparée, mais Awan... Elle, c'est différent. Certainement parce qu'elle a été la première et la seule pour laquelle j'ai hésité à rendre ma veste. Mon regard accroche de nouveau celui du quadra, un sourire retrousse mes lèvres, dévoilant mes canines.

— Un conseil. Ne le fais pas répéter. Il n'est pas, comme qui dirait... du genre patient.

Je pousse de ma botte usée le bout de son... mocassin à glands. Croisant le regard de Mad qui esquisse une grimace, je le mate enfoncer un peu plus le canon dans son artère palpitante.

— Non, mais sérieux... faut être taré pour porter ça. Rien que pour avoir osé, je devrais te buter.

Du coin de l'œil, je remarque qu'Awan s'agite. Elle essuie le bout de son nez avec sa manche et plonge ses billes de biche dans les miennes. Un instant, je suis aspiré dans le passé, la revois gémissante sous mon corps en sueur. Bordel ! Je ne veux pas penser à ça. Pas maintenant. En fait non, je ne veux plus y songer du tout. Comme en proie aux mêmes réminiscences, elle baisse pudiquement les paupières avant de reporter son attention sur son patron. Elle frémit en le voyant retenir d'une main son pantalon et moi, j'ai juste envie de lui trancher la queue.

— Il m'oblige, lâche-t-elle dans un souffle expiré avec difficulté.

Chacun de mes neurones implose l'un après l'autre à mesure qu'elle parle ou, en l'occurrence, balbutie.

— ... Depuis des semaines qu'ils m'ont placée ici. Mon... mon père, tu le connais, Jagger... Tu sais qu'il joue beaucoup trop. Il a contracté d'importantes dettes de jeu auprès du Casino et nous n'avions pas l'argent pour rembourser. Soit, je travaillais pour eux ; soit, ils...

Elle se tourne vers moi, ses iris bruns me suppliant de la comprendre.

— Jag... tu sais ce qu'ils font à ceux qui leur doivent quelque chose. La Réserve ne peut faire face aux Pheacas et personne ne nous protège. Les Houmas leur appartiennent. Seulement je pensais servir, pas être forcée de...

— Ta gueule, salope, siffle le bâtard, les traits congestionnés par la colère et la peur. Saleté de chienne bonne qu'à sucer...

Un sursaut le fait me regarder bien en face, un sourire vicieux imprimé sur ses lèvres.

— Des semaines que je lui baise la bouche à ta copine et bientôt je la

sauterai comme bon me semble...

Il n'a pas le temps de finir sa phrase que Madsen pète littéralement une durite, un feulement puissant s'exhalant de son torse musculeux. Il désenclenche le chien de son arme, prêt à lui exploser sa face. Violenter des femmes ou bien encore les mêmes... Sa propre histoire doit être telle qu'en être témoin le rend... ingérable. Il n'en a jamais parlé, toutefois à force de le côtoyer depuis l'enfance, je l'ai deviné. Or là, non seulement ce bâtard l'avoue fièrement, mais mon pote connaît Awan même s'ils ne se fréquentaient pas, s'insupportant l'un l'autre. Le corps de Mad se raidit, un sourire menaçant éclaire son visage à la fois fermé et étrangement exalté. Brody va manger. Ce ne sera pas doux ni rapide. Nous avons été élevés dans le bayou, ressemblons à ces cabots sauvages, les Dingos. À moitié secoués. Dévorant nos proies, impitoyables. La pitié n'a jamais fait partie de notre vocabulaire. Tout ce que l'on sait se résume en deux actions primales. Planter nos crocs. Arracher la gorge de nos victimes.

Impatient d'en finir, je sors à mon tour le gun sagement rangé dans mon dos. J'amorce le grand final quand il m'arrête d'un sifflement qui, immanquablement, me fait penser à celui d'un alligator. Il secoue alors la tête.

—Trop easy. T'as pas envie de t'amuser ? Parce que moi oui.

Il le regarde de haut en bas, un air féroce imprimé sur ses traits.

— Qu'il comprenne.

— Et tu penses à quoi ? je fais, rentrant dans son jeu. T'as une idée ?

— J'en ai toujours des tonnes, répond Madsen, ses mâchoires claquant l'une contre l'autre. Il aime les pipes, je vais lui montrer l'arrière du décor.

— L'envers, je rectifie en me marrant. L'envers du décor.

— L'envers, l'endroit... du pareil au même. Tout ce que je sais moi, c'est que ce connard va savoir ce que c'est qu'une fissure buccale...

Mon visage se froisse le temps de saisir où ce dernier souhaite en venir. Aussitôt, je recule, pioche une clope dans une des poches de ma veste et l'allume, dans l'attente. La mine du mec s'affaisse. Lui aussi sait. À quel point il est dans la merde. Son instinct de préservation a senti le danger se profiler. Encore plus violent qu'il y a encore quelques minutes.

Je pourrais arrêter Mad.

Je pourrais.

Il suffirait d'un mot. D'un signe.

— Vas-y.

C'est donner les pleins pouvoirs à une bête sauvage. Les muscles du type se bandent, il tente de détalier, de fuir la pression que le Anger porte sur sa gorge compressée, mais rien n'y fait. À l'opposé, Mad resserre sa poigne d'airain en se mettant à rire. Les doigts enserrés sur la nuque du gars, il le rapproche et ordonne d'une voix sèche:

— À genoux.

Les yeux du gérant s'agrandissent, horrifiés, quand les rouages de son esprit s'enclenchent à la vue de la main de mon pote sur la boucle de sa ceinture. Un ricanement perfore la pièce.

— T'es dingue si tu crois que je vais te laisser me sucer la queue ! Non...

Il braque son canon contre les lèvres du gars à terre, l'air soudain atrocement sérieux.

— Fourre plutôt ça dans ta bouche et astique bien. Qu'il reluise.

Les iris de Madsen étincèlent d'un éclat vicieux lorsqu'enfin l'autre s'exécute en geignant comme un bébé arraché du téton de sa mère. L'arme pénètre encore plus loin dans sa gorge, tape sa glotte, manquant le faire vomir tandis que je me bidonne sans trop tenir compte des exclamations horrifiées d'Awan.

— Putain, il est plus doué qu'une pro ! s'esclaffe Madsen. Il bave bien le pourceau... Une vraie cochonne.

Il retire son flingue le temps de me le montrer. Le gars à terre en profite pour essayer de se remettre debout, vite coupé dans son élan par une balayette. Mon frère l'oblige à emboucher de nouveau le Beretta, le visage fermé.

— Tu aimes ça, alors ? Tu veux quoi ? Que je te la foute dans le cul pour comprendre ? Pour que tu comprennes qu'elle non plus, elle n'a pas dû apprécier sucer ce truc qui pendouille entre tes cuisses ? À moins...

Sa langue passe sur ses incisives, lascive.

— À moins que tu n'attendes que ça ?

Je me mets à rire alors qu'il lui pilonne durement la bouche avant de se stopper, les narines dilatées par la rage. La fureur suinte de sa peau tatouée. Notre monde est un cercle sans fin. Violence, sang, violence. Le temps qu'il essuie à nouveau son 9mm, Brody s'enhardit et semble totalement oublier à qui il a à faire, son regard vitreux luisant. Le dos de sa main passe sur son menton pour en ôter l'excédent de salive.

— Ce sont vos culs dont ils vont venir s'occuper lorsqu'ils apprendront

ce que vous avez osé faire. Ils brûleront vos baraques, baiseron vos putes et vous...

Il rit en toussant pendant qu'il déglutit avec peine :

— Les Angers ne sont rien face aux Pheacas, vous devriez le savoir. Quant à elle... cette salope mangera plus encore que vos autres pétasses.

Je n'ai pas le temps de répondre. L'éclat fiévreux qui transperce le regard de Mad lorsqu'il se tourne vers moi parle pour lui. Ses traits deviennent aussi durs que du granit, son corps se tend.

— Ah ouais ? Mais toi, tu n'en verras rien, tu seras déjà en Enfer, mon pote.

D'un mouvement vif, il l'oblige à nouveau prendre le 9mm entre ses mâchoires grandes ouvertes et tire. Sans se soucier du bruit. De toute façon, tout le monde dans la salle à côté sait ce qu'il se passe ici. Peut-être même que ces connards d'Irlandais ont déjà été prévenus. Certainement d'ailleurs. Aussi, je me décale et plante mes yeux dans ceux d'Awan. Éberluée, elle se relève tant bien que mal et, la paume plaquée contre ses lèvres, elle évacue un cri silencieux.

— On bouge.

La Houma ne m'écoute pas, fascinée par le corps de son tortionnaire qui gigote encore sur le sol.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? crie-t-elle, furieuse et... paniquée.

Je crois rêver... C'est ça, elle est carrément terrifiée.

— Tu plaisantes ? tranche Madsen, rageur, en enjambant la viande morte. Tu le défends alors que ce connard te force à...

Dégouté rien que d'imaginer la scène, il ne termine pas sa phrase.

— J'en donne l'impression ?

La tigresse de mon adolescence a toujours ses griffes. Tant mieux. Ça m'aurait fait chier de retrouver une nana insipide quand j'en avais laissé une au tempérament de feu.

— Ils détiennent mon père, reprend Awan en rejetant ses longs cheveux bruns. Pourquoi crois-tu que je le laissais... Ils vont se venger sur lui maintenant. Sans parler de Meika.

Bordel... L'Amérindienne vient de nous prouver par A+B pourquoi la famille, les sentiments et toutes ces conneries sont mortelles. Elles vous broient les burnes en poussière à sort vaudou. J'essaie de réfléchir rapidement quand, du coin de l'œil, je vois le corps à terre tressauter. Putain c'est pas vrai, il n'est pas encore cané... On est pris dans un sac d'entraves qui risque

de nous péter à la gueule. L'attention de Madsen se dissipe dans les volutes de ses synapses déconnectées. Il est en train de décrocher sévère... Mon bras s'abat sur le sien pour le ramener sur le plancher des vaches pendant que je me tourne vers Awan afin d'aboyer mes ordres. Il me faut les faire décaniller et vite.

— Toi, tu sors avec Mad. Vous m'attendez sur le parking. Ensuite, on file chez toi, sur vos terres. On chope ton daron, ta sistà et vous vous tirez loin d'ici. De préférence, loin de la Louisiane.

Elle va pour parler avant de finalement se raviser, sachant qu'aucun autre choix ne s'offre à elle. Si on peut d'ailleurs appeler ça un choix...

— Frère, bouge ton cul.

Madsen hésite une seconde. Sans l'Indienne, il ne se laisserait pas faire. Seulement elle est là. Je n'arrive toujours pas à assimiler nos retrouvailles... C'est une vaste plaisanterie ce truc... Il l'attrape par la main et la force à le suivre dehors, en passant par l'arrière de la cuisine. Une fois seul, j'observe le type pris de soubresauts. D'étranges borborygmes s'exhalent de sa bouche d'où un filet de sang s'échappe en un léger flot continu. Ma botte s'écrase dans le gras de son bide.

— Toi, mon pote, t'as pas touché la bonne nana. Fallait fourrer n'importe laquelle, mais pas celle-là. Pas celle-là, j'articule exagérément sans chercher à comprendre ce que sa face déchiquetée essaie de dire. Putain, t'as quand même la peau dure, faut te reconnaître ça.

Quand, à peu près un quart d'heure plus tôt, il imposait une fellation – et je ne peux m'empêcher de me demander la combienième – à la Houma, là, ce con se met à chouiner en égrainant un chapelet de bondieuseries. Imperméable, je ne sourcille pas. S'il existe, il y a une paye que Dieu ou ses potes nous ont abandonnés. Les terres inhospitalières où nous évoluons sont plutôt l'œuvre du Cornu. J'avise un bout de tissu détrem pé de gras et un instant, envisage de l'utiliser en guise de silencieux avant de me rétracter. Étouffer le bruit ne servirait plus à grand-chose. Sitôt dit, je vise son front et tire. La détonation résonne et se répercute entre les murs. Pile entre les deux yeux. Son corps finit par enfin s'affaisser. Je le mate le temps d'allumer une énième clope, me gavant du spectacle de ses fluides colorer de rouge le lino jaune pisse.

— Bienvenue au Sous-Sol Ducon et passe le bonjour au Baron de la part des Angers.

(3) Le dingue.